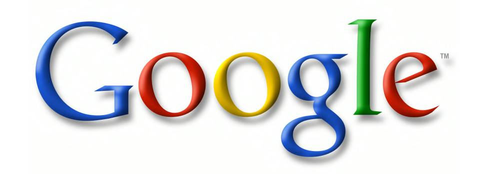


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

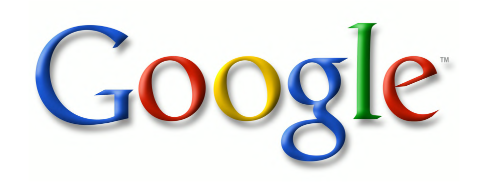
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

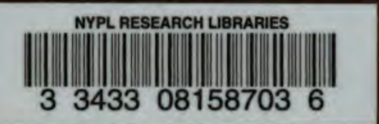
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

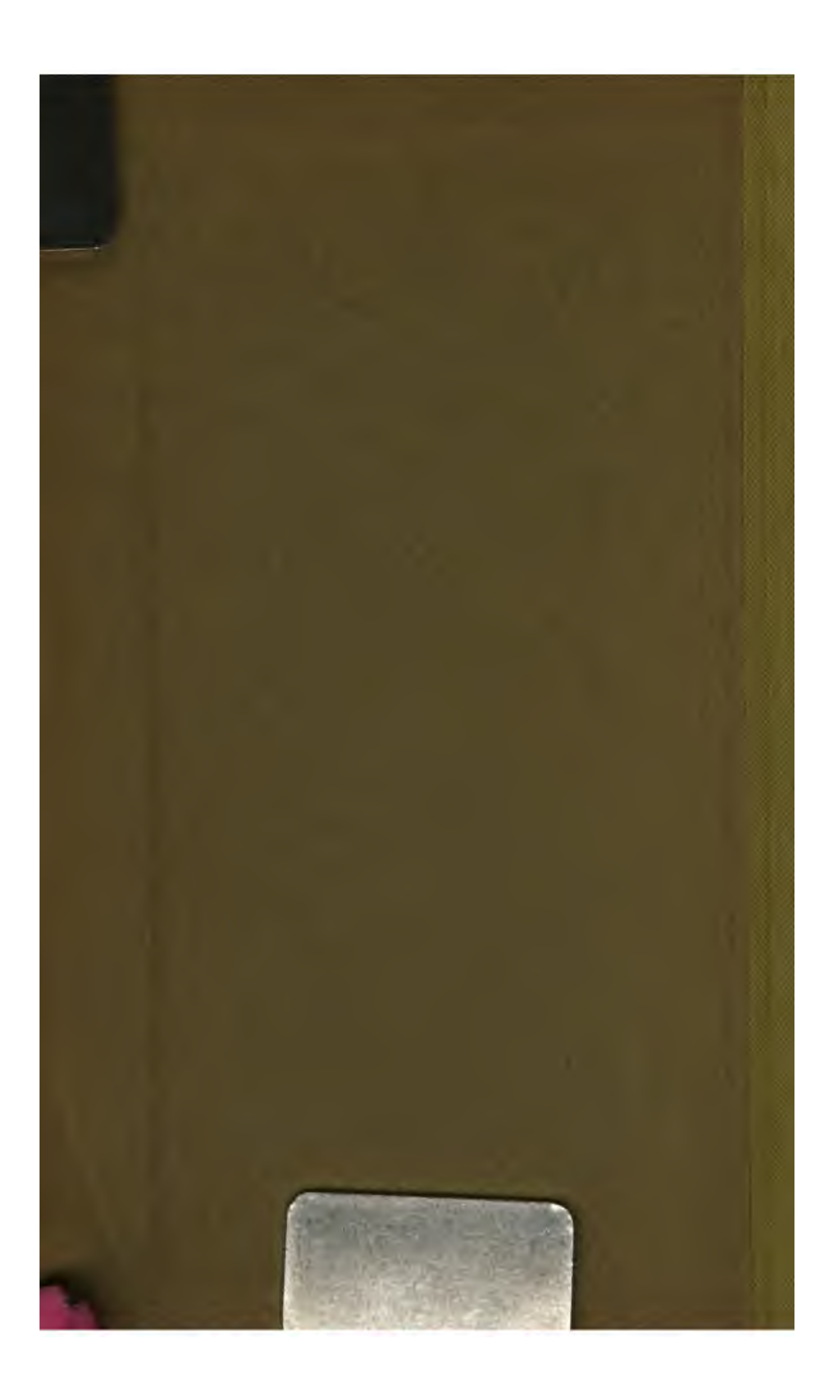
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08158703 6





VALENCE

ET

VALLADOLID

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1877.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

VALENCE

ET

VALLADOLID

NOUVELLES ÉTUDES SUR L'ESPAGNE

PAR

M. ANTOINE DE LATOUR



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1877

Tous droits réservés.

NOV 13 [illegible]

A LA MÉMOIRE

DE

FERNAN CABALLERO

Paris, avril 1877.

Le 7 de ce mois s'éteignait à Séville, dans un âge avancé, l'écrivain illustre qui, sous le pseudonyme de Fernan Caballero, s'était placé, depuis plus de vingt ans, au premier rang des génies de l'Espagne contemporaine. Il nous appartient peut-être, à nous qu'il honorait de son amitié, de répondre ici, par un hommage de pieuse sympathie, au cri de douleur qui, d'un bout de la Péninsule à l'autre, accueille en ce moment cette triste nouvelle.

Fernan Caballero s'était, pour ainsi dire, condamnée au silence depuis le jour où son pays avait été jeté en dehors de ses voies séculaires par une révolution qui faisait violence à toutes les croyances de son cœur, à toutes les habitudes de sa vie et de son esprit.

Elle a rendu sa belle âme à Dieu, après une longue maladie qui n'a pas altéré un moment la sérénité de sa pensée ni celle de sa foi, et en emportant avec elle la consolation d'avoir revu l'Espagne telle qu'elle l'aimait, et comme elle se plaisait à la présenter à l'Europe dans ses beaux récits.

Avant même cette dernière maladie, elle avait cru reconnaître, à des signes certains, que l'Espagne allait revivre de sa vie antique, de sa vieille foi religieuse et monarchique, de ses nobles sentiments, de ses passions héroïques. Une nuit surtout, elle crut comprendre que le moment venait : c'était dans les derniers jours de mai 1874. Si Fernan eût vécu, elle eût certainement rattaché ce souvenir à l'un de ses écrits. A défaut d'elle, qu'il nous soit permis de le raconter; mais ne sera-ce pas elle encore qui parlera? Nous empruntons à l'une de ses lettres tous les détails de notre récit.

Ceux qui ont visité l'Espagne, et qui ne la visite aujourd'hui? ont rencontré les *serenos*, la nuit, dans les rues de Séville. Nous en avons eu nous-mêmes, dans quelques-unes de nos villes, que l'on appelait des crieurs de nuit. En

Espagne, et à Séville en particulier, ils ne crient pas l'heure ni le temps, ils chantent l'un et l'autre; mais, outre cela, le sereno, armé d'une lanterne et d'une lance, veille sur le passant attardé, le remet dans son chemin et ne le quitte souvent qu'à sa porte. Rien de mieux assurément; mais, pour un peuple en révolution, le sereno avait le tort de commencer sa chanson par cette invocation à la Sainte Vierge: *Ave, Maria purissima!* On pouvait sans inconvénient lui laisser sa lance et sa lanterne, et lui permettre de continuer à veiller sur la tranquillité des citoyens, et à chanter l'heure et le temps aux habitants endormis. Mais qu'avait la Vierge à faire là? Elle fut priée de rester dans son paradis, aux pieds de Jésus. Les premières nuits, il y eut un peu d'étonnement dans la ville, mais on s'accoutume à tout. Peu à peu, cependant, vinrent les regrets, surtout chez les femmes, qui, habituées à se sentir partout sous la protection de Marie, se croyaient sans doute mieux gardées par le sereno, quand il avait commencé par se mettre lui-même sous l'invocation de la Patronne de l'Espagne. Le malaise fit son chemin; les langues se délièrent, et l'on

se souvint de Fernan Caballero, qui, parlant si bien de la Vierge dans ses livres, devait être en crédit auprès d'elle. Nous nous souvenons d'avoir entendu nous-même louer ces livres dans la chaire. On se demanda donc s'il n'appartenait pas à Fernan de réclamer au nom de ses lecteurs, surtout de ses lectrices, et si, dans sa bouche ou sous sa plume éloquente, la réclamation commune n'aurait pas gain de cause. Mais ici laissons parler Fernan elle-même.

« Vous croyez que c'est à moi que l'on doit « le rétablissement de la belle invocation à la « Vierge. Je ne veux pas me parer des plumes « du paon, et je vous raconterai ce qui s'est « passé. Un des alcades que vous connaissez « vint chez moi et me dit que beaucoup de ses « collègues désiraient revenir à l'ancienne cou- « tume (remarquez, je vous prie, que c'est l'Es- « pagne qui y revient d'elle-même par ses ma- « gistrats populaires), et de nouveau enjoindre « aux serenos d'invoquer le nom de la Vierge; « qu'il venait me prier d'adresser une pétition « à l'ayuntamiento pour que l'usage fût ré- « tabli, et dès cette nuit même.

« — Moi! m'écriai-je, et qui suis-je, et

« quelle autorité est la mienne, à moi, pauvre « femme, veuve et isolée, pour élever ainsi la « voix et afficher une telle prétention? D'au- « cune façon je ne ferai pareille chose. — Il me « riposta par des compliments sans fin, que « j'étais si connue, si respectée! Mais *je tins « bon*. — Si vous m'en aviez parlé plutôt, lui « dis-je, j'aurais eu, rien que de mes parents et « de mes amies, plus de deux cents signatures, « et, avec deux cents signatures des dames prin- « cipales de la ville, on aurait pu obtenir quel- « que chose; mais avec la mienne seule! je ne « voudrais, pour rien au monde, m'exposer à « un pareil ridicule. — Toutefois, il insista telle- « ment, me pressa si fort que moi, qui ne sais « pas dire non, je finis par promettre de lui « adresser, à lui, une petite lettre qu'il pourrait « montrer au premier alcade, mais à nul autre; « et je lui écrivis, en effet, au courant de la « plume, un billet insignifiant, dont je n'ai rien « retenu, mais dont le sens était qu'ayant sup- « primé l'invocation à la Sainte Vierge sans « autre motif que de décatholiciser le peuple, « il était juste que l'ayuntamiento fît lui-même « cette réparation à la Mère de Dieu, à la Pa-

« tronne de l'Espagne, et remît en pratique « une pieuse coutume qui existait depuis des « siècles, qui était la joie de tous les catholiques « et la consolation des malades et de ceux qui « les assistaient, etc.

« Vous ne sauriez croire l'émotion et l'allé- « gresse que l'on éprouva, lorsqu'on entendit la « sainte salutation : *Ave, Maria purissima!* Un « grand nombre de personnes sortirent sur le « seuil de leurs maisons pour féliciter les sere- « nos ; on les embrassait, on leur donnait de « l'argent, des cigares, du vin. Ce fut un enthou- « siasme presque universel. Si l'on avait su la « chose à l'avance, les cloches de la Giralda, celles « des paroisses, celles des couvents, eussent été « mises en branle au premier *Ave,* et la plu- « part des maisons se fussent illuminées. »

Fernan Caballero est encore tout entière dans cette page ; et plus elle cherche à s'y faire petite, mieux on sent ce que valait un mot de sa plume dans cette grande cité de Séville.

Cecilia Bohl de Faber, fille d'un érudit allemand qui a rendu de vrais services à la litté-

rature espagnole, était née en Suisse en 1797, dans la nuit de Noël. Après quelques années passées en Allemagne et en Italie, elle fut, toute jeune, amenée en Espagne, la vraie patrie de son âme et de son génie.

Mariée, en 1822, au marquis de Arco Hermoso, et restée veuve en 1835, elle se remaria avec don Antonio Arrom de Ayala, consul d'Espagne en Australie. Elle entra assez tard dans la carrière des lettres; mais du premier coup elle y marqua sa place par un chef-d'œuvre, la *Gaviota*. Chaque année, depuis, ajouta à la liste de ses créations : *Clemencia*, *la Famille Alvareda, Pauvre Dolorès ! Se taire durant la vie et pardonner en mourant, la Dernière Consolation, l'Étoile de Vandalia, Simon Verde, les Dettes acquittées*, *la Pharisienne,* etc. On nomme ici au hasard et sans ordre les plus connus de ces admirables récits.

Fernan Caballero, qui n'aimait pas les révolutions, en avait fait une sans le savoir dans le roman espagnol. A part le *Don Quichotte,* qui n'est pas seulement le roman de l'Espagne par excellence, mais l'Espagne elle-même, le pays de Quevedo et de Hurtado de Mendoza ne pos-

sédait guère que ce qu'on appelle le roman picaresque, celui qui s'oublie volontiers dans les bas-fonds des mœurs populaires. Fernan Caballero, par l'inspiration naturelle d'une imagination noble, par les ressources infinies d'une observation sûre, par cet art de bien voir et de mieux dire qui est le don inné des femmes supérieures, Fernan sut amener ce tableau vulgaire de l'existence humaine à la hauteur d'un drame à la fois chaste et passionné, et y élever jusqu'à l'idéal les situations ordinaires de la vie. Ce talent de peindre et de raconter, elle sut le produire et le maintenir dans un milieu plein de poésie et de vérité tout ensemble; et elle excellait d'autant mieux à le rendre que, bien qu'elle y eût passé la plus grande partie de sa vie, elle y était venue d'ailleurs, comme on l'a vu, après avoir subi d'autres influences.

Disons surtout bien haut que, de tous les grands romanciers de notre époque, elle est presque le seul qui n'ait jamais donné à ceux qui ont charge d'âme aucune inquiétude sérieuse, ni excité chez les âmes hésitantes ou faibles aucun de ces entraînements fiévreux qui mènent à l'abîme; presque le seul, disons-nous,

qui n'ait jamais fait de ses types, même les plus hardis, une protestation animée contre l'idée divine et la morale universelle. L'idée chrétienne domine et pénètre de partout son œuvre.

Est-ce à dire, comme on l'a souvent écrit, que Fernan Caballero se fût étroitement retranchée dans toutes les religions du passé, au point de méconnaître l'œuvre progressive du temps? Non certes; elle avait gardé toutes ses belles croyances, et c'était leur rayonnement qui achevait de répandre une grâce patriarcale sur cette magnifique nature qui servait de cadre à ses récits. Mais de là à nier le développement de l'intelligence humaine sous toutes ses faces, il y a loin. Lorsque, dans sa fidélité jalouse à l'œuvre des générations écoulées, elle souffrait de voir l'orgueil moderne refuser au passé la part qui lui revient dans les richesses du présent, faut-il s'étonner qu'elle ait porté un peu loin le sentiment de la justice et regretter une exagération où elle puisait, en grande partie, l'originalité de son talent et de son caractère?

Mais, au lieu de chercher à justifier Fernan Caballero de ce que nous serions tenté de louer en elle, disons plutôt quelle âme haute et can-

dide, quelle adorable personnalité se cachait sous ce charmant génie. On le disait bien dans toute l'Espagne, que cet incomparable conteur, ce séduisant écrivain, ce fécond trouveur de scènes rustiques, de drames populaires, c'était une femme; qu'elle s'appelait de tel nom, demeurait dans telle ville, habitait dans tel logis. Mais elle était si ingénieuse à s'effacer qu'il n'y avait que ses amis pour savoir ce que dans cette femme il se dérobait de rare bonté, de grâce originale, de foi vive et sincère, de charité ardente ou naïve; pour savoir, par exemple, que si on ne la rencontrait presque jamais en voiture, c'est qu'elle ne pouvait souffrir de voir frapper un animal. Jugez par là si les étrangers, avides de connaître ses traits, avaient chance de l'apercevoir à une course de taureaux! On était sûr de lui déplaire en l'interrogeant sur elle-même ou sur ses ouvrages, en parlant d'elle avec une certaine précision de détails, en racontant d'elle quelques-unes de ces petites et innocentes singularités qui se rencontrent chez les plus grands esprits. Il fallait jouir des grâces si diverses de doña Cecilia, de son aimable commerce, de sa conversation brillante

et variée, sans avoir l'air de se douter qu'il y eût, pour ainsi dire, en elle un autre personnage qu'une dame du meilleur monde et l'égale des plus nobles. Je me souviens qu'un jour M. Vitet, cet esprit rare et fin, cet académicien accompli, en me parlant de Fernan Caballero, me demandait si l'auteur de ces œuvres exquises n'était pas une infante d'Espagne. Non, Fernan n'était pas une infante d'Espagne; mais si la puissance du talent et l'élévation des sentiments donnaient droit à ce titre, en Espagne ou ailleurs, elle eût mérité de le porter, et nous savons des infantes qui plus d'une fois, dans sa dernière maladie, n'ont pas cru déroger en allant s'asseoir à son chevet. Maintenant, hélas! que la mort a mis sa gloire en sûreté, en dehors de toute atteinte sérieuse de la plus légitime critique, et que cette gloire est entrée dans le domaine inaliénable de la littérature espagnole, ce qu'elle nous eût défendu, vivante, de révéler d'elle, c'est pour nous un devoir de le dire à tous aujourd'hui. Ses amis partagent désormais avec ceux dont elle a porté le nom et dont le sang a coulé dans ses veines, le droit de proclamer avec orgueil ce que, malgré eux, ils

gardaient dans le cœur ; et, à leur tête, M. le duc de Montpensier, qui serait le premier à réclamer ce titre, si nous hésitions à le lui donner, a cru faire acte d'ami et honorer dignement cette illustre et chère mémoire, en envoyant à la bibliothèque de l'Université de Séville, où se trouvent réunis les portraits de toutes les illustrations littéraires de l'Espagne et de celles de l'Andalousie en particulier, une copie de la seule image de Fernan qui existe, et qui est depuis vingt ans une des perles du palais de San Telmo.

Antoine de Latour.

VALENCE

ET

VALLADOLID

VALENCE

I

D'ARANJUEZ A VALENCE

C'est don Jayme, le Conquistador, qui définitivement a donné Valence à l'Espagne; mais avant lui ce doux nom était si bien mêlé à la légende du Cid, qu'on dit encore Valence du Cid, *Valencia del Cid*. Les historiens feront peut-être la part meilleure au dernier conquérant, mais la poésie restera fidèle à Rodrigue, et continuera à avoir pour lui les yeux de Chimène. Plus encore que celle de don Jayme, la mémoire du Cid hante les vieilles murailles de Valence, et le jour où je me mettais en route pour Valence, je rêvais moins les merveilles tant vantées de sa huerta

qu'un pèlerinage au pays du Cid, comme disait Ozanam partant pour Burgos. C'est à Burgos qu'il faut chercher la jeunesse du Cid ; à Valence j'espérais retrouver son héroïque maturité, sa robuste et majestueuse vieillesse.

J'étais à Aranjuez. Deux fois par jour j'entendais le sifflet de la locomotive qui portait à Valence une caravane de voyageurs, et à chaque fois la tentation devenait plus forte. C'était le loisir qui me manquait. Mais il eût fallu avoir dans sa vie quelque grand crime à expier, pour ne pas se trouver libre, une nuit, de se jeter dans ce wagon qui, me prenant au bord du Tage, m'offrait de me déposer, le lendemain matin, sur la rive droite du Turia.

Donc, le 20 mai 1862, un peu avant dix heures du soir, et par une nuit délicieuse, muni de quelques notes et d'un léger bagage, je pris le chemin de fer, à la station d'Aranjuez : ce n'était pas plus difficile que cela. Jusqu'où ne va-t-on pas aujourd'hui avec cette même facilité? Le difficile sera bientôt de rester chez soi, au coin de son feu. Dans le compartiment où j'entrai, il n'y avait qu'une personne, une sœur de charité. C'était une heureuse chance. En Espagne, je ne connais rien de plus désagréable que ces wagons pleins, où tout le monde parle et fume à la fois. Heureux alors celui qui, du droit de premier occupant, a pu s'emparer d'un coin qui lui donne droit sur une portière, et par là le rend maître de l'air, de la beauté du ciel et de la clarté des étoiles ! C'est un

asile où il est doux parfois de se pouvoir réfugier. Avec un petit nombre de compagnons, le nuage, du moins, est à demi transparent, et vous pouvez surprendre dans chaque physionomie un trait de caractère, le secret d'une vie. Ma pauvre religieuse, endormie à l'autre bout de la voiture, ne se doutait guère combien je bénissais Dieu de me l'avoir donnée pour compagne de voyage.

J'éprouve toujours un vrai plaisir à voyager avec des ecclésiastiques. Quoique en Espagne ils fument comme tout le monde et tiennent encore par la cigarette aux faiblesses de l'humanité, j'avoue cependant que j'aime à les voir se placer à côté de moi, leur bréviaire dans une main et leur petit sac de nuit dans l'autre. Le prêtre espagnol n'est plus nécessairement un martyr qui va, dans le nouveau monde, gagner des âmes à Jésus-Christ. Comme nous tous, il voyage quelquefois pour ses affaires, pour se délasser, pour s'instruire. Outre le contingent de savoir, d'originalité, de bons sentiments qu'il apporte à la conversation commune, je lui sais gré de me rappeler ses héroïques et saints devanciers. Mais une sœur de charité, vous savez d'avance d'où elle vient, où elle va. Elle sort d'une école, elle va à un hôpital. Même quand elle ne fait, en apparence, que changer d'air pour sa santé, c'est une bonne œuvre qu'elle quitte pour une autre. Celle avec qui je voyageais allait rejoindre, à l'hospice de Carthagène, une douzaine d'autres saintes filles dont elle était, si j'avais bien

compris, la supérieure. Mais qu'il me fallut de questions indirectes, d'inductions successives, de conjectures pour en arriver à cette simple découverte! tant elle prenait soin de se dérober dans sa guimpe flottante à un examen qui, je le jure, n'avait rien que de sympathique. Mais au premier mot dit par hasard, j'avais, à l'accent, reconnu une compatriote. D'ailleurs, si je dois m'accuser, en cette occasion, d'un péché de curiosité, on verra tout à l'heure que le châtiment ne se fit pas attendre. En causant avec la sainte fille, j'oubliai tout net que, à Almansa, il faut changer de train, et je continuai sur la même route, sans remarquer que le nom des stations ne répondait plus à mes notes. Comme pendant quelques lieues encore la campagne me parut riante et fertile, je me crus de bonne foi sur la frontière du royaume de Valence. Si, par hasard, je n'apercevais pas quelque château moresque que je m'étais bien promis de regarder au passage, c'était sans doute que le chemin de fer l'avait laissé trop loin. Si je cherchais inutilement, à gauche ou à droite, quelque joli ruisseau au nom duquel se rattachait une ancienne légende, j'en prenais mon parti en écoutant la bonne sœur, et je trouvais plus de saveur à cette inépuisable légende de la charité qui coulait de ses lèvres. La sœur descendit à Novelda pour prendre la diligence qui devait la conduire à Carthagène. Novelda! encore un nom que je ne trouvais pas dans mes notes; il n'était pas davantage dans le Guide de Germond de Lavigne, et ce

m'était un nouveau grief contre cet estimable écrivain, à qui j'en voulais déjà, je crois, d'avoir manqué de respect à Cervantes et un peu à l'Espagne, en essayant de réhabiliter le *Don Quichotte* d'Avellaneda, qu'il a pris la peine de retraduire après Le Sage. De M. Germond de Lavigne, mon humeur s'étendait à tous ceux qui ont, avec lui, célébré les prodiges de l'agriculture dans le royaume de Valence. Car seul maintenant, et n'ayant plus pour me distraire la pieuse causerie de ma compagne de voyage, je voyais la nature telle que Dieu l'avait faite, et il me semblait qu'au lieu de s'embellir à mesure que nous avancions, elle devenait triste et sévère. Tout à coup j'aperçois la mer. « Ah! m'écriais-je, nous voici arrivés. Mais je ne croyais pas la mer si proche de Valence. J'avais lu qu'elle en était séparée par un marais qui aboutit à un port. » Je le crois bien, j'étais à Alicante.

Après quelques moments de mécompte et d'impatience, je voulus être le premier à rire d'une mésaventure qui, au retour, devait m'attirer plus d'une raillerie. Sans cette méprise, je n'aurais sans doute jamais vu Alicante, et en regardant debout sur son rocher ce château fort qui, de partout, semble s'écrouler sur la ville, je ne regrettai nullement les quelques heures que j'allais forcément donner à cette ville où le hasard m'amenait.

Me voilà donc à Alicante, ayant six heures devant moi, avant de reprendre le train qui me laisserait à Almansa, où il me faudrait passer la nuit dans une

misérable auberge, en attendant la voiture que j'avais, le matin, laissée partir sans moi. Évidemment, en y mettant un peu plus d'attention, j'aurais entendu l'avis donné aux voyageurs qui allaient à Valence ; mais je dois dire à ma décharge que nombre d'autres, qui n'ont peut-être pas le même goût que moi pour la conversation des sœurs de charité, ont eu souvent le même sort. Ne serait-il pas permis d'en conclure que le service se fait là avec un peu de négligence ? Je n'en voudrais d'autre preuve que cette exclamation qui m'accueillit à la station d'Alicante, à l'hôtel, partout : « Encore un voyageur qui allait à Valence ! » Je ne sais, cependant, s'il entrait un regret bien sincère dans l'expression de cette sympathie.

Pour me consoler, on m'offrit d'abord de me conduire au Casino. Mais j'ai peu de goût, je l'avoue, pour ces réunions d'hommes qui, en quelques années, ont fait ce que nous voyons de la sociabilité européenne. D'ailleurs, on m'avait peint Alicante de couleurs si sombres, que je n'avais qu'une idée, c'était d'en sortir pour aller plus loin. A quelques lieues de moi se cachait, dans sa forêt de palmiers, cette charmante ville d'Elché, que les Arabes oublièrent sans doute d'emporter avec eux, quand ils prirent pour la dernière fois le chemin de l'Afrique. Elché depuis est devenue chrétienne, et c'est sa poétique forêt qui, chaque année, au dimanche des Rameaux, fournit à l'Espagne entière ces belles palmes que l'on voit ensuite s'entrelacer à tous les balcons. Ah ! si j'avais pu

arriver à Elché, quelle bonne fortune que mon involontaire visite à Alicante! mais pour atteindre la cité moresque, il faut prendre, au bord de la mer, un chemin inégal et mal tracé, pour se perdre ensuite dans de vastes plaines sans verdure. Vingt-deux kilomètres de cette course aventureuse! il n'y avait pas à y songer. Réduit à me contenter d'Alicante, je le visitai de mon mieux. Surprise tout à coup dans son indolence méridionale, la paresseuse ville s'est éveillée en sursaut, au bruit du chemin de fer. Elle s'est crue appelée à d'éclatantes destinées, et, dans la fièvre de sa prospérité inattendue, elle s'est hâtée de secouer ses haillons et de faire peau neuve; mais elle a compté sans Valence, qui n'attendait elle aussi que le chemin de fer pour appeler à elle tout ce mouvement et tout ce bruit, un moment attardés à Alicante. Un peu étonné du calme qui commence à remplacer de nouveau ce tumulte passager, Alicante n'en continue pas moins à se développer, à se rajeunir, à se rebâtir, et s'il ne doit jamais devenir, comme il l'a cru un instant, un port de premier ordre, on peut espérer du moins qu'une fois réveillé, il ne se rendormira plus. J'ai assisté à ce mouvement qui se règle, à cette reconstruction qui se ralentit sans s'arrêter, à l'accès intermittent de cette fièvre commerciale qui rêvait déjà la fortune de Marseille. La guerre du Maroc n'a pas peu contribué à donner à Alicante, comme, au surplus, à toutes les villes du littoral, cette illusion d'une magnifique renaissance. En attendant, cette bien-

heureuse secousse est déjà un bienfait. Qu'Alicante poursuive le reste, en buvant à la Fortune une coupe de son vin généreux.

Après tout, la ville qui produit un tel vin n'a jamais été à dédaigner. Elle a environ trente mille habitants. Dans le premier essor de son ambition nouvelle, elle a jeté bas ses murailles, ne conservant que cette citadelle de Santa-Barbara qui semble faite pour l'écraser plutôt que pour la protéger, et qui n'a de remarquable que la hardiesse de sa situation. Vue de la haute mer, elle donne à Alicante un air grandiose. Une promenade moderne, ou plutôt un boulevard en terrasse, entouré d'une balustrade en fer, un hôtel de ville d'un aspect assez majestueux et flanqué de quatre tours élégantes, un marché couvert, un théâtre proportionné à une population croissante, mais qui court risque d'être longtemps trop vaste, il y avait bien là de quoi occuper une après-midi. Mais quoi ! pas une église? allez-vous me dire. Je m'étais arrêté avec complaisance devant la riche façade d'un monument qu'un enfant me dit s'appeler Saint-Nicolas de Basi ; j'y serais entré volontiers. Mais dans cette catholique Espagne, où toutes les autres portes s'ouvrent d'elles-mêmes, il n'y a que celle de Dieu qui demeure fermée à certaines heures. Est-ce que dans ce bon siècle qui est en train de tout réformer, on ne pensera pas quelque jour à cette honnête confrérie des bedeaux, qui croit de bonne foi que c'est importuner le bon Dieu que de déranger le sacristain? Dans notre France si indiffé-

rente, hélas ! dès qu'un bon mouvement nous pousse vers Dieu, il n'attend l'heure de personne. La main pousse la porte, et l'âme se trouve au pied de l'autel.

Vu de la mer, ai-je dit, Alicante est beau. Il élève en amphithéâtre sur la ligne élégante d'une courbe gracieuse ses maisons, la plupart terminées en terrasse. La mer promène ses brises dans les rues hautes et larges, et y maintient en été une température modérée. En Espagne, c'est presque le premier des biens.

Le soir, je revis Almansa avec plus de bonheur, on le comprendra sans peine, que la première fois; et le lendemain, à sept heures, je prenais la route de Valence. Il faut cependant que j'avoue une petite faiblesse. Au moment de quitter Alicante, j'avais entrevu un respectable prêtre reconduisant une demi-douzaine de religieuses qui, elles-mêmes, faisaient leurs adieux à deux de leurs compagnes. Je ne sais trop comment cela se fit, mais je m'arrangeai pour ne pas entrer dans le même wagon que les bonnes sœurs.

L'intérêt de la route que j'avais à parcourir commence à Almansa même. Almansa possède un château moresque qui est un des derniers monuments de la domination arabe. C'est dans la plaine qu'il domine que, le 25 avril 1707, le maréchal de Berwick gagna la célèbre bataille dont l'histoire a retenu le nom et la date. Une médiocre pyramide a été chargée de perpétuer ce grand souvenir. Ce n'était plus le temps

où saint Jacques venait à cheval et l'épée au poing batailler en personne sous la bannière de l'Espagne. L'apôtre de l'Espagne voulut sans doute demeurer neutre dans une querelle où il y avait des Espagnols des deux côtés. Cette fois, ce fut une colombe, ou la Vierge sous cette forme, qui vint au secours de Philippe V. La colombe figure sur l'une des faces de la pyramide. Il semble que, depuis cette époque, la sainte Vierge ait gardé le premier rôle dans l'imagination de l'Espagne, et ait pris au sérieux son titre de Capitaine général des armées espagnoles. Voici un dizain populaire où cette croyance est naïvement et ingénieusement exprimée :

« Bonaparte monta au ciel pour demander à Dieu « des royaumes à gouverner en Europe, un sol fertile. « Dieu lui accorda sa requête et lui donna tout ce qu'il « voulut; mais comme il demandait l'Espagne à Dieu le « Père : — « Qu'est ceci? s'écria le Fils. L'Espagne, « non; c'est la dot de ma Mère. »

En sortant d'Almansa, le chemin de fer court vers une ceinture de montagnes sans issue apparente, et où il semble qu'il va se briser. Mais à la hauteur de Fuente de la Higuera (je n'ai vu ni la source ni le figuier), il s'enfonce sous un tunnel, suivi bientôt d'un second, et, à la sortie, on embrasse du regard ce magnifique royaume de Valence, paradis terrestre où, parmi tant de merveilles, la locomotive n'est qu'une merveille de plus.

Si l'on s'est attendu à voir une plaine immense, uni-

formément cultivée, on est trompé. C'est plutôt dans un vaste bassin une multitude innombrable de petites vallées, découpées par de gracieuses collines, et où pas un pouce ne reste sans culture, le plus habituellement des vignes sous des oliviers. En Andalousie, où la terre est cependant si riche, j'ai entendu accuser l'avidité du laboureur qui sème le blé à l'ombre des oliviers ; c'est, dit-on, demander trop à la terre ; dans le royaume de Valence, le sol qui donne l'huile ne s'épuise pas en y ajoutant aussi le vin.

Nous laissons bientôt à notre droite une petite ville de trois ou quatre mille habitants, dont les hautes maisons, blanches ou noires et percées de fenêtres rares et inégales, accusent l'origine arabe : c'est Mogense.

Tout près de Mogense, et en passant sur un beau pont qui coupe la route ordinaire, mon imagination travaille à reconstruire un château dont les ruines couronnent un coteau voisin : c'est Montesa, l'ancien chef-lieu de l'ordre militaire institué en 1316, comme pour remplacer celui du Temple. On ne saurait en faire un plus grand éloge que de dire que c'est une de ces quatre chevaleries dont l'Espagne a gardé le culte et dont les plus nobles se disputent l'honneur de porter le manteau blanc et les insignes : Calatrava, Santiago, Alcantara et Montesa. Après le château, le torrent qui lui avait donné son nom ; mais pour arriver au pont de tôle sur deux piles de granit qui le traverse, la voie s'enfonce dans une tranchée qui est comme une de ces toiles derrière lesquelles se pré-

pare une décoration splendide. Nous franchissons sur une chaussée la belle vallée de la Cerda, et, à deux lieues de Montesa, nous arrivons devant une ville qui a joué son rôle dans l'épopée héroïque du siége de Valence par le Cid et dont le nom revient sans cesse sous la plume des chroniqueurs arabes : je veux parler de Jativa.

Adossée à une ligne de montagnes que couronne sa citadelle et puissamment assise sur deux d'entre elles, Jativa est entourée d'une muraille crénelée qui, suivant les ondulations du terrain, lui forme comme une molle ceinture rattachée aux murs à demi écroulés de la haute forteresse. Autour de cette capricieuse enceinte se pressent de beaux vergers remplis d'oliviers, d'orangers, de grenadiers. Sa population remuante était bien la digne fille de ces races inquiètes qui n'obéissaient pas mieux à leurs chefs naturels qu'à leurs conquérants chrétiens dont elle était tour à tour l'alliée ou l'ennemie. Leur génie mobile et ardent resta longtemps dans ces vieilles murailles. Vainement, pour la punir de ses continuelles révoltes, Jativa fut décimée et sa population changée : les nouveaux habitants étaient aussitôt ressaisis de l'esprit turbulent de leurs devanciers. Ils le montrèrent bien, en prenant parti contre Philippe V. Pour les châtier, le vainqueur leur donna son nom. Il croyait par là en prendre deux fois possession. Mais San-Felipe ne fut pas plus docile que Jativa. Peu à peu l'ancien nom reprit timidement sa place à côté du nouveau, et l'on

se hasarda à dire San-Felipe de Jativa. Mais le roi et l'apôtre ont fini par céder la place, et Jativa est toujours Jativa. Seulement elle ne fait plus guère parler d'elle. La pétulante esclave more s'est endormie sous ses vieux orangers, contemporains des jours orageux de son histoire, et se contente de rêver de ses anciens combats et de ses jeunes amours, à l'ombre de ses grenadiers en fleur et au poétique murmure de sa fontaine qui, de l'une des portes de la ville, s'en va, par vingt-quatre canaux, porter dans toutes les directions la fécondité et la vie.

Jativa, qui n'a guère moins de treize mille habitants, possède quelques monuments assez dignes d'être visités : une belle collégiale, deux ou trois couvents, et quoiqu'elle n'ait qu'un modeste théâtre, si petit qu'il soit, je me disais qu'on aimerait à y voir jouer la *Jeunesse du Cid*, de Guilhem de Castro. Mais elle a du moins une place de taureaux, assez grande, dit-on, pour contenir la ville entière.

Après Jativa, les rizières se multiplient, et menacent d'envahir la culture entière. On assure qu'elles sont malsaines pour le voisinage; mais, à l'œil du voyageur, rien de plus frais que ces petits carrés de tendre verdure (nous étions au mois de mai), qui vous apparaissent à demi submergés, et qui, ingénieusement étagés, déversent leurs eaux d'une terrasse à l'autre, comme autant de silencieuses cascades. J'avais sous les yeux les successives transformations de la première culture, y compris le moment qui

précède la semence, et où l'on voit le laboureur pousser sous l'eau sa charrue attelée d'un cheval. Je croyais voir une de ces vignettes qui se rencontrent dans les anciennes éditions des *Géorgiques* de Virgile.

Mais voici Carcagente, autre petite ville qui n'a pas moins pourtant de sept mille habitants. Un petit bois de palmiers à gauche annonce la ville arabe; de l'autre côté, un second bosquet pareil au premier. Nonchalamment étendue dans sa plaine fertile, ses mûriers et ses orangers lui donnent un air de prospérité qui enchante. J'aurais voulu pouvoir m'assurer, en effet, que ses haies sont formées de cannes à sucre; mais, à mes yeux, elles n'avaient rien qui les distinguât du grand roseau ordinaire de l'Espagne méridionale.

Une lieue plus loin, c'est Alcira qui, dans ce royaume de Valence, jardin de l'Espagne, a mérité d'être appelée le *jardin du royaume de Valence.* Alcira est une place forte dans une île, mais une place forte dont les remparts se perdent dans la verdure. On y pénètre par deux ponts. Le Jucar, qui l'entoure amoureusement, est pour elle un autre rempart en avant du premier. Ce chemin de ronde qui marche doit être charmant, quand ses eaux sont limpides; je ne les ai vues que troublées. Quand je repassai avec l'espoir de les retrouver claires et reposées, Alcira elle-même disparaissait à mes yeux derrière un orage.

Suivons un instant le cours du Jucar. Algemesi, sur sa rive gauche, me fait admirer ses deux belles

églises dont les dômes recouverts en faïences peintes étincellent au soleil. C'est le luxe de toutes les églises de ce beau pays, et je dois dire que ces vives couleurs se mêlent harmonieusement à celles de la nature.

Benifayo, quelques lieues plus loin, semble mieux bâti que les villes dont je viens de parler. Le double clocher de son église et la haute tour de son ancien palais seigneurial lui donnent un air de grandeur qu'on s'étonne de trouver à un bourg de onze cents habitants.

Silla est plus considérable. Mais il faut, pour l'habiter, un peu de ce courage insouciant qui est celui des lazzaroni. Silla n'a pas le Vésuve sur sa tête, mais elle touche presque à l'Albuféra. A travers les rameaux des mûriers, des grenadiers, des algarrobos, je parvenais à saisir les reflets argentés de ce lac terrible. Le temps devait me manquer pour aller le voir de plus près. Sur tous les points de la route où il serait possible de l'apercevoir, il semble que les riverains aient pris à tâche de se le cacher à eux-mêmes, en multipliant les plantations, comme si, en ne le voyant pas, ils auraient à le craindre moins. De temps en temps cependant, je voyais passer, au-dessus de ce rideau de feuillages, d'immenses volées d'oiseaux qui allaient s'abattre plus loin. Là était le lac, et ces oiseaux forment sa principale richesse. Quant au lac lui-même, j'arrivai une fois, dans une éclaircie de rameaux, à entrevoir sa forme elliptique. On lui donne environ sept lieues de tour, et il n'est

séparé de la mer que par une langue de terre d'une lieue de largeur, coupée d'un étroit canal par où le lac se dégorge.

Il y a deux jours dans l'année où ce lac, qui est la désolation d'un peuple, devient sa joie et sa fortune. C'est le jour de la Saint-Martin et celui de Sainte-Catherine. Ces deux jours-là, le lac devient la proie de quiconque peut se procurer une barque avec des engins de chasse ou de pêche. De ces pêcheurs, de ces chasseurs, il en vient plus de douze mille qui, portés sur cinq ou six cents barques, déclarent une guerre à mort aux oiseaux de tout plumage qui habitent les bords du lac, aux poissons, surtout aux anguilles, qui fourmillent dans ses eaux vaseuses. Cette chasse et cette pêche donnent, dit-on, des produits énormes. J'avoue que j'en aimerais mieux le spectacle. L'industrie des riverains est parvenue, à force de patience, à reprendre sur le lac les terres que celui-ci leur avait enlevées, et le lac ainsi resserré, il sera plus aisé de l'assainir, si l'on ne peut, ce qui vaudrait mieux, le rejeter tout entier dans la mer. Voilà une de ces entreprises qui honoreraient un gouvernement et un siècle. Mais qui osera la poursuivre? Dernièrement, un mot fut dit à cet égard, dans lequel on crut entrevoir un dessein. Aussitôt, de ces rives empestées, s'éleva vers la reine une clameur immense, dans laquelle se distinguait particulièrement la voix de ces pauvres familles qui meurent des exhalaisons de ces eaux. Hélas! si elles en meu-

rent, elles en vivent aussi. Notre duc d'Albuféra n'a gardé que le nom de cet étrange domaine qui, après avoir passé des comtes de Las Torres au prince de la Paix, a fait retour à la couronne.

Catarroja et Alfafar, qui viennent ensuite, longtemps attristés par les dangers de ce voisinage, sont parvenus, à force de patience et de courage, à en conjurer les périls, et la richesse de leurs cultures fait dignement pressentir l'approche de Valence.

Mais pendant que j'achève ces récits d'un temps meilleur, le fléau de l'inondation dévaste ce beau royaume de Valence. Ces charmantes rivières, que j'ai vues couler si paisibles, sortant toutes ensemble de leur lit, se sont répandues au loin sur leurs rives, submergeant, entraînant des villages entiers avec leurs habitants, les ponts, les viaducs, les stations des chemins de fer. Dans ces contrées, que j'ai connues si attrayantes et si heureuses, ma pensée désolée recommence un autre voyage, bien différent du premier. Ceux qui, dans les villes, ont échappé aux désastres, accroupis sur les toits de leurs maisons, qu'ils sentent s'affaisser sous eux, voient à leurs pieds leurs champs et leurs vergers changés en une mer sinistre, où flottent de chers débris et des cadavres. La charité qui de Valence accourt à leur aide, sous les traits de ses magistrats, arrivera-t-elle à temps pour sauver ce qui reste? Je vois leur vénérable archevêque qui, porté sur les épaules d'un père dont les trois enfants ont péri, répand, partout où sa main et sa voix peu-

vent atteindre, le pain et la parole. Qui l'emportera dans cette lutte, du fléau aveugle ou de la charité intelligente et infatigable? Quand les eaux se seront retirées, verrons-nous sous ce ciel bienfaisant, que le fléau n'atteint pas, refleurir ces riches campagnes qu'il tient encore à demi? Les enfants de ceux qui ne sont plus auront-ils le courage de rebâtir ces chères petites villes, Alcira, Carcagente, Catarroja, dont l'eau a éventré les murailles, enfoncé les maisons, démoli les églises? J'en douterais, si je ne savais l'amour de l'Espagnol pour son pays natal et tout ce que l'esprit moderne ajoute aujourd'hui d'ardeur à sa patience naturelle et à ses longs espoirs. Oui, nous reverrons se couvrir de moissons, de fleurs et de fruits ces champs privilégiés; mais pendant des siècles peut-être une mélancolique image du passé planera sur leurs grâces renaissantes, et mêlera une ombre de tristesse à l'insouciante gaieté des générations nouvelles.

II

VALENCE

Achevons notre voyage. Avant l'exécution du chemin de fer de Cordoue à Séville, quand on arrivait par la route ordinaire de Madrid, en sortant de Carmona, la première chose que le regard cherchait à l'horizon, dans l'immense bassin du Guadalquivir, c'était la haute et poétique Giralda. C'est la tour du Miguelete qui annonce Valence au voyageur.

J'apercevais, mollement étendue entre la mer et le Turia, cette noble ville, encore toute rayonnante du souvenir des peuples divers qui l'ont successivement habitée, du nom des héros qui l'ont tour à tour conquise ou perdue, des rois qui l'ont bâtie, fortifiée, embellie, et où les générations les plus diverses, les civilisations les plus opposées ont toutes ajouté à l'éternel prestige de la nature quelque chose d'elles-mêmes, un trait de leur originalité particulière.

Pendant le voyage, après que mes yeux se furent un peu accoutumés à l'éclat enchanteur de cette merveilleuse culture, ma pensée se reportant vers le centre de tant de prodiges, je me racontais à moi-

même l'histoire de Valence, non sans me demander avec une sorte d'inquiétude ce que j'allais retrouver, dans cette Valence de nos jours, de celle des Phéniciens, de celle des Grecs, de celle des Carthaginois, de celle des Romains, de celle des Visigoths, des Arabes, surtout de la Valence du Cid, de don Jayme, de saint Vincent Ferrier.

Je voyais d'abord une petite colonie grecque aborder ce rivage peu attrayant encore, mais bientôt, en avançant, réconciliée avec cette terre fertile, s'y établir, heureuse de retrouver dans l'ardeur tempérée du climat quelque chose du doux ciel quitté et des parfums de la patrie lointaine. Puis vient Amilcar avec ses Carthaginois qui, trouvant cette cité favorable au commerce, y fonde une autre colonie, un comptoir. Mais partout où Carthage met le pied, il faut s'attendre à voir Rome fondre sur elle et la jeter à la mer. Junius Brutus trouve au bord du Turia un bourg appelé Valence, le donne à ses vétérans avec les terres voisines. Ces grandes plaines si chères aux laboureurs attirent aussi les batailleurs, et c'est là que Pompée gagne contre Sertorius une de ces grandes victoires où l'Espagne échappe à ce Romain, qui n'était là qu'un ambitieux et un rebelle, mais qui, commandant à une armée nationale, parut un moment le héros de l'Espagne et faillit être son libérateur. Arrachée à son obscurité par l'éclat de cette lutte, Valence, qui la veille était un bourg, est une ville le lendemain. Sous les Goths, elle accroît sans bruit son

importance et ses richesses, et si elle ne devient pas encore une capitale, ses maîtres nouveaux en font du moins un évêché. Un grand nom, un pieux souvenir, marquent cette époque de son histoire. C'est à Valence que saint Herménégilde, fuyant la colère de Léovigilde, son père, trouve un asile et s'arrête.

On sait avec quelle impétueuse rapidité, après la victoire du Guadalete, le torrent arabe se répand sur l'Espagne. Il ne s'arrête qu'aux montagnes des Asturies. Valence eut le courage de fermer ses portes au vainqueur. Sa résistance fut courte. Mais quand tout cède, résister, ne fût-ce qu'un moment, a toujours passé pour héroïque. Il fallut céder cependant. Il y avait de tout dans ces premières armées de l'invasion africaine, vaste mêlée de races où il n'y avait d'unité que celle de la foi religieuse. Les premières tribus qui occupèrent Valence étaient syriennes. Là, comme presque partout, les musulmans se montrèrent cléments, et leur tolérance fit que Valence, comme Tolède, eut ses Mozarabes.

Au commencement du onzième siècle, un neveu du grand Almansor, Abdel-Aziz, fait de Valence la capitale d'un nouveau royaume. Le siècle touchait à ses dernières années, quand le Cid apparaît pour la première fois sous les murs de la capitale nouvelle. Dès qu'il a jeté les yeux sur cette charmante proie, tous les moyens lui semblent bons pour s'en emparer. Mécontent du roi de Castille, le héros, moins chevaleresque que le romancero nous le montre et que

Corneille ne l'a refait, n'éprouve aucun scrupule à mener des soldats arabes contre les Arabes de Valence. D'ailleurs, c'étaient eux-mêmes qui étaient venus le chercher pour combattre les Almoravides, et repousser leur alliance eût décelé dans le Cid une vertu qui n'était pas de son temps. Le siége de Valence par Rodrigue est toute une épopée, et le jour où les incidents de cette autre Iliade se dégageront plus nettement des récits souvent contradictoires des chroniques arabes, on aura peut-être un autre Cid qui fera regretter le premier. Hélas! qu'est-ce que l'Espagne y gagnera? Maître enfin de Valence, le Campeador y règne moins en roi, moins en héros chrétien, qu'en chef cauteleux d'une ligue musulmane. Il venait à peine de mourir que les Almoravides se montrèrent avec une armée. C'était assez pour la gloire du Cid que, lui vivant, le vaincu ne fût jamais rentré dans Valence. Mais il ne devait pas même y rencontrer le Cid mort. Suivant le récit des chroniques, le corps du héros en sortit, armé de toutes pièces, Tisonade au poing et monté sur Babieça.

Valence, reconquise sur les chrétiens, crut qu'elle allait recommencer une destinée nouvelle. Mais ses dissensions intérieures l'eurent bientôt livrée à l'épée de la conquête, et don Jayme en ayant repris possession le 28 septembre 1238, le Prophète n'y rentra plus. Avec lui tous les Maures en sortirent, et, redevenue chrétienne, Valence vit croître l'herbe dans ses rues désertes. Les vainqueurs se virent alors

dans la même situation que les Romains avant l'enlèvement des Sabines. La galanterie chevaleresque ne permettait pas d'enlever les femmes des voisins ou de les attirer traîtreusement dans la ville. Sept jeunes seigneurs en sortirent, et, au bout de quelque temps, on les vit revenir ayant chacun une femme en croupe. Telle fut la souche de la noblesse de Valence. Les chroniques ne disent pas comment ils s'y prirent, mais il ne paraît pas qu'il y ait eu aucun reproche à leur faire; car trois cents autres jeunes filles, s'attachant à leurs traces, les suivirent à Valence, heureuses de se donner à ceux qui, au lieu de chevaucher après la fortune, l'avaient attendue dans leur lit. La plupart de ces jeunes filles venaient de Lérida. Voilà pourquoi, sans doute, Valence appelle encore Lérida sa mère. Quant aux sept jeunes gens qui étaient allés eux-mêmes chercher si loin leurs épouses, on croit les reconnaître avec elles dans une rangée de têtes placées le long d'une corniche au-dessus de l'une des portes de la cathédrale. J'aime cette légende, et je ne trouve aucune invraisemblance à ce que Valence ait écrit sur sa cathédrale cette jolie page de son histoire.

Jusqu'au siècle dernier, Valence avait gardé ses libertés et ses privilèges. Elle les perdit pour avoir pris parti pour l'archiduc contre Philippe V.

Soumise malgré elle au sceptre d'un fils de Louis XIV, Valence ne fut pas la dernière à s'armer contre la France, au commencement de ce

siècle. Les descendants de Philippe V étaient devenus assez Espagnols à son gré. Ils étaient devenus à leur tour le symbole de l'indépendance nationale, et ce fut au nom de Ferdinand VII qu'elle repoussa l'invasion française. Je ne raconterai pas cette triste lutte, plus triste encore à Valence qu'en maint autre lieu. D'ailleurs, quelle est l'histoire d'hier qui peut se raconter sans douleur? et quelle histoire peut se dire achevée, tant que dure le siècle qui la vit commencer? Ceux-là seuls pourront l'écrire qui ne l'auront pas vue, qui n'auront pas senti leur sang couler ou celui de leurs proches, qui n'auront pas enseveli dans les sillons labourés par la bataille quelque chère illusion.

J'arrivai à Valence vers onze heures du matin, et me fis conduire à l'hôtel du Cid. Valence ayant un hôtel de ce nom, j'aurais eu trop mauvaise grâce à en chercher un autre. J'y avais d'ailleurs peu de mérite. L'hôtel du Cid est à deux pas de la cathédrale, et s'il n'est plus le seul de la ville, il est encore le meilleur. Je pris une tartane pour m'y rendre. Le trajet est court, mais j'étais impatient de faire connaissance avec cette espèce de véhicule particulier au royaume de Valence. Voulez-vous en avoir une idée? prenez une gondole de Venise et asseyez-la entre deux hautes roues; pour achever la ressemblance, la tartane est noire comme la gondole. Depuis quelque temps, on a percé une portière sur chaque côté, ce qui lui ôte quelque chose de son aspect lugubre.

Mais la tartane glisse-t-elle dans les rues de Valence d'une allure aussi douce que la gondole sur le canal de Venise? Je le dirais, qu'on ne me croirait pas; et si l'on a essayé de se faire quelque illusion à cet égard, au bout de trois pas il faut y renoncer, la tartane secoue impitoyablement. Elle était peut-être moins dure quand Valence n'était point pavée : c'était hier encore, et ce me fut, je l'avoue, une agréable surprise de la trouver revêtue de belles dalles; pavée veut dire propre. Le dur sabot de Babieça n'avait jamais fait jaillir aucune étincelle de ces dalles; mais Valence, depuis le Cid, a subi tant d'autres métamorphoses, qu'on peut bien se résigner encore à celle-là.

A peine installé à la *Fonda del Cid,* je demandai où se tenait le Tribunal des Eaux. Je m'étais arrangé pour me trouver un jeudi à Valence, parce que c'est le jour où s'assemble ce singulier tribunal. C'est le jeudi, à midi, que le jury entre en séance. Nous étions à jeudi et il était midi moins quelques minutes. Voilà pourquoi j'avais été si malheureux d'abord de mon involontaire excursion d'Alicante. Elle avait failli me faire perdre ce curieux et touchant épisode des mœurs patriarcales de la huerta de Valence.

A midi sonnant, j'étais devant la porte de la cathédrale où s'assemble le tribunal. L'audience n'étant pas ouverte, j'en profitai pour examiner le lieu et me faire rendre compte de l'institution.

La porte devant laquelle ou plutôt sous laquelle se

réunissaient les juges porte le nom de *porte des Apôtres*, et l'image de ces saints personnages, sculptée de grandeur naturelle des deux côtés du péristyle, forme un cadre qui ne messied pas à cette salle de justice en plein air.

L'origine de cette juridiction populaire se perd dans la nuit des temps, et il est probable qu'elle date des Maures. Inventeurs de l'agriculture encore en usage dans le royaume, ils ont dû fonder aussi le tribunal qui sauvegarde l'intérêt commun et léguer aux chrétiens, avec leur système d'irrigation, l'autorité qui veille à l'égale répartition de l'eau.

Tous les riverains du Turia appartiennent à différents districts dont chacun nomme, de trois ans en trois ans, un juge au Tribunal des Eaux. Ces juges prennent séance sur deux bancs adossés à chacun des côtés de la porte. Ils doivent siéger au nombre de sept pour que la sentence soit valable. S'ils sont moins de sept, ils ne s'asseyent pas, écoutent debout le plaignant et le défendeur, causent avec eux de leurs affaires, les accordent, s'ils peuvent, ou prennent jour pour aller sur les lieux se rendre compte du point débattu. Le hasard n'est point toujours du parti des curieux. Il me fallut me contenter d'une audience de cette nature, et d'une simple répétition, quand j'étais venu de si loin pour assister à la représentation même. J'en vis assez cependant pour prendre une idée assez complète de la manière dont se passent les choses. Il venait de tomber des pluies abondantes, et il y avait,

dans les champs, de l'eau pour tout le monde. Comment, ayant toute l'eau nécessaire, serait-on allé détourner la rigole du voisin? Partant, point de procès. Il faut croire pourtant que dans je ne sais quel district quelqu'un avait eu à se plaindre. Mais la plupart des juges étaient restés chez eux. Il n'en était venu que trois, de vrais types que je ne me lassais pas de regarder : trois hommes de cinquante à soixante ans, portant, au lieu du costume arabe du paysan de Valence, la veste noire, la culotte noire, les bas de laine noire, et sous un vaste chapeau rond le bonnet de soie noire ; en un mot, des richards de village, ayant mine de patriarches. Le plaignant parlait avec conviction et simplicité; son adversaire écoutait avec un sourire narquois. Minos, Éaque et Rhadamanthe, l'oreille tendue vers l'orateur et promenant leurs yeux sur les assistants, semblaient chercher à saisir le point du débat avec autant d'attention que s'il se fût agi de répartir entre des collatéraux l'héritage du comte de Parsent ou celui du marquis de la Romana.

Quand chacun des plaideurs eut dit ce qu'il avait à dire, l'un des juges prit la parole, et, avec une gravité que sa pantomime rendait éloquente, il résuma l'affaire à ses deux confrères; il parlait si bas, que c'était tout au plus si quelques mots de cette langue limousine, que parle encore le peuple de Valence, arrivaient à mon oreille et faisaient battre mon cœur en y éveillant les souvenirs de l'enfance. L'audience ne dura pas une demi-heure, et les deux douzaines de curieux

qui y assistaient avec moi se dispersèrent sans rien demander, comme des gens à qui ce spectacle est familier et qui savent à quoi s'en tenir. Resté seul ou à peu près sur la place, je m'enquis du résultat à un quatrième personnage qui portait le même costume que les trois autres, mais qui, de plus, était armé d'un lourd bâton. Le hasard, cette fois, me servit à souhait : c'était l'alguazil du tribunal, un robuste Catalan qui depuis dix-sept ans remplissait ces fonctions. Après m'avoir appris que le prononcé du jugement avait été remis à huitaine, et que, dans l'intervalle, une expertise aurait lieu sur place, il me raconta avec autant de grâce que de complaisance comment fonctionnait le tribunal, ce que j'en ai dit tout à l'heure, ajoutant que la sentence rendue était sans appel, et que c'était à lui qu'il appartenait de donner ou de retirer la parole aux plaideurs, de les condamner à l'amende, en cas de résistance, amende qui se payait séance tenante. Je me hasardai à lui dire : « Et s'ils s'y refusent? » Le Catalan ne répondit pas, et se contenta de regarder son bâton avec un léger sourire. Je regardai, moi, la main solide qui portait le bâton.

Gardez-vous de croire cependant que ces formes naïves cachent un fond aussi simple qu'elles en ont l'air. C'est une législation compliquée que celle sur laquelle ces bonnes gens ont à baser leur jugement. Les cas sont très-nombreux, très-subtils, et à côté des juges qui prononcent avec leur bon sens, avec l'expérience accumulée, concentrée de plusieurs généra-

tions, il y a les jurisconsultes qui étudient la loi écrite et qui la commentent. Si leurs écrits se trouvent quelque part, assurément ce n'est pas chez les libraires de Valence, où je les ai inutilement cherchés, où je n'ai trouvé que le code même de ces lois qui ont de si singuliers interprètes. Mais ce code, je dois le dire, remplit tout un volume.

En quittant l'audience, ou plutôt le lieu où elle se tient, je montai à la tour de la cathédrale; c'est, je l'ai dit, la Giralda de Valence. Commencée en 1381, elle fut achevée en 1418, et, baptisée le jour de Saint-Michel, elle reçut le nom de Miguelete. Elle est octogone et a environ quarante-cinq mètres de hauteur; c'est assez pour que de la plate-forme qui la couronne on jouisse d'un panorama admirable. Celui de la citadelle du Caire n'est pas plus beau, et s'il le paraît, c'est que l'histoire et la poésie y ont semé de plus grands noms. Ici le regard est borné par un double horizon de montagnes superbes, qui, décrivant autour de la ville un immense bassin, vont, à droite et à gauche, expirer dans la mer. Le fond de ce bassin forme cette merveille qu'on appelle la *huerta* de Valence, le verger de Valence. Et quand le regard, après s'être enivré de l'azur du ciel, du bleu plus pâle de la Méditerranée et de la verdure des campagnes, se repose sur la ville elle-même, c'est un autre enchantement. On regrette de n'avoir pas à ses côtés, comme Armide sur cette tour de Jérusalem, un magicien pour vous dire le nom et vous raconter l'histoire de

2.

chacun de ces édifices ; leurs coupoles font reluire au soleil les vives couleurs de ces riches faïences dont Valence a gardé le secret, et qu'elle ne fabrique plus que pour elle-même et les cités vassales qui l'environnent. C'est trop peu, hélas! pour remplacer le magicien du Tasse, qu'un honnête garçon de place, qui a désappris les choses à force de les répéter, qui estropie les noms et vous ramène trop souvent du souvenir des temps passés aux platitudes de la réalité moderne.

Valence possède encore de belles murailles crénelées. Son enceinte, qui, pareille à la ceinture d'une belle matrone, s'est élargie avec le progrès des siècles, sous les Goths, sous les Arabes, sous les chrétiens, date, dans sa forme et son étendue actuelles, du règne de don Pedro IV d'Aragon et de l'année 1356. Ce fut aussi le même roi qui ajouta à ses armes la couronne royale et les deux L placés de chaque côté de son écusson, en témoignage de sa loyauté. En s'emparant de Valence, don Jayme avait trouvé sur cet écusson la corne d'Amalthée; il y substitua les quatre barres d'Aragon sur champ d'or, et déploya au-dessus les ailes d'une chauve-souris, sans doute comme symbole de vigilance, et pour inviter ses nouveaux sujets à ne pas se laisser enlever par surprise une conquête qui avait coûté tant de sang généreux. Le triste oiseau a noblement gardé les portes, puisque, depuis tant de siècles qu'elle y est rentrée, la croix n'est plus sortie de Valence.

Le mur d'enceinte est percé de huit portes, dont quatre principales et quatre de moindre importance. Celle des *Serranos*, qui regarde l'Aragon et la Catalogne, fut reconstruite en 1418. Elle est surmontée de deux grosses tours qui lui donnent l'apparence d'une citadelle : c'est aujourd'hui la prison de la ville. Celle de *Cuarte*, qui mène à Cuenca, est aussi couronnée de tours qui datent du onzième siècle.

En laissant à droite la *porte de la Mer*, et suivant le cours du Turia qui mène à une belle promenade, et qui, par un détour parallèle au chemin de fer, va rejoindre le Grao, qui est le port de Valence, j'apercevais, par une échancrure de montagnes, la petite ville de Murviedro, qui eut autrefois l'honneur de s'appeler Sagonte. Je saluai de loin la noble ruine. J'avais mis dans mes projets d'aller la visiter le lendemain.

En redescendant du Miguelete, je m'arrêtai longtemps à examiner l'église. Il en est peu qui aient eu des destinées plus diverses. Elle commença par être un temple de Diane. Les Goths en firent une église sous l'invocation du Sauveur des hommes. Les Arabes transformèrent le *Salvador* en une mosquée que le Cid convertit de nouveau en une église dédiée à saint Pierre. Comme le Sauveur, saint Pierre dut, au douzième siècle, céder la place au Prophète, qui, en 1238, se retira enfin devant la Vierge. Vers la fin du treizième siècle, le pauvre temple, tant de fois repris en sous-œuvre, n'était plus qu'une ruine. Il fallut le

reconstruire, et ce fut l'évêque Albalete qui, moins de vingt ans après la conquête de don Jayme, posa la première pierre du nouvel édifice ; il ne fut achevé que dans le courant du seizième siècle. A quelle époque lui fut donné, et d'où lui vient le nom de Sol qui est le sien aujourd'hui ? Je n'ai pu le savoir, et je dois dire que j'ai mis peu d'empressement à le chercher. Je voulais rester libre de croire que l'église porte ce nom en souvenir de celle des filles du Cid qui le portait aussi.

L'église elle-même, sans manquer de beauté, n'a rien de particulièrement remarquable. Formée de trois nefs principales, son transept est couronné d'une haute coupole octogone dont les larges fenêtres répandent une lumière qui tranche avec la religieuse obscurité des chapelles.

La Capilla-Mayor, fermée par une belle grille de bronze, doit son ornementation intérieure à un ancien archevêque de Valence. Elle est d'une grande richesse ; mais ses marbres, ses jaspes, tout est dans l'ombre. Je finis cependant par apercevoir, suspendu à droite de l'autel, l'écu de don Jayme. On y voyait jadis ses éperons et la bride de son cheval de bataille. Mais il les avait légués à son grand écuyer, et la famille de celui-ci les a réclamés pour les joindre à ses propres armes dans une chapelle qui lui appartient. L'autel tout entier était d'argent. On n'en voit plus que les portes, couvertes de riches peintures. Quand on montra cette merveille au roi Phi-

lippe IV, il s'arrêta surtout à contempler ce dernier travail et s'écria : « Si l'autel est d'argent, assurément ces portes sont d'or. » Ces peintures sont attribuées à deux Italiens, Pablo de Aregio et Francesco Neapoli.

Mais quoique d'autres Italiens encore aient laissé leurs noms dans cette cathédrale, le grand peintre de Valence Juan de Juanes tient ici dignement sa place. Il y a de lui un admirable baptême de Notre-Seigneur, placé au-dessus des fonts baptismaux. Saluons en passant ce chef-d'œuvre, nous retrouverons le maître au musée.

Avant de quitter la cathédrale, j'entrai dans la salle capitulaire. Ses proportions sont belles, et, comme à Tolède, on y voit en peinture, rangés sur deux lignes, tous les archevêques de Valence. Au-dessus se déroule comme une guirlande monumentale une chaîne que, sous le règne du roi d'Aragon Alphonse V, les Goths de Valence enlevèrent, dit-on, du port de Marseille.

Outre sa cathédrale, Valence ne compte pas moins de quatorze paroisses, la plupart mosquées à l'origine et converties en églises par don Jayme. A une seule la tradition attache le souvenir du Cid. On se rappelle, en effet, que ce fut avec le secours des Arabes que Rodrigue prit Valence, et qu'il la gouverna, d'accord avec un conseil où ils eurent place. En chrétien sincère, mais bien avisé, après avoir pris pour sa part, ou plutôt pour son Dieu, la mosquée principale, il

crut devoir laisser à ses alliés un nombre de mosquées proportionné à celui de leurs familles. C'est ce qui m'expliquait pourquoi, de toutes les paroisses actuelles, une seule remontait à l'époque du Cid. C'est celle de San-Esteban, célèbre d'ailleurs par cette circonstance, que le grand saint de Valence, san Vicente Ferrer, y fut baptisé. Quant à la tradition qui rattache le nom du Cid à cette église, voici ce qu'on lit dans un des historiens qui ont écrit en langue limousine : « Et après, le Cid consacra une autre église, « voisine de l'Alcazar, et la nomma *Sainte-Marie des* « *Vertus*. » Or, il n'y eut jamais, assure-t-on, dans le voisinage de l'Alcazar, d'autre mosquée que celle qui est aujourd'hui San-Esteban. Consacrée à Dieu vers 1087, les Arabes, après la mort du Cid, la rendirent au Prophète, et quand don Jayme rentra dans Valence, ne tenant aucun compte de Notre-Dame des Vertus, il donna l'église à saint Étienne.

L'histoire de cette mosquée est plus ou moins celle de toutes les mosquées qui, à Valence, sont devenues des églises. Consacrées d'abord sous leur forme ancienne, toutes, avec le temps, ont été rebâties. La foi naïve de nos devanciers ne se donnait pas de repos qu'elle n'eût fait disparaître jusqu'au dernier vestige de l'islamisme. L'intérêt de l'art était compté pour peu de chose dans ses résolutions. Ce que nous avons gagné à le comprendre vaut-il ce que nous avons perdu en donnant à de tels soucis une si grande place dans nos pensées?

Je veux nommer encore Santa-Catalina qui, reconstruite assez récemment, n'a plus rien d'une mosquée, mais dont la tour légère semble une sœur cadette du Miguelete.

Je trouvai aussi dans Valence une multitude de couvents, couvents des deux sexes, couvents de tous les ordres. Mais la plupart ont eu le sort que la Révolution a fait à presque tous, d'un bout de l'Espagne à l'autre. Devenus fabriques, écoles, casernes, hôpitaux, musées, ils ont du moins retenu leurs doux noms, et je ne vois pas ce que perdraient les établissements nouveaux à garder au moins pour parrains les saints dont ils ont pris les demeures.

De ces monuments transformés il y en avait un surtout que j'étais désireux de voir : c'était le Temple, ancien palais des rois maures, donné par don Jayme aux templiers. Dans cette contrée où l'agriculture date des Arabes, j'espérais qu'un palais de leurs rois m'offrirait un précieux échantillon de leur architecture. Que de raisons cependant pour en désespérer ! Le conquérant donne aux chevaliers du Temple une maison qu'ils avaient par avance payée de leur sang. Ils s'y taillent des habitations, ils y fondent leur chapelle et le palais derrière le Temple. L'ordre ayant été supprimé au commencement du siècle suivant, l'édifice passe à Montesa, dont l'ordre, appartenant en propre au royaume de Valence, avait droit plus que tout autre dans l'héritage du Temple. Il fallut naturellement approprier le pa-

lais à d'autres usages. Quelque chose pourtant avait pu survivre de ses premières origines; mais en 1748 un tremblement de terre ruina de fond en comble le couvent que Montesa possédait à la porte de Jativa. Où le rebâtir? On rase l'ancien Temple, et l'on bâtit à la place l'édifice qui se voit aujourd'hui. C'est un assez beau monument, dont la façade est en pierre de taille; l'église est belle et d'une noble ordonnance; le couvent est occupé par un bureau de douane et par un lycée artistique. Cherchez là dedans quelques souvenirs des Maures et des Templiers. L'édifice rappelle et le Temple et la place du Temple, voilà tout. Mais pendant que je jette un dernier coup d'œil sur la façade, j'aperçois à ma droite, et attenant à l'édifice, une porte voûtée et oblique, qui me paraît d'une époque plus ancienne. Je me hasarde à demander ce que c'est : — Ça? mais c'est la porte par où le Cid entra dans Valence. Était-ce bien le Cid ou don Jayme? Le peuple, à Valence, confond volontiers les deux conquérants; mais la tradition disait le Cid, je n'en voulais pas davantage. En Espagne, je crois de bon cœur tout ce qu'elle me raconte, et ne lui demande pas un compte trop sévère de ses souvenirs. Je n'y ajoute pas foi entière, mais j'ai mille raisons de croire qu'il y a dans tous un peu de vérité. Voilà donc enfin ce nom du Cid qu'il m'était dur, je l'avoue, de n'avoir encore trouvé à Valence que sur la porte d'une auberge.

Cependant il manquait encore quelque chose à ma

revue des traditions religieuses de Valence. Si le Cid et don Jayme sont ses deux héros, san Luis Bertrand et san Vicente Ferrer, ou, comme nous l'appelons en France, saint Vincent Ferrier, sont ses deux saints. Tous deux ont encore une chapelle digne d'eux, le dernier surtout, dans l'église de l'ancien couvent des Dominicains, occupé aujourd'hui par le capitaine général de la province. San Vicente Ferrer me touchait plus que son compagnon, parce que de Valence il a rayonné sur l'Espagne et sur le monde. Je me fis conduire à la maison où il était né. On me mena dans une rue étroite et peu fréquentée; une porte s'ouvrit, et je me trouvai dans une petite cour, où deux robinets de fer scellés à la muraille versaient à qui voulait boire l'eau d'une source cachée. Quelques pauvres femmes assises par terre, ou rangées sur des bancs, à droite et à gauche de la porte, devisaient doucement entre elles. La muraille au-dessus d'elles était chargée d'*ex-voto* de tout genre. J'y distinguai, entre autres, une longue chevelure. Quelle grâce obtenue, quel vœu réalisé avait payé ce doux trésor? Venait-il d'une mère, d'une fille, d'une sœur, d'une épouse, d'une fiancée? De temps en temps, une femme entrait, prenait la coupe de laiton suspendue à la muraille par une petite chaîne, poussait un long soupir, buvait et se retirait, ou allait sans bruit s'asseoir parmi les autres. On me demanda si je voulais voir la chapelle du saint, et sur ma réponse affirmative, le bon sacristain, sorti de je ne sais d'où, m'ou-

vrit, à droite, une petite porte élevée de deux marches au-dessus de la cour, et m'introduisit dans une étroite sacristie d'où je passai dans un oratoire un peu plus vaste. Ni l'un ni l'autre n'a rien de remarquable; mais là était né le grand saint. Pendant que je regardais le tableau de l'autel, qui représentait un épisode de sa vie, le tableau tourna sur lui-même, me laissant voir un Christ en croix. Ce Christ avait été taillé dans le tronc d'une vigne qui, du vivant de san Vicente, étendait ses rameaux sur la cour de sa maison. Au dire de quelques-uns, c'était un figuier et non une vigne. La maison achetée plus tard par les Pères de Saint-Dominique fut ensuite cédée par eux au corps des bonnetiers de Valence, qui y fondèrent une confrérie. L'ayuntamiento la racheta au seizième siècle, et aujourd'hui encore c'est lui qui paye le desservànt de l'humble oratoire.

Cette chapelle a son grand jour dans l'année.

Ce jour-là, la cathédrale elle-même n'est plus que la seconde église de Valence. Que dis-je? Valence elle-même n'est plus à la reine, et appartient tout entière à san Vicente Ferrer. Nous voici à Valence. Pourquoi ne me donnerais-je pas le plaisir de vous résumer, d'après les témoignages espagnols, la vie de ce grand saint de l'Espagne? Elle ne le distingue guère de ses héros, mais parmi ses conquérants, ses hommes d'État, ses poëtes, ses philosophes, bon nombre ont été des saints.

Vicente Ferrer naquit à Florence en 1357, d'une

famille très-ancienne. Dès son enfance, qui fut grave, et même en ses jeux, tournée vers les objets de la sainteté, il n'eut pas de plaisir plus grand que de répartir de sa petite main entre les pauvres les aumônes de sa pieuse famille.

Doué d'une heureuse mémoire et d'un génie vif et pénétrant, il commença de bonne heure des études dont il atteignit promptement le terme, et au bout desquelles il avait pu choisir entre le monde et Dieu, ayant eu pour le cloître, dès son bas âge, une inclination qui n'avait fait que s'accroître avec les années. Un songe avait révélé à son père cette vocation précoce, mais ce père prudent ne fit rien pour hâter une confidence qu'il redoutait sans la repousser. Son sacrifice était fait d'avance. Il y avait alors à Valence un couvent de Dominicains. Quand le moment fut venu, c'est là que le jeune homme voulut être conduit. Son père le mena au prieur, qui comprit sur-le-champ toute la valeur du présent qui lui était fait. A dater de ce moment, la vie du pieux novice se partagea tout entière entre la prière et l'étude, ou, pour mieux dire, fut un continuel mélange de l'une et de l'autre. Les yeux constamment attachés sur le saint fondateur de l'ordre, il travailla à en devenir une copie fidèle, et quand il eut atteint sa vingt-quatrième année, personne ne s'étonna de le voir appelé à enseigner les autres dans ce même couvent où il avait pris l'habit. Bientôt on se fit scrupule d'ensevelir dans Valence un religieux qui annonçait déjà qu'il serait

un jour l'honneur et la lumière de l'Ordre. On l'envoya donc à Barcelone, puis à Lerida, où il reçut le bonnet de docteur des mains du grand légat don Pedro de Luna, qui allait être bientôt le terrible antipape Benoît XIII.

Revenu à Valence, le jeune dominicain y commença avec un succès extraordinaire le cours de cette merveilleuse prédication qui, pendant quarante ans, devait, d'un bout de l'Europe à l'autre, porter des fruits si abondants. Mais Vicente Ferrer n'eut pas seulement à combattre chez les autres ces passions qu'il poursuivait de tout le feu de son éloquence, elles lui livrèrent à lui-même des assauts d'autant plus terribles, qu'elles prenaient les formes les plus séduisantes. Toutefois il sortit vainqueur de la lutte, et fit même de sa tentatrice le pieux trophée de la victoire qu'il remporta sur elle et sur lui-même.

Cependant à Clément VII avait succédé, dans Avignon, le cardinal de Luna, sous le nom de Benoît XIII. Le nouveau pontife n'avait point oublié le jeune novice qu'il avait fait docteur à Lerida. Il l'appela près de lui, pour en faire à la fois le maître du sacré palais et son confesseur. Vicente avait toujours redouté les honneurs. Comme il savait d'ailleurs qu'il y avait à Rome un autre pape, quelque chose devait l'avertir en secret que l'un des deux n'était pas l'élu du Saint-Esprit. Mais la France et l'Espagne ayant, de la meilleure foi du monde, reconnu le pape d'Avignon, Vicente Ferrer eût regardé comme une tentation de

l'orgueil d'hésiter à se soumettre, de même qu'en cherchant à se dérober au choix qui était fait de lui, il eût craint de paraître éviter un devoir autant qu'un honneur. Il se rendit donc à Avignon; c'était en 1394. Il avait alors trente-sept ans. Il est permis de croire que son influence fut heureuse, surtout quand on le voit chargé des missions les plus délicates, envoyé en Aragon, en France, à l'empereur Sigismond et à Charles VI. On sait du moins qu'il contribua beaucoup à la réunion du concile général à Constance.

Attaqué d'une fièvre maligne qui faillit l'enlever, il fut averti par Jésus-Christ même de quitter le pape et de reprendre ses prédications. Il eût pu ne voir dans cette vision qu'un secret avertissement de sa conscience prenant une forme et une voix; mais, subitement rappelé à la santé, il ne put douter que ce ne fût le Sauveur lui-même qui lui était apparu, puisqu'à l'aide de cette guérison miraculeuse, il le mettait en état de suivre son conseil. Benoît voulut le nommer évêque de Valence et même cardinal. L'éloquent apôtre ne demanda que l'autorisation de monter dans toutes les chaires. En pareille occurrence, notre grand Lacordaire n'eût pas fait autrement.

Mais, au moment de partir, ayant appris que Grégoire XII et Jean XXIII avaient renoncé à la tiare pour faciliter la paix de l'Église, il pressa Benoît XIII d'imiter leur exemple, et, n'ayant pu l'obtenir, il lui refusa obéissance et ne vit plus en lui qu'un schismatique.

Martin V lui ayant rendu le titre de missionnaire, le seul qu'il ambitionnât, il retourna en Espagne, dont il parcourut toutes les provinces avec tant de succès, qu'il en garda le titre d'apôtre des Espagnes. Puis il repassa en France, en Italie, en Allemagne, où sa parole agita puissamment les âmes. Ses biographes ne tarissent pas sur les prodigieux effets de sa prédication. C'est par centaines qu'ils comptent les peuples convertis, et par milliers les hérétiques ramenés, les juifs et les maures baptisés. Un jour, à Toulouse, à peine a-t-il annoncé qu'il va parler du jugement dernier, que l'auditoire croit entendre la parole de l'ange et se met à trembler. Ailleurs, les sanglots de l'assemblée l'interrompent, et, attendri lui aussi, il lui faut attendre que ses auditeurs et lui-même soient revenus de leur commune émotion. Ailleurs, au contraire, ceux qui l'écoutent demeurent tout à coup frappés de stupeur. Une fois, c'est un pécheur repentant qui, en achevant sa confession, tombe mort à ses pieds du regret de ses fautes. Où prêchait-il? Partout; dans les églises, sur les places publiques, dans les champs. Dès qu'on s'arrêtait pour l'écouter, l'orateur était prêt.

L'universalité de sa prédication a contribué à faire croire qu'il avait le don universel des langues. Mais dans un tel homme, élevé à telle école, le travail suffisait à expliquer bien des choses. N'oublions pas non plus les deux années passées à Avignon, dans cette cour qui parlait à la fois le latin, l'italien, le

provençal et sans doute aussi le français. Enfin, si l'on veut à tout prix un miracle, serait-ce la première fois que l'on aurait vu l'ardeur de la foi, le zèle des âmes, suppléer au temps, et, par une rapide intuition de l'esprit, rendre inutiles les longuesveilles?

Rien ne saurait donner une idée des multitudes accourues pour entendre Vicente Ferrer. Dans les plaines où il était attendu, il se réunissait parfois jusqu'à quatre-vingt mille âmes. On allait par bandes au-devant de lui; on l'accompagnait d'une ville à l'autre. C'était à qui le suivrait plus loin. Dès que le bruit s'était répandu que le saint homme allait venir, on voyait se dresser des tentes où se vendaient des cilices, des disciplines, des martinets de corde. L'industrie suivait la pénitence, mais avait peine à la suivre.

Et au milieu de ces incessantes fatigues de la prédication, le grand dominicain ne se départait d'aucune des austérités de l'Ordre et en suivait, comme dans la paix du cloître, les plus sévères pratiques.

Les îles se montrèrent jalouses du continent. Ayant ouï parler de l'apôtre de l'Europe, le roi d'Angleterre lui députa un de ses gentilshommes pour le prier de ne pas oublier son royaume. Un navire tout équipé attendait déjà sur la côte. Un souverain eût été reçu en Angleterre avec moins d'honneurs que ne le fut l'humble moine. Les principales villes furent tour à tour visitées et averties par cette grande parole qui, sitôt, hélas! devait y être oubliée.

De retour en France en 1417, il trouva à Bourges des lettres de Jean de Bretagne le suppliant de ne pas se refuser à l'appel de ses populations fidèles. Il y fut accueilli, en effet, comme l'eût été le pape lui-même. Ce n'étaient plus seulement le peuple et les magistrats, c'étaient les évêques eux-mêmes qui se portaient au-devant de lui. Quand il approcha de la capitale, le duc et la duchesse sortirent pour aller le chercher à une demi-lieue et le ramenèrent en triomphe. Là, comme partout, sa parole fut toute-puissante; mais il devait payer de sa vie ce dernier effort de son ardente charité.

Il tomba malade à Vannes. Quelques Espagnols qui appartenaient à l'ordre de Saint-Dominique voulurent le ramener à Valence, en apparence pour essayer sur ce corps épuisé l'influence vivifiante de l'air natal, mais, au fond, n'espérant plus déjà, pour rendre à la patrie le trésor dont ils se regardaient comme les dépositaires à ses yeux; il leur semblait que celui qui avait ouvert les yeux sous le beau ciel de l'Espagne reposerait mal sous ce ciel brumeux de la Bretagne : sentiment un peu païen, mais bien espagnol et surtout méridional. La mort, plus prompte, trompa ces préoccupations touchantes du patriotisme. Vicente Ferrer s'éteignit à Vannes le 5 avril 1419, le mercredi de la semaine de la Passion; il avait soixante-dix ans, et depuis cinquante-deux ans il appartenait à l'ordre de Saint-Dominique.

Le duc Jean lui fit faire de magnifiques funérailles

La duchesse voulut elle-même lui laver les pieds. Doué, durant sa vie, du don des miracles, on en vit éclater sur son tombeau, qui se renouvelèrent partout où son nom fut invoqué. Canonisé par Calixte III en 1455, la bulle qui le mettait au rang des saints fut promulguée deux ans après par Pie II. Ses reliques reposent à Vannes. Valence, sa mère, ne leur eût pas fait une châsse plus magnifique; mais je m'étonne qu'elle ne les ait pas réclamées.

Elle prend sa revanche dans les fêtes populaires qu'elle consacre, chaque année, au plus vénéré de ses enfants. Je n'ai rien à dire des prières et des chants qui s'élèvent vers lui de l'humble sanctuaire où fut son berceau. Ce que je recherche en ces études, ce sont les manifestations publiques dans lesquelles se révèle le caractère, fait explosion la passion d'une ville, d'un peuple. Tous les soirs, pendant que durent les fêtes, des tréteaux se dressent dans les carrefours, sur les places, à la porte des églises, où, sous des costumes naïvement appropriés au drame, des artisans mettent en action quelque trait de la vie du saint, un de ses miracles. C'est, en plein dix-neuvième siècle, un retour sincère vers les commencements du théâtre moderne. Les acteurs jouent avec joie et simplicité, le peuple regarde avec un intérêt qui ne se lasse pas. Si le sujet annoncé est rendu avec un peu d'adresse, ce sont des trépignements de joie dont rien ne donne une idée et qui ajoutent à la bonne renommée du saint, en compromettant un

peu, mais sans danger, sa légende. Ces pièces, dont quelques-unes sont imprimées, mais qui de nouveau s'improvisent chaque année, sont invariablement en langue limousine. On ne se croirait pas en Espagne, si de théâtre à théâtre il ne naissait certaines rivalités qui parfois dégénèrent en querelles sanglantes. Mais le bon saint est là pour guérir les coups de couteau.

Voilà la Valence chrétienne et catholique. Mais ces beaux mûriers qui bordent les rizières entretiennent des magnaneries; mais ces rizières elles-mêmes produisent d'abondantes moissons de riz; mais ces oliviers, qui couvrent la vigne d'une ombre trop maigre pour lui disputer sa part de soleil, donnent une huile abondante, pendant qu'à défaut d'un vin aussi savoureux que celui d'Alicante, la vigne fournit de beaux raisins pour être vendus secs. Où se vend donc tout cela? où la huerta de Valence apporte-t-elle ses fruits de tout genre? A Valence, sans doute. Les marchés de cette ville devaient avoir leur physionomie à part, leur originalité locale. Je l'espérais ainsi, et je ne me trompais pas. Chacun de ces éléments du commerce de Valence devait avoir son lieu où les prix se débattent, où se font les échanges, sa Bourse enfin, ou, pour parler le langage du pays, sa *Lonja*.

La Lonja de la soie est un des beaux monuments de Valence. Valence ne file pas moins de trois cent cinquante mille livres de soie, et c'est encore de ses fabriques que sortent ces beaux tissus d'or et d'argent, ces riches velours que l'on emploie dans les

ornements d'église. Je me rendis à la Lonja, en faisant le tour du marché central, qui est d'un surprenant effet. On se croirait en Orient. Ces amas d'oranges, ces piles de dattes ou de figues, ces monceaux de nèfles du Japon, tout ce pain, toute cette viande, tout ce poisson entassés, mais avec ordre, dans de belles galeries, ou étalés au soleil dans la rue, sous divers abris dont la variété seule égale la grâce singulière, et ce peuple de Valence, dans la piquante singularité de son costume, circulant autour de ces dressoirs, devant ces tables, formant çà et là des groupes qui sont des tableaux; plus je regardais, et moins je m'étonnais que ce lieu irrégulier mais vivant eût été, à certains moments, le cœur de Valence, le lieu qui se transformait, suivant les temps, en arènes pour les tournois, en cirque pour les courses de taureaux, en place publique pour les exécutions capitales. Il y a ainsi, dans toutes les grandes villes du Midi, un endroit où semble résider de préférence le *genius loci*, la *Puerta del Sol* à Madrid, la *Campana* à Séville, le *Zocodover* à Tolède, le *Marché* à Valence. Émeute ou pacifique spectacle, c'est là que tout vient aboutir.

Le marché de Valence est fermé, à gauche, par une belle église appelée *de los Juanes* (les deux saints Jean sans doute). Mais quel est cet étrange édifice qui regarde à la fois l'église et le marché? A ses proportions légères, à ses ouvertures irrégulières, à ses fenêtres étroites et longues, aux créneaux qui couronnent sa façade, on le prendrait pour une mai-

son arabe. Mais, en y regardant de plus près, c'est bien un édifice gothique et d'une époque relativement moderne, c'est-à-dire du quinzième siècle : c'est la *Lonja de la seda*, la Bourse de la soie. Mais, comme tout à Valence, elle a ses origines arabes, sa tradition moresque. La poésie de l'Orient a passé par là.

Là, disent les historiens du vieil âge, s'élevait jadis un palais arabe. Un roi du pays, un Muley Rufat, l'avait construit pour l'infante sa fille. Lorsque, maître de Valence, le Cid se fut réconcilié avec Alphonse, en mettant sa conquête à ses pieds, et que le roi apaisé lui eut permis d'envoyer chercher, à San Pedro de Cardenas, Chimène et ses deux filles, ce fut ce palais qu'elles habitèrent. Chimène y mourut-elle? La tradition n'en dit rien. Plus tard, lorsque les chrétiens reprirent possession de Valence, don Jayme aurait abandonné cette demeure au corps des marchands pour y traiter de leurs affaires, sous l'œil vigilant d'un tribunal consulaire. Au quinzième siècle, l'édifice tombait en ruine; Ferdinand le Catholique, en le reconstruisant, lui donna sa forme actuelle. Charmante histoire, comme on voit, qui commence par une infante maure et qui, en passant par Chimène et don Jayme, aboutit aux rois catholiques. Tel qu'il est, le monument n'est pas indigne de cette poétique généalogie. Mais le monde est plein de gens qui vont furetant les vieux bahuts, feuilletant les poudreuses archives pour le triste plaisir d'y rencontrer

des démentis aux plus agréables chroniques. Donc, un de ces impitoyables dénicheurs de vérités inutiles prétend avoir lu dans les archives de Valence qu'en 1333 il n'y avait là que des terrains dont le roi d'Aragon, don Pedro II, aurait fait présent à la ville pour y bâtir une *lonja* de commerce, et que la ville, de son côté, ayant acheté dans le voisinage d'autres terrains, bâtis ou non bâtis, éleva, dans le siècle suivant, l'édifice qui se voit encore de nos jours. Ne vous semble-t-il pas qu'il faudrait bien peu de bonne volonté pour accorder la tradition et les documents? Pourquoi, avant l'octroi de ce terrain, n'y aurait-il pas eu là, au temps du Cid, un palais maure et, sous Jayme, une première lonja que Ferdinand d'Aragon aurait trouvée en ruine? Laissez-moi le droit de saluer ici un souvenir de Chimène, et j'abandonnerai volontiers à vos maires et échevins, non, à vos alcades et regidors du quinzième siècle, la gloire d'avoir édifié le gracieux monument qui a pris la place du logis de Rodrigue. Il y a du moins un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que la lonja date du quinzième siècle.

Par quatre portes différentes, on entre dans une vaste salle qui n'a pas moins de 131 pieds de longueur sur 75 de largeur, et qui est divisée en trois nefs dont les voûtes sont portées, aux points où elles s'entrecoupent, par huit colonnes torses d'une hauteur énorme, d'une incroyable légèreté. Seize autres toutes semblables sont prises à demi dans les quatre murs

de cette magnifique enceinte. Le tribunal de commerce tient ailleurs ses séances; ailleurs siégent les commissions diverses; ici seulement se débattent les prix des denrées.

Cette salle, je dois le dire, est assez mal tenue. Au moment où j'y entrai, un personnage nonchalamment étendu et bien en lumière faisait décrotter ses bottes par un nègre. Dans un angle voisin, un groupe animé discutait les prix du froment. Plus loin, autour d'une table, deux ou trois personnes assises devisaient avec une autre dont la figure expressive et méridionale n'avait cependant rien de trop espagnol : c'était le consul italien, un frère du général Cialdini. Ce nom m'émut : j'avais connu le général à la cour de Turin. Ah! mon intrépide général, vous qui aviez appris le métier de la guerre sous le drapeau de la catholique Isabelle, et qui avez pris femme dans Valence, comment avez-vous pu tourner contre le doux pontife de Rome votre vaillante épée?

Les marchands d'huile ont aussi leur Bourse, petit édifice gothique que j'eusse pris volontiers pour une chapelle si, en y entrant, je n'avais aperçu de grandes balances dans un coin. Commencé en 1388, cet édifice est couronné d'une coupole portée sur cinq arceaux, qui s'ouvrent sur cinq rues différentes. En 1738, on ferma trois de ces arceaux, sans doute pour donner plus de solidité au reste.

Outre la place du marché, Valence en a d'autres non moins grandes. La plupart sont plantées d'ar-

bres, ce qui, avec le temps, promet d'en faire de très-jolies promenades. Une seule est régulière. C'est une assez petite cour ovale, et que j'appelle ainsi parce qu'elle est fermée, sauf deux arcades par où l'on y pénètre. Elle est plantée d'acacias, séparés par des bancs de distance en distance. Au centre est une fontaine entourée de quelques marchands de fleurs et de poteries. C'est la place du Cid. Voilà tout ce que Valence a fait pour son héros. Encore si cette fontaine était surmontée de sa statue! Telle qu'est cette place pourtant, c'est encore là, dans son silence et sa demi-solitude, c'est à l'ombre de ces acacias en fleur, qu'on aimerait le mieux à relire le vieux poëme du *Cid*.

Valence a quelques belles rues pavées et animées, des théâtres, quelques maisons remarquables appartenant à des grands d'Espagne, aux comtes de Parsent, de Cervellon, de Pino-Hermoso, au marquis de la Romana, tous noms que réclame l'histoire. Les rois d'Espagne n'ont pas de palais à Valence. Lorsqu'ils se rendent dans cette ville, ils choisissent pour l'habiter la maison de Cervellon, qui se développe majestueusement sur la place Santo-Domingo, dont l'ancien couvent a été, je l'ai dit, converti en hôtel que le capitaine général partage avec l'artillerie.

Mais j'eusse volontiers arrêté les passants pour leur demander quelle était une habitation dont la façade occupa longtemps mon attention. La maison est élégante et construite dans d'heureuses proportions. Rien cependant ne la distinguerait de tant d'autres,

si elle n'avait une porte monumentale. De chaque côté de cette porte tout en marbre, un grand vieillard sculpté en bas-relief est penché sur une urne dont l'eau se répand à ses pieds. Celui de gauche a la tête chauve et couverte d'une sorte de capuchon rejeté en arrière; il tient un lion sous ses pieds. Celui de droite, d'une expression moins ferme, écrase un serpent monstrueux qui fait effort pour se redresser. Ces quatre têtes, celles des deux vieillards et celles des deux bêtes, se détachent avec une vigueur extraordinaire. Le maître de cette maison est le marquis de Dos Aguas. Oui, je vois bien qu'il y a ici deux urnes, et partant deux sources. Mais ce marquis, où a-t-il pris son titre? Assurément, il y a là quelque belle légende. Personne ne voudra-t-il me la raconter? Il y a encore à Valence des poëtes, des historiens, des antiquaires. Mais le temps me manquait pour aller frapper à leur porte, et j'emportai l'énigme avec moi.

Il me restait à voir deux établissements célèbres, le palais de justice et le musée. Le premier, voisin de la cathédrale, est attenant à l'ayuntamiento. Je raconterai son histoire, parce que c'est une page de celle de l'Espagne.

Le royaume de Valence avait gardé ses franchises jusqu'à l'avénement de Philippe V, et il les perdit pour avoir tenu contre ce prince. Jusque-là, il avait eu sa députation, comme on dit; pour être plus clair, je dirai son conseil de gouvernement qui, remontant jusqu'à don Pedro II de Valence, en 1384, c'est-à-dire

un siècle et demi après la conquête définitive, reçut sa forme régulière en 1418 de don Alphonse III de Valence, en Aragon Alphonse V. Ce roi lui donna pour s'y établir une maison voisine de l'ayuntamiento. Pendant un siècle, la députation s'y trouva bien ; mais ce voisinage finit par l'inquiéter. Il y a toujours je ne sais quelle sourde rivalité entre l'autorité qui régit un royaume, une province, et celle qui représente plus particulièrement la capitale de ce royaume, le chef-lieu de cette province. Ce sont deux pouvoirs qui se trouvent trop souvent face à face pour ne pas se faire ombrage. Le plus élevé sera toujours tenté de faire sentir à celui avec lequel il est obligé de compter là où il siége qu'il est son surbordonné partout ailleurs. A ces causes morales d'opposition, joignez celle-ci, que les deux conseils se coudoyaient à Valence, et que l'ayuntamiento avait dans la maison de ville une salle dorée que les rois de Navarre et d'Aragon avaient visitée plusieurs fois, quand la députation du royaume n'avait rien de pareil qu'elle pût montrer avec orgueil. Elle eut recours, en 1510, à Ferdinand le Catholique, qui lui donna pleine licence de s'accommoder mieux et à son gré. La députation n'eut garde de chercher une autre maison. Le triomphe serait d'autant plus glorieux, si l'on en jouissait là où l'orgueil avait le plus souffert. On résolut donc de transformer en un palais cette moitié de maison, dont l'ayuntamiento avait le reste. On éleva un bel édifice en pierre qui, aux deux tiers de son élévation totale, reçut, sur un corps de

bâtiment d'ordre dorique, une belle corniche surmontée d'une riche balustrade en fer. Au sommet, seconde corniche, et sur cette corniche une autre balustrade, mais en pierre, et de distance en distance ornée de sphinx et de pyramides. La toiture dressée au centre fut, à son tour, couronnée d'une galerie formée alternativement de balustres et d'arceaux de fer, d'où l'on a sur toute la huerta une vue magnifique.

A l'intérieur, les merveilles ne furent pas moindres. Les entre-sol attribués aux bureaux, aux élections, aux réunions partielles des Ordres, eurent des plafonds en caissons dorés. On en voit encore de superbes vestiges. Ce luxe d'un appartement de second ordre dit assez ce que devait être l'étage principal. Dans un premier salon, qui sert de vestibule, on aperçoit d'abord le portrait en pied du conquérant, et, rangés en cercle autour de don Jayme, ceux des rois de Valence et d'Aragon, ses successeurs illustres. Ces héroïques personnages, qu'on voudrait seulement plus habilement peints, semblent regarder tous une belle porte de style dorique, composée de toutes les espèces de marbres qui se rencontrent dans le royaume. Par cette porte, j'entrai enfin dans cette salle fameuse, destinée à effacer à jamais l'éclat de la salle dorée de l'ayuntamiento. C'est, en effet, un magnifique vaisseau, percé de six hautes fenêtres. Toutes les parois sont revêtues, à hauteur d'homme, de ces admirables azulejos qui, à présent, fabriqués partout en Espagne, ne sont des objets d'art qu'à Valence. Ils

encadrent ici de belles fresques où l'on voit, rangés par ordre et par état, tous les membres de la députation à cette époque, figures vivantes et qu'on dirait encore animées des passions de leur temps. Toutes ces figures, assez récemment restaurées, ont retrouvé leur fraîcheur, sans rien perdre de leur gravité naïve. Les primitifs auteurs de ce grand travail mériteraient d'être mieux connus. Ce furent Cristobal Zariñena, Francisco Ribalta et Francisco Peralta, trois maîtres de l'ancienne école de Valence. Au-dessus de l'immense fresque court une jolie tribune, qui fait le tour de la salle entière, appuyée, par intervalles égaux, à des supports sculptés, et que de légères colonnes divisent en portiques qui vont se rattacher au plafond. Ce plafond est formé lui-même de trente-deux caissons du goût le plus charmant et d'une singulière richesse. Sur l'une des colonnes du côté gauche on lit encore gravé dans le bois : *Achevé en* 1561. Quelques-uns de ceux qui avaient sollicité du roi catholique la grâce d'entreprendre ce chef-d'œuvre, et qui l'avaient vu commencer, eurent aussi la joie de le voir terminé. L'architecture, les peintures, les sculptures de ce monument donnent une haute idée de l'état des arts à Valence, au seizième siècle. Les fresques, dont il reste encore tant de beaux vestiges dans les églises, dans les chapelles, jusque dans certaines maisons particulières, mériteraient seules une étude à part.

Revenons à ce palais de la députation. Pendant près de deux siècles, elle jouit de son ouvrage et

de l'orgueilleux plaisir de rejeter dans l'ombre cette salle dorée de l'ayuntamiento, qui, plus ancienne et d'un goût moins pur, voyait de jour en jour décliner sa gloire. Mais le 28 août 1707, un décret royal suspend les pouvoirs de la députation. Le 11 novembre de l'année suivante, nouveau décret qui la rétablit, mais amoindrie et transformée en un simple conseil d'administration. Elle se traîne encore dix ans, après lesquels elle est remplacée par un simple intendant. C'était trop peu pour remplir un tel palais, et pour la seconde fois celui-ci demeura sans maître.

A cette époque, la justice rendait ses arrêts dans une des maisons de la couronne, en dehors de la ville, dont il ne reste plus aujourd'hui, je crois, que des jardins. En 1751, Ferdinand VI crut qu'il était de la dignité de la justice de siéger au sein de la ville même. L'aspect seul du tribunal où se tiennent ses assises imprime déjà aux citoyens un respect salutaire. Le roi lui assigna l'ancien palais de la députation. Mais où a-t-on vu une réunion d'hommes se contenter de la maison qui lui est offerte, si vaste qu'elle soit? L'Audience craignit d'être mal logée, là où, pendant deux siècles, avaient siégé les représentants d'un royaume. Ce palais admirable fut livré à des mains barbares, qui, pour former les différentes chambres de la cour, ne trouvèrent rien de mieux que de découper la grande salle et de la diviser par des cloisons. Chacun ainsi eut sa part des tribunes, du plafond, de la fresque. Les choses durèrent ainsi pendant un

demi-siècle. Mais à l'époque de l'invasion, en 1809, la junte de défense, qui siégeait à l'ayuntamiento, eut l'idée qu'elle serait plus à l'aise au palais de justice. Espérait-elle y retrouver le fier génie de ces antiques députations du royaume, qui, à travers des siècles, commençait à revivre en elle, et que, sous le regard de ces fermes conseillers du seizième siècle, les résolutions seraient plus énergiques, les âmes plus sûres d'elles-mêmes?

On envoya la justice je ne sais où, on jeta bas les cloisons, on chargea des maîtres habiles de restaurer les peintures. La junte fut dissoute une première fois, avant que l'œuvre fût achevée; mais à l'arrivée du maréchal Suchet, elle fut rétablie, et rien n'empêcha alors que la restauration ne fût accomplie. Au retour de Ferdinand VII, l'Audience rentra dans son palais; mais, respectant la grande salle, elle la garda pour ses assemblées générales, et distribua les chambres et leurs dépendances dans le reste de l'édifice. L'une de ces chambres ayant pris possession de la chapelle, l'autel fut transporté dans la salle où il est encore, et qu'il préservera à l'avenir, espérons-le du moins, d'une nouvelle profanation. Cet autel est lui-même une chose remarquable, et sa devanture d'argent est une œuvre d'art qu'il faut étudier.

Que devenait cependant cette salle dorée de l'ayuntamiento? La maison tombant en ruine, l'ayuntamiento en est sorti; mais la salle dorée est toujours debout et fait encore, dit-on, l'admiration des étran-

gers. Je regrette de n'avoir pas pu la voir et constater par moi-même si, comme on l'affirme, elle garde encore l'épée de don Jayme, les clefs de l'ancienne ville des Maures et l'étendard que ceux-ci amenèrent en se rendant.

J'avais hâte d'arriver au musée. Je n'aimais pas à le trouver dans un couvent. Mais en Espagne, il faut se réjouir quand ce sont des tableaux qui remplacent les moines. Le musée de Tolède est à San Juan de los Reyes, cadre magnifique qui se venge de l'intrus en l'écrasant. La Merced de Séville laisse à l'œuvre de Murillo toute sa splendeur et en est pour ainsi dire une seconde fois consacrée. Le musée de Valence occupe ce qui reste de l'ancien couvent du Carmen. Fils respectueux de l'esprit moderne, il ne me plaît pas cependant de le voir camper en vainqueur insolent dans les ruines qui ont été faites en son nom et qui embarrassent sa marche au lieu de la hâter. Le progrès n'est, à mes yeux, le progrès que quand, le regard tourné vers l'avenir, il garde au passé un culte filial et intelligent. Je ne connais d'ailleurs rien de plus triste que ces musées provinciaux, c'est le nom qu'on leur donne, formés au hasard de dépouilles arrachées, sous prétexte de les sauver, à des établissements envahis par la violence, fermés par la force, et qui eux-mêmes ont moins l'air d'établissements réguliers que d'un amas de vieilleries entassées pour être vendues après décès. Que de tableaux qui, laissés à leur place, dans un milieu harmonieux, éclairés

de leur vraie lumière, ont leur mérite, parce qu'ils ont leur signification, et qui, pendus sans cadre à une muraille quelconque, sont presque ridicules! Le vrai musée de Valence, comme celui de Séville, comme celui de Tolède, était partout : dans sa cathédrale, dans ses paroisses, dans ses couvents,, dans la grande salle dont nous avons parlé. Quelques toiles pourtant résistent encore à cette fausse lumière où on les a amenées comme par surprise, surtout les deux ou trois chefs-d'œuvre de Juan de Juanes, qui ont pu y être recueillis. Comme Séville, Valence eut son école; mais de même qu'à Séville, Murillo efface tout; à Valence, Ribalta, Espinosa et tant d'autres, qui étaient cependant des maîtres, disparaissent devant Juan de Juanes. A distance, et pour le voyageur toujours pressé, et ne s'arrêtant un moment que devant les chefs-d'œuvre qui, pour ainsi dire, lui font violence, toute l'école de Valence se résume dans ce grand peintre, et j'entends par là faire un grand éloge et de l'école et du peintre, car si le peintre est Juan de Juanes, à cette école appartiennent Ribalta et Ribeira.

Un peu d'obscurité ne messied pas dans la vie d'un maître qui a laissé des compositions d'un caractère si idéal. Il semble que la vie de Juan de Juanes soit une légende qui éclaire d'un reflet d'en haut le petit nombre de ses ouvrages. Quelques faits cependant se détachent des douces ténèbres de sa vie; la date de sa mort, qui est certaine, permet d'arriver à celle de sa naissance.

Juan de Juanes serait né en 1523, dans ce petit lieu de Fuente de la Higuera, la première station que l'on rencontre en allant vers le royaume de Valence. Son vrai nom était Vicente. Un peintre si pieux méritait d'avoir Vicente Ferrer pour patron, et il l'avait donné à son fils, qui fut aussi un peintre de quelque talent. Quand on regarde de près les suaves œuvres du père, on ne peut s'empêcher de croire qu'il fit de Raphaël une étude très-attentive, et comme on sait que Raphaël ne vint jamais en Espagne, et qu'à cette époque aucun des chefs-d'œuvre du maître n'était connu en ce pays, il faut bien croire que Juanes visita l'Italie. La tradition voudrait qu'il eût été le disciple de Raphaël. Il n'y a qu'un mot à répondre : Raphaël était mort trois ans avant la naissance de Juanes. Mais qu'on ait pu le dire, c'est beaucoup déjà pour la gloire de ce dernier. « La noblesse des caractères, dit un bon juge, Cean Bermudez, la correction du dessin et autres traits distinctifs du style de Juanes, ne permettent pas de douter qu'il n'ait étudié en Italie et suivi l'école du grand maître, sans nous conformer cependant à l'avis de Palomino, qu'il a égalé Raphaël en certaines parties, et qu'il lui est même supérieur en quelques autres. »

A son retour d'Italie, Juanes s'établit à Valence, où il se maria et fonda son école. Il en sortait pour aller peindre dans quelque autre ville du royaume; mais le royaume lui-même, il ne paraît pas qu'il l'ait jamais quitté depuis, et ses meilleures toiles s'y rencontrent

encore. Doué d'un pieux génie, comme Luis de Vargas, son contemporain, comme plus tard la Roldana, quand il avait à peindre quelque ouvrage pour être exposé sur l'autel à la vénération des fidèles, il ne prenait le pinceau qu'après s'être confessé, avoir communié dévotement; et je ne vois guère que cette ardeur mystique, parfois sans doute poussée jusqu'à l'extase, qui puisse expliquer le caractère particulièrement idéal de ses œuvres. Il s'était ainsi préparé à peindre le plus renommé de ses ouvrages, une Conception de grandeur naturelle, qui ne se voyait qu'à demi et derrière un verre dans l'église, aujourd'hui démolie, des Jésuites. Cette image, reproduction étudiée, et faite sur parole, d'une vision apparue à l'un des Pères de la compagnie, ne pouvait être qu'une inspiration retrouvée par un effort de l'âme. Ce n'est pas d'elle que je parlerai, mais du *Baptême de Notre-Seigneur*, qui se voit dans la cathédrale, au-dessus des fonts baptismaux, d'un *Ecce Homo* et de deux *Sauveurs*, recueillis au musée. Ce qui me ravit du premier de ces tableaux, outre la satisfaction de le retrouver à la place pour laquelle il a été fait, c'est la grandeur et en même temps la simplicité de l'ordonnance, c'est l'expression profonde du sujet, concentré dans deux personnages. Comme la figure de Jean, ce dernier des prophètes de l'ancienne loi, plein de la grandeur de son rôle, semble ouvrir la première page de la nouvelle! Comme la lumière du christianisme naissant, répandue sur la face de Dieu, y semble conte-

nue par l'humilité dont il vient donner l'exemple à l'homme! Jean a reconnu le Sauveur, et la main qui verse l'eau ne tremble pas; on sent seulement qu'elle fait effort pour la répandre de plus haut. Peintres sublimes de la Vierge, l'un plus mâle, l'autre plus attendri, Raphaël et Murillo ont paru craindre de rendre le Christ dans toute la beauté accomplie de sa trente-troisième année. Avec Jésus enfant leur génie est plus à l'aise. C'est déjà le Dieu, mais c'est encore l'enfant. Juanes est le peintre du Dieu fait homme dans toute la perfection de sa double nature. Il est impossible de regarder longtemps les trois *Sauveurs* sans que l'attendrissement se mêle au sentiment du respect. Je vais peut-être prêter au peintre une intention qu'il n'a jamais eue, dont il ne s'est du moins jamais rendu compte. Mais puisque je crois l'entrevoir, la sentir dans son œuvre, pourquoi ne la dirais-je pas? C'est qu'il a mis dans la beauté du Christ je ne sais quoi de la femme, comme si, en revêtant notre humanité, le Fils de Marie avait voulu la prendre tout entière. Je supplie le lecteur de ne pas pousser cette idée trop loin, elle m'épouvante moi-même. Mais plus on s'oublie à contempler ces idéales figures, plus on sent la vie surnaturelle y déborder. On se perd dans la calme et sereine profondeur du regard, et l'on ne démêle pas bien si c'est la beauté qui ravit ou la bonté qui attire. J'allais sans cesse de l'un à l'autre, et chaque fois je les trouvais plus identiques dans leur dissemblance apparente. Je n'y pouvais

voir que les copies divines d'un même original entrevu par le peintre, qui en aurait gardé dans le cœur le trait ineffable. Ce trait, je ne l'ai revu nulle part ailleurs, et je retournerais à Valence uniquement pour me retrouver en face de ces visions sublimes. En les quittant, on peut dire, comme sainte Thérèse : « J'ai vu le Christ. »

Pour ce qui est de l'exécution matérielle, si j'osais en parler, je dirais qu'elle se distingue par une suavité de pinceau extraordinaire. Aucun maître en Espagne n'a étudié les détails avec autant de soin, ne les a rendus avec autant d'élégance, et si, sous ce rapport comme sous quelques autres, je cherchais quelqu'un qui se pût comparer de loin à Juan de Juanes, je ne vois que Morales, celui qu'on a appelé le *divin* Morales, à cause de l'expression mystique de ses toiles. C'est un surnom que Juanes eût mérité de partager avec Morales et que Cean Bermudez a réclamé avant moi pour le grand peintre de Valence.

Appelé à Bocairente pour y peindre le retable de l'autel de la paroisse, Juanes y tomba malade et y mourut, le 21 décembre 1579. Il venait d'y achever les quatre docteurs qu'on y voit encore, je crois. Il avait demandé que sa dépouille fût rapportée à Valence et ensevelie dans l'église de Santa-Cruz. En 1841, la paroisse de ce nom fut transportée à l'ancien couvent du Carmen, et quelques années plus tard Santa-Cruz fut démolie. Pour l'honneur de la moderne école de Valence, j'aime à ne pas douter que les restes de Juan

de Juanes aient été pieusement recueillis. Ont-ils suivi ses tableaux dans l'asile où ils ont été recueillis? je n'ai pas eu le temps de m'en informer.

J'ai parlé d'un autre Vicente Juanes, fils du premier. A celui-ci la tradition donne aussi deux filles, Dorothée et Marguerite, qui ornèrent, dit-on, de leurs ouvrages l'église où leur père avait voulu être enterré. On n'en sait rien de plus.

J'avais voyagé à travers l'ancienne Valence. J'avais frappé à la porte de ses églises, escaladé ses vieilles tours, fouillé les ruines de ses couvents, cherché à déchiffrer les écussons de ses maisons aristocratiques, appelé le Cid à tous ses carrefours, en un mot, demandé l'ancienne Valence à la moderne. Il me restait à regarder à vivre celle-ci, à la surprendre dans ses habitudes journalières. Le soleil déclinait rapidement, et tout annonçait une belle soirée; c'était le moment d'aller respirer l'air du soir sur l'Alameda. Cette promenade, la principale de Valence, est en dehors de la ville, et, pour s'y rendre, il faut passer le Turia. Je n'ai rien dit encore de ce fleuve, dont, en grande partie, la huerta de Valence est un présent, comme l'Égypte, au dire d'Hérodote, est le don du Nil. Le Turia ou Guadalaviar prend sa source dans les montagnes de Terruel ou de l'Albarracin. Il traverse d'un cours assez droit le royaume de Valence et arrive épuisé à la mer, où il se perd plutôt qu'il ne se jette, absorbé d'avance à demi dans les sables du Grao. Comment s'en étonner? Semblable à un vieux guer-

rier qui, après avoir versé tout son sang, tombe sans combat sur son dernier champ de bataille, le Turia n'a plus grand'chose à donner à la mer, ayant tout donné à la terre. A Valence même, il traîne sous ses ponts un mince filet d'eau. Il y en a si peu qu'au milieu de l'un de ces ponts, le parapet s'ouvre, et, par un escalier de pierre, on peut descendre jusqu'au lit du fleuve. C'est par où descendent et remontent les blanchisseuses dont le babil et les vêtements aux mille couleurs animent seuls ses sables humides. Ce lit profond semble toujours attendre son fleuve absent, et la hauteur des quais témoigne assez qu'il y rentre parfois en maître irrité. Ce sont les années où l'abondance des pluies laisse peu de querelles à vider devant la porte des Apôtres.

Huit ponts conduisent de Valence à un grand faubourg qui semble une autre Valence. La promenade est située entre ce faubourg et le Turia. Elle est formée de magnifiques allées, régulièrement plantées, qui, ainsi que le fleuve, ne s'arrêtent qu'au Grao. Je les voyais sillonnées dans tous les sens par une fourmilière de tartanes portant des familles entières. Un coupé, un char à bancs, une calèche se hasardent de loin en loin à se glisser dans la foule; c'est un commencement d'émancipation; mais longtemps encore, on peut le croire, la tartane tiendra bon. Et en vérité, à les voir passer bourrées de rieuses jeunes filles, on leur trouve un air si réjoui, malgré leur apparence lugubre, qu'on ne les donnerait pas pour ces voitures

4.

égoïstes où il y a place à peine pour une robe et un chapeau. D'ailleurs, cette gondole sur roues, si l'on me permet de l'appeler ainsi, ne dédaigne pas le progrès. On y attelle aujourd'hui des chevaux, ce qui lui donne un mouvement plus rapide et moins incommode. Au lieu d'être assis de côté sur le brancard, le cocher a un siége. Puis on a criblé de tant de fenêtres ce tombeau ambulant, que l'air y passe et que le rire en sort. Mais tous les promeneurs, toutes les promeneuses ne sont pas dans les tartanes. D'ailleurs, si la plupart suivent le grand chemin, beaucoup s'arrêtent au commencement des avenues, et l'on en descend pour entrer à pied dans de charmants jardins qui côtoient les allées.

Les belles Valenciennes n'ont point encore abandonné la mantille nationale pour cet impertinent petit chapeau qui, bon gré mal gré, donne aux plus retenues l'air provoquant de la bohême. Elles n'ont pas non plus adopté ces modes envahissantes qui renversent toute chose sur leur passage. Elles en ont pris juste ce qu'il faut pour animer un peu la sévérité d'une robe trop étroite ou pour ajouter par le tour de la coiffure à l'éclat du regard. Mais, à l'heure où j'écris, le mauvais exemple a peut-être aussi gagné ces heureux rivages. Celles qui les habitent sont généralement élégantes, grandes et sveltes, moins brunes d'ordinaire qu'on ne l'est en Espagne. C'est le point délicat où se rencontrent l'ancienne gravité castillane et la grâce andalouse. Comme dans tout le midi de l'Es-

pagne, les yeux arabes ne sont pas rares à Valence.

Cependant, au bout d'une heure, presque toutes les tartanes avaient disparu; elles avaient toutes suivi la route du Grao, qui est encore à une demi-lieue, pendant que, de l'autre côté de la rive, le chemin de fer y versait de nombreux visiteurs. Cinq ou six trains par jour y mènent ceux qui ont affaire à la mer, et il faut bien y être forcé, car je ne sache pas de plus triste lieu que cette plage mouvante qui est le port de Valence, ce qu'on ne saurait se figurer sans un certain effort d'imagination. Avec le temps et les ressources d'une civilisation qui ne connaît d'obstacles ni dans le temps ni dans l'espace, le Grao sera un vrai port. Cette espérance suffit pour que Valence ait une rue de la mer, une porte de la mer; la rue est une des plus animées de la ville.

Valence a tout ce qui constitue une grande ville : une population de cent mille habitants, et à ses portes une plaine immense pour la nourrir, la mer à deux pas d'elle; un archevêque, un capitaine général, une Audience, c'est-à-dire une cour d'appel, une belle cathédrale, de nombreuses églises, un hôpital magnifique, des établissements littéraires, scientifiques, artistiques, où se presse une vive et intelligente jeunesse, de belles rues vivifiées par le commerce, de superbes promenades, un fleuve où elle ne saurait voir se réfléchir ses édifices, parce qu'il a, chemin faisant, donné toute son eau à ses rizières, à ses mûriers, à ses oranges et à ses melons d'une si exquise

saveur. Valence a surtout des souvenirs qui lui font une place à part dans l'Espagne et dans son histoire. C'était là surtout ce que je venais lui demander. Les a-t-elle bien ou mal gardés ? Tout ce que je sais, c'est que je quittai Valence avec un vif désir de la revoir, dussé-je, cette fois, y trouver le Cid un peu moins encore que la première.

III

SAGONTE ET LA NUMANCE DE CERVANTES

J'étais à Valence; comment ne pas aller à Murviédro, qui n'en est qu'à sept lieues? Murviédro est l'ancienne Sagonte. J'étais venu chercher le Cid à Valence; mais Sagonte, sa voisine romaine, m'y avait aussi attiré. C'est une des stations du chemin de fer de Valence à Castellon de la Plana. Quand je dis Sagonte, je parle comme Scipion ou Annibal, c'est Murviédro qu'il faut dire. L'ancien nom, ce nom sublime, avait tellement péri dans la mémoire des hommes, qu'on n'appelait plus l'antique cité espagnole que *Muri veteres, Muros viejos*, dont la corruption a fait Murviédro. En ce moment même, une commission de Valence est en instance auprès de la reine pour obtenir de Sa Majesté la grâce de rendre leur nom illustre à ces vieilles murailles. Dans le pays de Sagonte, de Numance et de Saragosse, comprendre ainsi le métier d'antiquaire, c'est encore une façon d'être patriote[1]. Entre Valence et Castellon, la route ressemble beaucoup à celle d'Almansa à Valence. Il y a cependant moins de rizières, et les arbres plus multipliés y sont aussi plus beaux.

[1] Depuis que ceci est écrit, Murviédro a repris officiellement le nom de Sagonte.

Il pouvait être neuf heures du matin quand j'arrivai à la station de Murviédro. Je fus surpris de me voir descendre seul. Je m'étais imaginé que tous ceux qu'emportait le wagon allaient, comme moi, visiter l'ancienne ruine. Je finis par prendre mon parti de cette solitude. Quand on ne voyage pas avec un ami qui partage vos goûts, il faut voyager seul; j'avais d'ailleurs assez de mes souvenirs. Avec ces grands noms de Rome, de Scipion, d'Annibal, et une bonne provision de notes et d'extraits empruntés à Tite-Live, à Pline, à Florus, à Silius Italicus, on peut être impunément seul. Le train repart, une barrière s'ouvre, et je me vois dans une rue de village, étroite et longue, où je n'aperçois d'abord personne. J'étais dans Sagonte, et libre à moi de me persuader que j'y tombais au milieu de la solitude sinistre que les Carthaginois y avaient faite. Bientôt cependant un chant qui s'éleva de l'une des maisons chétives que j'avais à ma gauche m'apprit que Grecs, Phéniciens, Romains, Goths ou Maures, l'antique séjour de tant de peuples divers avait encore des habitants. J'aurais voulu savoir ce que disait la chanson, sans doute ce que disent toutes les chansons sur le berceau des nouveau-nés; qu'importent les vieilles choses aux jeunes mères ?

Cependant, tout en avançant, je portai les yeux sur une montagne au pied de laquelle tournait la rue. Elle était couronnée d'une forteresse à demi démantelée, dont les deux tours principales se dressaient

aux deux extrémités de la plate-forme. Le mur qui les reliait l'une à l'autre, inégal et percé de larges crevasses d'où s'élançaient des figuiers, embrassait comme une flottante ceinture tout le sommet de la montagne. La vieille Sagonte couvrait sans doute cette crête, et la nouvelle fut bâtie des débris de l'ancienne qui, en s'écroulant, marqua sur la pente l'emplacement de celle qui lui a succédé, ce qui a fait dire à un poëte : « Avec les marbres couverts de mille inscriptions, et qui furent jadis, à Sagonte, un théâtre et des temples, on bâtit aujourd'hui des tavernes et des auberges. » Mais Argensola, l'auteur de ces vers, pensait plutôt peut-être, en les écrivant, à Numance, dont les débris réduits en poussière n'ont pas même servi à bâtir des chaumières.

Çà et là je remarquais, à l'angle d'une rue, un lambeau de muraille romaine, quelque pierre sculptée enchâssée dans un mur élevé de la veille. Mais où l'antiquité m'apparut avec plus de grâce, ce fut dans la personne d'une jeune femme que j'apercevais à peine, assise derrière une table chargée de fleurs qu'elle vendait aux passants. Je m'approchai pour lui demander mon chemin. Elle se leva pour me répondre et me fit voir un beau profil romain qui était une harmonie de plus dans le tableau. Sa taille fine et élancée était celle des femmes de Valence.

Ce chemin que je demandais était celui du théâtre, tout ce que Murviédro a gardé de Sagonte. Je m'en détournai cependant encore pour aller d'abord visiter

une église dont j'avais entrevu le clocher. Ce théâtre, dont j'avais tant ouï parler, ne pouvait m'échapper désormais, et je ne sais par quel raffinement d'imagination je ralentissais le pas au moment de l'atteindre.

Je trouvai l'église fermée, fermée avant dix heures du matin! Un voisin, qui vit mon désappointement, laissa là son ouvrage et s'offrit à me conduire chez le sacristain. Je me laissai faire, je ne sais pourquoi, uniquement peut-être parce que j'avais trouvé cette porte fermée.— « Doña Isabel, cria mon guide, en me « précédant dans un humble logis, c'est un Anglais qui « veut voir l'église. — Un chrétien ! m'écriai-je à mon « tour, doña Isabel. Les Anglais sont ceux qui tiennent « ici les églises fermées dès le matin. »

Pourquoi cette distinction si peu charitable, et au fond si injuste, entre les chrétiens et les Anglais? C'était l'effet presque involontaire d'une réminiscence de la veille. La veille, comme je descendais l'Alameda de Valence, mon guide me dit, en me désignant un jeune cavalier :— « C'est un riche banquier de la ville, « un Américain, un protestant. Il avait deux frères qui « se sont faits chrétiens, mais lui n'a jamais voulu se « laisser baptiser. » A Murviédro je parlais simplement la langue de Valence.

Doña Isabel remit les clefs; le sacristain arriva derrière sa femme, le curé survint à son tour, et je vis le moment où l'organiste arrivait aussi; on m'offrit de l'aller querir. L'église ne méritait guère qu'on dérangeât tant de monde. C'était cependant une an-

cienne mosquée, consacrée depuis au Sauveur des hommes; San-Salvador n'était pas même la paroisse : celle-ci se trouvait à l'autre extrémité de la ville.

J'avais assez longtemps contenu ma curiosité, et il était temps de me diriger vers le théâtre. Par un dédale de petites rues tortueuses, j'arrivai enfin à un sentier grimpant qui longeait quelques grosses pierres inégales. Je m'accoudai sur l'une d'elles à ma droite. Mon regard plongea sur un vaste bassin en entonnoir : c'était le théâtre. Aussitôt, abandonnant mon sentier, je sautai au milieu des ruines; puis, escaladant les gradins, j'allai m'asseoir sur le plus élevé, d'où j'embrassais toute l'enceinte. Je n'avais derrière moi que le chemin qui séparait le théâtre de la muraille de la citadelle. A mes pieds, j'avais le théâtre, et par delà une partie de la ville, une vaste plaine d'environ cinq kilomètres, richement cultivée et se terminant à la mer. A ma gauche, ce qui restait de la ville, et pour y conduire, de l'une des portes écroulées du théâtre, un sentier marqué, de distance en distance, par les stations d'un calvaire. La ville, dans son ensemble, ne contient pas moins de cinq ou six mille habitants, presque tous laboureurs ou vignerons. De ce côté, elle est séparée de la plaine par une petite rivière appelée la Palencia, où venaient jadis s'appuyer les deux bras d'un grand cirque dont j'ai vainement essayé de retrouver les traces. Ses derniers débris ont été employés aux clôtures de quelques jardins qui s'étendent entre la ville et la plaine.

Longtemps encore la charrue s'est heurtée, là et jusqu'à la mer, à des restes de constructions romaines, et a donné aux laboureurs de ces grands étonnements que prête Virgile au colon de ses *Géorgiques*. On découvrait des ossements, des médailles, des poteries antiques. En 1795, un effondrement du sol mit tout à coup à nu une admirable mosaïque, dans le voisinage de la porte par laquelle j'étais entré. Ferdinand VI, averti à temps, fit construire au-dessus de cette mosaïque une petite maison pour la défendre. Elle représentait une scène de vendanges avec Bacchus au centre, armé du thyrse et monté sur un tigre. La maison et la mosaïque ont disparu, comme cette autre et non moins charmante mosaïque des Muses dont on voit l'herbe envahir les derniers fragments, à Italica.

Après m'être rassasié de ce beau spectacle, je le quittai à regret et avec l'intention d'y revenir, pour reprendre le sentier qui m'avait amené au théâtre et qui monte jusqu'à la citadelle. Quelques soldats prenaient le frais devant la porte. Une demi-douzaine de fusils étaient rangés dans leur râtelier, sous la voûte. Pour visiter la place, il fallut une permission du commandant. Le sergent s'offrit de bonne grâce à la demander pour moi. Il revint au bout de quelques minutes et me donna un soldat pour m'accompagner. On me fit passer entre deux ou trois petites maisons basses et recouvertes en pierre, précaution contre les bombes. Dans ces maisons, dont chacune a devant elle un banc ombragé d'une vigne, le seul luxe de

ces tristes habitations, vivaient le commandant avec sa famille et deux autres officiers. La garnison se composait en tout de dix-huit hommes. C'était assez pour garder le fort. Pas un canon, du reste, dans les batteries. Je demandai à mon guide depuis combien de temps il n'y en avait plus. « Depuis la guerre du « Maroc, me répondit-il. On les emmena à cette époque, « et ils ne sont jamais revenus. » J'ai compris alors pourquoi l'Espagne a paru sitôt et si bien armée pour une campagne à laquelle il ne semblait pas qu'on fût préparé d'avance.

Je fis le tour de l'enceinte, cherchant à y retrouver des matériaux romains, essayant d'y reconnaître la main des Goths, celle des Arabes, celle des Espagnols. Le Cid lui-même, *mio Cid,* fut une fois assiégé là par les Maures. La seule chose que le temps n'ait pu ôter à l'antique forteresse, c'est une vue merveilleuse. D'un côté, la ville avec son théâtre et le reste; de l'autre, un profond ravin qui raconte encore toutes les surprises des vieilles guerres. Je me disais, en contemplant ce panorama, que sa vue était peut-être, au coucher du soleil, le seul plaisir de ce vieux et brave colonel, dont j'ai oublié le nom, et qui, pour ses longs et bons services, a obtenu ce dernier asile sur un rocher.

En sortant de là citadelle, j'allai reprendre ma place sur les hauts gradins du théâtre. Pour l'emplacement, il n'est pas sans analogie avec celui de Milo, où les spectateurs avaient également la mer en face

d'eux, par delà la scène, mais qui, plus rapprochée de leurs regards, eût plus d'une fois détourné leur attention, du drame qui se jouait à leurs pieds, sur quelque tragédie plus émouvante. Je dis : eût détourné, parce que ce théâtre de Milo n'a jamais été achevé. Mais je vois entre eux bien d'autres différences, et d'abord toute celle qu'il y a de Rome à la Grèce. Ces doux monuments grecs taillés dans le marbre gardent de la grâce jusque dans la mort. Il semble que, germés du sol et comme d'une semence divine, ils se soient épanouis au soleil et qu'ils meurent ensuite d'une mort naturelle. C'est le temps qui lentement les couche sur la terre, et quelque chose qui n'est pas de l'homme flotte sur leurs débris. Mais ces œuvres des Romains, faites de pierre brute et de ciment, gardent plus rude sur leurs ruines l'empreinte de la destruction. On sent que le temps seul n'eût jamais suffi à les détruire, et qu'il y a fallu toute l'énergie de la volonté humaine. C'est ce que j'éprouvai sur ce théâtre de Sagonte qui, édifié de la main de Rome et pétri de ce ciment qui a duré plus qu'elle-même, semblait encore, dans ses restes indestructibles, défier les peuples qui successivement avaient déchiré, usé leurs mains à le mettre en pièces. Ah ! ces Romains, ils s'étaient si fortement emparés de la terre, que leurs temples, leurs palais, leurs murailles y avaient pris racine en quelque sorte, ainsi que l'ont fait dans nos mœurs leurs lois, leurs idées, leurs maximes. Quelque chose de la terreur superstitieuse

que l'éternelle Rome inspirait au reste du monde semble attaché à la moindre ruine qui nous reste d'elle.

J'examinai avec un respect mêlé de crainte ce que le temps et les hommes avaient laissé debout de l'antique monument. J'essayais de m'y reconnaître en le reconstruisant. Je retrouvai sans efforts ses portes, ses couloirs, les rampes de ses escaliers, et je me rendais compte de son étendue. Composé de vingt-trois gradins, il pouvait contenir environ douze cents spectateurs. Après tant d'autres, je me posais, mais sans la résoudre, la question de savoir à quelle époque il avait pu être construit; il ne paraît pas remonter jusqu'à la première Sagonte, la Sagonte espagnole aux origines grecques, la Sagonte immortelle qu'Annibal châtiera si durement pour sa trop grande fidélité à Rome. Il appartiendrait peut-être à la seconde, à celle que Rome releva avec les ruines de l'ancienne qu'elle eût mieux fait de secourir. Les uns veulent y voir un ouvrage des Scipions, les autres une création de l'empereur Claude, mais tous s'accordent à y voir un théâtre romain. Sous l'obsession des souvenirs qui pèsent encore sur ces ruines, je n'avais garde de me donner sur cette scène à demi écroulée le spectacle de l'*Andrienne* de Térence ou du *Captif* de Plaute. Je pensais plutôt aux pères héroïques de ceux qui avaient pris place sur les gradins où j'étais assis. Je me représentais à moi-même un drame bien autrement tragique que tous ceux qu'avait pu voir ce

théâtre, un drame dont le dénoûment avait été l'égorgement de tout un peuple, et je m'écriais avec Silius Italicus, dont les beaux vers me revenaient à la mémoire :

« Allez, âmes célestes, dont aucun siècle n'égalera « la gloire, allez, honneur du monde, foule vénérable, « allez embellir l'Élysée et la chaste demeure des justes. « Mais celui qui s'est fait un nom de sa victoire injuste « (écoutez, ô nations, et, gardant la foi des traités, ne « préférez jamais l'empire à la parole donnée), celui-là « ira, errant et proscrit, par l'univers entier, repoussé « des rivages de sa patrie, et Carthage le verra, trem« blante, tourner le dos à l'ennemi. Souvent, dans son « sommeil, épouvanté par les ombres des Sagontins, il « regrettera de n'être pas mort de la main du dernier « soldat, et, après avoir inutilement cherché à son côté « une épée jadis invincible, il portera aux flots du Styx « des membres livides et défigurés par le poison. »

Mais ces ruines que Rome laissa impunément faire aux Carthaginois m'en rappelaient d'autres qu'elle avait faites elle-même, et par les mains habituellement moins cruelles de ses grands Scipions. Sagonte me rappelait Numance, détruite à son tour pour s'être trop souvenue de la patrie antique, et punie aussi d'une fidélité plus sainte.

Quand on suit la route de Pampelune à Soria, à cinq kilomètres environ de cette dernière ville, on arrive à un petit village appelé Garray, situé sur les bords du Duero. Ma pensée passait le fleuve sur un beau

pont de seize arches, et, à l'autre rive, elle s'arrêtait au pied d'une colline qui fait face à Garray. Sur cette colline s'élevait autrefois Numance. Mais il n'y reste rien de la ville héroïque; la colline est cultivée. Seulement, de loin en loin, la charrue rencontre quelques vestiges de ce qui a pu être un mur d'enceinte, et dans un rayon plus étendu, quelques débris de la circonvallation fortifiée de Scipion. Sur les divers points de la colline on a ouvert des carrières, et l'on a rencontré, en creusant, des fragments d'armes, des poteries, des idoles, des médailles, des ossements. Un jour, on aperçut quelque chose de brillant, c'était un collier d'argent orné de médailles. Le paysan qui le ramassa le porta au vicaire de Garray qui se crut généreux de le payer une demi-once d'or, puis le fit fondre et en tira un vase pour l'autel de son église.

Voilà tout ce qu'on sait du lieu où fut Numance. Voilà du moins tout ce que mon imagination m'en rappelait. Mais de Numance elle-même et de son indomptable résistance, elle me rappelait aussi tout ce que l'histoire en raconte. Je venais d'ailleurs de relire le beau récit qu'en avait fait le dernier historien de l'Espagne, don Antonio Cavanilles, de douce et regrettable mémoire.

A mesure que je me replongeais dans ces souvenirs, il me parut que les illustres acteurs de cette grande tragédie nationale, prenant corps et visage, venaient, l'un après l'autre, défiler sur la scène que

j'avais devant moi, et, en passant, s'arrêtaient pour dire quelque chose de la sombre destinée de leur patrie à des spectateurs invisibles. Sous la magie du rêve qui, peu à peu, s'était emparé de moi, bientôt je crus voir les héros de Sagonte sortir de terre, sanglants et mutilés, pour prendre silencieusement place à mes côtés. En même temps que les gradins se couvraient de cette foule étrange, il me sembla que le drame lui-même prenait des proportions régulières, et se développait dans toutes les conditions d'une œuvre d'art. Une terreur qui n'était pas sans charme me retenait immobile à ma place. Je me sentais pressé de cette multitude que je ne voyais pas, et c'était avec son âme autant qu'avec la mienne que j'assistais, haletant, à ce spectacle terrible. Je vais essayer de le raconter.

La scène avait représenté d'abord le camp des Romains sous Numance. Deux personnages s'en détachent et désignent dans le lointain, avec un geste de colère, les tours de la ville assiégée. Dans l'un, je reconnais Scipion; dans l'autre, je ne me fusse jamais avisé de reconnaître Jugurtha, si je ne l'eusse ouï nommer. Peu à peu leurs paroles arrivent jusqu'à moi, et j'entends Scipion annoncer le dessein de recommencer par ses propres soldats la conquête de l'Espagne. Quand il en aura refait des Romains, Numance ne tiendra plus longtemps. Il appelle donc Marius et le charge de convoquer l'armée. Il veut lui dire en face ce qu'il attend d'elle. Il n'est pas de soldat

romain qui puisse résister à la parole d'un Scipion. Scipion, Jugurtha, Marius, voilà déjà trois grandes figures. Ce ne peut être un drame banal que celui qui commence avec de tels noms. Cependant, à l'appel de Marius, les soldats accourent de tous côtés, et Scipion, pour les haranguer, monte sur un rocher. Que leur dit-il ? Écoutons :

« A votre fière attitude, à votre tenue martiale, à « vos brillantes armes, amis, je reconnais en vous des « Romains, des Romains forts et courageux ; mais à « ces mains blanches et délicates, à ce teint fleuri de « vos visages, je vous croirais plutôt élevés là-bas « en Bretagne, engendrés de pères flamands. Votre « négligence en toutes choses, amis, votre indifférence « pour tout ce qui vous touche de plus près, voilà ce « qui relève vos ennemis abattus et énerve votre vi- « gueur, en amoindrissant votre renommée. Les murs « de cette ville debout aujourd'hui encore, comme un « roc inébranlable, témoignent de la mollesse et de « l'impuissance de vos efforts qui n'ont de romain que « le nom. Vous semble-t-il, enfants, que c'est un bel « exploit, quand le monde tremble au nom de Rome, « que ce nom, vous soyez les seuls à l'anéantir en « Espagne, à le précipiter dans l'abîme ? Quel est « donc cette étrange apathie ? Cette apathie, si j'en « juge bien, elle est née de paresse, l'ennemie mor- « telle du courage.

« La molle Vénus et l'austère Mars ne font jamais « longtemps bon ménage. Elle se plaît aux fêtes, lui

« au noble métier qui provoque les désastres et les « fureurs sanguinaires. Il est temps de mettre de côté « la déesse de Chypre et que son fils abandonne nos « quartiers; celui-là vit mal à l'aise sous la tente guer- « rière, qui aime les joies des banquets. Croyez-vous « donc qu'il ne faille, pour renverser les murailles, « que le bélier à la tête de fer? et que pour mettre « une armée en déroute, il suffise de la multitude des « soldats et des armes? S'il ne s'y joint l'effort et la « prudence qui prévoit tout et tout dispose, les esca- « drons nombreux n'y peuvent rien, et moins encore « l'abondance des munitions. La plus petite armée, « gouvernée avec ensemble et vigueur, vous la verrez « reluire comme le soleil et remporter mille victoires. « Mollement conduite, elle aura beau porter en elle- « même un abrégé du monde, en un moment elle sera « défaite par une main plus habile et un plus ferme « courage. Rougissez donc, braves soldats, de voir, à « notre honte, une poignée d'Espagnols, renfermés « dans ces murs, défendre insolemment ce nid de « Numance. Voilà plus de seize ans qu'ils font durer la « guerre et qu'ils se vantent d'avoir dompté de leurs « fières mains des milliers de Romains. C'est vous- « mêmes qui vous êtes vaincus, vaincus que vous étiez « par les lâches séductions de la débauche, et tour à « tour subjugués par Vénus et par Bacchus, sans avoir « seulement tendu la main vers vos armes. Rougissez « maintenant de voir ce petit peuple ibérique résister « à la puissance de Rome, et l'offenser d'autant plus

« que plus il est abattu. Je veux que de notre camp « sortent ces infâmes courtisanes, car elles seules « sont la première cause qui vous a jetés en cette « extrémité. Pour boire, c'est assez d'un verre... »

Le rigide Scipion continue quelque temps encore sur ce ton, se répétant un peu et mêlant un peu trop de mythologie à ces rudes accents, où l'on sentait cependant l'âme de la vieille Rome et le brillant génie de sa race.

Marius, au nom de l'armée, promet à son général qu'elle va revenir à cette forte discipline qui a fait de Rome, en attendant qu'elle soit la maîtresse du monde, la rivale heureuse de Carthage. Les Sagontins étaient dignes d'entendre ce mâle langage, car déjà je les sentais s'agiter autour de moi.

« Ah! disaient-ils, si l'autre Scipion eût amené à « notre secours quelques bandes de ses invincibles vé« térans, Annibal eût trouvé Zama sous nos murs; Nu« mance, découragée de l'alliance de Carthage, n'eût « jamais fermé ses portes à une armée romaine! »

Mais que veut ce soldat? Il vient annoncer à Scipion que Numance a laissé sortir deux de ses citoyens qui, avec toutes les apparences d'une ambassade pacifique, se dirigent vers le camp romain. Le général ordonne qu'on les lui amène. Les Numantins, du haut de leurs murailles, auraient-ils déjà compris que tout va changer autour d'eux, contre eux, et que ce que n'a pu faire un siége de seize ans, la seule arrivée de Scipion le va accomplir? Ce pressenti-

ment, sans doute, est pour quelque chose dans leurs démarches; car, en effet, ils demandent la paix, mais ils la demandent avec dignité et en gens tout prêts à recommencer la lutte. Scipion les repousse durement; une si longue résistance a compromis la gloire de Rome qui désormais ne traitera qu'avec des vaincus.

Un des deux envoyés jette à Scipion, en se retirant, ces prophétiques paroles qui sont comme le signal de la défense désespérée qui va suivre :

« Une fausse confiance entraîne avec soi bien des « mécomptes; prends garde à ce que tu fais, seigneur. « Cette arrogance que tu nous montres va renouveler « la vigueur de nos bras fatigués, et puisque tu nous « refuses cette paix que nous te demandions à bonne « intention, aujourd'hui plus encore que par le passé, « notre cause trouvera grâce devant les dieux, et, avant « que tu foules le sol de Numance, tu éprouveras jus« qu'où peut aller la furie indignée d'un ennemi qui « voulait bien être ton vassal, ton ami fidèle. »

Les envoyés se retirent avec ces fiers adieux. Mais ce n'est pas avec l'épée que Scipion entend prendre Numance.

« Je ne veux pas, dit-il, que le Numantin en « vienne aux mains avec nous, et je chercherai pour « l'atteindre tel chemin qui servira mieux mes des« seins. Je ferai que son audace s'abaisse, que sa fer« meté se démente et que sa fureur se tourne contre « lui-même. Je veux les entourer d'un fossé profond « et les soumettre par l'horreur de la faim. Je ne veux

« pas que le sang romain rougisse encore cette terre. « C'est assez de celui qu'ont répandu les Espagnols, « durant une guerre si longue, si opiniâtre, si cruelle. « Que vos bras s'exercent maintenant à rompre, à « creuser les entrailles du sol, et couvrez-vous de « poussière à défaut du sang de l'ennemi. Que nul ne « soit excepté de cette tâche, quelle que soit la supé- « riorité de son rang. Que le décurion y mette la « main, comme le soldat, et lui ressemble en cela. « Moi-même, je prendrai le fer pesant et je serai le « premier à entamer la terre. Faites tous comme « moi, et vous verrez que j'entreprends une œuvre « dont vous serez tous contents. »

Et Scipion emmène ses soldats pour creuser ce fossé qui doit entourer la ville par tous les côtés que ne baigne pas le Duero.

Mais quel était donc le poëte qui lui faisait parler cet énergique langage? Shakespeare ne dit pas mieux dans *César*, dans *Coriolan*.

Cependant sur la scène demeurée vide apparaît une jeune femme couronnée d'un diadème de tours, et portant dans la main quelque chose qui ressemble à la miniature d'une citadelle. En la voyant, en lisant dans ses traits une fierté indomptable, mêlée à une affliction profonde, je me souvenais de cette superbe matrone qui, dans Lucain, apparaît à César, aux bords du Rubicon, et je me demandais si ce n'était pas Rome qui venait, après Scipion, encourager ses soldats. Mais les spectateurs ne s'y méprirent pas

comme moi. Des fils savent de loin reconnaître leur mère. C'était l'Espagne, en effet, qui venait, à son tour, appeler sur Numance la protection des dieux. Je l'écoutai avec recueillement. Je n'ai jamais eu grand goût pour le peuple romain, et l'héroïque résistance de ses ennemis, partout où il en a rencontré de dignes de lui, m'a toujours vivement touché. J'aimais d'ailleurs à retrouver aussi énergique en ses commencements ce peuple que notre siècle a vu si intrépide dans la défense du sol natal. Mais écoutons l'Espagne. Dans une si grande lutte, pour une si belle cause, l'allégorie elle-même est vivante. Ce n'est plus une froide conception de l'esprit, c'est l'âme de toute une nation, empruntant une voix pour prendre le ciel à témoin de l'iniquité de l'invasion étrangère :

« Ciel serein, vaste et sublime, qui, par tes bé-« nignes influences, enrichis la plus grande partie de « mon empire, et l'élèves au-dessus de tant d'autres, « que mon amère affliction t'excite à la pitié, et puis-« que tu es le protecteur des affligés, viens à mon aide « en cette extrémité, car je suis la pauvre et malheu-« reuse Espagne. Qu'il te suffise d'avoir autrefois em-« brasé mes membres robustes, d'avoir, en fouillant « mes entrailles, découvert au soleil le noir royaume « des damnés. Tu as prodigué à mille tyrans les mille « richesses de mon sol. Mes royaumes ont été livrés « aux Phéniciens et aux Grecs, parce que tu l'as voulu, « ou parce que mon iniquité l'avait sans doute mérité. « Serai-je donc toujours l'esclave des nations étran-

« gères, et jamais n'aurai-je une heure où je voie dans « l'air flotter librement mes bannières ! C'est justement « que fondent sur moi tant de peines cruelles, puisque « mes glorieux et vaillants fils sont désunis entre eux. « Jamais, dans l'intérêt commun, ils n'ont su réunir « leurs esprits divisés. Au contraire, plus ils se sont « vus accablés, et plus ils se sont éloignés les uns des « autres. Et c'est ainsi que leurs discordes ont convié « les barbares avides à venir se jeter sur mes richesses, « épuisant contre moi et contre mes enfants toutes les « cruautés. Seule, Numance, Numance seule a tiré sa « vaillante épée, et au prix de son sang a maintenu « sa chère et primitive liberté. Mais, hélas ! je vois le « terme accompli et venue l'heure où sa vie doit finir, « non pas sa renommée, qui, pareille au phénix, se « rajeunira dans la flamme. Cette cohue de Romains « qui cherche pour vaincre mille chemins nouveaux « refuse d'en venir aux mains avec ce qui reste d'in- « trépides Numantins. Ah ! si leurs desseins avortaient, « si leurs folles inventions étaient frappées d'impuis- « sance, et que cette petite terre de Numance tirât son « salut de sa perte même ! mais, hélas ! l'ennemi qui « l'assiége, non-seulement a tourné contre sa faible « muraille des engins redoutables, mais d'une ardeur « singulière, et de ses mains agiles, il a, par mont et « par plaine, creusé autour de la ville un fossé re- « tranché. Seule, la partie que baigne le fleuve échappe « à ce stratagème qui ne s'était jamais vu. Ainsi les « tristes Numantins sont refoulés, resserrés dans leurs

« murs. Ils ne peuvent ni sortir, ni se voir forcés, trop « assurés contre les assauts mêmes. Mais, poussés à « bout par l'impuissance où ils sont d'exercer leurs « bras vigoureux, avec d'horribles et fiers accents, ils « appellent à grands cris le combat ou la mort. »

Et cette pauvre Espagne sollicite le fleuve de venir au secours de son peuple qui est sien aussi, avant que quelque nouvelle machine ne le mette hors d'état d'agir.

A l'appel de cette voix connue et chérie, le fleuve dresse la tête et sort de ses roseaux. Mais il n'avait pas attendu ce cri de détresse pour appeler à lui tous ses flots, et il accourt avec tous ses affluents, l'Orvion, la Minuesa, la Tera, qui sont de beaux et robustes enfants. Mieux instruits que l'Espagne elle-même des futures destinées de Numance et de celles de leur patrie commune, à défaut d'un secours impuissant, le Duero donnera du moins à celle qui l'invoque la consolation de la gloire qui l'attend.

Ici, il me parut que l'attention redoublait, car cette revanche de la ruine de Numance était aussi celle de la chute de Sagonte.

« Les ombres de l'oubli, disait le Duero, n'obscur- « ciront jamais le soleil de tes exploits qui seront éter- « nellement admirés, et ce féroce Romain, qui foule « aux pieds ton sol fertile, et qui ici t'opprime, ailleurs « expiera l'offense de son insolente et jalouse ambi- « tion. Un jour viendra, ainsi que l'annonce Protée, à « qui le ciel en a révélé le secret, où les Romains tom-

« beront à leur tour sous le joug de ceux qu'ils tiennent « aujourd'hui dans les fers. Je vois venir des régions « lointaines des peuples qui habiteront tes douces con- « trées, après que, suivant ton désir, ils auront mis un « frein à la tyrannie romaine. Ce sont les Goths, qui, « laissant le monde plein de leur renommée, vien- « dront, sous leurs belles armes, se reposer dans ton « sein pour y enfanter de nouveaux exploits. Le bras « du fier Attila vengera plus tard tes injures, en sou- « mettant l'orgueilleuse Rome à tous les caprices de « sa loi, et en ouvrant des brèches dans le Vatican... »

Ces pages épiques, où l'histoire est racontée dans une prophétie, ne manquent jamais leur effet. Elles n'ont habituellement qu'un défaut, c'est que le prophète glisse d'ordinaire sur les grandes époques pour s'arrêter complaisamment sur celles qui, dans l'auditoire, flattent une passion, un caprice de l'heure présente. Voilà ce qui me fit trouver un peu long ce résumé de l'histoire d'Espagne où, si les Goths cèdent enfin la place à quelqu'un, ce n'est pas à la croisade des huit siècles, sur laquelle il y aurait eu tant de belles choses à dire, mais à Philippe II.

L'Espagne, à demi consolée, prend congé du Duero qui, lui-même, retourne auprès de ses nymphes.

Les Romains ne cherchent plus à forcer les portes de Numance. Mais c'est le privilége du poëte qu'elles s'ouvrent toutes devant lui. La deuxième journée du drame me fit voir l'intérieur de la ville assiégée.

J'y vois quelques Numantins assis autour d'une

table, et, à la gravité de leur attitude et de leur langage, je reconnais des chefs réunis en conseil. Ils cherchent un moyen d'échapper au sort qui les menace. L'un propose une sortie; l'autre veut que, du haut des remparts, un défi soit jeté aux Romains, qui ne manqueront pas de le relever; un autre, que le devin Marquino, qui siége au milieu d'eux, interroge le ciel sur l'avenir réservé à Numance; un quatrième ne s'oppose pas à ce que l'on consulte les dieux, mais il veut que l'on essaye d'abord de les désarmer par des prières et des sacrifices. Je remarque dans son discours ce passage, qui semble venir d'un poëte chrétien : « Moi, avec tout le peuple, je ferai de pré« férence ce que Jupiter aime le mieux, à savoir les « sacrifices et les oraisons, surtout quand les uns et « les autres partent de cœurs amendés. »

Chacun de ces moyens a son bon côté, et l'on s'accorde à essayer de tous. Le conseil se sépare, et du palais du gouverneur le drame passe sur la place publique de Numance.

Quels sont ces deux jeunes gens dont l'un a l'air si mélancolique ? L'autre interroge du regard et de la voix ce visage où il lit autre chose encore que le sentiment du patriotisme attristé. Quoi donc ? dans un pareil drame, y a-t-il place pour autre chose? Les Romains, en venant assiéger Numance, n'ont pu imposer silence à tous les cœurs jeunes et passionnés. C'est ce que Morandro répond avec assez de raison à Leoncio.

Leoncio. « Tu vois la patrie aux abois et entourée «d'ennemis, et ta mémoire, troublée par l'amour, «met en oubli la patrie ? »

Morandro. «Mon cœur s'irrite de t'entendre parler «avec si peu de sagesse. L'amour, par hasard, a-t-il «jamais rendu un cœur lâche? M'a-t-on vu quitter «mon poste pour courir où est ma dame, ou rester «endormi dans mon lit, pendant que mon capitaine «veille? »

Et je trouvai que Morandro avait assez raison. Cette tragédie de Numance n'eût été qu'un hymne à la guerre, un peu monotone à la longue, même sur la scène où je croyais la voir représentée, même en présence de ceux qui l'écoutaient avec moi, s'il ne s'y fût mêlé, dans une sobre et délicate mesure, quelques-unes des émotions naturelles qui, dans la vie ordinaire, agitent le cœur de l'homme. Ces scènes toutes cornéliennes ne devaient rien perdre à s'attendrir un peu, et à ne pas offrir un contraste trop violent avec cette belle et riche nature qui enivre les regards. En venant de Valence à Murviédro, j'avais rencontré, à chaque pas, les doux tableaux de l'idylle antique ou moderne. Je retrouvais, je l'ai déjà dit, dans le paysan de Valence courbé sur le sillon je ne sais quelle ressemblance avec le laboureur des *Géorgiques*, et j'eusse appelé volontiers des doux noms de Mœris ou de Daphné ces braves gens que je voyais assis et déjeunant sous quelque olivier de la route. J'en voulais au chemin de fer, qui m'emportait si vite qu'il ne

me laissait pas le temps de saisir sur leurs lèvres les vers plus harmonieux que naïfs de Garcilaso. J'étais donc tout disposé à pardonner aux jeunes Numantins de garder encore *quelque chose d'humain* sous leur armure de fer. Je me prenais de pitié pour Morandro disant : « Mets la main sur ton cœur, et tu me diras « si j'ai tort. Ne sais-tu pas les longues années que je « vais éperdu d'amour après Lira? Ne sais-tu pas « qu'était venu le terme de mes tristes ennuis, son « père ayant permis qu'elle me fût donnée pour « femme, et le cœur de Lira étant d'accord avec le « mien? Tu sais aussi que, dans cette douce con« joncture, survint cette affreuse guerre qui fut la fin « de mon bonheur. Le mariage fut ajourné au mo« ment où la guerre serait terminée. Ce n'était plus « pour notre pays le temps des fêtes et de la joie. »

C'est à peu près tout ce que dit le triste et passionné Morandro, et il faut lui savoir gré de s'en tenir à cette plainte, mêlée d'un sentiment si profond et si vrai de patriotisme, dans un pays où, en fait de lamentations amoureuses, ni le poëte ni les spectateurs ne redoutent les longues tirades.

Les apprêts d'un sacrifice viennent interrompre l'entretien des deux jeunes gens. Deux prêtres s'approchent, entraînant un bélier couronné de lierre, d'olivier et de fleurs. L'un d'eux, aussi peu païen que celui qui, au conseil, a donné l'idée du sacrifice, fait entendre ces paroles toutes chrétiennes :

« Amis, placez ici cette table, et déposez dessus

« l'encens, le vin et l'eau que vous avez apportés. Puis « éloignez-vous et repentez-vous de tout le mal que « vous avez pu faire. Ici la première et la meilleure « offrande que l'on doive présenter au ciel, c'est une « âme pure et une volonté sincère. »

Les dieux n'envoient que de funestes présages. Le sacrifice est interrompu par d'affreux prodiges. Peuple et sacrificateurs se retirent; mais il reste encore des épreuves à tenter. Où est le magicien, qu'on aura été peut-être un peu étonné de trouver assis sur le banc du conseil? Après les cérémonies de la religion, les évocations de la magie; c'est l'ordre naturel dans les situations extrêmes. Je vois s'avancer un personnage, sous les oripeaux duquel j'ai cependant quelque peine à reconnaître le Marquino des premières scènes. Dès qu'il ouvre la bouche, ses paroles saisissent tous les cœurs :

Marquino. « Où dis-tu, Milvio, qu'est ce triste jeune « homme? »

Milvio. « C'est ici qu'il est enterré. »

Marquino. « Ne vas pas te tromper sur le lieu où « tu l'as déposé. »

Milvio. « Non, j'ai marqué avec cette pierre le « lieu où le pauvre enfant fut enseveli. »

Marquino. « De quoi est-il mort? »

Milvio. « De la faim, fléau sorti de l'enfer. »

Marquino. « Tu m'assures enfin que nulle blessure « n'a coupé le fil de sa vie? qu'il n'est mort ni d'un « cancer, ni d'aucune plaie? Je te le demande, parce

« qu'il importe à mon art que ce corps soit tout entier « et complet dans son organisation. »

Milvio. « Il y a trois heures que je l'ai étendu sur « sa dernière couche, que je lui donnai la sépulture, « et, je te l'ai dit, il est mort de faim. »

Le magicien rappelle un peu longuement l'âme du jeune homme dans le corps qu'elle vient de quitter. Pendant que s'accomplissent les rites de l'évocation, tous les regards sont attachés avec un sentiment de terreur sur cette pierre qui ne se lève pas. Vainement le magicien lui commande de s'ouvrir, et somme le mort de venir lui raconter les secrets de la tombe. Celui-ci sort enfin, et, couvert d'un long suaire, monte à la surface de la terre, puis se laisse retomber pesamment, comme ressaisi par la puissance de la mort.

« Qu'est ceci? s'écrie Marquino, tu ne reviens pas « à la vie? Aurais-tu donc repris goût à la mort? Je « ferai que tu revives dans ta souffrance et que tu re- « trouves la parole. Puisque tu es des nôtres, ne te re- « fuse pas à parler et à me répondre. Si tu persistes « à te taire, prends garde, je saurai bien délier ta « langue captive et engourdie. »

Et arrosant le corps de je ne sais quelle eau jaune, il le frappe à grands coups de fouet, en disant ce qui suit :

« Esprits pervers, cela ne suffit-il point encore? « Attendez, je vais répandre l'eau enchantée, qui lais- « sera ma volonté aussi satisfaite que la vôtre est « obstinée et coupable ; et quand ces chairs seraient

« déjà poussière, châtiées par le fouet, elles repren-« draient sous ses coups une vie nouvelle, quoique « passagère. »

En ce moment, le corps s'agite et frissonne. Le magicien continue : « Ame rebelle, reviens à la de-« meure que tu as quittée, il y a si peu d'heures. »

LE CORPS. « Cesse tes violences, ô Marquino! fais « trêve à tes rigueurs; c'est bien assez de celles que je « souffre dans la sombre région, sans que tu ajoutes « encore à mes tourments. Tu te trompes, si tu crois « que je me réjouis de revenir à cette pénible, misé-« rable et courte vie... qui déjà se hâte de me quitter. « C'est me causer, au contraire, une souffrance hor-« rible, puisqu'il faut que l'affreuse mort triomphe une « seconde fois de ma vie et de mon âme, et que mon « ennemi remporte sur moi une seconde victoire... Il « attend, la rage au cœur, que j'achève de t'appren-« dre et la fin lamentable et le fléau sacrilége dont « Numance est infailliblement menacée. Elle périra « aux mains de ceux-là mêmes qui lui sont le plus « proches. Les Romains ne triompheront pas de la « courageuse Numance. Encore moins devras-tu à leur « défaite ton triomphe et ta gloire. Ne crois pas da-« vantage qu'amis et ennemis ayant échappé aux hor-« reurs de la guerre, on se souvienne de la paix. La « rage est enracinée au cœur des deux peuples. Un « fer ami donnera à Numance la mort et la vie. »

Et le mort se rejette dans sa fosse, en ajoutant :

« Adieu, Marquino; les destins ne me permettent

« pas de t'entretenir plus longtemps, et quoique mes « dires ne soient à tes yeux que mensonges, ce que « je t'annonce sera à la fin vérité. »

Marquino. « O tristes signes, présages déplorables! « si c'est là le sort qui attend Numance, amis, plutôt « que de voir un pareil malheur, que ma vie s'achève « dans cette sépulture. »

Et il se précipite dans la tombe. — Morandro, témoin de ce mouvement de désespoir qui n'est pas sans grandeur, se retire avec les plus tristes pressentiments. Ainsi finit la seconde journée.

La troisième nous ramenait dans le camp romain. Scipion s'applaudit, entre Marius et Jugurtha, du dessein qu'il a conçu, et regarde froidement mourir Numance. Tout à coup la trompette sonne, et Coralino, un des chefs de la ville, s'avance sur les remparts et propose aux Romains de terminer par un combat singulier la querelle de Numance et de Rome. Mais nous ne sommes plus au temps de Manlius Torquatus et de Valérius Corvinus; Scipion se moque de la proposition naïve :

« C'est une plaisanterie que tu nous fais là, une « dérision, un jeu, et bien fou qui accepterait ce que « tu proposes. Recourez à l'humble prière, si vous « voulez que votre col échappe au tranchant du glaive « de Rome et à la vigueur de mon bras. La bête féroce « que sa cruauté sauvage fait enfermer dans une cage « peut être, avec le temps, domptée par l'adresse et « par les moyens que suggère la prudence; mais la

« déchaîner et la laisser en liberté, qui le ferait don-
« nerait une grande preuve de folie. »

Encore un espoir perdu, et Numance doit se résigner à subir sa destinée. Scipion le lui a dit :

« Je vous tiens dans la cage où il faut que vous « soyez domptés. Numance m'appartiendra malgré « vous. »

Rentrons dans Numance, et voyons de quel œil elle envisage son heure dernière.

Sur cette place où tout à l'heure nous avons vu couler inutilement le sang des victimes, et Marquino évoquer en vain les morts, on sait déjà que les Romains ont dédaigné de relever le défi de Coralino. Cependant, de tous les moyens proposés, un dernier reste encore : se soustraire par une sortie audacieuse aux étreintes de l'ennemi.

« Je veux mourir, dit Coralino, en rompant ce « mur formidable et le rompre de ma main. Mais une « chose m'inquiète : si nos femmes viennent à le sa- « voir, je crains que nous ne fassions rien. La dernière « fois déjà que nous formâmes le dessein de sortir et « de les quitter, chacun de nous se fiait à la vitesse « de son cheval et à la vigueur de son bras. Averties « de ce projet, qui leur était odieux, en un moment « elles dérobèrent les freins de nos chevaux, sans « nous en laisser un seul. Elles nous empêchèrent « alors de sortir, et aujourd'hui encore, pour y réus- « sir, elles n'ont qu'à laisser couler les larmes qui « nous touchèrent en cette occasion. »

MORANDRO. « Notre dessein, aucune ne l'ignore, « toutes le savent, et il n'en est pas une qui ne s'en « plaigne amèrement. Et elles disent que, dans la mau- « vaise comme dans la bonne fortune, dans la mort « comme dans la vie, que leur compagnie nous soit « importune ou non, notre sort doit être le leur. »

Et ces femmes héroïques semblaient, en effet, n'attendre que cette parole pour accourir de toutes parts. Lira est au milieu d'elles; les unes ont leurs enfants dans les bras, les autres les traînent après elles. « Les « voici, continue Morandro, qui viennent vous sup- « plier de ne pas les laisser en proie à un si cruel aban- « don, et vos âmes seraient de bronze qu'elles s'atten- « driraient. Ces pauvres créatures portent vos chers « enfants dans leurs bras. Voyez avec quelle ardeur « elles leur donnent les derniers embrassements. »

Alors commença une scène de désespoir qui me rappela aussitôt ces longues lamentations de la tragédie antique, et je m'étonnai de retrouver, sous le ciel de l'Espagne, un écho de la muse d'Euripide. Chacune de ces femmes trouvait pour plaider la cause de son dévouement quelques nobles paroles; écoutez celle-ci:

« Enfants de ces tristes mères, qu'est ceci? que ne « parlez-vous? que ne demandez-vous avec des larmes « que vos pères ne vous délaissent pas? C'est assez que « la faim et la douleur vous achèvent, sans attendre les « rigueurs de la barbarie romaine. Dites-leur qu'ils « vous ont engendrés libres, que libres vous êtes nés, « que libres vous ont nourris vos mères. Dites-leur,

« puisque notre sort est si misérable, que vous ayant « donné la vie, ils doivent aussi vous donner la mort. « O murs de cette ville, si vous pouvez parler, dites-« leur, répétez-leur mille fois : Numantins, liberté ! « Nos temples, nos maisons, élevés dans la joie, vous « crient miséricorde, avec vos femmes et vos enfants. « Attendrissez, hommes illustres, ces cœurs de dia-« mant, et, si vous êtes de vrais Numantins, faites « voir des âmes plus tendres. Ce n'est pas en enfon-« çant une muraille que vous remédierez à de tels « maux. La catastrophe, au contraire, n'en sera que « plus prompte et plus sûre. »

A ces fermes accents des épouses et des mères, les jeunes filles joignaient les leurs, et comme une autre Iphigénie, mais avec moins de simplicité, cette Lira, dont nous avons déjà deux fois entendu le nom, vient, au nom de toutes, implorer la pitié des hommes.

Une seconde fois les Numantins s'avouent vaincus, et le gouverneur se borne à ordonner qu'un vaste bûcher soit dressé sur la place publique. Le peuple croit qu'il ne s'agit que de dérober à l'avarice des Romains, en les livrant aux flammes, les trésors de Numance, et se dispose à obéir. Morandro retient Lira pour lui adresser un dernier adieu. J'eus peur un moment qu'il ne me fallût assister à quelque vulgaire scène d'amour, éclairée d'avance des reflets du redoutable bûcher; mais je me sentis vite rassuré, tant, à travers quelques traits de mauvais goût, la langue de

la passion revêtait bien ici les sombres couleurs des circonstances.

MORANDRO. « Ne te hâte pas tant, Lira. Laisse-moi « jouir du bien qui peut me donner jusqu'à la mort « une douce vie. Laisse mes yeux contempler un mo- « ment encore ta beauté. O douce Lira, qui résonnes « toujours dans mon imagination avec une harmonie « si suave qu'elle change mes peines en joie ! qu'as- « tu ? à quoi penses-tu, ô joie de ma pensée ? »

LIRA. « Je pense que mon bonheur et le tien s'en « vont finissant, mais non par les armes qui assiégent « notre patrie. Ma vie s'achèvera plus vite encore « que la guerre. »

MORANDRO. « Que dis-tu, bien de mon âme ? »

LIRA. « Que j'endure une telle faim qu'elle coupera « bientôt la trame légère de ma vie. Quel hymen at- « tendre de qui se voit réduite à une telle extrémité ? « Je t'assure que j'ai peur d'expirer avant une heure. « Mon frère mourut hier, épuisé par la faim, et ma « mère est aussi morte,... la faim l'a achevée. Si la « faim cruelle n'a pas encore dompté mon corps, c'est « que ma jeunesse a lutté contre ses rigueurs. Mais « voilà trop de jours que j'ai cessé de lui résister « pour que mes forces débiles puissent désormais rien « contre elle. »

MORANDRO. « Sèche tes larmes, Lira... tu ne mour- « ras pas de faim tant que j'aurai vie. Je te jure que « je franchirai le fossé et la haute muraille, et que je « passerai à travers la mort elle-même pour l'empêcher

« de t'atteindre. Le pain que j'aurai vu dans la main « d'un Romain, j'irai, sans que la peur m'arrête, l'ar« racher de sa bouche pour le porter à la tienne... »

Lira. « Tu parles comme un amoureux, Morandro, « mais il n'est pas juste que je contente mon envie en « t'exposant à un tel péril. Tout ce que tu pourras « prendre sera peu fait pour me soutenir, et tu seras « plus assuré de te perdre que de me sauver. Use de « ta jeunesse, encore dans sa fleur et dans sa force. « Ta vie importe plus que la mienne au salut de la « ville. Tu la défendras mieux des embûches de l'en« nemi que les débiles efforts d'une pauvre jeune fille. « Repousse donc cette pensée, ô mon doux amour. Je « ne veux pas d'une vie payée d'un tel effort, il pour« rait retarder ma mort d'un jour ou deux, mais cette « faim qui s'acharne à nous détruire ne finira pas « moins par nous emporter tous. »

Morandro persiste dans son dessein; mais Leoncio, qui a tout entendu, veut partager l'honneur et le danger de l'entreprise. Morandro s'y oppose en vain. L'amitié, dans son dévouement, se montre aussi obstinée que l'amour, et les deux amis conviennent de partir ensemble, dès que la nuit aura épaissi ses ombres. N'y avait-il pas là une réminiscence de Nisus et Euryale? L'imitation semblait si évidente, que je croyais entendre comme un doux écho des vers de Virgile, quand Morandro disait à Leoncio : « Reste, « ami. Je vais laisser ma vie dans cette entreprise si « pleine de périls; tu pourras du moins, en cette triste

« conjoncture, consoler ma mère affigée et l'épouse qui « m'est si chère. » Mais, le dirai-je? ce dévouement d'un fiancé qui expose sa vie pour rapporter un morceau de pain à celle qu'il aime me touchait bien autrement que ce besoin d'une vaine gloire qui pousse Nisus à aller égorger sous leur tente des ennemis endormis.

Ils partent, et la scène se couvre de Numantins, qui passent, chargés du tribut que chacun d'eux porte au bûcher qui s'apprête. Mais ce courageux élan des citoyens n'a pas ralenti les ravages de la famine dont l'horreur prend toutes les formes.

Voici une mère avec un enfant dans ses bras, un second accroché à sa robe et traînant son petit fardeau :

La mère. « O dure extrémité de la vie, ô terrible et « triste agonie ! »

L'enfant. « Mère, quelqu'un nous donnera-t-il un « morceau de pain pour cela ? »

La mère. « Non, mon fils, ni rien qui ressemble à « ce qui se mange. »

L'enfant. « Il faut donc alors que je meure de faim, « de cette faim cruelle, féroce ? Si tu me donnais un « peu de pain, mère, je ne te demanderais rien de « plus. »

La mère. « Mon enfant, que tu me fais de peine ! »

L'enfant. « Tu ne veux donc pas, mère ? »

La mère. « Je le voudrais bien ; mais que faire et « à qui en demander ? »

L'enfant. « Tu peux bien en acheter, mère, ou

« moi, si tu veux, je l'acheterai. Pour me tirer de « peine, si je rencontre quelqu'un, je lui donnerai « tous ces effets pour un morceau de pain. »

LA MÈRE (*au plus petit*). « Que fais-tu, pauvre « créature ? Ne sens-tu pas que tu ne tires déjà plus « de mon sein épuisé, au lieu de lait, que du sang ? « Arrache cette chair par lambeaux et rassasie-toi, si « tu le peux, car mes bras affaiblis et brisés de fatigue « ne peuvent plus te porter. Enfants de mon âme, « avec quoi pourrais-je vous soutenir ? Je n'ai que ma « chair à vous donner. O faim terrible et violente, « comme tu dévores ma vie ! O guerre, qui n'est « venue que pour me donner la mort ! »

L'ENFANT. « Mère chérie, je me sens mourir. Hâ- « tons-nous d'arriver où nous allons. Il me semble que « ma faim s'augmente avec la longueur du chemin. »

LA MÈRE. « La maison n'est pas loin, mon enfant, « où nous allons jeter au milieu des flammes le far- « deau qui t'accable. »

Cependant Leoncio et Morandro ont pénétré dans le camp romain, qui s'éveille en sursaut. C'est le frère de Scipion qui vient raconter lui-même le résultat de l'audacieuse attaque :

« Deux Numantins dont il est juste de louer le « courage, franchissant le large fossé et la muraille, « ont livré à ton camp une cruelle bataille. Ils ont « assailli les premières sentinelles, et, se précipitant à « travers des milliers de lances, ils ont chargé avec « une telle furie, une telle rage, qu'on leur a laissé un

« libre passage jusqu'au camp. Ils se sont ruès sur les « tentes de Fabricius, et ont déployé tant de vigueur « et de courage, qu'en un instant six soldats sont « tombés percés de leurs glaives. Le trait brûlant de « la foudre, dans son vol agile, ne traverse pas l'air « avec autant de vitesse, la comète resplendissante « court dans le ciel d'une allure moins rapide que ces « deux hommes ne passèrent au milieu de tes soldats, « rougissant la terre du sang romain que leurs épées « faisaient jaillir partout où elles atteignaient. Fa- « bricius est tombé, la poitrine traversée. Horacio a la « tête ouverte. Holmida a perdu le bras droit, et dans « un moment il aura vécu. A quoi sert au valeureux « Stace la légèreté de ses pieds? En courant aux fiers « Numanfins, il a abrégé le chemin de sa mort. De « cet irrésistible élan, ils allaient ainsi d'une tente à « l'autre, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un peu de « pain dont ils s'emparèrent. Ils revinrent alors sur « leurs pas, mais sans que leur fureur s'apaisât. L'un « d'eux s'échappa en fuyant. Cent épées achevèrent « l'autre, d'où j'imagine que c'est la faim qui leur a « donné cette incroyable audace. »

Mais mon imagination laissait le Romain au milieu de son récit un peu trop épique pour la circonstance, et courait déjà sur les pas de celui qui avait repris seul, comme Nisus, le chemin de la ville, ne doutant pas que cet heureux survivant ne fût Morandro. C'est lui, en effet, je le vois tomber, couvert de sang, au milieu de la place, ayant dans la main une corbeille

avec un peu de pain tout sanglant, puis se retourner, comme pour voir si Leoncio ne le suit pas.

MORANDRO. « Ne me suis-tu pas, Leoncio ? Qu'est-ce « cela, mon doux ami ? Si tu ne reviens pas avec moi, « comment donc ai-je pu revenir sans toi ? Quoi donc, « ami? serais-tu resté là-bas? Est ce moi qui t'ai laissé « en arrière, ou toi qui m'as quitté ? Se peut-il que « ton corps, déjà en lambeaux, soit destiné à mon- « trer ce que coûte ce morceau de pain ? Se peut-il « que le coup qui t'a laissé mort ne m'ait pas en même « temps arraché la vie? Ah ! le destin cruel n'a pas « voulu m'atteindre du même coup pour me faire « plus de mal et à toi plus de bien, car enfin tu auras « la palme du plus parfait ami. Mais bientôt j'en- « verrai mon âme me justifier près de toi. Je sens la « mort qui m'appelle et m'entraîne, aussitôt que « j'aurai donné à ma douce Lira ce pain si amer, ce « pain gagné sur l'ennemi, que dis-je? acheté du sang « de deux amis infortunés. »

Sur quoi survient Lira apportant elle-même son tribut au bûcher.

LIRA. « Que voient ici mes yeux ? »

MORANDRO. « Ce qu'ils ne verront pas longtemps, « car la douleur en finira bientôt avec ma vie. J'ai « tenu ma parole, Lira, quand je te jurai que tu ne « mourrais pas, moi vivant... »

LIRA. « Que dis-tu, mon bien-aimé Morandro ? »

MORANDRO. « Apaise ta faim, Lira, tandis que le sort « tranche la trame de ma vie. Mais mon sang mêlé à

« ce pain, ma douce bien-aimée, sera pour toi une « triste et amère nourriture. Ce pain que tu vois, « quatre-vingt mille ennemis le gardaient. Il coûte le « jour à deux amis, et pour que tu comprennes mieux « combien je mérite ton amour, je meurs, ô Lira! et « Leoncio est déjà mort. Reçois avec amour ma pieuse « et dernière volonté. C'est le meilleur aliment dont « l'âme puisse se nourrir, et celui qu'elle goûte le « plus; et puisque, dans la tempête comme dans le « calme, tu as toujours été ma dame, de même que « tu as reçu l'âme, reçois le corps aujourd'hui. »

Et il tombe mort dans les bras de Lira. Il faut encore entendre s'exhaler en vers doux et passionnés le désespoir de celle qui a payé si cher l'amère joie de survivre :

« Morandro, mon doux bien, qu'as-tu? que sens-« tu? Comment avez-vous perdu si vite votre courage « accoutumé? Ah! infortunée que je suis! voilà donc « mon époux mort! O le spectacle le plus pitoyable « que le malheur ait jamais offert! qui fit de vous, « ô mon doux bien-aimé, avec un si ferme courage, « le plus valeureux des amants, le plus infortuné des « soldats? Vous fîtes une sortie, ô mon époux, et pour « me soustraire à la mort, vous m'avez arraché la « vie! O pain arrosé du sang versé pour moi, tu n'es « plus du pain, mais du poison! Je ne le porterai pas « à ma bouche pour soutenir mes forces, mais pour « boire ce sang qui vient de toi. »

Que pouvait faire après ces paroles la pauvre jeune

fille, sinon mourir? Elle serait morte sans doute, si elle n'eût entendu la voix de son jeune frère :

« Lira, ma sœur, mon père est mort et ma mère va « mourir, comme je sens moi-même que je meurs. « La faim en a fini avec eux. Tu as du pain, ô ma « sœur? O pain, que tu viens tard! Une bouchée ne « passerait pas. La faim tient mon gosier si étroite- « ment fermé, que ce pain serait de l'eau qu'il n'en « passerait pas une goutte. Reprends-le, ma sœur « chérie, car pour ajouter à mes angoisses, quand j'ai « du pain de reste, c'est la vie qui me manque. »

Nouvelles lamentations de Lira, qui oublie trop que toute situation qui se prolonge perd de son intérêt. Il n'y a d'éloquence qui touche que celle qui sait s'arrêter. Ici elle finit par me laisser froid et me fait souvenir que, dans la journée précédente, Lira avait annoncé à Morandro la mort de ce frère qui ici a reparu vivant.

En achevant son discours, Lira, aidée d'un soldat, emporte son frère et son fiancé, et d'autres personnages réclament l'attention. C'est d'abord une femme revêtue d'une armure et portant un bouclier au bras gauche. Elle est suivie de deux autres, l'une pâle, la tête enveloppée de linges et s'appuyant sur une béquille; l'autre plus pâle encore et revêtue d'une robe grossière et jaune. C'est la Guerre avec son escorte ordinaire, la Maladie et la Famine. Est-ce donc que le poëte aurait voulu comme ramasser et personnifier dans cette triple et vivante allégorie toutes les tortures

individuelles, et, pour mieux prendre les dieux à témoin du supplice de Numance et de la cruauté romaine, leur renvoyer par ces trois bouches d'airain le cri de douleur de tout un peuple? Non, c'est plutôt le chant de triomphe de la furie guerrière sur ce champ de bataille, où tout à l'heure il ne restera plus que des cadavres.

« La guerre. Famine et Maladie, sévères exécutrices « de mes décrets terribles, vous qui consumez la vie et « la santé des hommes, sur qui ne peuvent rien les « prières, les menaces, les priviléges, puisque vous « savez mes intentions, je n'ai pas besoin de vous ré- « péter encore combien je me réjouirai de vous voir « sans retard exécuter mes commandements. L'irré- « sistible volonté des destins dont la puissance n'est « jamais vaine me force à prêter aide à ces habiles « soldats de Rome. Pendant un temps ils auront l'em- « pire, et ces mêmes Espagnols leur seront soumis. « Mais un jour viendra où je passerai au parti con- « traire, où je frapperai le superbe, où je tendrai la « main au faible, car je suis la terrible Guerre que « tant de mères détestent en vain. »

La Maladie déclare à son tour que si la Famine ne s'en était chargée, elle eût aisément détruit Numance. Mais pour en finir avec ce malheureux peuple, il n'est besoin ni de la guerre, ni de la maladie, ni de la famine, car il se détruit de ses propres mains.

Comme cette fureur suprême est, à vrai dire, l'œuvre de la famine, c'est celle-ci qui se charge de

peindre ce qui se passe dans Numance, et comment, après avoir jeté dans l'immense bûcher tout ce qu'ils possédaient de précieux, les Numantins égorgent leurs femmes et leurs enfants et se précipitent eux-mêmes dans les flammes. Le récit est saisissant, et l'on croit voir de ses propres yeux ce que raconte avec une joie sauvage l'affreuse déité :

« Tournez les yeux de ce côté, et vous verrez livrés « aux flammes les toits élevés de la ville. Écoutez les « soupirs et les gémissements qui sortent de mille « poitrines brisées ; entendez la voix et les cris lamen- « tables de ces belles créatures dont les corps délicats « sont déjà dévorés par le feu et réduits en cendres, et « que voudraient vainement sauver un père, un ami, « un amant. Comme on voit les brebis oubliées du « pasteur et assaillies par un loup féroce courir éper- « dues de côté et d'autre, avec la crainte de perdre « leurs innocentes vies, ainsi de pauvres enfants, ainsi « de pauvres femmes, fuyant les glaives homicides, « s'en vont de rue en rue, ô dure destinée ! et ne font « que retarder une mort certaine. Le fer aigu de l'é- « poux aimé perce le sein de la nouvelle épouse. Le « fils, chose qui jamais ne s'était vue, se montre sans « pitié pour sa mère, et contre un fils le père, dans son « horrible clémence, levant un bras cruel, déchire des « entrailles qui sont les siennes, à la fois content et dé- « solé. Pas une place, pas une rue, pas une maison, « pas un coin qui ne regorgent de sang et de morts. « Le fer tue, le feu dévore, la fureur condamne. »

Affreuse peinture qu'on prendrait pour une déclamation, s'il ne s'agissait de Numance, et si le même spectacle n'eût été donné deux fois à l'Espagne. Autour de moi, je sentais, j'entendais, je voyais un autre drame, bien autrement tragique que celui qu'animait sur la scène le souffle d'un poëte. On eût dit qu'oubliant Numance, les Sagontins assistaient une seconde fois à la ruine de leur cité. Ils se précipitaient dans les bras les uns des autres, se montrant les plaies encore béantes qu'ils s'étaient faites mutuellement dans une nuit terrible, et maudissaient Annibal et les Romains. Le même cri de malédiction leur était renvoyé de la scène. Je n'entendais plus qu'à demi les tristes adieux du gouverneur de Numance et de sa famille. De cette déchirante agonie la fin seule arrivait à moi.

Un Numantin. « Que veux-tu, vaillant Théogène? « Quelle nouvelle façon de mourir as-tu inventée? « Pourquoi nous provoquer, pourquoi nous exciter à « des horreurs au-dessus de nos forces? »

Théogène. « Brave Numantin, si la peur n'a pas « épuisé tes forces, prends cette épée, et tuons-nous « l'un l'autre, comme deux ennemis. Dans cette « cruelle rencontre, cette manière de mourir me plaît « plus que nulle autre. »

Le Numantin. « Elle me plaît aussi et me satisfait, « puisque le veut ainsi notre mauvaise fortune. Mais « allons à la place où brûle le bûcher qui réclame

«notre vie, afin que le vainqueur puisse jeter le «vaincu dans les flammes.»

Théogène. « Tu dis bien, marche. Le moment de «mourir ainsi se fait déjà trop attendre. Tué par le «fer ou dévoré par le feu, je vois de la gloire pour «nous dans l'une comme dans l'autre mort.»

A ces sombres tableaux succède un silence lugubre. Les Romains en cherchent la cause avec une secrète terreur.

Marius à Scipion. « Tu pourras bientôt sortir de ton «doute; car, si tu le veux, je m'offre à monter sur «le mur, quelque danger qu'il y ait à le faire, «pour voir ce que font dans Numance nos superbes «ennemis.»

Scipion. «Dresse une échelle contre le mur, Ma«rius, et fais ce que tu dis.»

Marius. « Qu'on me cherche une échelle, et toi, «Emilio, fais qu'on m'apporte mon bouclier et mon «casque couvert de plumes blanches. Ou j'y laisserai «la vie, ou tout le camp cessera de douter.»

Emilio. « Voici le casque et le bouclier, Olympio «apporte l'échelle.»

Marius. « Recommandez-moi au grand Jupiter, je «vais accomplir ma promesse.»

Scipion. » Lève ton bouclier plus haut, Marius; «efface mieux ton corps et couvre ta tête. Courage! «te voilà sur la crête. Que vois-tu?»

Marius. « Justes dieux! qu'ai-je vu?»

Jugurtha. « Que vois-tu donc qui t'étonne?»

MARIUS. « Un lac de sang et des milliers de morts « étendus dans les rues de Numance. »

SCIPION. « Et tu n'aperçois aucun vivant? »

MARIUS. « Pas l'ombre d'un seul; du moins, aucun « ne s'offre à ma vue, aussi loin qu'elle peut s'étendre. »

SCIPION. « Alors descends dans la ville et regarde « bien partout. »

Jugurtha, impatient, s'élance à la suite de Marius.

J'avais vu peu de tragédies se dénouer avec cette simplicité saisissante et pour ainsi dire triviale. Il n'y a pas jusqu'à ces précautions, que prend contre un danger caché un homme tel que Marius, qui n'accroissent encore l'effet de ce silence terrible.

Mais le voici qui revient, suivi de Jugurtha, et qui raconte à Scipion comment les Numantins, par une résolution sublime, lui ont arraché sa proie et presque sa victoire. Arrivé sur la place, il a vu le gouverneur se jeter dans le bûcher, en conviant à grands cris les Romains au spectacle de sa mort. Au retour, il n'a pas rencontré un vivant dans les rues. Jugurtha survient et ajoute : « Tous sont morts, « excepté un seul, je crois, demeuré vivant pour « honorer ton triomphe. Il est dans cette tour, si j'ai « bien vu. J'ai aperçu là, en effet, un jeune garçon « de bonne mine et dont le regard semblait égaré. »

SCIPION. « Il n'en faudrait pas davantage pour triom« pher dans Rome de Numance, et c'est l'objet le « plus ardent de mes vœux. Allons de ce côté, et « faites avec moi tous vos efforts pour que ce jeune

«homme tombe vivant entre nos mains. Pour le mo-
«ment, c'est ce qui importe le plus. »

Ce dernier survivant de Numance a nom Viriathe, et au moment où le gouverneur entrait en scène, je l'avais aperçu traversant la place pour fuir la mort, seule ombre à ce tableau de l'héroïsme de tout un peuple. Mais comment croire qu'avec ce nom de Viriathe, il voulût sauver sa vie, quand les femmes mêmes faisaient si bon marché de la leur? Entraîné sans doute par un premier sentiment de peur, il ne devait pas déshonorer par une lâcheté ce sublime sacrifice d'une ville entière.

Du haut de la tour où il s'est réfugié pour mourir avec plus d'éclat, sa parole arrive jusqu'à nous :

VIRIATHE. « Où venez-vous? que cherchez-vous,
« Romains? Si, par hasard, vous voulez entrer dans
« Numance, vous la trouverez ouverte à vos pas. Mais
« d'ici je vous avertis que, bien ou mal, je garde les
« clefs de cette ville dont la mort a triomphé. »

SCIPION. « C'est pour les recevoir de toi, jeune
« homme, que je viens, et afin que tu apprennes qu'il
« y a de la pitié dans ce cœur. »

VIRIATHE. « Tu parles un peu tard de ta clémence,
« cruel, quand il n'y a plus personne pour en éprou-
« ver les effets, car, moi aussi, j'entends passer par
« la rigueur de ta sentence. »

QUINTUS FABIUS. « Aveuglé par un fol emportement,
« as-tu donc à ce point en horreur ton âge florissant,
« ta vie encore tendre? »

SCIPION. « Modère, jeune homme, modère ton ar- « deur et soumets ta valeur naissante à ma puissance, « à ma gloire ; je te donne ici ma foi et t'engage ma « parole que tu n'auras jamais un autre maître que « toi-même, et que toute ta vie tu seras comblé de « tous les riches présents qu'il sera en mon pouvoir « de te prodiguer et que tu pourras désirer, si tu te « livres à moi et te rends de bonne volonté. »

VIRIATHE. « La fureur de tous ceux qui ont péri « dans cette ville réduite en cendres, toute leur répu- « gnance à traiter avec vous, à prêter l'oreille à vos « propositions et à se rendre, leur ressentiment et « leur haine ouverte, tout a passé et revit dans mon « cœur. J'ai hérité de toute l'intrépidité de Numance. « Vois si c'est folie de penser à me vaincre. Chère « patrie, ville infortunée, ne crains pas et n'imagine « pas que je puisse manquer à mon devoir, étant né « de toi, ni que crainte ou promesse me soumette, « dussent la terre, le ciel ou le sort me manquer, dût « le monde entier conspirer à me vaincre. Il sera im- « possible que je ne paye pas ma dette à ton courage. « Si la peur d'une mort effrayante et prochaine m'en- « traîna à me cacher ici, elle saura m'en tirer avec « honneur par le désir de partager ton sort. De « cette lâche peur désormais domptée, j'essayerai de « prendre ma revanche en brave et j'expierai par une « mort audacieuse l'erreur d'un âge trop tendre. Si « vous avez voulu, ô mes vaillants concitoyens, que « les perfides Romains ne triomphassent que de vos

«cendres, votre intention, je vous le jure, ne sera «point trompée par ma faute... Arrêtez, Romains, «modérez votre ardeur et ne vous fatiguez pas à «franchir ce mur; votre puissance fût-elle encore «plus grande, je vous proteste que vous ne me vain-«crez pas. Mais que l'on connaisse enfin mon dessein, «et si j'aimai ma patrie d'un amour parfait et pur, «que ma chute en soit la preuve.»

Et Viriathe se précipite du haut de la tour.

Tout cela est magnifique, et, en réalité, c'est Numance, c'est l'Espagne qui triomphe de Rome. Mais ne s'élèvera-t-il pas quelque part une voix qui le dise et qui tire la moralité de ce grand spectacle? Pendant que Scipion se plaint que la résolution de cet enfant lui ravit tout le prix de sa victoire, la Renommée apparaît au-dessus des ruines de Numance et vient promettre à ces vaincus héroïques une gloire éternelle :

« Que ma voix éclatante aille de nation en nation, «et remplisse les âmes du désir d'éterniser une action «si sublime! Relevez, Romains, vos têtes abaissées; «emportez d'ici ce corps qui, dans un âge si tendre, «a pu vous ravir un triomphe, lequel vous eût cou-«verts d'honneur. Je suis la Renommée, le héraut de «la Gloire. Je me charge de publier la valeur de «Numance, cette valeur unique dans le monde, de «Bactres à Thulé et de l'un à l'autre pôle. Cet exploit «inouï est l'indice du courage que, dans les siècles «à venir, déploieront les fils de l'héroïque Espagne,

« dignes héritiers de tels pères. Ni la faux cruelle de « la Mort, ni la course légère du Temps ne m'empê« cheront, ô Numance, de chanter la vigueur de ton « bras et la constance de ton âme... »

Tel était ce drame qui, on en conviendra, avait de la grandeur, et il est à regretter que dans les sujets anciens le théâtre espagnol ait si rarement retrouvé cet accent héroïque.

Pendant que la Renommée achevait ces derniers vers, la soirée s'avançait, le soleil descendait à l'horizon, et ces paroles, perçant les premières lueurs du crépuscule, semblaient en recevoir un caractère auguste. Ce n'étaient plus les Numantins qui, à l'appel de la Renommée, tressaillaient dans leur cendre encore tiède, c'étaient les Sagontins qui se sentaient associés aux promesses et aux consolations de l'avenir. Sagonte était vengée dans Numance, et dans la livide pâleur de ses enfants, je lisais je ne sais quelle amère satisfaction qu'ils emportaient dans la tombe, où ils redescendaient un à un, effacés par les ombres de la nuit.

Demeuré seul à contempler la scène vide où deux grands drames venaient d'être représentés, confondus l'un avec l'autre, mes souvenirs reprirent tout à coup leur netteté première, et je m'avouai à moi-même que ce drame, évoqué tout à coup par le prestige de l'histoire et des lieux, était tout simplement la *Numancia* de Cervantes. L'œuvre dramatique de Cer-

vantes a presque disparu dans la gloire de son *Don Quichotte*. Toutefois, au milieu de ce monument inachevé et abandonné avant qu'il eût atteint son couronnement, la Numancia se dressait à mes yeux comme une de ces colonnes grandioses qui s'élèvent, dans Rome, au-dessus des ruines. A travers bien du mauvais goût, la Numancia est, d'un bout à l'autre, animée d'un grand souffle. Le mutilé de Lépante semble avoir retrouvé pour peindre les anciens héros de sa patrie un accent guerrier qui lui vient du souvenir des grandes choses qu'il a vu faire aux nouveaux. Rien de régulier dans ce drame, où, sans cesse, l'allégorie se mêle à la réalité. Mais le poëte sait donner à cette réalité une vie si énergique, qu'elle en communique quelque chose à l'allégorie elle-même, et il en résulte je ne sais quoi de vivant qui fait songer, je le répète, aux grandes tragédies romaines de Shakspeare. Ni Lope de Vega, ni aucun autre, en Espagne, ne s'est élevé, d'un pareil bond, à ces hauteurs de l'histoire. Avec du génie seulement, Cervantes n'eût pas écrit sa Numancia. Il y a, dans son inspiration, du citoyen et du soldat. Plus avancé en âge, il écrira le Don Quichotte. Quand les années sont venues, même dans les âmes les plus hautes, un peu d'ironie se mêle au sentiment de l'héroïsme : ce sont les jeunes qui écrivent les Numances.

Je repris la route de Valence, en roulant dans ma pensée les beaux vers de cette œuvre unique dans le trésor dramatique de l'Espagne, impatient de la relire

et de l'associer plus étroitement au récit que je me proposais de faire de mon pèlerinage aux ruines de Sagonte.

Il y eut un jour cependant où cette vision évoquée par l'effort sincère d'une imagination émue était devenue une éloquente réalité. Un jour, en effet, à l'époque de la guerre de l'indépendance, et pendant le mémorable siége de Saragosse, on eut l'idée de mettre sur la scène la *Numancia* de Cervantes. Je laisse à penser ce que dut être cette représentation donnée devant des spectateurs qui déposaient le fusil encore chaud pour venir applaudir de leurs mains noires de poudre l'expression sublime de ce patriotisme qui, seul, les tenait debout contre une armée. Quand je fus à Sagonte, j'ignorais encore ce singulier épisode du siége de Saragosse. Qui n'eût éprouvé un peu d'orgueil de l'avoir ainsi pressenti? La réalité, je dois le dire, est quelque chose de bien autrement poétique. En écrivant, j'associe dans ma pensée Sagonte à Numance, et Saragosse à toutes deux. Mais Sagonte et Numance évoquées par le génie au milieu de Saragosse mitraillée, voilà un de ces drames que l'imagination n'inventerait pas. Je suis sûr que le lendemain de cette représentation on se battit mieux. L'âme de Cervantes était sur le rempart.

VALLADOLID

I

SON HISTOIRE

J'ai toujours aimé ces vieilles villes qui ont été tour à tour ou simultanément les capitales de l'Espagne. Je mets la chose au passé parce que je me sens plus indifférent à leur égard, depuis qu'elles sont devenues, par les chemins de fer, la proie de tout le monde, et partant celle de cette prétendue civilisation, de cette civilisation banale qui impose à tout sa règle uniforme. C'est ainsi que jadis je courais de Burgos à Valladolid, de Tolède à Grenade, de Valence à Barcelone, de Cordoue à Séville. Séville fut la première victime de cette invasion vulgaire qui transforme tout ce qu'elle touche. Mais avant que le chemin de fer tire tout à fait de son poétique sommeil la ville de don Pèdre et d'Alphonse le Sage, elle s'était à demi éveillée, à l'appel d'un prince français

qui en eût éprouvé un grand remords, s'il avait pu croire que le seul contact des idées et des habitudes françaises devait la changer à ce point. Figaro, à coup sûr, aurait peine aujourd'hui à reconnaître Séville. Beaumarchais, en revanche, s'y trouverait chez lui.

Quand, pour la première fois, j'eus le loisir de m'arrêter à Valladolid, le chemin de fer n'avait encore fait que l'effleurer, et l'antique cité gardait encore son originalité première.

Avant d'y entrer, et pour être uniquement aux souvenirs que je venais y chercher, ceux de Cervantes, de Christophe Colomb, du connétable Alvar de Luna, j'avais commencé par me débarrasser de l'histoire proprement dite, en d'autres termes, je l'avais apprise. Le lecteur me permettra d'en user avec lui comme je l'ai fait avec moi-même, et de lui raconter cette histoire, au lieu de la chercher avec lui de rue en rue, d'église en église, de palais en palais.

J'ai l'habitude, lorsque j'arrive dans une grande ville, de choisir quelque tour élevée d'où je puisse en embrasser l'ensemble; puis, quand je m'en suis fait une idée générale, de redescendre pour me mettre en chasse et me lancer à la poursuite des souvenirs qui m'ont attiré; c'est ainsi qu'à Valladolid j'allai voir la maison où mourut Christophe Colomb, celle que Cervantes habita une année, et où il fut arrêté, sous l'inculpation d'un meurtre dont il était parfaitement innocent, la place où monta sur l'échafaud le grand connétable, réservant pour la fin ces grandes Archives

de Simancas qui gardent encore tant de secrets, mais à qui il faut savoir gré d'avoir laissé sortir en partie de leurs jalouses entrailles cette belle histoire de Marie Stuart dont notre ami M. Jules Gauthier avait écrit les premiers chapitres sous les sombres voûtes d'Holyrood et au bord du lac de Loch-Leven.

Mais en attendant, et pour tenir lieu au lecteur de cette vue d'ensemble que j'étais allé prendre au sommet de je ne sais plus quel clocher, je hasarderai un rapide récit des faits qui lui laissera peut-être une idée plus nette qu'une minutieuse description.

I

Valladolid a été, à son tour, la capitale de l'Espagne, et, comme toute ville célèbre, elle aimerait volontiers à laisser croire que son origine se perd dans la nuit des temps. Les villes, comme les individus, obéissent à cette loi de la vanité humaine. Les historiens les plus ambitieux de la gloire de Valladolid la retrouvent dans la Pincia des Romains et de Ptolémée; quelques cercueils de provenance vraisemblablement romaine, trouvés dans son champ de Mars ou en d'autres endroits de son enceinte, seraient une preuve à leurs yeux; mais Valladolid peut avoir commencé par être une ville romaine, sans que cette ville ait été Pincia.

D'autres n'ont pas dépassé l'époque de l'invasion musulmane. Pendant la conquête sarrasine, un Maure,

du nom d'Olet, aurait trouvé cette plaine tellement attrayante qu'il y aurait dressé sa tente qui depuis serait devenue le centre d'une ville. De la vallée d'Olet on aurait fait Valladolid. Pourquoi pas? on connaît des étymologies venues de plus loin et à coup sûr moins ingénieuses.

Que vous semble de Valle-Olivete? Mais il faudrait que ces froides plaines eussent jamais été propices à l'olivier. Elles ont pu du moins produire des fleurs. De là Vallisoletum, la vallée des odeurs. J'aimerais encore assez Valle de Lid, la vallée du combat, en supposant que c'était le champ de bataille où se donnaient rendez-vous, pour vider leurs querelles, les peuples du voisinage.

Même incertitude sur les armoiries de Valladolid. Son écusson porte des flammes (flammes de lance ou flammes réelles?) entourées d'un collier de châteaux forts. En déchiffre qui voudra l'origine et la signification.

Valladolid apparaît pour la première fois dans l'histoire d'une manière certaine, vers 1072, sous le règne du roi de Léon Sancho II, qui, pendant qu'il assiégeait doña Urraca, sa sœur, dans Zamora, lui offrit, en échange de la ville assiégée, l'infantasgo de Valladolid. Il faut croire que c'était alors peu de chose, car l'infante refusa dédaigneusement. La mort traîtreusement donnée à don Sancho sous les murs mêmes de Zamora fit sortir Alphonse VII de Tolède où il s'était réfugié, sous la protection du roi maure, et pro-

clamé roi de Castille, à Burgos, en cette même année 1072, il donna à l'un des courtisans de sa disgrâce, le comte Pedro Ansurez, cet infantasgo de Valladolid que son prédécesseur avait trouvé digne d'une reine et de sa sœur.

Valladolid était alors, avons-nous dit, une ville peu importante, mais elle tombait aux mains d'un homme décidé à en faire une grande ville. Le comte Pedro Ansurez fut le véritable fondateur de Valladolid. Il se bâtit sous ses murs, dont quelques tronçons existent encore, aux bords de l'Esqueva, un palais pour lui-même, qu'il convertit plus tard en hôpital. Tout contre il édifia cette charmante église romane de l'Antigua où furent célébrées les funérailles de Christophe Colomb.

Ce fut encore Pedro Ansurez qui, non content de construire plusieurs autres églises, jeta sur le Pisuerga le pont qui s'y voit encore. On raconte à ce sujet la jolie légende que voici : Le comte guerroyait contre les Maures ou les chrétiens, à la suite d'Alphonse VI; sa femme doña Elo (Eloïsa ?) voulut profiter de son absence pour lui faire une surprise. A son retour, il trouva ce pont fait; mais comme la campagne pouvait être courte, doña Elo se hâta et fit le pont un peu étroit. Le mari charmé ne se fit pas scrupule de l'élargir, et aujourd'hui encore la trace du second travail est parfaitement visible.

Le comte Ansurez fit mieux peut-être qu'il ne voulait, car les rois de Castille, trouvant Valladolid à

leur gré, vinrent s'y établir, abandonnant le froid Burgos. En apparence, toutefois, Pedro Ansurez resta le maître à Valladolid, car il y fonda une municipalité, comme il en existait déjà dans plusieurs villes de Castille. Une salle dans l'église principale fut exclusivement réservée aux réunions.

C'était une noble créature que doña Elo et qui ne se bornait pas à jeter des ponts sur les rivières pour surprendre agréablement son mari absent. Lorsque mourut la reine Constance, le roi ne voulut pas confier à d'autres qu'à son favori Ansurez l'éducation de sa fille doña Urraca, la même qui devait épouser le comte Raymond et régner avec lui sur Avila et sur la Galice ; en choisissant le mari, le roi, dit-on, se souvenait surtout des rares qualités de la femme. L'Infante vécut auprès d'eux, à Valladolid, et ne les quitta qu'à regret pour aller épouser à Tolède celui que son père lui avait destiné.

Quand le vieux comte mourut en 1118, il fut enseveli dans l'église principale, érigée depuis en cathédrale, où il est encore, à gauche de l'autel, dans un sépulcre très-peu digne de lui. Le gouvernement de Valladolid passa à son petit-fils ; mais, en 1208, il avait déjà fait retour à la couronne, qui désormais ne le laissa plus échapper. Dès 1215, la mère de saint Ferdinand, doña Berenguela, séparée de son mari, par décret du pape Innocent III, à cause de leur trop proche parenté, venait résider à Valladolid, où plus d'une fois dès lors les cortès furent assemblées.

Il ne pouvait y en avoir de plus importantes que celles qui, peu d'années après, eurent à traiter de la succession à la couronne. Cette assemblée des prélats, des riches-hommes et des procuradors des villes la décerna à doña Berenguela, qui fut couronnée le 1er juillet 1217, sur la place du Marché, aujourd'huí la Grande Place, ayant à ses côtés son fils don Fernando, en faveur duquel elle renonça au diadème qui, séance tenante, fut posé sur la tête de celui qui devait être Ferdinand III. De là on se rendit à l'église principale, où toute la grandesse prêta serment.

En 1228, se réunit aussi à Valladolid un concile où furent rendues plusieurs lois somptuaires et, entre autres décisions importantes, un décret sur le concubinage des prêtres. Il ne devait pas être le dernier.

Saint Ferdinand ne devait pas épargner les priviléges à une ville qui semblait l'avoir adopté. En 1246, il y marie son fils à doña Violante, fille de don Jaime d'Aragon, et donne en dot à la mariée Valladolid elle-même.

Après la mort du saint roi, arrivée en 1252, Alphonse le Sage vint à Valladolid, y établit le *fuero real* récemment rendu, et l'on croit même que dès cette époque, et à Valladolid même, fut commencée la rédac tiondes *Partidas*, ce code magnifique de l'antique Espagne. La tradition raconte que pour éviter le tumulte de la cour, les jurisconsultes se réunissaient à une demi-lieue de la ville, au nord, sur les bords du Pisuerga, dans un château appelé Mirabel.

Parmi différentes villes, villages ou châteaux forts qui, vers le même temps, accrurent le domaine de Valladolid, on lit, à la date du 15 novembre 1255, le nom de Simancas, ces futures et immortelles archives de l'ancienne Espagne.

Trois ans plus tard, le sage monarque rassemblait autour de lui de nouvelles cortès où, dans une suite de quarante-deux lois, il développait son fuero real, et réglait par une loi somptuaire le vêtement et la nourriture du roi et de la reine.

Néanmoins, lorsque don Sancho se révolta contre son père, Valladolid se déclara pour lui, et des cortès convoquées en 1212 le proclamèrent roi. Déjà commençait à poindre cet esprit d'indépendance qui depuis se marqua de plus en plus dans l'humeur de Valladolid, et qui se donna carrière dans la guerre des communes.

La même année, le roi don Sancho épousait la grande reine Maria de Molina, et devenu tout à fait roi, deux ans plus tard, par la mort d'Alphonse le Sage, il établit sa cour à Valladolid qu'il combla de priviléges. Là se célébrèrent toutes les cortès et tous les conciles qui eurent lieu sous ce règne agité et sous celui de Ferdinand IV, fils de don Sancho. C'est dans la tutelle de Ferdinand que s'illustra doña Maria. Pour protéger le domaine de son fils, elle trouva un appui fidèle auprès des gens de Valladolid et ajouta à leurs franchises et à leurs priviléges.

Valladolid, à cette époque, était entourée d'er-

mitages, de couvents, de palais, construits à ses portes. La ville étendit ses limites, et toutes ces constructions y rentrèrent. Déjà son université existait; car, lorsque Sanche le Brave fonda celle d'Alcala de Hénares, il accorda à cette dernière les privilèges dont jouissait déjà celle de Valladolid.

En 1321 mourut, le 1er juillet, la grande Maria de Molina, dans l'habitation qu'elle s'était réservée d'un palais cédé par elle aux religieux de Saint-François. Cette femme illustre, qui deux fois avait été régente, étendit, en mourant, sa sollicitude sur les petits-fils qu'elle allait laisser sans appui, et à la merci des factions. Avant sa fin, elle réunit autour d'elle les régidors de la ville et leur confia la garde de leur roi. Ils se montrèrent dignes de cette confiance, et témoignèrent de leur gratitude en faisant à la reine elle-même de magnifiques funérailles, dans l'église du couvent où elle venait de mourir. Son corps fut ensuite transporté dans le monastère de las Huelgas qu'elle avait fondé, et l'édifice ayant été reconstruit en 1600, elle fut déposée dans le tombeau assez pauvre qu'il occupe aujourd'hui et sur lequel est étendue sa statue d'albâtre.

Les dominicains de Saint-Paul avaient obtenu, par la protection de doña Violante, que Valladolid leur donnât le terrain où, dès 1276, commençait à s'élever le couvent de leur ordre. Doña Maria leur accorda des sommes considérables pour achever l'œuvre. Ce couvent de Saint-Paul est la merveille de Valladolid.

Alphonse avait dix ans quand son aïeule cessa de vivre. Valladolid fit bonne garde autour de lui. Mais le reste du royaume était la proie de ses oncles, don Juan Manuel, don Philippe et don Juan. Dès que le jeune roi eut atteint sa quatorzième année, il résolut courageusement de dompter l'anarchie. Réunissant le conseil de Valladolid, il lui annonça son dessein. Le conseil y applaudit, et les cortès furent aussitôt convoquées. Elles déclarèrent le roi majeur en 1325, et il fut proclamé, au milieu d'une multitude immense, dans le Champ de Mars, qui, à cette époque, s'appelait encore le Champ de la vérité.

Alphonse XI prouva sa reconnaissance à la ville, sa bonne gardienne et sa fidèle alliée, en ajoutant de nouveaux villages à son domaine particulier.

Le jeune roi ne demandait qu'à bien faire; pour mieux atteindre le mal, il résolut d'aller droit à lui, et de poursuivre de province en province les abus qu'il voulait détruire. Mais le courage et la bonne volonté ne donnent pas l'expérience des longues années. Il laissa surprendre sa faveur par des favoris antipathiques aux populations, Alvar Nuñez Sorio, qu'il avait fait comte de Trastamare, et un juif, Jucef, qu'il avait nommé son Almajarife ; c'était le titre que portait alors le surintendant des finances qui ordinairement était un juif. Le mécontentement gagna les villes, et à la première occasion il éclata. Le roi avait concerté son mariage avec doña Maria, fille du roi de Portugal, et, occupé au siége d'Escalona, il chargea sa

sœur d'aller chercher la jeune reine. Doña Leonor ne pouvait seule se rendre en Portugal; le juif eut mission d'aller la prendre à Valladolid : c'était en 1328. Le peuple crut ou feignit de croire qu'on la voulait marier au comte de Trastamare. En un moment, toute la ville fut sur pied, et se porta au palais pour en arracher le juif. L'infante, qui voulait à tout prix sauver ce malheureux, demanda à passer du Palais Neuf au vieil Alcazar, promettant ensuite qu'elle livrerait le juif. Mais quand elle s'y crut bien en sûreté, elle refusa de tenir sa parole. Le peuple alors mit le siége devant l'Alcazar et envoya demander du renfort à Toro et à Zamora, que l'insurrection avait gagnées. On accourut de ces deux villes. On tint un conseil où il fut décidé qu'on lèverait le siége, mais en gardant étroitement les murailles de la ville qui fut déclarée en état de rébellion. Alphonse, de son côté, leva le siége d'Escalona et revint en toute hâte à Valladolid; mais il en trouva les portes fermées et la ville résolue et prête à lui opposer une vigoureuse défense. Il envoya Nuñez pour commencer l'attaque, et celui-ci allait s'emparer des Huelgas, d'où il pouvait dominer la ville, quand le couvent, contigu à la muraille, parut tout en flammes. C'étaient les gens de Zamora qui y avaient mis le feu, et l'on n'eut que le temps d'en enlever le corps de Maria de Molina pour le sauver de l'incendie. Le lendemain, on envoya des parlementaires au roi, pour le supplier de séparer sa cause de celle de ses favoris. A cette condition, la

ville déposerait les armes. Le roi hésita un moment, puis renvoya le comte, et aussitôt les portes de la ville s'ouvrirent et il fut reçu en triomphe. Mais on ne se contenta pas de cette première victoire. Rien n'était fait, si le juif gardait la faveur du monarque. On l'accusa de malversation. Le roi permit que l'on examinât ses comptes : c'était déclarer d'avance qu'ils ne seraient pas trouvés justes. Le juif ainsi fut renvoyé, et, à dater de ce jour, les finances de l'État furent confiées à des chrétiens qui prirent le titre de trésoriers.

Convaincu que les habitants de Valladolid n'avaient eu en vue que ses intérêts, le roi leur accorda de nouveaux priviléges, et si considérables que, ne s'en croyant jamais assez sûrs, ils voulurent les voir confirmés par Alphonse lui-même, puis par Henri II en pleines cortès, et enfin par Philippe V.

Essayons de montrer ici, le moment en est venu, comment était formée cette puissante municipalité de Valladolid. Dès le temps de Pedro Ansurez, elle élisait elle-même ses membres, mais en les choisissant exclusivement dans dix familles qu'on appelait *los Linages*. Cinq d'entre elles reconnaissaient pour chefs les Tovar et les Mudarra, les cinq autres les Reoyo et les Cuadro. Le sort désignait entre les deux partis les charges à pourvoir. Au début de chaque année, tous les électeurs se rassemblaient dans la maison de *los Linages*, qui est aujourd'hui une maison de bains et un jeu de paume. Puis on se rendait de là, ceux de Tovar dans l'église principale, ceux

de Reoyo à San Pedro où, dans l'une des chapelles, avait lieu la distribution des offices que le sort avait attribués à chaque parti. Ces élections et la préséance devaient donner lieu assez souvent à des collisions sanglantes. C'est ce qui arriva en 1333, et, le 4 mars de cette année, le roi dut défendre, sous peine de mort, que les noms de Tovar ou de Reoyo fussent invoqués dans les rues, et que l'on se présentât aux réunions avec des armes.

Deux ans plus tard, le roi eut un fils, qui fut le terrible don Pèdre. La venue au monde de ce grand dompteur de l'aristocratie castillane fut saluée par des fêtes brillantes et par un tournoi où s'escrimèrent, dans le Champ de la vérité, tous les chevaliers d'un ordre, la *banda*, que le roi venait d'instituer à Burgos.

En 1350, Alphonse mourait de la peste en assiégeant Gibraltar. Don Pèdre, qui se trouvait en Andalousie, accourut à Valladolid pour y réunir les cortès. Célébrées les années suivantes, c'est dans ces cortès que se forma le fameux Becerro de Béhétrios où se trouvaient spécifiées les redevances que les villages payaient à leur seigneur, et dans lequel Valladolid figure avec cinquante-deux villages. Là se trouvent également confirmées toutes les prérogatives, franchises ou donations accordées par les rois aux églises. On y lit encore la taxe des frais qui doivent être payés pour la table des rois, pendant leurs voyages, le prix de la journée des manœuvres, et ce qu'ils peuvent réclamer

pour la façon des vêtements. On parlait dernièrement en Espagne d'imprimer ce rare et précieux volume. Les cortès étaient encore en session, lorsque la reine mère, doña Maria et don Juan Alonso d'Albuquerque concertèrent le mariage du jeune roi avec l'une des filles du duc de Bourbon. Don Pèdre ne parut y mettre aucun obstacle, et les ambassadeurs envoyés en France choisirent celle qu'on appelle en Espagne doña Bianca. En vertu de leurs pouvoirs, les *Capitulations* furent signées l'année suivante, en 1352. Mais dans les intervalles, Henri de Trastamare s'était révolté, et le roi, en allant le combattre, eut le malheur de rencontrer à Sahagun cette belle Maria de Padilla, une des calamités de son règne, et en même temps la main qui essuya si souvent les larmes que Pierre le Cruel fit verser. Le roi, oubliant que la reine était déjà en route, ou plutôt voulant élever entre elle et lui un obstacle infranchissable, épousa secrètement Maria de Padilla. C'était chose faite quand la pauvre Blanche de Bourbon arriva à Valladolid en 1353, sous la garde du vicomte de Narbonne. La reine mère sortit au-devant d'elle et la logea dans une maison voisine du monastère de las Huelgas. Don Pèdre se refusa longtemps à venir. Cédant enfin aux conseils du comte d'Albuquerque, il arriva au mois de mai, et le mariage eut lieu le 3 juin, comme si de rien n'était. Les jeunes fiancés sortirent du palais sur des chevaux blancs, magnifiquement caparaçonnés, les in-

fants Henri et Tello tenant par la bride celui de la reine. Suivait la reine d'Aragon et la reine mère, dont le jeune infant don Juan conduisait le destrier. On se rendit ensuite à la cathédrale où la cérémonie eut lieu. Quel drame se cachait sous cette magnificence ! Tout semblait réparé, quand au bout de trois jours don Pèdre disparut. Il était sorti monté sur une mule et accompagné d'un serviteur et d'un frère de la Padilla : ce nom disait assez où il allait. Sa mère et sa tante, qui avaient eu quelque soupçon de cette fuite, firent tout au monde pour prévenir le scandale. Mais Maria Padilla attendait le fugitif, et ils se réunirent à la Puebla de Montalvan.

Au bout de quelques mois et à force d'instances, on obtint du roi qu'il revînt à Valladolid, où il fut reçu comme un pécheur repentant; mais, deux jours après, il s'évadait de nouveau et allait retrouver sa maîtresse à Almedo. Indigné cette fois, le vicomte de Narbonne retourna en France, et la reine mère emmena à Medina del Campo l'épouse délaissée. Un dernier asile, où elle finit tristement ses jours, l'attendait à Medina Sidonia. Le nom de Blanche de Bourbon est resté cher à l'Espagne, et, malgré l'étrange popularité du Justicier, la calomnie n'a pu atteindre cette douce mémoire. Je me suis quelquefois demandé si quand notre du Guesclin prêta à Henri de Trastamare ce secours contesté que l'Espagne lui reproche encore, il ne s'était pas souvenu de la pauvre captive de Medina Sidonia. A Valladolid, tous les cœurs avaient

pris parti pour elle ; c'est pour cela sans doute que don Pèdre y revint rarement, et que dans la querelle entre les deux frères, la ville se prononça pour Henri.

Seul maître du royaume en 1369, Henri s'occupa surtout d'y organiser l'administration de la justice. Les cortès réunies à Toro l'y aidèrent. Dix ans plus tard, il mourut à Santo-Domingo de la Calzada, mais ses restes traversèrent Valladolid pour aller prendre possession, à Tolède, dans la chapelle des Rois Nouveaux, du tombeau qu'ils y occupent encore.

Son fils, Jean Ier, lui succéda. Ce fut un jour néfaste que celui où, vêtu de noir, il se présenta dans les cortès réunies à Valladolid, en 1385. Il y portait le deuil de toute la noblesse de Castille décimée à la bataille d'Aljubarreta. Les cortès entourèrent le roi d'un conseil de douze membres, première ébauche, ce semble, d'un conseil des ministres, où tous les ordres de l'État étaient représentés. A la même époque, un quartier séparé fut assigné aux juifs.

Jean Ier mourut à Alcala d'une chute de cheval, en 1390, et Henri II lui succéda, n'ayant encore que onze ans; il semble que son enfance ait duré toute sa vie, car l'histoire l'a surnommé le *Doliente*. On lui donna un conseil de régence où les ambitions rivales émurent de grands troubles. On espéra qu'à Valladolid le jeune monarque y échapperait plus aisément; mais les dissidents prirent la même route, et l'on s'entendit comme on put.

En 1395, Valladolid vit se célébrer par de grandes

fêtes le mariage de don Fernando d'Antequerre, frère du roi, avec la fille du comte don Sancho, appelée la Rica-Hembra. Cinq ans après, éclatait cette grande peste qui dépeupla tellement le royaume, qu'un décret fut rendu par lequel les veuves furent autorisées à se remarier avant l'année écoulée de leur veuvage.

Cette époque fut triste : le schisme était dans l'Église. En 1403, les cortès y mirent fin, en reconnaissant Benoît III.

Au mois de décembre 1406, Henri III mourait à Tolède, laissant pour successeur Jean II, qui n'avait qu'un an, sous la tutelle de la reine Catherine et de son oncle don Fernando. A peine proclamé à Ségovie, sa mère l'enlève et le conduit à Valladolid, où elle le retient étroitement enfermé dans une maison voisine de Saint-Paul, voulant par là le soustraire à l'influence des courtisans, donnant d'ailleurs les plus grands soins à son éducation. Elle-même s'était placée sous la direction de san Vicente Ferrer, qui lui fit tenir la main à ce que les juifs, comme les Maures, fussent relégués dans un quartier à part.

Elle mourut le 2 juin 1418, et Valladolid lui fit de somptueuses funérailles.

Sa mort, sans émanciper le roi Jean, fit cesser cette longue captivité qui durait depuis six ans. Cette sévérité excessive ne pouvait se prolonger sous un nouveau conseil de régence. Il fallut d'ailleurs songer à le marier, et le 21 octobre de la même année, il épousa

à Medina del Campo l'infante d'Aragon, fille de don Fernando d'Antequerre.

Cette longue reclusion fut peut-être ce qui donna au roi Jean le goût des fêtes. Son règne, du moins, fut une suite de tournois. Il saisissait toutes les occasions de s'en donner le spectacle. Ce fut dans l'un de ces tournois, dont le prétexte fut le passage de doña Leonor d'Aragon, se rendant en Portugal, que se fit remarquer pour la première fois, par son adresse et sa bonne grâce, le connétable Alvar de Luna. La fête eut lieu sur la même place où sa tête devait tomber un jour. On raconte qu'à un bal donné dans une galerie du couvent de Saint-Paul, l'archevêque de Lisbonne, invité par une belle dame, doña Brianda de Luna, à danser une sarabande, lui répondit avec grâce que s'il avait su devoir être convié par une si noble dame, il eût mis un vêtement moins long. Un de ces tournois avait été célébré, en 1423, pour la naissance du prince Henri. Un autre eut lieu en 1440, à l'occasion de son mariage avec Blanche de Navarre. C'était sans doute à tous ces tournois que pensait Jorge Manrique lorsqu'il s'écriait dans son admirable complainte : *Que se hizó el rey don Juan?*

Une coutume singulière qui existe encore se rattache au règne du roi Jean et prit naissance à Valladolid. Un habitant de cette ville, don Rodrigo de Villandrando, que le roi, à cause de ses services, avait créé comte de Rivadeo, reçut, en outre, le privilége, lui et ses héritiers, de s'asseoir, chaque année, le

jour des Rois, à la table royale. Après le dîner, le roi lui envoyait le vêtement qu'il avait porté ce jour-là. C'est aujourd'hui le duc de Hijar qui jouit de ce privilége.

Le roi Jean confirma tous les priviléges de Valladolid, en y ajoutant celui-ci, qu'elle ne pourrait jamais être aliénée de la couronne, l'autorisant à résister par tous les moyens à quiconque l'en voudrait détacher. Elle reçut en même temps le titre de Très-Noble Ville. Un grand nombre de villes d'Espagne portent encore de ces titres-là dont elles aiment à se parer.

Mais de tous les spectacles que le roi Jean donna à sa très-noble ville de Valladolid, le plus terrible fut celui où tomba sous la hache la tête du connétable de Luna, triste dénoûment d'une carrière si brillante et d'une fortune si haute.

Amené de Portillo dans les derniers jours de juin 1453, on l'enferma d'abord dans la maison qui est aujourd'hui le palais de l'Audience, et qui était celle de don Alonzo Perez de Rivero. Il fallut l'en tirer pour le soustraire à la fureur des pages et des domestiques qui l'accusaient d'avoir été, à Burgos, le meurtrier de leur maître. On le transporta dans une maison encore debout, celle de don Alonzo d'Estoñiga. Il n'en sortit le lendemain, 7 juillet, que pour être conduit au supplice.

L'échafaud avait été dressé sur la place principale, qui ne formait alors qu'une partie de celle qui existe aujourd'hui. Il était surmonté d'un gibet, au-dessus

duquel on voyait un clou destiné à recevoir la tête du condamné. Le cortége, parti de la rue Francos, suivit celle de l'Esgueva, la petite place de las Angustias, les rues de Cañuelo, de Cantarranas et de la Plateria, et déboucha sur la place, au milieu d'une de ces foules immenses qui ne manquent jamais de chercher comme une revanche de leur humble sort dans le spectacle de ces grands retours des fortunes humaines. Fray Alonzo de la Espina et des religieux de Saint-François accompagnaient le connétable. Il mourut comme il appartenait à un tel personnage, et si je ne raconte pas ici cette fin lamentable, c'est parce que j'en réserve pour une autre occasion les saisissants détails écrits par un contemporain.

Le roi Jean, qui ne paraît avoir rien fait pour sauver son favori, mourut lui-même l'année suivante, au mois de juillet, en partie, dit-on, cependant, du remords d'avoir si lâchement abandonné celui qu'il avait tant aimé! Enseveli d'abord à Saint-Paul, il fut porté ensuite dans ce magnifique mausolée que l'on admire encore, à deux lieues de Burgos, dans la chartreuse de Miraflores.

Son fils, qui lui succéda, a dans l'histoire le nom de Henri l'Impuissant. Aussi inhabile à gouverner que l'avait été son père, il se laissa mener par le marquis de Villena, l'archevêque de Santiago et Beltran de la Cueva, et ce dernier étant le favori de la reine en même temps que celui du roi, il en résulta que l'héritière de la couronne, l'infante doña Juana,

fut flétrie de l'injurieux surnom de la Beltranej

Au milieu du mépris universel qui s'attacha au ro Valladolid lui demeura fidèle, et l'amiral don Fadı que ayant levé l'étendard de la révolte au nom (frère de Henri, Valladolid courut aux armes et bat l'amiral, qui se vit forcé de quitter la ville. Il s'en eı para de nouveau en 1468; mais un jour qu'il en ét sorti pour aller faire le siége d'Arevalo, les habitaı en chassèrent ceux qui la gardaient pour lui, et le ı y rentra en triomphe.

Cette même année, mourut l'infant don Alonz frère du roi, et ses partisans, se donnant à sa sœ Isabelle, la proclamèrent aussitôt. Mais celle qui jour devait être la grande Isabelle n'eut garde se mettre à la merci de la révolte. Le roi, touché de fidélité, la nomma son héritière, au préjudice de Beltraneja : c'était faire bon marché de la douteı légitimité de celle-ci.

Cette bonne intelligence dura peu. Le roi vou marier sa sœur au roi de Portugal, mais Isabelle, d(le cœur s'était déjà donné, s'enfuit à Valladolid où, 18 octobre 1469, elle épousa l'infant d'Aragon qı à travers mille dangers, pénétra déguisé en Castil Ainsi débutait dans l'histoire le moins romanesque (rois. Les fiançailles se firent dans cette même mais de Rivero où, seize ans auparavant, le connétal de Luna avait failli être mis en pièces. Les parra furent l'amiral et doña Maria, l'épouse de Rivero. lendemain, le mariage fut célébré dans la chape

même du palais, et la semaine suivante, les époux se rendirent à la collégiale de Santa-Maria, pour y entendre la messe. Ils achevèrent l'année à Valladolid; mais craignant d'y être surpris par les troupes du roi toujours irrité, ils y laissèrent, en qualité de gouverneur, don Juan de Rivero qui leur était tout dévoué, et se retirèrent à Dueñas.

L'année 1470 vit s'élever de grandes querelles entre les vieux chrétiens et les nouveaux convertis. Le gouverneur, ne pouvant les mettre d'accord, eut recours à l'autorité des jeunes époux qui, rentrant de nuit dans Valladolid, se jetèrent furtivement dans la maison de Rivero. Mais le peuple, toujours fidèle au roi, craignant qu'il ne se tramât quelque chose contre son autorité légitime, les deux partis mirent bas les armes et se portèrent sur la maison suspecte. Avertis à temps, les infants en sortirent, emmenant cette fois leur hôte avec eux. Le roi survint et donna la maison de Rivero au duc de Bénévent qu'il fit, par la même occasion, gouverneur de Valladolid.

Lorsque enfin Henri mourut, sa mort trouva Isabelle à Ségovie, où, quoique le roi eût de nouveau reconnu sa fille pour héritière, Isabelle fut proclamée reine de Castille. Quelques mois plus tard, elle revenait à Valladolid qui, cette fois, prit décidément parti pour elle. Elle reparut en reine dans cette maison qu'elle avait quittée en fugitive, et où l'hommage des grands et des députés des villes vint la chercher en foule.

Mais on apprit alors que le roi de Portugal venait

de se fiancer à la Beltraneja et se préparait à soutenir les droits de sa future femme. Aussitôt Ferdinand d'Aragon fit appel dans Valladolid à tous les grands du royaume, et il se vit bientôt à la tête de douze mille cavaliers et de trente mille fantassins. C'était plus qu'il n'en fallait pour entrer en campagne. Une bataille livrée entre Toro et Zamora, le 1er mai 1476, mit fin à cette guerre de succession, et le grand règne commença.

Mais cette guerre, si courte qu'elle eût été, avait laissé derrière elle des bandes de traînards. On leur opposa la sainte Hermandad, premier essai d'une gendarmerie, dont on agrandit l'institution, en lui donnant pour capitaine général un infant d'Aragon, Alonzo, frère du roi, et pour président l'évêque de Carthagène. Elle eut deux bons effets : elle rendit la sécurité au royaume et affermit la royauté. Quand elle eut fait son œuvre, et parut devoir devenir elle-même un pouvoir dangereux, les rois catholiques la supprimèrent en 1498.

L'ordre matériel était rétabli. Il fallut pourvoir à l'ordre moral. On crut l'assurer par l'établissement de l'Inquisition. Ce sombre tribunal allait à l'humeur du roi Ferdinand. Le doux génie d'Isabelle y résista d'abord. Ces rigueurs répugnaient à cette noble et généreuse nature. Il y avait deux siècles déjà que la formidable machine fonctionnait en Aragon contre l'hérésie albigeoise. La Castille, ayant été préservée du fléau, croyait le remède inutile chez elle. La

reine du moins eût voulu l'en préserver; on vint à bout de ses résistances, et le décret, fondé sur une bulle du pape, fut signé le 24 septembre 1480, à Medina del Campo. L'année suivante, un premier tribunal était établi à Séville. Vingt années s'écoulèrent avant que Valladolid vît le second siéger dans ses murs. Les répugnances de la reine semblaient avoir passé dans cette ville qui l'aimait.

Cependant les rois catholiques se trouvaient à Valladolid en 1488. Un ambassadeur de l'empereur Maximilien y vint demander pour son souverain la main de leur fille aînée, l'infante Isabelle, et celle de leur seconde fille, l'infante Jeanne, pour le fils de Maximilien, Philippe, duc de Bourgogne. Cette dernière demande fut accueillie, mais la première ne put l'être, Isabelle étant déjà promise au roi de Portugal. En attendant, quarante jours de fêtes et de tournois signalèrent le séjour de l'ambassadeur à Valladolid.

Le 30 mars 1492, la mesure qui chassait les juifs d'Espagne eut son contre-coup à Valladolid.

Quatre ans plus tard, le 22 janvier 1496, la ville recevait une organisation militaire qui prouve une fois de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Par chaque douze habitants de vingt à quarante-cinq ans, un appartenait au service de l'État, ce qui ne dispensait pas les autres d'être appelés, si besoin était. Il n'y avait d'exceptés que les prêtres, les gentilshommes et les pauvres. Deux fois chaque année, on passait une revue, et des prix étaient donnés aux

plus adroits et aux mieux équipés. Un recensement général avait précédé cette organisation.

Le 26 novembre 1504, mourait à Medina del Campo la grande Isabelle, et Jeanne était proclamée reine de Castille. Elle avait épousé Philippe le Beau, auquel on l'avait promise avant l'âge, et quand sa mère cessa de vivre, elle se trouvait dans les Pays-Bas avec son mari.

N'oublions pas que pendant le règne des rois catholiques la chancellerie reçut à Valladolid une organisation nouvelle et meilleure. C'est depuis lors que la justice y occupa cette maison de Rivero où siége encore l'Audience royale, et qui avait été l'asile des chastes amours de Ferdinand et d'Isabelle. Une belle inscription latine appelle encore sur cet édifice le respect des peuples. J'ai regretté qu'un mot n'y rappelât pas, en passant, cette page romanesque d'un grand règne.

C'est à la même époque que le cardinal d'Espagne, l'illustre Pedro Gonzalès de Mendoza, fonda le beau collége de Santa-Cruz, où est aujourd'hui l'assez pauvre musée de Valladolid, et que furent jetés les fondements d'un autre collége également remarquable, celui de San-Gregorio, devenu aujourd'hui l'hôtel du gouverneur de la province. Je laisse de côté une foule d'autres édifices, de couvents et d'églises, commencés ou achevés sous ce règne glorieux, à Valladolid.

Le 25 avril 1505, débarquaient à la Corogne la reine Jeanne et son mari, et les cortès, réunies dans le

couvent de Saint-Paul, leur prêtaient foi et hommage. Dès cette première réunion, le roi demanda que sa femme fût séparée du gouvernement de l'État, se basant sur l'état de son cerveau. Le motif était fondé, mais c'était aller un peu vite en besogne. C'est ce que représenta noblement l'amiral don Fadrique, et il ajouta que c'était en quelque sorte attenter à l'honneur de la couronne, et manquer à la mémoire de la grande Isabelle. L'ombre de la mère protégea la fille, qui fut reconnue reine; mais, par une transaction qui sauva tout, on lui adjoignit l'héritier même de la couronne. Ce jeune homme, presque un enfant encore, et qui servait ici comme d'appoint à la royauté, ne devait pas tarder à l'attirer à lui tout entière : c'était Charles-Quint.

L'année devait compter dans l'histoire de Valladolid. Le 20 mai, jour de l'Ascension, Christophe Colomb y rendait à Dieu sa grande âme, dans ce délaissement où s'éteignent trop souvent les grands hommes. Ses obsèques furent célébrées dans la petite église romane du comte Ansurez; mais les Franciscains, ses amis de tous les temps, s'emparèrent de son corps. Six ans après, il était transporté dans la cathédrale de Séville, et trente ans plus tard enseveli à Saint-Domingue, la première île du Nouveau Monde où il avait planté le pavillon de l'Espagne. Lorsque celle-ci céda l'île aux Français en 1795, de tous les trésors de son antique colonie, elle ne réclama que le corps de Colomb. Depuis cette époque, il repose dans la

cathédrale de Cuba, et quelle que soit désormais la fortune de la Havane, on peut répondre d'avance que l'Amérique ne cédera à personne cette glorieuse tombe. Philippe le Beau ne survécut pas une année entière à Christophe Colomb. Ferdinand lui-même qui, après l'avoir longtemps méconnu, eut le tort de l'oublier, le suivit d'assez près dans la mort, et de cette brillante dynastie, il ne resta bientôt plus qu'une folle et un enfant. Qui eût dit alors que l'Espagne allait de nouveau jeter un tel éclat dans le monde?

Nommé régent du royaume, en attendant l'arrivée du jeune roi, le grand Cisneros leva des troupes, sans tenir aucun compte des immunités de Valladolid. La ville entière en appela à don Carlos, le supplia de venir lui-même, dans cette ville chère à ses aïeux, prendre en main les affaires de son royaume. Don Carlos entendit le cri de la Noble Ville. Il ordonna à Cisneros de respecter ses priviléges, mais en même temps il faisait dire aux habitants de se tenir tranquilles.

Le 19 septembre 1517, une tempête le jetait sur les côtes des Asturies. C'était une façon toute césarienne de prendre possession de son royaume. Il alla d'abord visiter sa mère à Tordesillas, et le 18 novembre il faisait à Valladolid une entrée magnifique. Convoquées pour le mois de janvier suivant à San-Gregorio, d'où elles passèrent à San-Pablo, les cortès proclamèrent don Carlos, conjointement avec sa mère, et sous la condition touchante que le nom de celle-ci serait toujours placé avant l'autre. Chose singulière!

la mère ne précéda son fils dans la tombe que d'un an ou deux, et cet éloquent exemple de la religion du malheur fut donné au monde jusqu'en 1557. Il y avait longtemps que don Carlos était devenu Charles-Quint et le plus puissant monarque de la chrétienté, que dans tous les actes de la royauté espagnole, le nom de la pauvre folle demeurait accolé au sien. C'était par là seulement que la pitié du peuple était avertie que l'infortunée veuve de Philippe le Beau vivait encore.

Reconnu par toutes les grandes villes de l'Espagne, don Carlos songea à retourner en Allemagne où l'attendait une plus haute destinée. En passant par Valladolid, il demanda des subsides. Mais Valladolid n'était nullement d'avis de lui fournir les moyens d'aller se faire couronner empereur. Elle commença par refuser l'argent, puis elle supplia le roi de ne pas abandonner son royaume. Le roi faisant mine de vouloir passer outre, la cloche de l'ayuntamiento appela le peuple aux armes, pour lui barrer le passage, et il y eût réussi, ce jour-là du moins, si une grosse réserve ne fût venue dissiper l'émeute et rendre les chemins libres. Charles-Quint, qui était au fond un Allemand, sentait confusément que sa vraie grandeur était en Allemagne. On sait le reste, et comment le futur pape Adrien, qui n'était encore que le cardinal d'Utrecht, fut chargé, en l'absence de Charles, de gouverner son royaume. Il s'établit à Valladolid, où il entra le 5 juin 1520 et fut reçu avec un froid respect. L'esprit des communes fermentait déjà en

Castille. Contenue par les troupes du régent, Valladolid n'éclata pas la première, mais à la nouvelle, on pourrait dire à la lueur de l'incendie de Medina del Campo, elle se leva en armes, brûla la maison de ceux de ses députés qui, aux cortès de la Corogne, avaient voté les subsides, et se fit représenter à la junte d'Avila.

Le cardinal, n'étant plus le maître, voulut se réfugier à Rioseco, sous la protection des troupes du duc de Frias; mais on le retint par force, et il eut grand'peine à s'évader. Après la défaite de Villalar, Valladolid eut l'honneur de mettre en sûreté les restes de la junte, puis demanda grâce à l'amiral don Fadrique, qui ne se montra pas trop sévère. Néanmoins, lorsque, le 22 avril 1521, il entra à Valladolid, on l'y accueillit sans beaucoup d'empressement.

Don Carlos, devenu l'empereur Charles-Quint, y entra lui-même, le 26 août de l'année suivante, et magnifiquement vêtu d'or et de pierreries, il renouvela sur la grande place l'assurance du pardon accordé à ceux qui avaient pris part aux derniers événements. Il y eut à cette occasion des fêtes brillantes, des jeux de cannes, des courses de taureaux. L'empereur y figura lui-même, comme pour reconquérir sa nationalité espagnole qu'il ne devait plus répudier.

Au mois de novembre 1526, après avoir épousé à Séville la fille du roi de Portugal, il reparut avec elle à Valladolid et prit logis dans la maison appelée aujourd'hui de Reinoso, où naquit, le 21 mai de l'année

suivante, l'infant qui devait un jour être Philippe II. Le nouveau-né fut baptisé à San-Pablo; mais pour que le cortége pût s'y rendre sans traverser la rue, il fallut établir entre le couvent et la maison une galerie couverte, rattachée à une grille dont un fragment existe encore. Au milieu de ces préparatifs, on apprit tout à coup le sac de Rome par les troupes impériales, et Charles-Quint fit tout suspendre, pour donner de son déplaisir un témoignage qui put faire des dupes en Espagne, mais qui ailleurs ne trompa personne. Valladolid même parut n'y croire qu'à demi, regretta les fêtes, et s'associa d'assez mauvaise grâce aux prières publiques qu'ordonna l'empereur pour obtenir la liberté du pape, qui n'était prisonnier que de ses généraux.

Il fallut cependant bien baptiser ce nouveau chrétien. La cérémonie eut lieu le 5 juin 1527. Le connétable de Castille portait dans ses bras, au milieu d'une grande pompe, le frêle héritier de tant de couronnes. Puis vinrent les fêtes guerrières, auxquelles l'empereur lui-même prit part avec les principaux personnages de sa cour. Elles recommencèrent à l'occasion des relevailles de l'impératrice.

Sans cesse appelé au nord ou au midi par les nécessités de son ambitieuse politique, Charles-Quint résida peu à Valladolid, mais il y laissa son fils qui, sous une tutelle intelligente, s'exerçait sans bruit au grand art de régner, et donnait des marques précoces de sa profonde sagacité. Marié de bonne heure,

à Salamanque, avec une infante de Portugal, il revint avec elle à Valladolid, dès le 22 novembre 1543. De ce mariage naquit, le 8 juin 1545, ce romanesque don Carlos qui, après avoir, en naissant, coûté la vie à sa mère, devait compromettre si longtemps, par sa mort mystérieuse, l'honneur de la royauté espagnole.

Deux ans plus tard, le fils du roi des Romains venait, à Valladolid, épouser sa cousine, doña Maria, sœur aînée de don Philippe. Parmi les fêtes qui eurent lieu à cette occasion, on représenta une comédie de l'Arioste. Laquelle? Je l'ai inutilement cherché.

Ce fut à Tordesillas, le 11 avril 1555, que s'éteignit enfin cette pauvre et touchante Jeanne, mère de l'empereur. Elle voulut que ses funérailles fussent célébrées à Valladolid, au monastère de San-Benito le Real, et don Carlos y assista. Ce jour-là peut-être, quelque chose de la démence de la bisaïeule passa dans l'intelligence de l'enfant.

Il devait, l'année suivante, présider une cérémonie toute différente. Le grand empereur était allé éteindre sa gloire dans les pieuses ombres de Yuste, et son successeur fut solennellement proclamé sur la plaza mayor de Valladolid.

Une dernière fois la ville royale devait voir passer le vieil empereur, mais découronné et se rendant à Yuste. On voulut encore lui offrir des fêtes; mais le temps des fêtes était passé, et le triste monarque, n'en voulant pas pour lui-même, les fit réserver pour les

reines doña Éléonor et doña Maria, qui arrivaient le lendemain.

Deux ans après, dans San-Benito le Real, dans le lieu même où avait été mis le corps de la pauvre mère, un catafalque colossal fut dressé pour les funérailles du fils; ce fut le jeune don Carlos qui présida à la cérémonie. Mais ce qu'il y eut de plus imposant, ce fut la présence du brillant duc de Candia devenu le père Francisco de Borja. La vie et la mort témoignaient ici à la fois du néant des choses humaines.

On a vu qu'Isabelle la Catholique avait eu grand'-peine à permettre en Castille l'établissement de l'inquisition. Il semble que Valladolid attendît le règne de Philippe II pour lui offrir le premier auto-da-fé dont elle devait être le théâtre. Il eut lieu le 21 mai 1559, et l'infant don Carlos se trouva encore là pour y présider, à côté de doña Juana. Derrière eux se cachait un jeune homme encore inconnu, mais qui allait bientôt être don Juan d'Autriche. On aimerait à se pouvoir dire que, s'il y eut là, parmi les spectateurs, une âme sourdement indignée, ce fut celle du futur vainqueur de Lépante. La régente l'avait mandé près d'elle. Chacun voulait le voir. Je ne sais quoi avertissait en lui de la haute destinée qui l'attendait. Charles-Quint, tout le premier, se l'était fait amener à Yuste et avait pressenti le héros.

Parmi les quatorze condamnés qui figurèrent dans ce premier auto-da-fé de Valladolid, on rencontre le nom de Rivero, porté par une femme dont on n'eut

à brûler que les os. Sa maison, on l'en accusait du moins, avait servi de temple aux luthériens. Elle fut rasée. On éprouve une certaine consolation à penser que ce n'était pas celle qui avait deux fois abrité la grande Isabelle. Le bûcher avait été dressé au milieu du champ de Mars.

Philippe II n'avait pu assister à ce spectacle. Mais il eût été trop dommage qu'une si belle occasion fût perdue pour lui, si elle ne devait se renouveler. Ce prince étant venu l'année suivante à Valladolid, il s'y trouva des condamnés pour lui faire, le 8 octobre, la surprise d'un auto-da-fé. On remarque, dans le nombre, un fils du marquis de Posa, un dominicain. L'histoire avait-elle donc fourni à Schiller le nom du personnage le moins historique de son drame?

Deux ans après, en 1561, un violent incendie dévorait Valladolid, comme pour la purifier de ce double spectacle. Il fallut trois jours pour se rendre maître du feu. Tous les saints sortirent de leurs chapelles, et furent promenés en procession, n'osant rentrer chez eux, de peur d'y devenir la proie des flammes. Appelé au secours de sa ville natale, Philippe II ne lui manqua pas, et aida de toute sa puissance à la rebâtir. Ce fut alors que la grande place où s'étaient dénouées tant de sombres tragédies fut absorbée par celle qui existe encore aujourd'hui et dont la belle colonnade de granit présente un] si majestueux coup d'œil. La ville fut longtemps à se remettre d'une telle

catastrophe, et maintenant encore une pieuse cérémonie consacre, chaque année, le souvenir de cette date fatale.

Ce fut encore Philippe qui obtint d'Innocent VIII que la collégiale fût convertie en cathédrale. Lui-même, l'année suivante, lui accordait le titre de cité; tout en elle grandissait à la fois.

Le même règne devait aussi voir s'élever plus d'un couvent nouveau à Valladolid. Il y en eut un que fonda sainte Thérèse en personne : Philippe lui-même y éleva, en 1590, le collége de San-Albano, pour les jeunes Anglais que la piété pousserait à venir chercher des armes en Espagne pour retourner combattre chez eux l'hérésie protestante.

A tous les hôpitaux déjà fondés, on en ajouta un dont l'origine est touchante. On se souvient que l'Audience royale était établie à Valladolid. Un hospice y fut érigé, sous l'invocation des saints Côme et Damien, pour héberger les veuves et les pauvres qui viendraient soutenir quelque procès en cour d'appel, sans ressources pour subvenir à leurs besoins.

Quelques années auparavant, la plupart des anciens hôpitaux de Valladolid étaient venus se fondre en un seul, appelé pour cette raison l'hôpital général et qui existe encore dans le champ de Mars. On lui donna aussi le nom d'hospice de la Résurrection, pour montrer, dit un historien, la grâce renaissant là où le péché avait abondé. Et, en effet, il avait pris, presque de vive force, l'emplacement d'une maison de pro-

stitution. Ce fut de nuit, le 25 mars 1553, que la place fut enlevée. Elle fut aussitôt purifiée par un prêtre, et la messe y fut dite dès le lendemain.

On peut donc regarder la fin du règne de Philippe II comme le moment, pour Valladolid, de sa plus grande prospérité. Aucune autre ville n'atteignait, en Castille, la moitié de sa population. Les plus grands architectes, Herrera lui-même, avaient mis la main à ses monuments. Des peintres illustres, des sculpteurs célèbres les avaient ornés de chefs-d'œuvre. C'était le moment où son université jetait le plus vif éclat. A côté de la chancellerie siégeait le redoutable tribunal de l'inquisition, et l'un et l'autre attiraient à Valladolid un grand nombre d'étrangers. Alors on avait écrit ce dicton fameux : Ville pour ville, Valladolid en Castille.

Mais tant de bruit et de splendeur n'allait pas au sombre génie de Philippe II. Il fallait à cette âme austère le silence et la solitude. Il les trouva, dans le voisinage de Madrid, au sein du désert où s'étend aujourd'hui l'Escurial. Peu à peu il s'établit à Madrid même, pour surveiller de plus près cette funèbre image de sa pensée, et, comme pour associer l'Espagne entière à ce sévère accomplissement de son vœu, il l'entraîna à sa suite, et Madrid devint insensiblement la capitale de la monarchie.

Ce fut pour Valladolid le signal d'une rapide décadence. On peut se faire une idée de tout le mouvement que la cour entraîna après elle. Elle se ranima

un moment pour célébrer, le 8 novembre 1598, les funérailles de Philippe II, dans cette collégiale transformée par lui en cathédrale, et pour proclamer et célébrer ensuite l'avénement de Philippe III. Mais ce retour devait être passager. Un instant, toutefois, elle put croire qu'elle allait ressaisir son prestige perdu : le roi lui amenait sa jeune épouse. Rien ne fut épargné pour donner de l'éclat à la réception qui lui fut faite. Le 18 octobre 1600, le roi et la reine arrivèrent dans le champ de Mars, et s'y arrêtèrent dans la maison de don Bernardino de Velasco, pour y préparer leur entrée solennelle; elle eut lieu le lendemain avec une solennité extraordinaire. Valladolid, en accompagnant ses rois à la cathédrale, se faisait la douce illusion de les avoir reconquis.

Le duc de Lerme, pour flatter les habitants, sollicita du roi le titre de Régidor perpétuel, sans autre privilége que celui de voter le premier, après le corrégidor, et de siéger au conseil, l'épée et la dague au côté, faveur insigne qui coûta à la ville un impôt de huit millions déjà voté par les cortès, et unanimement consenti par Valladolid. Était-ce trop payer l'honneur de compter parmi ses maîtres un régidor duc de Lerme?

Mais ce que Valladolid espérait surtout, c'était un décret qui referait d'elle la capitale de la Castille. On crut tout perdu, en voyant le roi reprendre le chemin de Madrid; mais il laissait la reine après lui : c'était encore une promesse, une espérance au moins.

Hélas! six semaines plus tard, la reine partait elle-même, accompagnée de toute la cour. Mais le duc de Lerme l'emporta sur les courtisans, et le 9 février 1601, la royauté allait de nouveau s'établir à Valladolid dans le palais du duc de Bénévent.

Ce fut là, le 29 avril, que fut enfin jurée la paix de Vervins entre notre Henri IV et l'Espagne. Le roi reçut, en grande pompe, dans la cathédrale, le serment de l'ambassadeur de France.

Cependant Valladolid jouissait avec défiance de son autorité reconquise. Elle essayait de se rassurer, en voyant s'élever, vis-à-vis de San-Pablo, l'édifice qui est encore aujourd'hui le palais des rois d'Espagne. Encore si la reine l'inaugurait, en y donnant le jour à l'héritier de la couronne! Mais la nature alla plus vite que les ouvriers, et le 23 septembre la reine donnait le jour à une infante dans le palais de Bénévent. Cette princesse ne devait pas régner sur l'Espagne, mais sur la France; car, baptisée le 7 octobre sous les noms d'Anna Mauricia, elle devait, un jour, s'appeler Anne d'Autriche.

Cette naissance fut célébrée par une mascarade à laquelle prirent part les plus grands seigneurs qui, durant trois nuits, parcoururent les rues, armés de torches blanches. Une autre singularité devait caractériser le baptême de cette future reine de France : la présence d'un ambassadeur de Perse. Il était envoyé pour engager l'Espagne dans une ligue contre le Turc. Au milieu de ces fêtes quelquefois étranges,

le Persan, plus d'une fois, eut lieu d'être étonné, il eut le bon goût de ne paraître que charmé. Mais les Saraos et les courses de taureaux firent moins d'effet sur ces étrangers que les pompes magnifiques du christianisme; car trois d'entre eux se firent chrétiens et catholiques, et prirent le nom de Persia. Existe-t-il encore quelqu'un de cette race?

Ces fêtes contribuaient à épuiser le trésor. Les grands vinrent généreusement à son secours, mais pour un temps. Il se vit alors une chose étrange, et si l'on n'avait du fait des témoins oculaires, on ne le croirait pas. Des gentilshommes, accompagnés d'un moine et du curé de chaque paroisse, allèrent quêter de maison en maison. Seulement, pour sauver la dignité royale, il fut défendu de recevoir moins de cinquante réaux. L'année suivante, les cortès prirent des mesures, et pour un moment la pénurie cessa.

Mais les fêtes ne s'arrêtèrent pas. C'étaient tantôt les rois, tantôt les grands, tantôt la ville qui en faisaient les frais, cherchant à s'éclipser les uns les autres par de folles prodigalités. Mais nul ne tint devant le duc de Lerme. Le moindre motif était prétexte à fêtes. La reine en fournit un plausible, en donnant le jour à l'infant qui devait être Philippe IV. La naissance de sa sœur avait eu pour témoin un ambassadeur de Perse; celle du frère eut un ambassadeur d'Angleterre. Lord Howard eut pour mission de ratifier la paix signée entre son gouvernement et l'Espagne. L'intérêt de l'État exigeait que l'on éblouît un

témoin en qui se personnifiait une puissance rivale. Rien n'y fut épargné ; mais l'étonnement fut surtout pour les Espagnols, quand ils virent, au baise-main du roi, se presser dans la suite de l'ambassadeur des personnages avec des bottes armées d'un éperon d'or ; quelques-uns le portaient à la main. Il fallut apprendre aux curieux que c'était là un ordre de chevalerie, et qu'en Angleterre, quand on n'avait pas encore le droit d'en porter l'insigne au talon, il était d'usage rigoureux de le tenir à la main.

Le baptême du jeune prince fut célébré avec une pompe extraordinaire, et sous cette profusion inouïe de bals, de courses, de banquets, et de présents, tout autre qu'un Anglais eût malaisément démêlé la misère de l'Espagne.

Mais une circonstance particulière recommande pour nous ces fêtes et aujourd'hui encore leur fait une place dans les annales de Valladolid : elles eurent Cervantes pour historien.

Cependant Madrid ne se consolait pas de voir sa jeune fortune si vite condamnée en sa fleur. Elle avait ses partisans auprès de Philippe III, pour qui Valladolid était un exil. Ils ne cessaient d'en représenter le climat comme insalubre, et de parler du beau ciel de Madrid. Quand on crut l'esprit du roi convenablement préparé, un jour qu'il se trouvait loin de Valladolid, dans la province de Paleneia, une députation de l'ayuntamiento de Madrid le surprit à Ampuria et lui exposa que Madrid s'en allait mourir,

s'il ne venait à son secours. On n'eut pas honte d'offrir au roi (ces détails ont leur prix et leur couleur) des sommes considérables et toutes les voitures dont il pourrait avoir besoin pour se transporter à Madrid avec ses ministres et toute sa cour. Le roi résista quelque temps, mais il finit par se rendre, et le départ fut fixé au mois de février 1606. Le 20, il quittait à regret une ville à laquelle il commençait à s'attacher, et que son abandon allait frapper d'une incurable langueur.

De loin en loin, le roi et la reine y revenaient encore, mais en passant et comme on visite une maîtresse délaissée et vers laquelle vous ramène un reste de tendresse. Alors les fêtes renaissaient, mais mélancoliques et courtes.

Le duc de Lerme, qui n'avait pu sauver cette ville qu'il aimait, lui gardait, du moins, une affection filiale. Aussi lorsque, tombé dans la disgrâce de son maître, il dut céder le pouvoir à son propre fils, et que le duc devint le cardinal de Lerme, c'est à Valladolid qu'il se retira, c'est à San-Pablo qu'il voulut dire sa première messe. Il y invita toutes les corporations. Puis il continua à vivre à Valladolid, tranquille, sinon consolé de la perte des honneurs, et il y mourut le 17 mai 1625. Son corps repose encore dans une chapelle du couvent.

Tombé avec lui, son favori à lui, le célèbre Rodrigo Calderon, espérait aussi trouver à Valladolid le repos de ses vieux jours. Mais il n'avait pu mettre le passé

de sa vie sous un chapeau de cardinal, et accusé devant l'inquisition d'avoir cherché à capter par des maléfices la faveur du monarque, il fut condamné à mort. Le spectacle de cette mort fut donné à ses ennemis. Mais les moines reconnaissants du couvent de Porta-Cœli, qu'il avait protégé dans le temps de sa puissance, réclamèrent ses malheureux restes pour les unir à ceux de son père dans une de leurs chapelles.

Je ne m'arrêterai pas à énumérer les édifices dont le règne de Philippe III enrichit Valladolid. Deux jolies fontaines de cette époque, la Dorada et la Rinconada, ornent encore, dans cette ville, deux places secondaires, voisines de la principale.

La royauté, en quittant Valladolid, lui laissa encore trois monuments de sa grandeur passée : l'université, la chancellerie, l'inquisition. Mais ce n'était déjà plus assez pour la retenir dans sa décadence. Quand la ruine commence, rien ne l'arrête; je ne sais quoi de fatal la précipite ou l'entraîne sans retour. La nature elle-même, comme pour donner raison à ceux qui avaient perdu Valladolid dans le cœur du roi, se tourna tout à coup contre elle. Le Pisuerga, cette modeste et pacifique rivière qui semblait ne devoir donner à sa ville que de la fraîcheur et de gais ombrages, le Pisuerga et l'Esgueva débordèrent. Suivirent des années de mauvaises récoltes et de disette. Valladolid se vit en proie à la famine. Les habitants mouraient de faim dans les rues, et lorsque, après trois années désastreuses, la cité renaissait, les deux

rivières se liguèrent de nouveau contre elle. Le Pisuerga couvrit le parapet de son pont, et j'ai lu encore sur le mur extérieur du couvent de Sainte-Thérèse : « Jusqu'ici a monté le Pisuerga, le 4 février « 1636. Que béni soit le saint Sacrement! » L'esprit de la divine fondatrice est tout entier dans cette inscription. Sa grande plume ne l'eût pas tracée autrement.

Qui dira tous les désastres de ces fléaux déchaînés, les édifices renversés, les familles entraînées dans ce gouffre béant? Aux terreurs de cette année, il ne manquait qu'un auto-da-fé, et il eut lieu.

Depuis que les rois ont quitté Valladolid, les événements proprement historiques y deviennent de jour en jour plus rares. L'histoire semble s'être retirée d'elle avec la royauté. Le récit de ses annales particulières n'est plus guère que celui de ses malheurs.

Un rayon de joie brilla pourtant sur elle, lorsque, le 24 janvier 1660, Philippe IV rentra dans ses murs, revenant de conduire à l'île des Faisans l'infante Marie-Thérèse, sa fille, que le traité des Pyrénées faisait reine de France. L'accueil fait à Philippe IV eut un caractère populaire. Les rois étaient devenus rares à Valladolid. Quelques-uns se souvenaient encore des anciennes magnificences. Tant d'édifices inhabités, tant de rues désertes les racontaient encore. Ces rues, tout à coup remplies d'une foule immense, retentirent d'acclamations oubliées. L'ayuntamiento retrouva, pour fêter le roi, son ima-

gination d'autrefois. Courses de taureaux et de bagues, mascarades, cortéges superbes, tout ce qui avait enivré les parents éblouit aussi les enfants. Une de ces fêtes eut sa nouveauté. Les courses de taureaux sont chose si commune en Espagne qu'il ne faut pas s'étonner de voir les têtes s'ingénier pour en varier la forme. On offrit au roi ce qu'on appela depuis *el despeño de los toros*. On amenait le taureau au bord de la rivière, on le plaçait sur un plan incliné d'où on le précipitait dans les flots. Des lutteurs l'attendaient dans des barques ou à la nage, et, armés de piques, ils harcelaient la bête jusqu'à la forcer de monter sur la rive opposée. Là d'autres combattants à pied ou à cheval l'assaillaient de nouveau et lui donnaient la mort ou la contraignaient à se replonger dans l'eau, dernier terme, cette fois, de la lutte et de sa vie.

Dès le 22, tout ce bruit avait cessé, et la ville était retombée dans sa solitude et dans le sentiment de sa déchéance. Ce jour-là, à cinq heures du matin, le roi était reparti, et Valladolid ne pouvait plus se faire l'illusion qu'elle était la capitale de l'Espagne.

Ce pauvre peuple de Valladolid avait un tel besoin d'échapper à ce silence de son actuelle existence que, pour peu qu'on lui offrît une fête, fût-ce un auto-da-fé, il accourait du fond de ses maisons et se pressait autour du bûcher. Où était-il, ce peuple si fier autrefois de son indépendance, et qui, le premier, avait jeté le cri national des comuneros? Les

sanglantes joies du cirque avaient remplacé ces généreuses émotions de la liberté renaissante. Il n'y eut que deux condamnés à mort dans l'auto-da-fé de 1667, mais on y vit comparaître quatre-vingt-sept accusés. Il accourut du monde de toutes les villes voisines, et nombre d'étrangers ne trouvèrent à se loger que sous les portiques de la grande place.

En 1679, on annonce à Valladolid la visite d'un nouveau roi : ce n'était que le pauvre Charles II. N'importe; de Burgos, où il était allé recevoir Marie-Louise d'Orléans, sa femme, il fit dire à Valladolid qu'elle eût à attendre son souverain. Aussitôt toute la ville fut en émoi. Comment faire pour recevoir dignement un tel monarque? On élevait des arcs de triomphe, on renouvelait la façade des maisons, on répétait les chants populaires; tout était prêt, quand on apprit que le roi se rendait directement d'Aranda à Madrid. L'ayuntamiento de Valladolid ne se résigna pas à tout perdre, et voulant au moins sauver l'honneur de saluer le roi, il envoya une députation l'attendre à son passage. Elle revint enchantée de l'accueil qu'elle avait reçu, et l'on décida que puisque les frais en étaient faits, les fêtes auraient lieu. Valladolid se les offrit à elle-même. Mais le roi ne voulut pas qu'on l'accusât d'avoir manqué à sa parole, et onze ans plus tard, un peu tard comme on voit, ce fut à Valladolid qu'il alla attendre sa nouvelle femme, Marianne de Newbourg, qu'il n'avait encore épousée que par procuration, et, le 4 mai 1690, le mariage fut

célèbré dans l'église de San-Diégo. Le programme des fêtes était tout fait; on le suivit à peu de chose près.

Avec Charles II finit en Espagne le règne de la maison d'Autriche. Valladolid ne réclama pas contre le testament du dernier roi, elle fut des premières à reconnaître la dynastie nouvelle. Dès le 30 novembre 1700, elle proclamait Philippe V, et peu de villes, en Espagne, lui demeurèrent plus obstinément fidèles. Vainement l'archiduc lui envoya demander ses clefs. Elle répondit sans s'émouvoir qu'elle les gardait au petit-fils de Louis XIV.

D'abord peu secondé par la fortune, le nouveau souverain de l'Espagne quitta Madrid, où il ne se croyait plus en sûreté, après la bataille de Saragosse, et se retira à Valladolid avec sa famille et les tribunaux. Cette nouvelle surprit la ville au milieu des fêtes d'une pieuse translation. On eût préféré, pour le mieux recevoir sans doute, que le roi attendît quelques jours. Un roi fugitif, c'est de quoi déranger une fête. On se contenta de laisser leur cours aux cérémonies religieuses. Le trentième jour, le roi arriva et alla loger au palais, où il se montra au balcon, portant dans ses bras le chétif héritier de cette couronne si mal affermie encore sur la tête de son père. L'alarme était grande, mais l'arrivée de Vendôme et du maréchal de Noailles, envoyés de France avec quatorze mille hommes, remonta un peu les courages. On leva de nouvelles troupes, on réorganisa

l'armée, et bientôt deux victoires éclatantes forcèrent l'archiduc à se désister de ses prétentions : il s'en consola avec l'empire.

Une nouvelle inondation des deux rivières fut le seul événement qui signala, à Valladolid, le règne de Philippe V. C'était en 1739, on craignit un moment que le pain ne manquât. L'eau passait par-dessus le pont, et c'était par là que les boulangers approvisionnaient la ville. On ne sait ce qui fût arrivé, si un jeune garçon, au péril de sa vie, n'eût traversé le Pisuerga dans une barque fragile, chargée de pain. Le chemin était désormais tracé.

Valladolid ne demandait pas mieux que d'oublier ces funestes souvenirs. Rome l'y aidait, six ans plus tard, le 25 juillet 1745, en canonisant un de ses enfants, Fray Pedro Regalado. Mais la nouvelle de la mort de Philippe V venait presque aussitôt donner un autre cours aux imaginations, et la cérémonie des funérailles remplaçait les réjouissances publiques. C'était toujours une fête. Celle de la canonisation fut remise à l'année suivante, mais la poudre n'attend pas ; et les feux préparés furent employés à solenniser le nouveau règne.

Lorsqu'au mois de mai 1747, on annonça de nouveau les fêtes, l'affluence fut si grande que beaucoup d'étrangers, ne pouvant se loger à Valladolid, s'établirent dans les villages voisins. Ces fêtes durèrent seize jours, neuf jours de fêtes religieuses, sept jours de réjouissances profanes. En 1766, les Trinitaires

ayant eu leur saint à leur tour, les fêtes recommencèrent, aussi éclatantes et non moins longues.

Mais il était dit que l'histoire de Valladolid n'offrirait plus désormais qu'une alternative de fêtes ou de désastres. Le 25 février 1783, l'Esgueva sort de son lit, et alors recommencent les tristes scènes des inondations antérieures. En quelques heures se reproduisirent les mêmes malheurs, les mêmes marques d'un héroïque dévouement. Dans toutes ces occasions, la royauté se souvenait généreusement de son ancienne capitale.

Elle n'était plus depuis longtemps que celle d'une simple province de la monarchie. Elle en prenait courageusement son parti, ne songeant plus qu'à perfectionner l'administration de ses hôpitaux, à organiser la police de ses rues, à mettre l'ordre dans ses finances, à réparer ses anciens édifices, à en élever de nouveaux pour de nouveaux besoins, à ouvrir de nouvelles promenades et à les planter, à étendre le bienfait de l'instruction première, à devenir, en un mot, une ville moderne. L'industrie aussi tendait, chaque jour, à s'y faire sa place plus grande. On vit se relever et refleurir les anciennes fabriques de laine qui avaient été autrefois une des sources de la richesse publique et particulière du pays. Dès la fin du siècle dernier Valladolid avait ressaisi par là une partie de son antique opulence.

La guerre de l'indépendance la surprit et l'arrêta dans ce travail d'utiles réformes et de renaissance

intérieurement commerciale. L'ancien amour pour ses rois était resté au fond de son âme, et aussitôt qu'elle fut informée des graves événements de Bayonne et de Madrid, la ville entière se leva, demandant des armes. Le capitaine-général don Grégorio de la Corte se défiait un peu de cet enthousiasme. Il dut céder cependant et armer cette multitude, qui se répandit par la ville, sous l'étendard de la foi porté par les moines de San Pablo, arrêtant tous ceux qu'elle soupçonnait de tiédeur pour les saints objets de son culte : Dieu, le roi, la patrie, et lançant à toutes volées les cloches de toutes les paroisses. Ainsi fut proclamé Ferdinand VII : c'était en juin 1808.

Le 7 on est averti qu'une division française, sous les ordres du général Lasalle, est entrée à Valencia et va marcher sur Valladolid. Cette nouvelle ajoute à la surexcitation des esprits, et deux mille environ de ces soldats improvisés courent au-devant de l'ennemi. Le capitaine-général eut peine à les suivre, avec ce qu'il avait de troupes et le reste des volontaires. On se rencontra le 12 en avant du pont de Cabezon, où ceux de Valladolid avaient pris position pour défendre le passage du Pisuerga. Mais dès les premiers coups de fusil, les patriotes se débandèrent et repassèrent le pont en désordre. Les uns furent étouffés, les autres noyés. Les troupes régulières furent entraînées par les autres, et le général ramena dans la ville les débris d'une armée qui avait à peine combattu. La terreur y succéda à l'enthousiasme des

jours précédents, et l'évêque intervint pour éviter les horreurs du pillage. Le général Merle, qui commandait la brigade victorieuse, promit d'épargner la ville et tint parole. Il se contenta de désarmer les habitants et d'emmener à Burgos les curés des paroisses et les prieurs des communautés. Le maréchal Berthier approuva ces mesures et se borna de son côté à exiger, avec le serment de fidélité au roi Joseph, des contributions en fourrages et en argent, qui ne furent acquittées qu'en partie. On ne laissa pas même de garnison dans la ville.

Elle se crut délivrée, et, au mois d'octobre, apprenant qu'une junte centrale s'était formée sous la présidence de Florida Blanca, elle reprit courage, illumina pendant trois jours, et de nouveau proclama Ferdinand VII.

Mais, dès le 12 novembre, le bruit ayant couru que les Français revenaient, on ne vit sur les chemins que gens qui fuyaient, surtout des moines, des nonnes, des prêtres, des mères même avec leurs enfants dans les bras. La pluie n'arrêtait pas les fuyards. Le 13, en effet, sur le soir, quelques centaines de cavaliers entrèrent dans la ville, en bon ordre, mais pour en sortir le lendemain. Pendant tout le reste de la guerre, Valladolid se vit ainsi sillonnée de troupes de passage, mais qui toutes en emportaient quelque chose.

Enfin Napoléon lui-même y parut le 6 janvier 1809. Cette grande figure eût manqué à ce long défilé de rois qui est toute l'histoire de Valladolid, mais où avaient

passé Pierre le Cruel, saint Ferdinand, Alphonse le Sage, Ferdinand et Isabelle, Charles-Quint, Philippe II. Napoléon eut son front souriant, et donna à la ville, dans le champ de Mars, le spectacle d'une revue de vingt-quatre mille hommes. Parmi toutes les fêtes qui avaient fait accourir jadis à Valladolid toutes les populations du voisinage, celle-ci ne dut pas être la moins brillante. Napoléon repartit le 17, brusquement comme il était venu, laissant derrière lui Berthier, que remplaça Bessières.

Valladolid garda quatre ans ses hôtes incommodes, les aimant peu, mais les supportant, et assistant avec une froide curiosité aux fêtes qu'ils se donnaient à eux-mêmes, plus patiente si les vivres eussent été moins rares.

Mais, le 3 juillet, on apprend tout à coup, dans des placards apposés par une main mystérieuse, la victoire d'Arapiles, et la ville entière s'éveille, tenue en bride cependant par la présence de la garnison. Des mouvements de troupes, des passages de convois, des préparatifs de défense, tout confirme une grande nouvelle, tout annonce, en effet, que la face des choses est changée. Le 29, la garnison se retira, laissant pour protéger sa retraite un millier d'hommes, qui eux-mêmes passent les derniers, et font sauter le pont derrière eux. Et le jour suivant, entrait à Valladolid, par cette même porte de Santa-Clara, qui avait donné passage aux Français, Wellington en personne, dernière figure de l'héroïque galerie. Val-

ladolid, en le recevant, se ressouvint de ses anciennes pompes; mais il ne fit que traverser la ville, et une fois encore les Français reparurent, une fois encore à leur tour remplacés par Wellington. Nouvelle apparition aussi courte que la première, et le 13 septembre la constitution de 1812 fut librement proclamée au milieu des fêtes.

Le mois suivant, c'était de nouveau le tour des Français, et la ville reconquise eut à recevoir garnison et à payer rançon. L'année d'après, au mois de mai, le roi Joseph y vint recevoir les froides félicitations des autorités; mais, le 2 juin, il en sortait pour ne plus y revenir.

A cette figure si anglaise de Wellington, j'aime assez que les circonstances opposent ce type si castillan de Castaños. Il m'a été donné de les voir l'un et l'autre, mais vieillis, appesantis et comme déjà figés dans leur gloire européenne. Je vois encore milord duc allant lentement à cheval, dans les rues de Londres, en redingote du matin et suivi d'un seul domestique. Rapetissé par les années, il avait la tête inclinée et le menton dans la poitrine. Cette puissante tête semblait fléchir sous le poids de deux générations qui avaient ajouté un grand siècle à l'histoire de son pays : grand Anglais plutôt que grand homme. L'autre duc était petit aussi, et il est resté dans ma mémoire sous l'uniforme blanc du régiment dont il avait jadis été le colonel : c'est une coquetterie que se permettent encore, en Espagne, les

hommes de guerre parvenus au grade le plus élevé. Le duc de Baylen avait gardé dans les yeux le feu de ces bons mots qui petillent encore d'un bout de la Péninsule à l'autre, et qui passeront, je le crains, dans la postérité, pour plus authentiques que ses victoires. Enfin, si j'ose dire toute ma pensée, Wellington et Castaños sont deux héros de taille moyenne, et de ceux que la Providence semble choisir exprès dans la seconde ligne, comme pour mieux témoigner que c'est bien de sa main que partent les grands coups qu'ils frappent.

Si Valladolid avait montré de l'enthousiasme au général Wellington, ce fut du délire qu'elle eut pour Castaños. Il ne craignit pas de compromettre cette popularité, en prenant tous les moyens pour rétablir l'ordre, et pour arrêter, par la menace des peines les plus sévères, la persécution déchaînée. Quand il partit pour Burgos, il fut remplacé par Labisbal. La bataille de Vittoria termina cette page de l'histoire d'Espagne qui est devenue l'histoire du monde.

Dans les événements qui suivirent, Valladolid eut sa part des réactions qui accompagnent et qui dénaturent les révolutions les plus légitimes. Comme le reste de l'Espagne, elle accueillit avec enthousiasme la constitution de 1820. Elle la fit graver sur une table de marbre, et le jour où cette table fut présentée au peuple, ce fut le comte de Montijo, alors capitaine-général, qui déchira le voile.

Tout ce qui suit appartient à l'histoire contempo-

raine, et je ne veux y signaler qu'un grand fait : c'est l'inauguration du chemin de fer qui, en venant frapper à la porte de Valladolid, a fait que son histoire particulière, après s'être perdue dans celle de l'Espagne, va devenir désormais un modeste chapitre de celle de l'Europe.

II

LE LOGIS DE CHRISTOPHE COLOMB

Lorsque je demandai, en arrivant à Valladolid, la maison où était mort Christophe Colomb, on me conduisit au palais du duc de Veragua. Certes je savais que c'était le titre qu'avaient reçu et que portent encore les descendants de l'illustre Génois. Mais au mois de mai 1506, époque à laquelle s'éteignit le grand amiral des Indes, il avait trop inutilement lutté contre le mauvais vouloir doucereux de Ferdinand pour reposer dans un palais sa tête fatiguée. Est-ce à dire cependant qu'il soit mort dans une auberge, comme paraît le croire le plus récent, le plus sympathique et le plus complet de ses historiens? Je serais tenté de penser que M. Roselly de Lorgues s'est mépris sur le vrai sens du mot *posada* qui, en espagnol, signifie purement un logis quelconque, aussi bien qu'une hôtellerie. Je croirais volontiers que, dans les derniers jours de sa vie, Christophe Colomb n'habitait ni une auberge, ni un palais, mais quelque maison modeste qui lui avait été attribuée par l'État ou par la cité comme grand

amiral des Indes, et que ses descendants se hâtèrent d'acheter plus tard et qui, avec le temps, devint un palais et le leur. Et voilà comment je me trouvai devant le palais des Veragua qui n'était autre cependant que l'humble logis où leur illustre aïeul avait rendu à Dieu cette âme grande comme le monde.

La tradition a pieusement gardé le souvenir de la chambre où il mourut, et c'est là tout d'abord que me conduisit un vénérable chanoine qui habitait cette partie de la maison et auquel j'avais été recommandé par mon ami le poëte don Gaspard Bono Serrano. Il ne pouvait me donner une meilleure preuve de sa bonne volonté, car, ainsi que Christophe Colomb lui-même, il souffrait de la goutte. Rien de plus simple que la petite chambre où il tint à m'accompagner. Il me fit remarquer un petit trou dans le plancher. C'était par là, disait-on, que l'amiral s'était réservé une communication avec sa mule et qu'il surveillait ceux qui prenaient soin d'elle. Rien n'est indifférent dans l'histoire. Je me rappelai alors qu'en 1494 une ordonnance royale ne permettait qu'au clergé et aux femmes l'usage des mules dont l'abus avait fait négliger en Castille la reproduction des chevaux. Christophe Colomb, s'apercevant que ses réclamations écrites demeuraient le plus souvent sans réponse et n'obtenaient rien du roi, se décida à se rendre à la cour et fit demander par son fils Diégo la permission de se servir d'une mule sellée et bridée. On n'osa le lui refuser, et quoique ses

infirmités lui eussent rendu alors le voyage impossible, il est à croire que plus tard il profita de la licence, et cette mule qu'il ne perdait pas de vue était sans doute celle qui l'avait porté à Valladolid.

Une fois établi dans cette humble chambre, une vraie cellule, Christophe Colomb se sentit en face de la mort. Il déposa entre les mains du notaire de la cour le testament qu'il avait écrit quatre ans auparavant; puis, à l'exemple de la reine catholique, qu'il avait tant aimée, et qui, seule de tous les souverains de l'Europe, à cette époque, l'avait compris et soutenu, il revêtit l'habit du tiers ordre de Saint-Dominique. Il demanda lui-même l'extrême onction, ayant à ses côtés ses deux fils et ses serviteurs, et il la reçut les yeux attachés sur les fers qu'il avait portés et qui depuis le suivaient partout. « J'ai toujours vu ces fers « dans sa chambre, dit son fils Diégo, dans l'histoire « qu'il a écrite de sa vie, et il voulut qu'ils fussent « ensevelis avec ses os. » Il mourut simplement et saintement, répondant lui-même à toutes les paroles du sacrement, « et ses derniers mots, dit encore son « fils, furent ceux-ci: *In manus tuas, Domine, com-* « *mendo spiritum meum.* »

III

CERVANTES A VALLADOLID

Juste un siècle plus tard, Cervantes arrivait, et, comme Christophe Colomb, de Séville à Valladolid, et n'en déplaise à la hautaine mémoire du connétable don Alvar de Luna, c'était Cervantes d'abord, et lui surtout, que je cherchais. Je savais qu'il y avait subi une des grandes épreuves de sa vie, et que plus d'une fois il y avait placé la scène de ses écrits. J'espérais donc l'y retrouver lui-même un peu plus qu'ailleurs.

La naissance de l'infant qui devait être un jour Philippe IV, arrivée le 8 avril, vendredi saint de l'année 1505, avait amené à Valladolid Philippe III et sa cour. Cervantes y vint vers la même époque, les uns disent pour régler d'anciens comptes, les autres pour réclamer le prix de ses services, et un emploi qui l'aidât à vivre honnêtement avec sa famille. A défaut de la main qui venait, cette même année, de signer le *Don Quichotte*, il pouvait montrer celle qui avait été mutilée à Lépante. Nous verrons plus tard qu'au lieu d'un emploi, il ne trouva que la prison et un procès criminel.

Ce fut peut-être à titre de réparation qu'on le chargea d'écrire la relation des fêtes qui eurent lieu à l'occasion de la naissance de l'infant et des relevailles de la reine. On a douté de l'authenticité de ce document. J'y croirais, moi, précisément par les raisons qui en ont fait douter, et surtout à cause de la simplicité du ton. Il n'y a qu'un homme de génie pour dire les choses si simplement. Un autre eût saisi l'occasion de faire du pathos. Je croirais volontiers aussi à un autre motif que l'on en donne en Espagne. Parmi les beaux esprits qui se trouvèrent alors à Valladolid, on nomme Gongora, et on lui attribue sur ces brillantes fêtes, dont l'éclat cachait mal la misère du pays, un sonnet très-piquant qui se termine ainsi : « Nous restâmes « pauvres, Luther riche, et l'on donna le soin d'écrire « ces exploits à Don Quichotte, à Sancho et à son âne. »

Que cachent ces trois noms, célèbres de la veille, sinon celui de Cervantes?

Mais qui est donc Luther? apparemment cette suite de six cents Anglais qui accompagna à Valladolid l'ambassadeur d'Angleterre, venu pour ratifier la paix.

Je trouve dans la relation, à l'occasion de cette ambassade, un trait qui mérite d'être relevé :

« Au moment où elle allait quitter la Corogne, don « Blasco de Aragon (le commandeur de l'ordre de « Saint-Jean), prévenu qu'il y avait dans la suite de « l'ambassadeur des bibles traduites en langage cas- « tillan et imprimées en Hollande, et en ayant informé

« l'amiral, celui-ci dit à celui qui avait apporté ces « bibles et à tous ceux de sa suite qu'il ferait livrer au « saint Office de l'inquisition quiconque il saurait « avoir des livres prohibés, et les avertit sévèrement « de ne donner lieu à aucun scandale ni à aucun « mauvais exemple, parce qu'autrement il les ferait « châtier; et celui qui avait les bibles assura les avoir « renvoyées sur les navires. »

Lord Howard se conduisit en homme de tact et de jugement. Mais voyez comme, dès 1505, perçait déjà le missionnaire anglais! Il n'y a ici à s'étonner que d'une chose, et qui est à l'honneur de la foi catholique de l'Espagne, c'est que, depuis plus de trois siècles que les bibles protestantes ont fait leur apparition en Espagne, elles y aient fait si peu de chemin.

Je trouve dans les œuvres de Cervantes un autre souvenir de son passage à Valladolid et du séjour qu'il y fit à cette époque. Qui n'a lu dans ses *Novelas ejemplares* la Gitanilla de Madrid, ce récit enlevé où Cervantes raconte la vie des Bohémiens avec une poésie dont nul avant lui n'avait animé ce sujet, et que nul n'y a portée depuis au même degré? Là il se souvient de ce baptême de l'infant, auquel il assistait, le 28 mai, au couvent de Saint-Paul, et des relevailles de la reine qui eurent lieu, le 31, à Saint-Laurent, pour faire célébrer le second de ces événements à sa piquante héroïne. C'est à Madrid, dans la rue de Tolède, que la scène se passe :

« Ayant fini de danser, Préciosa dit : — Donnez-
« moi quatre cuartos, et je vous chanterai à moi seule
« un très-joli *romance*, lequel raconte comme quoi,
« à Valladolid, la reine notre dame doña Margarita
« s'en alla entendre, à San Llorente, sa messe de
« relevailles. Je vous répète que c'est un romance,
« composé par un poëte de renom, comme qui dirait
« un capitaine de bataillon. A peine eut-elle parlé,
« que tous ceux qui faisaient cercle autour d'elle s'é-
« crièrent à la fois : — Chante-le, Preciosa. Voici
« mes quatre cuartos; et les cuartos commencèrent à
« grêler sur elle, si dru que la vieille n'avait pas assez
« de mains pour les ramasser.

« Et la gitanilla commença ainsi :

« A sa messe de relevailles sortit la plus grande
« reine de l'Europe, par le nom et par la valeur, un
« riche et admirable joyau.

« Comme elle ravit les yeux, ainsi ravit-elle les
« âmes de tous ceux qui regardent et admirent sa
« piété et sa magnificence.

« Et pour faire voir qu'elle est une partie du ciel
« descendue sur la terre, d'un côté elle mène le soleil
« d'Autriche, de l'autre la tendre aurore. »

Jusqu'ici l'on peut encore comprendre. Le soleil, c'est le nouveau-né qui sera Philippe IV; l'aurore, c'est notre reine future, Anne d'Autriche. Mais une fois lancé dans les sphères lumineuses, Cervantes s'y noie, et nous l'y laisserons, sans chercher à deviner derrière chaque étoile qu'il décrit le nom plus humble

qui s'y cache. Preciosa chante en vers, et Cervantes écrivant en vers n'est pas toujours Cervantes.

Revenons à sa prose. Il y a, à l'extrémité de Valladolid, cette vaste place appelée le Champ de Mars. Là s'élève cet immense hôpital dans lequel sont venus se fondre successivement tous les autres hôpitaux de la ville. On le nomme l'hôpital de la Résurrection, parce que dans l'origine il avait pris la place d'une maison mal famée, et que l'on voulut montrer, dit un historien, la grâce renaissante là même où Dieu avait été tant offensé. Mais nous avons déjà dit cela.

C'est dans cet hôpital que Cervantes a placé la scène de son admirable dialogue entre les deux chiens Scipion et Berganza. Au lieu de chercher dans l'hospice le lit (où tant d'autres depuis se sont succédé) de ce pauvre Alferez derrière lequel les deux chiens s'étaient arrangés sur une vieille natte, ne se sachant pas écoutés, j'ouvris les *Nouvelles* et me donnai sur place cette amusante comédie. On m'en permettra bien une rapide analyse :

C'est Berganza qui commence; Scipion parlera le lendemain, si ce don de la parole qui leur est accordé, à leur grand étonnement, doit encore leur être permis. En attendant, il ne fait guère que donner la réplique. Mais ce n'est pas un simple écouteur, un confident de tragédie. Il dit son mot à propos, et ses réflexions pleines de sens jettent du naturel, de la variété et de la vie dans le dialogue.

Berganza raconte son histoire. Il est né à Séville.

A ce mot de Séville, je dresse l'oreille, comme le pauvre Alferez de l'hôpital. Que de fois n'avais-je pas passé devant ces abattoirs où Berganza eut son premier maître, et sous cette porte de la *Carne* par où il entrait dans la ville, portant de la part de celui-ci quelque morceau de choix à son Isabelle!

N'osant pas se montrer un jour qu'il avait été dévalisé, il se sauva derrière le faubourg de San-Bernardo qui est tout à côté des abattoirs et qui est encore à peu près tel que Cervantes le décrit, sauf cependant la station du chemin de fer, qui ne tardera pas, sans doute, à lui donner une autre figure.

Là Berganza arrive au milieu d'un troupeau où le hasard le fait chien de berger. Il ne tarde pas à apprendre que les vrais bergers ne ressemblent guère à ceux des pastorales; l'observation est piquante, sous la plume de l'auteur de la *Galatée* et de l'épisode de Basile dans le *Don Quichotte*.

« Dans le silence et la solitude de mes siestes, je « considérais, entre autres choses, qu'il n'y avait « rien de vrai dans ce que j'avais ouï raconter de la vie « des bergers, de ceux du moins que la dame de mon « premier maître trouvait dans certains livres, quand « j'allais chez elle, qui, tous, parlent de bergers et « de bergères, disaient que leur vie se passait à « chanter et à jouer de la guitare, de la viole, de la « musette, du rébec, de la cornemuse et autres in- « struments extraordinaires, etc. »

Berganza trouva, en effet, très-différente la vie que

menaient ses nouveaux maîtres. « S'ils chantaient, « reprend-il, ce n'étaient pas des chansons harmo- « nieuses et faites avec art, mais un *Gare au loup!* « *Où va Juanica?* et autres choses pareilles; et cela « non pas au son du rebec ou de la musette, mais au « bruit d'une houlette choquée contre une outre, en « s'accompagnant de castagnettes placées entre les « doigts, etc. » Et le bon chien, faisant de l'idylle à sa manière, raconte les tours que les bergers font à leur maître, idylle réaliste, qu'écrivait de son côté, presque à la même date, le malicieux auteur de notre *Avocat Pathelin.*

Comme Scipion et Berganza, je faisais, à part moi aussi, mes réflexions sur ces livres que le premier avait entendu lire à la dame de la porte de la Carne, et j'admirais ici dans Cervantes le rare bon sens qui ravit le lecteur de *Don Quichotte,* étonné de voir l'auteur de *Galatée* reprendre contre les pastorales de son temps la même guerre qu'il avait si vivement poussée contre les romans de chevalerie.

Berganza, qui était un chien honnête, se fatigua bientôt de suivre des coquins, et prit la clef des champs. L'amour du pays le ramène à Séville, où il entre au service d'un riche marchand. Le marchand a deux fils dont le chien porte les livres à l'école. Il avait appris ce métier chez son premier maître. Ce talent le rend populaire parmi les écoliers. Mais il trouble la leçon, et on le prie de rester au logis. Après avoir mené cette vie studieuse, il ne trouva aucun charme à gar-

der la maison, attaché à la porte. Il y eût encore gagné de bons moreaux, s'il eût voulu fermer les yeux sur les intrigues amoureuses dont le Zaguan était témoin, la nuit. Mais, nous l'avons dit, Berganza était un chien honnête. Il y gagna des coups et serait mort de faim s'il n'eût déserté. Il emporta de chez son dernier maître cette profonde observation :

« La coutume et le génie des marchands de Séville, « comme de ceux de bien d'autres villes, est de faire « montre de leur crédit et de leur opulence, non dans « leur personne, mais dans celle de leurs enfants... « Comme ce serait merveille qu'ils pensassent à autre « chose qu'à leurs traités et contrats, ils sont modestes « en ce qui les concerne. Mais comme l'ambition et « la richesse meurent d'envie de se produire, elles « éclatent sur les enfants. Ils les entretiennent et « les posent, comme s'ils étaient les fils de quelque « prince. Il y en a même qui leur achètent des titres « et qui leur attachent sur la poitrine les signes qui « distinguent les gens de qualité de la multitude. »

Cette fois encore le hasard attendait Berganza à la porte du maître qu'il venait de quitter, dans la personne d'un alguazil qu'il avait connu à l'abattoir, et qui comprit, du premier coup d'œil, tout le parti que, dans son état, il pouvait tirer d'un chien honnête. Mais l'alguazil était moins honnête que le chien, et celui-ci ne fut pas longtemps à s'apercevoir que la police est souvent servie par des coquins pires que ceux qu'elle a mission de réprimer. Son maître s'était fait à bon

marché la réputation d'un héros. Voici à quelle occasion. Il avait, un jour, mis l'épée à la main contre six fameux bandits, « et les mena ainsi, dit Berganza, « depuis la porte de Jerez jusqu'aux marbres du col« lége de Maëse Rodrigo, c'est-à-dire plus de cent « pas ».

Arrêtons-nous devant ces marbres. S'il y avait eu quelque part, à Rouen, devant un édifice public, cinq ou six colonnettes de marbre, dont le grand Corneille eût parlé dans un passage du *Menteur*, croyez-vous que personne au monde eût osé y toucher? Eh bien! il y avait à Séville, des deux côtés de la porte du collége qui porte encore le nom de Maëse Rodrigo, qui est aujourd'hui encore le séminaire de l'archevêché, des colonnettes de marbre que j'y ai saluées pendant des années. Un beau jour, revenant de France, je ne les vis plus. Qui donc avaient-elles gêné et comment pouvaient-elles gêner quelqu'un? Elles étaient sur un trottoir, dans une place. Lorsque je demandai ce qu'elles étaient devenues : «Elles gênaient, « me répondit-on. Cherchez bien, on en trouvera peut« être quelque débris servant de borne à l'angle d'une « rue. » Il y en a une du moins que j'ai aidé à mettre en lieu honorable et sûr, payant ainsi ma dette à Cervantes.

En quittant l'alguazil, et il le quitte sur un trait superbe, Berganza s'échappe par une brèche de la muraille romaine qui certes, depuis Cervantes, n'a pas été relevée, et il court d'une traite jusqu'à Mairena,

un joli village au milieu des champs, où se tient, aujourd'hui encore, une foire célèbre, moins fréquentée depuis que Séville en a institué une, populaire en naissant, et depuis qu'un chemin de fer mène en moins d'une heure, vingt lieues plus loin, à celle de Cordoue.

Or, il y avait à Mairena une compagnie de soldats qui allait s'embarquer à Carthagène. En Espagne, comme en France, le tambour est un personnage ingénieux, doué de toute sorte de talents aimables. Celui de cette compagnie avait connu l'alguazil, et il reconnut Berganza. L'homme et le chien s'entendirent à première vue, et le dernier s'engagea dans la compagnie, décidé à la suivre en Italie, en Flandre, partout où elle irait. Rien ne fait mieux connaître que les allures de cette compagnie ce que c'était alors qu'une armée et ce qu'on y ramassait d'aventuriers de toute espèce. Chaque soir, en arrivant à la couchée, le tambour dressait un théâtre où il battait monnaie avec les menus talents de son chien qui ne haïssait pas trop ce genre de vie où sa vanité trouvait d'ailleurs son compte.

Dans une de ces occasions, Berganza rencontre une sorcière qui lui apprend, avec mille précautions et autant de détours, qu'il n'a pas toujours été chien, et que né d'une sorcière fameuse, il est en naissant devenu ce qu'il est, lui et un autre qui ne peut être que Scipion. Et tout cet épisode est peint de couleurs si vives et si énergiques que l'on sent qu'à l'époque

où Cervantes écrivait, la sorcellerie avait encore bien des croyants. Rien ne le prouve mieux que le fait que nous allons rapporter.

« Pendant que Cervantes, dit Navarette dans la « Vie de ce grand homme, cherchait, sous la protec- « tion du cardinal-archevêque de Tolède et inquisi- « teur général, à déraciner de si pernicieuses idées « avec les armes de la satire et de la raillerie, le « docte Pedro de Valence adressait à cet illustre pré- « lat un fameux discours sur les menées des sorciers, « où, par des arguments catholiques et avec une phi- « losophie judicieuse, il démontrait la supercherie « et la fausseté de ces extravagances et les dangers « sérieux qu'il y avait à les publier et à les mettre « au jour, à cause du scandale et du mauvais exemple « qui en résultaient. »

L'épisode des sorciers finit par un affreux scandale, au milieu duquel Berganza, menacé de mort, prit la fuite et ne s'arrêta qu'aux environs de Grenade, et dans un campement de bohémiens. Les gitanos sont encore nombreux dans ce royaume. Ils l'étaient bien autrement encore à l'époque de Cervantes. C'était là une bonne occasion pour les peindre, mais inutile après la délicieuse nouvelle dont *Preciosa* est l'héroïne. Berganza glisse donc sur cet épisode de ses aventures, en chien qui a lu la *Gitanilla de Madrid.* Il échappe aux mains qui le retiennent, et se jette dans la huerta d'un Morisque qui le reçoit bien.

C'était l'époque où les Morisques venaient d'être

bannis de l'Espagne, et l'on est bien aise d'avoir l'opinion de Cervantes sur cette grande mesure. Après les funestes conséquences qu'elle eut pour ce pays, il est aisé de trouver après coup de fortes raisons pour la combattre. Mais quand on voit un esprit aussi libre de préjugés prendre fait et cause contre les bannis, on se demande quelles devaient être les fureurs du populaire.

Voici d'abord comment il peint ces malheureux. Évidemment c'est Cervantes qui parle par la voix de Berganza :

« Je restai avec lui plus d'un mois, non par goût « pour la vie que je menais, mais pour étudier celle « de mon maître, et par la sienne, celle de tous les « Morisques qui habitent l'Espagne. Ah! que de « choses et quelles choses je pourrais te dire, ami « Scipion, de cette canaille, si je ne craignais que « deux semaines n'y suffisent pas! Et s'il y fallait les « détails, je ne finirais pas en deux mois. Il me faut « cependant en dire quelque chose, et entends au « général ce que je vis et notai au particulier de cette « bonne race. Ce sera merveille si, dans le grand « nombre, il s'en trouve un qui croie sincèrement à « la bonne loi du christianisme. Leur unique préoc- « cupation est de frapper et tenir caché de l'argent « monnayé. Et pour atteindre ce but, ils travaillent « et ne mangent pas. Dès que le réal tombe en leur « pouvoir, à moins qu'il ne soit simple, ils le con- « damnent à une prison perpétuelle et à une obscurité

« éternelle. De telle sorte que, gagnant toujours et ne « dépensant jamais, ils rassemblent et entassent une « grande partie de tout l'argent qui existe en Espagne. « Ils en sont la tirelire, les pies, les belettes, la ver« mine. Ils ramassent tout, ils cachent tout, ils dé« vorent tout. Il faut considérer qu'ils sont très« nombreux et que, chaque jour, ils gagnent et « cachent peu ou beaucoup, et qu'une fièvre lente « épuise la vie, aussi bien qu'un coup de soleil. « Parmi eux la chasteté n'existe pas; ni eux ni elles « n'entrent en religion, tous se marient, tous multi« plient; une vie sobre rend la génération plus « féconde. Ils ne sont décimés ni par la guerre, ni « par aucun exercice qui les épuise. Ils nous volent « tout à leur aise, et avec les fruits de nos héritages « qu'ils nous revendent, ils se font riches. Ils n'ont « pas de domestiques, et s'en servent tous à eux« mêmes. Ils ne dépensent rien pour l'éducation de « leurs enfants; ils ne connaissent d'autre science « que celle de nous voler. »

Berganza se borne à montrer sur quoi se fonde l'opinion de Cervantes. La conclusion, c'est Scipion qui la tire. Sous l'apparente modération du langage, on sent une sourde menace qui ne tardera pas à éclater sur cette race maudite : « On a cherché le remède « à tous les dangers que tu as signalés et esquissés. « Tu en tais plus encore et de plus graves. Jusqu'à « présent, on n'a pas encore trouvé le remède qui « convient; mais notre république a de sages et vigi-

« lants serviteurs qui, considérant que l'Espagne « renferme et nourrit dans son sein autant de vipères « que de Morisques, trouveront, avec l'aide de Dieu, « à tant de maux un remède certain, rapide et sûr. « Continue. »

De ce dernier maître, Barganza passe à une troupe comique. Pour un chien qui avait amusé les paysans dans les granges, c'était de l'avancement. Rien de trop remarquable dans cet épisode. Il y a cependant certaine lecture de comédie où les auteurs de nos jours pourraient apprendre, une fois de plus, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

On a dit que la poésie menait habituellement son homme à l'hôpital. Est-ce pour ne pas faire mentir le proverbe que Berganza arrive en droite ligne du théâtre à la Résurrection? Mais que de matière encore à l'observation! Ce ne sont pas seulement des malades que l'hôpital recueille, mais tous ces blessés de la vie que l'inconduite ou les illusions ont jetés dans la misère. Si l'on demandait à chacun des malheureux qui peuplent un hospice l'histoire de sa vie, que d'inventeurs en tous genres, que d'alchimistes, que de poëtes incompris, que de faiseurs de plans imaginaires! Ce sont du moins les quatre variétés de l'espèce que Berganza trouve dans quatre lits de l'hôpital, et les quatre portraits semblent d'hier. Ici Berganza reçoit une leçon; il ne savait pas encore qu'il est permis d'observer, qu'on peut même, à ses risques et périls, enterrer ses observations dans un

livre, lequel n'est lu que de trois ou quatre personnes, mais qu'à les porter à l'oreille de l'autorité, on court le risque d'être mal reçu. C'est ce qui lui arriva chez le corrégidor. Il est vrai que là Berganza, voulant parler, ne put qu'aboyer, et le plus bienveillant des corrégidors, s'appelât-il Turgot ou Malesherbes, n'est pas tenu de faire droit au meilleur mémoire écrit dans cette langue.

Revenu à l'hôpital en se frottant les côtes, le pauvre chien fit pour parler de nouveaux essais qui, cette fois, lui réussirent. Ce dialogue en est la preuve. Je doute cependant qu'il fût tenté de renouveler ses démarches en faveur de l'humanité souffrante. Quant à reprendre la forme humaine qu'une jalouse sorcière lui avait ravie à sa naissance, était-ce bien la peine? Berganza avait vu de trop près l'espèce humaine pour hésiter longtemps sur la question de savoir lequel valait mieux d'être homme ou d'être chien; d'ailleurs, il ne pouvait avoir oublié ce que lui avait dit celui qui lui avait révélé le mystère de sa destinée :

« La fin de la Camacha arriva, et, la dernière heure « de sa vie étant venue, elle appela ta mère et lui « dit comment elle avait métamorphosé ses fils en « chiens, à cause de je ne sais quelle querelle qu'elle « avait eue, mais qu'elle ne s'en inquiétât pas; qu'ils « reviendraient à leur état naturel quand ils y pen- « seraient le moins, mais que ce ne serait pas avant « qu'ils eussent vu de leurs propres yeux un pouvoir

« énergique renverser les orgueilleux élevés sur le « faîte et un bras assez puissant pour faire relever les « humbles abattus. »

Mais que de fois il avait vu cela! c'est ce qui se voit tous les jours, et ils étaient encore chiens. Cette remarque judicieuse est de Scipion, qui parle peu, mais toujours à propos, et qui, pour sa part, aime mieux rester chien et l'avoir toujours été que d'avoir eu une sorcière pour mère.

Cervantes n'a jamais dit si le lendemain Scipion avait pu, à son tour, raconter ses aventures; mais ce premier récit ne suffit-il pas pour que l'on puisse dire que les chiens en Espagne ont eu leur Gil Blas?

Mais ce ne sont plus les créations de son génie, c'est Cervantes lui-même que nous allons retrouver à Valladolid; la maison où il s'abrita avec sa famille existe encore, et je l'ai vue. J'ai passé, dans le quartier du Rastro, en face du petit pont de bois de l'Esgueva, le seuil de cette maison qu'avait touché le pied de l'auteur du *Don Quichotte*. Je suis entré dans cet humble logis où il a écrit et souffert. J'y trouvai vivant encore le souvenir d'un drame que le moment est venu de raconter; mais montrons d'abord la scène et nommons tous les personnages. J'écris sur des documents de l'époque, encore inédits.

La maison appartenait alors à Juan de las Navas et contenait cinq ou six habitations distribuées entre un rez-de-chaussée, un premier étage et un second.

Au rez-de-chaussée, une taverne; au premier, une habitation principale occupée par Luisa de Montoya, veuve de Garibay, le chroniqueur des provinces basques, avec ses deux fils Estéban et Luis et sa fille Luisa. Dans une seconde habitation du même étage et située au-dessus de la taverne vivait Cervantes, alors âgé de cinquante-sept ans; avec lui demeuraient :

Catalina Palacios Salazar, sa femme;

Isabel de Saavedra, sa fille naturelle, âgée de vingt ans;

Andrea, sa sœur, âgée de plus de cinquante ans, deux fois veuve, avec sa fille Constanza de Ovando, âgée de vingt-huit ans;

Magdalena de Sotomayor, une autre sœur, mais d'un autre père, non mariée et dévote, une *beata;*

Enfin, Maria de Ceballos, sa servante.

Dans les différents logis du second étage vivaient : Juana Gaitan, âgée de plus de trente-cinq ans aussi, veuve du gracieux poëte Pedro de Lainez, grand ami de Cervantes qui l'a introduit dans sa *Galatée* sous le nom de Damon;

Catalina de Aguilera, sa nièce, âgée de vingt ans et non mariée;

Maria de Argomeda y Ayala, veuve et âgée de plus de trente-cinq ans;

Doña Luisa de Ayala, sa sœur, âgée de vingt-deux ans et non mariée;

Rodrigo Montero, un gentilhomme du duc de Lerme;

Geronima de Sotomayor, sa femme, âgée de vingt-trois ans.

Était-ce au premier ou au second ou entre deux? Mais il y avait encore Maria Ramirez, une veuve avec sa mère et des enfants en bas âge.

La maison avait encore une sorte de troisième étage où demeurait Isabel de Ayala, veuve du docteur Espinosa, âgée de plus de quarante ans.

Or, il y avait alors, à la suite de la cour de Philippe III, un gentilhomme de Navarre appelé don Gaspar de Ezpeleta, nom encore très-honorablement porté dans cette province. Don Gaspar était un galant cavalier, grand amateur de joutes et de tournois. Dans la soirée du 27 juin 1605, au moment où il allait passer le petit pont de l'Esgueva, un homme armé lui barra le passage. On dégaîna, et le Navarrais, grièvement blessé, se traîna en criant au secours vers les maisons voisines. Luisa de Montoya entendit les cris et pressa son fils de descendre. Celui-ci descendit avec une lumière, et ayant appelé Cervantes qui était déjà couché et qui se hâta de se relever, ils trouvèrent le blessé qui, une épée dans une main, un écu dans l'autre, perdait son sang et essayait de monter. Ils l'y aidèrent et le firent entrer dans le logis de doña Luisa, où il fut couché et assisté le mieux que l'on put, et où il mourut dans la matinée du 29.

Le gentilhomme étant connu, l'événement fit du bruit et la justice s'empara de l'affaire. Un alcade de cour, le licencié Cristobal de Villaroel, fut commis à

l'enquête. Le premier témoin entendu fut Cervantes, chez lequel avaient été déposés les vêtements du blessé, et qui déclara ce que nous venons de dire, ajoutant qu'il ne savait rien de l'agression ni de la cause de la querelle. On eut cependant quelques indices que la galanterie n'avait pas été étrangère au meurtre, et qu'il y avait eu rivalité d'hommages soit auprès de la nièce ou de la fille de Cervantes, soit auprès de quelqu'une des dames qui habitaient le second étage. Ce fut assez pour que l'on crût devoir arrêter quelques personnes, et dans le nombre Cervantes lui-même, sa fille, sa nièce et celle de ses sœurs qui était veuve. On les interrogea le 30, et, d'après leurs réponses, quelques soupçons se portèrent sur deux étrangers qui fréquentaient la maison. On demanda, en effet, à ces dames pour quel motif étaient reçus chez Cervantes don Hernando de Toledo, seigneur de Cijales, et un Portugais du nom de Simon Mendez; à quoi elles répondirent que le premier avait des affaires avec Cervantes depuis l'époque de leur commun séjour à Séville, et que le second était également avec lui en rapport d'intérêts. Andrea ajouta que son frère avait d'autres relations de même nature.

Ces interrogatoires ne paraissent avoir laissé aucune impression fâcheuse sur le compte du grand écrivain, car, peu de jours après, on lui permit de donner caution et de sortir de prison ainsi que sa fille, sa sœur et sa nièce. Celles-ci avaient reçu leur logis pour prison. Bientôt même on leur laissa toute liberté, et

le 9 juillet Cervantes, sur sa demande, se dessaisit des vêtements de don Gaspar Ezpeleta qui lui avaient été donnés en garde.

Le procès en resta là; mais précisément parce que tout l'intérêt pour nous gît dans le nom des personnages qui s'y trouvent mêlés, on ne sera peut-être pas fâché de suivre avec nous dans son enquête don Cristobal de Villaroel. Cette analyse d'ailleurs aura peut-être le mérite de nous faire pénétrer par plus d'un côté dans la vie intérieure et dans les habitudes judiciaires de cette époque.

Malgré l'heure avancée, on eut bientôt sous la main un chirurgien ou un barbier, c'était alors tout un. L'homme de l'art constata une profonde blessure dans le ventre, à gauche, une autre dans la cuisse droite, faites l'une et l'autre avec une épée, une dague ou un couteau. Le danger était grand; le confesseur avait précédé le chirurgien.

L'alcade arriva un peu avant minuit, bientôt suivi de deux alguazils, Francisco Vicente et Diego Garcia, et d'un notaire ou escribano, Fernando de Velazco. Le marquis de Falces chez lequel don Gaspar venait de souper, quand il avait été assailli par le meurtrier, averti de l'accident, était aussitôt accouru. Il trouva le blessé, qu'il reconnut aussitôt, étendu par terre sur un matelas, et le chirurgien occupé à arrêter le sang des blessures.

Interrogé par l'alcade, don Gaspar raconte qu'il était à souper chez le marquis de Falces, quand, averti

par son page, il est sorti vers dix heures, avec son épée et son écu. Il venait par le Campo vers l'hôpital de la Passion et se dirigeait du côté du Rastro, quand un homme est venu à sa rencontre, lui demandant où il allait, et il a mis l'épée à la main ; il ne sait qui est cet homme. Cela dit, le blessé déclare qu'il est fatigué et ne peut en dire davantage.

Par ordre du magistrat, on fouille les vètements du blessé, où l'on trouve :

72 réaux qui sont mis en réserve pour les soins nécessaires; deux petites bagues en or, une avec des diamants, l'autre avec des émeraudes;

Un chapelet d'ebène;

Une seconde bourse avec une pierre et de l'amadou; trois petites clefs.

L'alguazil Diego Garcia s'en charge; les vêtements étaient déjà déposés chez Cervantes, qui en donne reçu.

Il y avait aussi un petit papier écrit d'un côté. L'alcade s'en empare et ne le laisse voir à personne.

Il prend alors la déclaration de Cervantes, lequel raconte que, cette nuit, vers onze heures, étant déjà couché, il s'est ouï appeler par l'un des fils de Garibay (il dit Luis, d'autres Estéban) pour l'aider à monter un blessé. C'était don Gaspar, ici présent, qu'il ne connaît que de vue. Un barbier est venu bander les blessures et lui a demandé quel en était l'auteur. Don Gaspar n'a pas voulu répondre.

Interrogée à son tour, la veuve de Garibay con-

firme ce qu'on sait déjà, et ce que son fils va répéter après elle, que celui-ci lui avait dit qu'un homme venait d'être blessé à la porte; qu'elle lui a commandé de descendre avec une lumière et l'a vu remonter avec un homme vêtu de noir, qui avait une épée dans une main, un écu dans l'autre, et la croix de Santiago sur sa poitrine. Son sang coulait; sur sa demande, elle a fait appeler son confesseur, puis un chirurgien; elle a appris que le blessé était don Gaspar. C'est alors que l'alcade est venu.

Le marquis de Falces n'est pas venu seul. Son maître d'hôtel, Martin Corraza, dit que don Gaspar a soupé chez son maître, qu'il en est sorti vers dix heures, avec son épée, comme à l'ordinaire, et qu'une demi-heure après, on est venu chercher le marquis avec la nouvelle. Il ajoute que le blessé a deux pages et un laquais, et qu'il demeure rue de la Montera; la maison, il ne la connaît pas; il ne sache pas qu'il ait eu querelle avec personne, ni qu'il ait des intrigues avec des femmes.

Un autre serviteur du marquis dit que celui-ci, appelé par don Gaspar, est accouru avec tous ses gens.

C'est le tour des serviteurs de don Gaspar. Le premier appelé est Francisco de Camporedondo, son page, âgé de dix-neuf ans. Celui-ci raconte la journée de son maître, que nous ne prendrons qu'à la nuit, au moment où celui-ci rentre chez le marquis. Il l'y rejoint avec une épée et un écu qu'il est allé chercher

au logis et qu'il donne à son maître avec sa propre capa. Rentré à la posada, il vient seulement d'y apprendre le malheur.

On lui demande si son maître a eu quelque querelle, par suite de ses amours qu'il dit connus de tout le monde, et avec une femme qu'il nomme à l'alcade. Il ne le croit pas, les inimitiés s'étant apaisées ; il ne sait pas du reste pourquoi don Gaspar allait ainsi armé et sans valet. A lui demandé si dans ses sorties nocturnes il aurait été menacé, répond que rien de semblable ne pouvait venir que de la maison de cette femme.

Un autre serviteur de don Gaspar, Andrès Ramon, ajoute que son maître rentre tard, qu'il va souvent dans une maison voisine de la porte Saint-Étienne, et qu'une servante dont il ne sait pas le nom, mais qu'il reconnaîtrait s'il la voyait, apporte souvent de là des messages à son maître.

Don Pablo de Sotomayor, un voisin sans doute, déclare que pendant que son oncle et le marquis de la Adrade se promenaient, en prenant le frais, devant la porte de leur maison, il a vu deux hommes se battre dans la rue qui descend vers la porte de l'Esgueva. L'un d'eux est tombé en disant : « Ah ! coquin, « tu m'as tué ! » Il en a donné avis à son oncle, qui est aussitôt monté chez doña Luisa de Montoya, où il a vu qu'on avait recueilli un blessé qu'il a confessé.

Pendant les interrogatoires, l'alcade avait dépêché ses alguazils dans le voisinage pour y recueillir des

témoignages, les chargeant en outre d'aller le lendemain, de couvent en couvent et d'église en église, s'informer si quelque fugitif y aurait cherché un asile, et de demander à tous les chirurgiens de la ville s'ils avaient soigné quelque blessé. Leurs courses furent inutiles.

Le 28, les informations furent reprises. L'alcade se transporta de nouveau au logis de doña Luisa et pressa don Gaspar de parler; mais celui-ci déclara n'avoir rien de plus à dire.

Il revint le soir à sept henres et réitéra ses instances, après avoir fait sortir tout le monde, mais sans obtenir autre chose que les mêmes déclarations avec plus de détails. Il raconta en effet qu'après avoir, selon sa coutume, dîné et soupé avec le marquis, il sortit vers dix heures avec son épée et son écu et le manteau de son valet, et qu'après avoir un peu marché, il s'arrêta pour entendre de la musique. Comme il allait se remettre en marche, il vit s'avancer vers lui un homme de moyenne taille, avec un long manteau noir, qui lui demanda ce qu'il faisait là, et lui dit de passer son chemin. Sur quoi, on avait mis l'épée à la main, et il avait reçu deux blessures; il était tombé, puis s'était relevé en appelant au secours, pendant que son adversaire fuyait vers la porte del Campo; du reste, que celui-ci s'était bravement comporté, et que c'était lui qui le premier avait dégaîné. C'était tout ce qu'il avait à dire.

Le 29, au matin, on vient annoncer à l'alcade que

le blessé est mort à six heures. Aussitôt il charge ses alguazils d'aller recueillir les détails de cette mort, s'informer de ce que le mourant a pu dire, et de se rendre ensuite à son logis pour mettre les scellés sur tout ce qui lui appartient.

Doña Luisa déclare sous serment qu'elle était présente à la mort de don Gaspar avec don Luis, celui de ses fils qui était prêtre, le chirurgien qui l'avait assisté, et la sœur de Cervantes, Magdalena de Sotomayor, la Beata, qui l'avait aidé à bien mourir, l'invitant à décharger sa conscience, mais il a déclaré n'avoir rien à ajouter à ce qu'il avait dit.

Les alguazils se transportèrent ensuite, accompagnés du notaire, au logis du défunt, dans la rue Montera, chez la veuve Juana Ruiz; il n'y avait dans la chambre qu'un grand coffre appartenant à la veuve et une malle qui était à don Gaspar.

Il s'y trouva une liasse de papiers attachés ensemble, sur lesquels était écrit don Gaspar Ezpeleta, quelques autres ouverts, qui furent recueillis par le notaire et remis par lui à l'alcade.

Il y avait, en outre, dans la chambre, une garde-robe assez modeste, deux épées, deux dagues, un ou deux volumes en latin. Le tout dûment inventorié fut, par le notaire et devant témoins, commis à la garde de Juana Ruiz.

L'opération terminée, l'alcade permit que don Gaspar fût enterré à San-Francisco, comme il en avait exprimé le désir en mourant.

Alors commence la véritable enquête. Tout ce qui précède semble avoir donné à la justice le pressentiment que le mot de l'énigme est dans cette maison où le blessé est venu mourir et la conviction que, parmi toutes ces femmes qui l'habitent, il en est une qui doit avoir le secret de l'événement. On dirait cependant que la pensée de l'alcade hésite encore et s'égare, peut-être à la suite de ce billet qu'il s'est empressé de cacher à tout le monde; une circonstance mystérieuse a pu le tenir sur cette piste.

Le jour même de la mort de don Gaspar, l'alcade entend dire que Juana Ruiz a une déclaration à faire, mais qu'elle est malade et demande que l'on se rende chez elle. Le magistrat y envoie le notaire et les deux alguazils.

Ils s'y transportent et y trouvent une dame avec deux servantes qui ont leurs mantilles abaissées sur le visage. On demande à cette dame qui elle est et ce qu'elle fait là; elle répond fièrement qu'ils n'ont pas à le savoir. Un alguazil se détache pour aller rendre compte à l'alcade de ce nouvel incident.

En attendant ce qui doit en résulter, Juana Ruiz raconte, sous la foi du serment, que depuis trois mois don Gaspar était son hôte; qu'il y a un mois environ, pendant qu'il était à la campagne avec le marquis, son grand ami, il vint une dame voilée d'une mantille, qui demanda l'appartement de don Gaspar et s'il y était, et que sur ce qu'on lui répondit qu'il était absent, elle s'écria : « O cause de mon

« déshonneur et de mon malheur, ô traître qui me « le payera, vive Dieu! quand il me faudrait at- « tendre cent ans! » et elle pleurait en parlant ainsi, et poussait de grands soupirs. Juana Ruiz, sans doute pour l'amener à se faire connaître et à dévoiler ses desseins, lui promet de l'aider dans sa vengeance et lui demande qui elle est; elle montre deux fois son visage, mais sans que la veuve la reconnaisse, puis elle finit par se nommer et dire où elle loge. Mais ici les choses changent de face, et c'est le marquis qui apparaît sur le premier plan. La dame vient pour lui réclamer deux bagues, l'une avec des diamants, l'autre avec des émeraudes (ne sont-ce pas précisément ces deux bagues que l'alcade a trouvées dans la poche du blessé?). Son mari s'étonne de ne plus les lui voir et menace de la tuer, si elle ne les lui représente. Et sur cet aveu les larmes et les menaces recommencent; Juana promet de parler à don Gaspar et s'explique comme elle peut. Quelques jours après, ce sont des moines qui se présentent et qui réclament aussi les bagues. Gaspar les rend, mais alors comment les a-t-on trouvées sur lui?

On demande à Juana Ruiz s'il a reçu d'autres femmes. La bonne Juana se récrie : elle ne l'eût point permis; mais elle convient volontiers que depuis qu'il demeure chez elle, il n'a pas couché quinze jours dans son lit. Il dîne et soupe chez le marquis de Falces, au dire de ses gens.

Pendant ce récit, l'alguazil revient avec la réponse

de l'alcade qui demande qu'on lui amène la dame voilée, et commande qu'on le laisse seul avec elle et le notaire. La dame prête serment, dit son nom à l'alcade, et raconte que, passant rue de la Montera, elle a vu entrer le Saint-Sacrement dans une maison où il y avait une dame malade, et qu'elle y est entrée à la suite. — Il ne sort rien de bien clair de ce témoignage non plus que de celui des suivantes et des alguazils. Le nom dit à l'alcade, et qui aura été un nom de qualité, aurait-il répandu quelque ombre sur toute cette partie de l'enquête ? Le fait est que les dames voilées disparaissent du procès et que l'alcade se retourne un peu brusquement vers la maison du Rastro, où les recherches se concentrent.

Estéban de Garibay est rappelé. Il ajoute à ses premières déclarations que, revenant de San-Llorente avec sa mère, sa sœur, et doña Magdalena, la sœur de Cervantes, le soir du 27, un peu avant les cris, il aperçut et fit remarquer à sa mère, en un certain endroit, un homme embusqué avec une épée et un écu. Ce fut peu après qu'ayant ouï crier, il ouvrit la fenêtre et vit quelqu'un s'enfuir du côté du Campo. Le blessé criait : « Arrêtez ce traître qui m'a tué. » Il nomme ensuite tous ceux qui vont dans la maison, et il a vu souvent don Gaspar entrer chez Juana Gaitan. Il a vu aussi y venir le duc de Pastrana et le comte de Concentayna ; il ajoute qu'on en cause ; et quand on lui demande si le meurtrier a pu sortir de la maison, il déclare n'en rien savoir. Il signale comme

venant chez Cervantes Agustin Baxio et le Portugais Simon Mendez.

Don Gaspard était-il en manteau ou en simple habit? Il répond : en habit, mais que le manteau a été retrouvé à quatre pas; il a vu le blessé monter, aidé par son frère.

Le même jour, la domestique de Cervantes, Maria Ceballos, est interrogée. Elle a dix-huit ans, est entrée à son service à la Pentecôte. Elle dit de qui se compose la famille, n'a rien su que par doña Luisa. On lui demande qui visite ses maîtres; elle répond qu'elle n'a vu personne chez lui et ne s'occupe qu'à le bien servir. Si elle accompagne ses maîtresses à l'église? Jamais, étant seule de domestique et chargée de garder la maison. Si elle a vu qu'elles aient rencontré personne dans la rue? Non. Elles sortent tantôt toutes ensemble, tantôt deux, tantôt trois.

Une autre servante, celle de doña Luisa, Carolina de Rebuya, fille de trente ans, n'est au service de sa maîtresse que depuis un an. Elle répète ce qu'elle a ouï dire des amours de la señora Maria Ramirez, mais ne peut rien affirmer.

La suivante de Maria de Argomeda, Isabel de Illallana, âgée de vingt ans, a vu don Gaspard chez sa maîtresse, il y a un mois. La nuit du meurtre, vers onze heures, n'ayant pas d'eau, elle prit une cruche pour aller en chercher à la fontaine qui est près de la porte du Campo, et donna un cuarto à un vagabond pour lui porter sa cruche pleine près de l'hospice de

la Résurrection. Là un homme en manteau lui prit le bras et lui demanda si elle voulait le suivre; elle l'envoya au diable, et reconnut alors en lui don Gaspar, pour l'avoir vu chez ses maîtresses. Au lieu de l'écouter, elle alla reprendre sa cruche et le vit alors se diriger du côté du Rastro. En revenant elle-même, elle rencontra un autre homme petit, habillé de noir, dont le manteau tombait et qui rengaînait son épée. C'était près du pont de bois de l'Esgueva. Il avait le visage rond, la barbe rousse; elle le reconnaîtrait si elle le voyait. Comme c'était un peu après sa rencontre avec don Gaspar, elle le prit pour son valet.

Sait-elle qui visite Cervantes? Elle répond Cijales.

La Beata, doña Magdalena, n'avait jamais vu don Gaspar; depuis qu'il a été recueilli chez doña Luisa, elle n'a plus quitté son chevet. Si elle ne le connaissait pas, il y a bien lieu de s'étonner qu'il lui ait laissé par testament une robe à son choix. C'est la première fois, pour le dire en passant, qu'il est parlé de ce testament. Que don Gaspar ait voulu reconnaître ses services, on le comprend; mais une robe à une Beata! Ce legs ne serait-il pas pour une autre? Sur ce point, ses réponses sont embarrassées.

Elle ne l'a jamais vu entrer chez son frère, ni parler à ses nièces. Qui elle a vu visiter Cervantes? Une ou deux fois Hernando de Toledo, seigneur de Cijales, et Simon Mendez.

Si elle soupçonne quelqu'un du meurtre? Elle a souvent pressé don Gaspar de parler, mais celui-ci

s'en est toujours tenu à ses premières déclarations, ajoutant que son adversaire s'est battu loyalement et qu'il lui pardonne. Du reste, elle répète ce qui lui a été dit; étant courte de vue, elle a vu moins que les autres.

Doña Luisa, rappelée, confirme ses premières déclarations. Elle aussi a la vue mauvaise; elle a aperçu, mais mal, l'homme que lui montrait son fils, si près, disait-il, qu'avec une arbalète il le toucherait. Il a ajouté plus tard que cet homme était petit et noir, ce qui confirmerait le dire de la servante à la cruche. Son fils lui a dit aussi avoir vu don Gaspar chez Juana Gaitan et chez Maria de Argomeda; elle sait que la veuve de Lainez recevait le duc de Pastrana; mais c'était, disait-on, pour un livre de son mari qui lui était dédié. Toutefois on jasait un peu de ces visites.

Elle a vu les mêmes personnes venir chez Cervantes, son voisin, mais elle ne sait à quelle fin, ni si elles sont pour quoi que ce soit dans le meurtre de don Gaspar. Elle ne sait pas davantage pourquoi ce legs à doña Magdalena, qu'elle tient pour une grande servante de Dieu.

Doña Geronima de Sotomayor a vu deux fois don Gaspar chez Juana Gaitan et chez Maria de Argomeda, ses voisines; mais est-ce connaître? Elle en a vu d'autres dont elle ignore le nom.

Elle sait que le seigneur de Cijales fréquente la maison, mais qui dans la maison? elle l'ignore.

Simon Mendez va chez Cervantes, mais pour qui? elle n'en sait rien.

Sait-elle qui a blessé don Gaspar? elle ne sait qu'une chose : c'est que le 27, au moment de se coucher, elle entendit une voix qui disait : « Au se-« cours! un traître m'a tué! » Elle ouvrit la fenêtre et ne vit rien.

La servante de Maria de Argomeda lui a dit avoir vu, vis-à-vis l'hôpital de la Résurrection, un homme de taille moyenne, rengaînant son épée, les mains pleines de sang.

Catalina de Aguilera, nièce de Juana Gaitan et âgée de vingt ans, soupait, ce soir-là, quand la servante qui regardait à la fenêtre a dit qu'il y avait du bruit. Elle a regardé elle-même et n'a rien vu. Elle a ouï dire ensuite à doña Luisa qu'on avait blessé un chevalier de Santiago, et elle est descendue le voir. Elle avait connu don Gaspar à Madrid chez Juana Gaitan, sa tante, et aussi à Valladolid. Il est venu deux fois chez sa tante, à deux mois d'intervalle.

Il n'est venu le lundi ni lui ni personne. Le duc de Pastrana et le comte de Concentayna y sont venus deux ou trois fois auparavant et pour la dédicace de ce livre.

Luisa de Ayala, sœur de Maria de Argomeda et âgée de vingt-deux ans, a vu don Gaspar une fois qu'il était venu voir Juana Gaitan.

Elle a vu chez Cervantes don Hernando de Toledo

et un Portugais dont elle ignore le nom; elle ne sait sur l'événement que tout ce que le monde en a dit.

Maria de Argomeda était présente lorsque, il y a trois mois, don Gaspar est venu faire son compliment de condoléance à Juana Gaitan sur la mort de son mari. Lainez, qui avait suivi la cour à Valladolid, en qualité de payeur, y était mort, en effet, au commencement de 1605.

Elle a vu chez Andrea Simon Mendez et un soir don Hernando de Toledo, à qui l'on faisait une manche pour une course de cannes à laquelle il devait prendre part; sur le reste, ses déclarations ressemblent à toutes.

Juana Gaitan connaissait don Gaspar depuis plus de quatorze ans; il était venu lui faire son compliment de condoléance, l'ayant rencontrée en habit de veuve dans le Carmen. Elle ne sait rien du meurtre, sinon que, la nuit du lundi, elle entendit comme tant d'autres cette triste parole : « Seigneur, n'aura-t-on « pas pitié d'un pauvre gentilhomme? »

Elle fréquente peu Andrea. Elle a vu causer un soir avec Cervantes, chez lequel il est entré, le Portugais Simon Mendez et une autre fois le seigneur de Cijalez.

Andrea a été deux fois mariée. C'est trois fois peut-être qu'il faudrait dire; elle n'a vu don Gaspar que la nuit du meurtre et ne sait de l'événement que ce que chacun en a dit. Le lundi, elle a entendu le cri de détresse. Ce soir-là, elle n'a reçu personne, et ne

connaît que quelques amis de son frère qui reçoit du monde, parce qu'il fait des livres et des affaires (*por ser hombre que escribe*); c'est le seul mot de tout ce procès dans lequel on entrevoit le vrai Cervantes, l'homme qui écrit! Du reste, j'ai recueilli avec respect les moindres paroles de doña Andrea. Cette digne femme, qui était l'aînée de son frère, eut toujours pour lui une affection singulière. Elle avait sacrifié sa dot pour le racheter, et plus tard elle lui apporta ses économies, quoique mère de famille, pour le tirer de ses trop fréquents embarras. Cervantes était digne d'être aimé de la sorte, et à son tour il recueillit sa sœur avec la fille qu'elle avait eue de son premier mariage; et en 1509, quand elle mourut chez lui, il la fit enterrer sur sa paroisse de Saint-Sébastien.

Au milieu de tous ces interrogatoires, l'alcade perd patience et fait arrêter Cervantes, Simon Mendez, Diego Miranda, et ordonne qu'Andrea, Isabel, Constanza, Juana Gaitan, Maria de Argomeda, sa sœur, sa nièce et Maria Ramirez resteront prisonnières dans leur chambre. On dirait qu'irrité de ne pouvoir saisir une lueur qu'il entrevoit et qui lui échappe, il fait main basse sur tout le monde, espérant par là arriver plus sûrement à la vérité.

Une chose nous frappe dans tout cela, c'est de n'y pas trouver prononcé une seule fois le nom de la femme de Cervantes, Catalina Palacios de Salazar. Comme la veuve de Garibay, l'honnête femme avait

traversé, pure et sans tache, ce triple foyer d'intrigues et de mauvais propos.

Ce nonobstant, les informations continuent. C'est le tour de Constanza de Ovando, la nièce de Cervantes; elle ne sait pourquoi on la retient captive. Elle n'a connu don Gaspar que pour l'avoir vu passer devant la maison avec le marquis de Falces; elle n'a vu chez Cervantes que ses amis; Simon Mendez n'y est venu que pour ses affaires. Ne serait-ce pas pour Isabel Saavedra? Elle ignore s'il est venu pour d'autres que pour son oncle. Hernando de Toledo a visité ce dernier qui est son ami depuis Séville. Le mardi, il est venu voir don Gaspar; mais, comme il y avait beaucoup de monde, il n'est point entré et s'est arrêté dans son appartement à elle, où l'on a causé. Sur Juana Gaitan elle répète ce qui a été dit et déclare ne rien savoir du meurtre.

Isabel Saavedra ne connaissait don Gaspar que de nom et pour l'avoir ouï nommer; elle ne sait de l'événement que ce qu'on en raconte. Le lundi soir, entendant les chiens aboyer et une voix s'écrier : « Le « coquin m'a tué! » elle voulut ouvrir la fenêtre; sa cousine l'en empêcha. Elle finit cependant par l'ouvrir, et entendit la voix qui criait : « Personne ne « viendra-t-il au secours de ce gentilhomme qu'on « a tué? » et elle l'aperçut qui cherchait à entrer, pendant qu'un autre descendait la côte vers l'hôpital; mais elle n'a rien pu distinguer. Constanza a dit à deux hommes qui passaient : « N'appelle-t-on pas la jus-

« tice? Il y a là un homme qu'on a tué. » L'un des deux était l'alguazil Vicente qui entra ; puis vint l'alcade.

Sait-elle qui a porté les coups? On l'a demandé à don Gaspar, qui a répondu ne pas le savoir et ne pas vouloir le savoir.

Puis viennent les questions sur les visites, qui amènent les mêmes réponses et les mêmes noms. Don Hernando est venu pour son père, une seconde fois pour don Gaspar, mais il n'a pu entrer et est passé chez ces dames.

Mendez vient voir son père pour ses affaires, jamais pour elle. Lui a-t-il fait des présents? Jamais.

Le 1er juillet on interroge Maria Ramirez sur ses relations avec Miranda qu'elle nie. Miranda nie de son côté. C'est un homme de trente-quatre ans et marié.

Il était difficile qu'il résultât grand'chose de tout cela, même des révélations odieuses de la bonne Beata, veuve du docteur Espinosa, Isabel de Ayala, que j'ai gardée pour la fin et pour la bonne bouche, comme on dit. Celle-ci était absente de chez elle quand le malheur est arrivé, et n'a rien su qu'à son retour et en voyant don Gaspar chez doña Luisa. Elle ne sait rien ou peu de chose, mais vous allez voir qu'elle en dira plus que toutes les autres. On lui demande qui vit dans la maison et de quoi l'on y parle. Il n'en faut pas davantage pour mettre le feu aux poudres. Isabel de Ayala est admirablement placée pour tout voir et pour tout entendre. Elle habite cette espèce de troi-

sième, et ne perd rien de ce qui se fait, de ce qui se dit plus bas. Écoutez la bonne pièce. Elle commence par un hommage rendu à la vertu : des Montoya il n'y a rien à dire, ce sont gens honorables, *gente honrada*. Mais chez Cervantes, leur voisin, il y entre bien des gens, et l'on en jase beaucoup, surtout d'un certain Simon Mendez qui vit avec doña Isabel. Elle en a dit sa façon de penser audit Simon, lequel a bien répondu qu'il ne venait que pour don Miguel; mais à d'autres! Il est public qu'il a donné à sa fille une jupe et deux cents ducats.

Maria Ramirez ? celle-ci vit avec Diego Miranda; la justice s'en est mêlée, mais ils continuent de plus belle.

Chez Juana Gaitan, on y entre de jour et de nuit. Il y a le duc de Pastrana, il y a le comte de Concentayna et bien d'autres. Il y a don Hernando de Toledo, ce seigneur de Cigales dont chacun a parlé, mais il va le plus souvent chez don Miguel Cervantes.

Mais don Gaspar? il a bien pu venir chez Juana Gaitan; mais, à vrai dire, elle n'en sait rien, quoiqu'elle ait aperçu plus d'un habit de Santiago.

Sait-elle, ou a-t-elle ouï dire que la querelle ait eu lieu pour quelqu'une de ces dames? Elle ne le sait pas, mais elle croit bien qu'il a dû en être ainsi. Toutefois elle ne sait ni n'a ouï dire quel a pu être le meurtrier.

La justice conclut comme la Beata, et ne pouvant ou ne voulant pas trouver le coupable, elle renonce

à le chercher, prend les mesures que la prudence conseille, met tout le monde en liberté, et ordonne à Diego Miranda de quitter la ville sous quinze jours. Cervantes demande, en outre, d'être débarrassé des vêtements de don Gaspar que le sang commençait à pourrir.

Le 8 juillet, le marquis de Falces, en qualité d'exécuteur testamentaire, réclame la levée des scellés et l'autorisation de vendre ce que le défunt a laissé, pour pourvoir aux legs et aux frais. — Il y avait déjà plusieurs jours que, suivant un codicille de son testament, le pauvre chevalier de Santiago était descendu, sans être vengé, dans le caveau de San-Francisco.

Cervantes ne tarda pas à retourner avec sa famille à Madrid, où il fit, cette même année, une seconde édition du *Don Quichotte*. Il ne paraît pas avoir gardé rancune à Valladolid, puisque deux fois, nous l'avons vu, il y plaça la scène de ses immortels récits.

Quant à moi, je ne songe jamais sans émotion à la demi-heure que je passai dans la petite chambre où avait écrit et souffert un si grand homme.

LA MONJA ALFEREZ

I

L'Espagne aussi eut son chevalier d'Eon ; mais l'histoire de doña Catalina de Erauso est juste la contre-partie de celle du célèbre chevalier. Celui-ci, à une époque où les aventures les plus sérieuses tournaient aisément et vite à la comédie, a donné, au dix-huitième siècle, le spectacle d'un vaillant capitaine de dragons qui, prenant avec les habits de la femme les grâces et les séductions de la femme, aurait pu devenir, et il le fut peut-être, le plus dangereux des diplomates. Dans un siècle où le génie espagnol, surtout dans l'Éspagne américaine, gardait encore en grande partie la rudesse de l'âge antérieur, Catalina de Erauso nous fait paraître une novice qui, un beau jour, évadée de Saint-Sébastien et de son couvent, devint du premier coup un si intrépide soldat, que les plus braves et les plus querelleurs ne se seraient pas même permis de soupçonner quelques mystères dans ce camarade imberbe,

et si le mystère est dévoilé, c'est parce que Catalina le veut bien et dit son secret à un évêque. Enfin, chose étrange! pendant que le pauvre chevalier n'aspire qu'à reprendre avec son épée l'uniforme de son régiment, et souffre cruellement de se voir condamné par les misères et les convenances de la politique à garder un habit qui le rabaisse à ses yeux, Catalina réclame énergiquement le droit de reprendre son costume féminin. Ce que l'un repousse comme une humiliation et un châtiment, l'autre le regarde comme un honneur et sa récompense.

Doña Catalina méritait d'avoir sa page dans l'histoire, et elle l'a eue. Mais ne s'en fiant pas aux écrivains de profession et aux chroniqueurs de son temps, et ne voulant pas sans doute que sa biographie fût prise pour un de ces romans si communs en Espagne qu'il en est résulté un genre dans la littérature espagnole, l'héroïque religieuse a voulu laisser, je ne dirai pas des Mémoires, mais un court et vif récit de ses aventures, que l'on dirait écrit avec la pointe d'une dague. J'entendais, l'autre jour, révoquer en doute l'authenticité de cette relation. Je venais de la lire, le doute me parut impossible, et je me rappelai ce qu'on a dit de l'auteur des *Commentaires* : qu'il écrivait comme il combattait. Quand Catalina se battait en duel, elle avait, comme on dit, la main malheureuse. Du premier coup, elle tuait généralement son homme. Elle se sert de la plume comme de l'épée, et dès la première ligne on sent un écrivain-né. J'ai

pris, à cet égard, en Espagne, l'avis des plus compétents, et ils m'ont dit que son récit était un modèle de vigueur et de concision. Un romancier se fût étendu à plaisir, le héros racontant sa vie dit chaque chose en quatre lignes.

Mais si l'on veut à toute force que ce récit soit l'œuvre ébauchée de quelque Cervantes ignoré, et en conclure que doña Catalina n'a jamais existé, avant de l'entendre elle-même ou son récit présumé, écoutons les historiens ses contemporains.

On lit dans un manuscrit qui a pour titre : *Abrégé historique de la province de Guipuzcoa*, où il est traité des principales maisons de la province et de tous ceux qui s'y sont signalés dans les arts, les lettres et les armes, manuscrit écrit en 1625 par le docteur don Lope Isasti :

« Alonzo Diaz Ramirez de Guzman y Erauso, ori-
« ginaire de Saint-Sébastien, alferez dans l'armée du
« Chili, entra, il y a dix-huit ans, dans la compagnie
« du mestre de camp don Diego Bravo de Sarabia,
« où il servit quelque temps. Il passa ensuite dans la
« compagnie du capitaine Gonzalo Rodriguez, au
« royaume du Chili, et pour ses bons et honorables
« services fut nommé alferez de cette compagnie. La
« compagnie ayant été plus tard réformée, il passa
« dans celle du capitaine don Guillen de Casanova,
« châtelain du fort d'Arauco, et parmi les officiers que
« l'on en tira pour faire campagne, il fut un de ceux
« qui firent le mieux. Le gouverneur le laissa avec

« ceux qui, sous les ordres du mestre de camp Alvaro « Nuñez de Piñeda, restèrent dans le fort de Paicali, « d'où ils firent des sorties dont l'ennemi eut beau- « coup à souffrir. Alonso de Ribera, qui eut ensuite « le gouvernement du royaume, reconnaissant que, « pendant plus de treize ans sans interruption, il « avait noblement servi le roi dans ses armées et « s'y était distingué par son courage, lui donna congé « de passer dans le royaume du Pérou, où il se « trouva à la bataille de Puren; il y fut grièvement « blessé, et en l'année 1625 il se rendit à Madrid, où « don Luis de Cespedes de Xeria, gouverneur du « Paraguay, et plusieurs autres, lui donnèrent un « certificat de ses services. »

Après avoir lu ce qui précède, on m'objectera sans doute qu'il s'agit ici d'Alonso Diaz Ramirez y Erauso, et non de Catalina de Erauso, et que ses aventures n'ont rien qui sorte de l'ordinaire; j'en conviens, si cet Alonso Diaz Ramirez n'est, en effet, qu'un homme comme les autres, et je ne vois pas, dans ce cas, pourquoi l'on se donne la peine de le mettre au rang des personnages célèbres de sa province, qui devait en avoir produit bien d'autres aussi remarquables. Mais si ce soldat, qui tient si vaillamment l'épée, est une novice échappée de son couvent, on m'accordera bien que ces aventures, même réduites à leur abrégé sommaire, prennent un certain intérêt. Or retenez bien les faits, les noms et les dates, et écoutez un autre historien. Celui-ci n'est ni plus ni moins

que le maître Gil Gonzalez Davila, chroniqueur des seigneurs rois don Philippe III et don Philippe IV, qui dans son œuvre posthume, l'*Histoire de la vie et des actions de l'illustre monarque le saint et le bien-aimé Philippe III,* a consigné ce qu'on va lire :

« Une femme originaire de Saint-Sébastien, dans « la province de Guipuzcoa, changeant de pays et « d'habit, et quittant son nom de Catalina de Erauso « pour prendre, au service, celui de Pedro de Oribe, « et suivant la fortune du métier, se trouva, aux « Salines de Araya, à l'attaque que soutint don Luis « Fajardo. Elle passa ensuite au Pérou, cachant son « sexe par sa valeur et guerroyant avec une rare in- « trépidité, parvint à être alferez du capitaine Alonso « Moreno, prit part à l'affaire de Paicabi et à toutes « les expéditions qui eurent lieu pendant les cinq ans « que dura la guerre, et à la fameuse journée de « Puren. Elle demanda ensuite la permission de se « retirer du service, mécontente de ce que le gouver- « neur ne lui donnait pas une compagnie. Elle alla à « Lima, monta à Potosi et passa aux Chiriguanos « avec le gouverneur don Pedro Escalante y Mendoza ; « fut de ceux qui colonisèrent la ville de Santa Cata- « lina de Sena ; eut son lot dans le partage, un trou- « peau et des terres pour y planter de la vigne et des « cannes à sucre, dont elle prit possession ; assista « à la journée de los Chunos, quand le mestre de « camp Juan de Alava soumit les rebelles, et au

« combat naval que don Rodrigo de Mendoza livra « au Callao contre l'ennemi hollandais. Elle revint « en Espagne et arriva à Madrid vers le mois de dé« cembre 1624, et se montra dans une maison en « habit de soldat. J'ai vu ses blessures, et j'ai connu « son histoire par le témoignage même de ses capi« taines. L'un d'eux me dit qu'elle était toujours des « premiers dans toutes les occasions. Elle sollicitait « du roi une récompense proportionnée à la qualité « de ses services, et me dit que s'il l'honorait du « titre de capitaine réformé, elle reprendrait le mé« tier des armes et combattrait jusqu'à la mort pour « le service de Dieu et de son roi. »

Voilà, j'espère, un historien dont le témoignage compte; car, s'il n'a pas vu les actes héroïques, il a vu l'héroïne et a recueilli de la bouche de ses chefs les faits qu'il raconte. D'autres témoignages se produiront à mesure que nous avancerons dans cette étude, et presque partout le récit de Catalina se trouvera confirmé par des documents contemporains. Il sera temps d'en venir à ce récit, quand nous aurons dit quelques mots de l'homme distingué qui, frappé de ces aventures et en trouvant la relation manuscrite, eut la bonne pensée de la faire imprimer, en 1829.

Don Joaquin Mario Ferrer était né à Saint-Sébastien de Guipuzcoa, et ce fut sans doute cette communauté d'origine qui, en même temps qu'elle lui donnait la première idée de publier cette singulière histoire,

le mit sur la voie des pièces authentiques qui devaient la confirmer dans ses principaux épisodes. Il appartenait à une famille riche et distinguée qui n'épargna rien pour lui donner une bonne éducation. Tout jeune, il servit au Pérou, et là sans doute encore il avait entendu parler de la Monja Alferez, dont le souvenir n'a pas dû s'effacer d'un pays pour lequél elle semblait faite par ses défauts comme par ses qualités. Ferrer y acquit du moins une exacte connaissance des lieux, qui devait l'aider plus tard à contrôler, tantôt en le confirmant, tantôt en le contredisant, le récit même de Catalina. Il était lui-même capitaine au régiment de la Concordia, commandé par le général Abascal, marquis de la Concordia, dont nous avons connu le fils, un galant homme, et dont le digne petit-fils est mort à Séville, il y a quelques années, avec le même titre et le grade de brigadier des armées d'Espagne. Comme son héroïne elle-même, que nous verrons souvent quitter l'épée pour se faire conducteur de caravanes, Ferrer se fit commerçant au Pérou. Il revint en Espagne avec une certaine fortune vers 1820 ou 1821. C'était le moment où les idées libérales avaient très-grande faveur dans ce pays. Ferrer se laissa gagner au courant des opinions nouvelles et leur demeura fidèle le reste de sa vie ; c'est dire qu'un jour arriva où, comme tant d'autres, il dut quitter l'Espagne. Il émigra en France et y employa ses loisirs à faire imprimer une délicieuse édition en miniature du *Don Quichotte*, qu'il

eut la singulière idée de dédier à Cervantes lui-même. Cette édition, qui n'est qu'une reproduction de celle de l'Académie, parut une première fois en 1827, une seconde fois en 1832. L'année suivante, Ferrer rentrait en Espagne, où les circonstances étaient redevenues favorables à son parti; il fut un moment le ministre des affaires étrangères du régent Espartero. Nommé sénateur en 1846, il continua à être compté dans les rangs du parti progressiste; mais ceux qui l'ont connu assurent que, détrompé par les événements, il était revenu à des idées plus modérées, et que jusqu'à sa mort il ne se laissa plus comprendre que par habitude, et pour ne pas avoir l'air de renier les siens, parmi les hommes du parti avancé.

Il semble résulter de cette courte biographie que Joaquin Maria Ferrer était bien l'homme qu'il fallait pour entourer des clartés de l'histoire cette singulière et expressive physionomie. Sa prédilection pour don Quichotte témoigne d'une imagination qui avait le goût des folies héroïques, et à qui l'excès même en ce genre ne déplaît pas. A en croire ceux qui l'ont vu de près, c'était plutôt un homme d'affaires qu'un littérateur, mais il est rare qu'un homme d'affaires, dans l'Amérique espagnole, ne soit pas quelque peu doublé d'un homme d'aventures.

Cela dit, revenons à la Monja Alferez[1], nous retrouverons Ferrer quand il en sera temps. J'ai, comme

[1] La Monja Alferez, la *Nonne-Enseigne*, tel est, en effet, le

lui, entre les mains un des manuscrits d'où il a tiré son livre, et c'est ce manuscrit que j'analyse et traduis tour à tour.

« Je naquis, moi, doña Catalina de Erauso, dans la « ville de Saint-Sébastien de Guipuzcoa, en l'année « 1585, fille du capitaine don Miguel de Erauso et de « doña Maria Perez de Galarraga y Arce, originaires « et habitants de cette ville. Mes parents m'élevèrent « dans leur maison, avec mes frères et sœurs, jusqu'à « l'âge de quatre ans. En 1589, ils me mirent, dans la « ville même, au couvent de Saint-Sébastien le Vieux, « qui est de l'ordre des dominicains, sous la garde « de ma tante, doña Ursula de Unza y Sarasti, cou- « sine germaine de ma mère, prieure de ce couvent, « où je fus élevée jusqu'à l'âge de quinze ans, époque « à laquelle on parla de ma profession. Dans l'année « de mon noviciat, et comme il touchait à sa fin, « j'eus une dispute avec une religieuse professe, « appelée doña Catalina de Aliri, qui était entrée « veuve, et qui, étant robuste et moi une toute jeune « fille, mit la main sur moi, ce dont je fus marrie. La « nuit du 18 mars 1600, la veille de Saint-Joseph, « la communauté s'étant levée à minuit pour chanter « matines, j'entrai au chœur, et j'y trouvai ma tante « agenouillée, qui m'appela et, me donnant la clef de « sa cellule, me chargea de lui apporter son bré- « viaire. J'allai le chercher, j'ouvris la cellule, et, en

nom sous lequel ce singulier personnage est resté connu dans l'histoire. — Ant. de L.

« le prenant, j'aperçus les clefs du couvent accrochées « à un clou. Je laissai la cellule ouverte et rapporta « tai à ma tante la clef et le bréviaire. Les religieuses « étaient au chœur et les matines solennellement « commencées. A la première leçon, je m'appro- « chai de ma tante et lui demandai à me retirer, « me sentant malade. Ma tante me toucha le front de « la main et me dit : — Va et remets-toi au lit. Je « sortis du chœur, je m'emparai d'une lumière, j'allai « à la cellule de ma tante, où je pris des ciseaux, du « fil et une aiguille. Je pris aussi quelques réaux qui « se trouvaient là, puis les clefs du couvent, et je « sortis. J'ouvris et refermai les portes l'une sur « l'autre jusqu'à la dernière, où je laissai mon sca- « pulaire, et me trouvai dans une rue que je n'avais « vue de ma vie, et sans savoir de quel côté me diri- « ger ni où aller. Je pris au hasard et allai dans « un bois de châtaigniers qui est hors de la ville et à « deux pas derrière le couvent. »

Il faut croire que l'on chercha peu ou bien mal la fugitive, car, si on l'en croit, elle passa trois jours entiers dans ce bois, occupée à se tailler et à se coudre un habit d'homme dans son costume de religieuse; et au parfait dédain avec lequel elle coupe et jette au vent ces cheveux qui devaient tomber devant l'autel, on voit qu'elle avait aussi peu de vocation pour l'état de femme que pour celui de religieuse.

Ainsi vêtue de ses propres mains, elle fit vingt lieues

sans autre nourriture que l'herbe du chemin ; et un beau matin, elle entra à Vittoria, où, peu en peine de sa personne, elle se fait agréer par un honnête professeur, qui, la prenant pour un jeune garçon, la reçoit dans sa maison, et, s'apercevant qu'elle ne lit pas trop mal le latin, en conclut qu'elle l'apprendra aisément, et se met en devoir de lui enseigner, un peu à la façon d'Abailard, c'est-à-dire en mettant parfois les coups de la partie. Mais Catalina, qui s'était enfuie du couvent pour ne pas s'y voir battue deux fois, ne goûta pas mieux la manière du docteur don Francisco de Cerralta que celle de madre Catalina de Aliri ; et la voilà faisant marché avec un arriero, qui pour douze réaux s'engage à lui faire parcourir les quarante-cinq lieues qui séparent Vittoria de Valladolid. Je regrette d'avoir à ajouter que les douze réaux, elle les avait pris dans la bourse de son maître ; mais un reître, et avant d'épouser le métier elle en prenait instinctivement les manières, n'y regarde pas de si près.

A Valladolid, où la cour se trouvait alors, elle entre en qualité de page au service d'un secrétaire du roi, don Juan de Idiaquez, et prend le nom de Francisco de Loyola. Elle y resta sept mois. Une circonstance curieuse l'en fit sortir précipitamment.

« Un soir, comme j'étais à la porte avec un autre « page de mon maître, arriva mon père, qui nous « demanda si don Juan était au logis. Mon camarade « répondit que oui ; mon père le pria d'aller l'avertir

« de sa visite. Le page monta, et je restai seul avec « mon père, sans nous dire une parole et sans qu'il « me reconnût. Le page revint l'inviter à monter, « et il monta, moi le suivant. Don Juan sortit sur « l'escalier et lui dit en l'embrassant :

« — Seigneur capitaine, quelle bonne surprise « est-ce là ?

« Mon père répondit de manière à lui laisser en- « tendre qu'il avait quelque chose. Ils entrèrent. Don « Juan reconduisit une visite qu'il avait, revint s'as- « seoir avec mon père et lui demanda ce qu'il y « avait de nouveau. Sur quoi mon père lui raconta « comment une fille à lui s'était enfuie du couvent, « ce qui l'obligeait à courir les environs pour la re- « trouver. Don Juan témoigna prendre beauçoup d'in- « térêt au chagrin de mon père, parce qu'il le voyait « affligé et parce qu'il m'aimait beaucoup moi-même, « à cause du couvent dont il était le patron, étant « une fondation de ses ancêtres, et à cause du pays « même où il était né. Moi qui entendis la conversa- « tion et les regrets de mon père, je m'esquivai, allai « à ma chambre, où je ramassai mon bagage, et sortis « emportant quelque chose comme huit doublons que « je me trouvais avoir, et j'allai à une auberge, où je « dormis cette nuit, et où j'entendis parler d'un « arriero qui partait le lendemain pour Bilbao. »

Si j'ai laissé Catalina raconter elle-même cette émouvante rencontre, c'est moins assurément pour l'intérêt dramatique qu'elle présente que pour le

sang-froid extraordinaire et la rare présence d'esprit que montre ici le personnage. Pas un signe d'attendrissement à la vue de son père, pas un regret donné à la maison paternelle ; le nom de sa mère n'est pas même prononcé. Au lieu d'aller se jeter dans les bras ou aux pieds de son père, elle fait froidement son paquet et se sauve dans une auberge, où elle dort en attendant le jour et l'occasion. L'aventurier est déjà tout entier dans ce récit d'une novice de dix-sept ans. Catalina avait plus de quarante ans lorsqu'elle écrivait ceci ; elle avait déjà vu bien du pays, traversé bien des aventures, où son cœur avait pu s'endurcir. Mais si, à l'époque où nous sommes, elle se fût attendrie à l'image du foyer paternel, croyez que, même après tant d'années, elle en eût retrouvé et fait passer dans son récit le souvenir ému.

Elle fera plus. Après avoir vécu deux ans à Estella en qualité de page dans une maison où elle fut traitée avec égard et qu'elle ne quitta que par pure fantaisie et mobilité d'humeur, il lui prit envie d'aller un jour à Saint-Sébastien. Voyant que personne ne la reconnaissait, elle s'enhardit et trouva piquant d'aller entendre la messe dans son couvent. Elle y rencontra sa mère, qui la regarda sans la reconnaître, et devant laquelle elle eut le courage de rester impassible. La messe finie, quelques religieuses qui l'avaient remarquée lui firent signe d'entrer dans le chœur ; mais elle eut l'air de ne pas comprendre et se retira, en saluant avec respect.

Elle craignit cependant que l'aventure ne mît sur ses traces, et s'embarqua au port du Passage, à une lieue de Saint-Sébastien, à bord d'un navire qui allait à Séville. Séville avait encore à cette époque, comme au temps de Cervantes, un aimant qui attirait à elle tous les aventuriers, quand il ne leur restait plus d'autre ressource que de passer en Amérique. Lorsqu'on arrivait à Séville, c'est qu'on avait déjà les yeux tournés vers ce dernier refuge des « désespérés ». Débarquée à San Lucar de Barrameda, Catalina part pour Séville, y passe deux jours et s'en revient. Mais on n'échappe pas à sa destinée. A San Lucar, elle rencontre un compatriote, don Miguel de Echazarreta, et la voilà engagée comme mousse à bord d'un galion dont le capitaine, Esteban Eguiño, est un cousin germain de sa mère. L'image de la famille semblait la poursuivre jusqu'en Andalousie. Le lundi saint de l'an 1603, elle partait pour Puerto de Arango.

Elle eut d'abord quelque peine à se faire au métier de mousse. Le couvent n'est pas une école de marine ; il n'avait pas été pour elle davantage une école de probité, et Catalina vola son oncle, comme elle avait volé sa tante en se sauvant. Après avoir touché à Punta de Araya, à Carthagène et à nombre de ports, le galion avait viré de bord et était reparti pour l'Espagne, quand Catalina fit ce beau coup. Elle se jeta résolûment à terre, sans plus savoir où elle irait que le jour où elle quitta le couvent. Mais une fois débar-

quée, elle trouva bientôt un nouveau maître, le capitaine Juan de Ibarra, qui l'emmène à Panama. A Panama elle le plante là et s'attache à la fortune d'un marchand de Trujillo. Ce marchand se nommait Juan de Urquiza. Catalina part avec lui pour Païta; mais, avant d'arriver, le navire se brise contre un écueil, et bien lui prend de savoir nager. Son maître la dépose à Saña et s'en va à Trujillo, lui laissant le soin de ses affaires. Voilà des recettes en bonnes mains; mais on se tromperait fort si l'on croyait que Catalina se regardât comme un larron. Jusque-là elle n'avait pris que par droit de conquête et pour le nécessaire. A Saña, l'honnête Urquiza lui ayant donné un bon vêtement dont elle avait grand besoin, une maison bien outillée, deux nègres pour la servir, une négresse pour faire la cuisine et trois duros à dépenser par jour, il ne lui vint pas même à l'idée d'en abuser, et elle servit son maître fidèlement et habilement. Ce n'était pas de ce côté que la recette courait des dangers. Dans le nombre des pratiques auxquelles il lui avait été enjoint de fournir à crédit, se trouvait une certaine doña Beatrix de Cardenas, qui usait largement de la permission. Catalina crut devoir en avertir son maître. Celui-ci l'ayant trouvé bien ainsi, elle le trouva mieux encore, mais garda soigneusement la lettre où Urquiza, averti, lui ordonnait de passer outre.

Mais si bien qu'elle s'acquittât de sa commission, il était clair que Catalina avait une autre vocation que

le commerce. Rendons-lui enfin la parole. C'est ici le premier coup d'épée de Rodrigue :

« Un soir que j'étais au théâtre et à ma place, un « certain Reyes entra, et, sans plus se gêner, mit un « siége devant le mien, si près qu'il m'empêchait de « voir. Je le priai de s'écarter un peu. Il me répondit « avec insolence, et je répliquai sur le même ton. Il « me dit alors de m'en aller, si je ne voulais pas qu'il « me coupât la figure. N'ayant d'autre arme qu'une « dague, je quittai la place avec dépit. Quelques amis « qui avaient vu la chose me suivirent, cherchant à « m'apaiser. Le lendemain matin, qui était un lundi, « comme j'étais à vendre dans ma boutique, Reyes « passa et repassa devant la porte. L'ayant remarqué, « je fermai la boutique, et, prenant un couteau, j'allai « chez un barbier, où je le fis repasser et denteler « comme une scie ; ensuite je ceignis une épée, la « première que j'eusse portée. J'aperçus Reyes qui « se promenait devant l'église avec un autre. Je le « joignis par derrière et lui dis : — Holà ! seigneur « Reyes ! Il se retourna et dit : — Que voulez-« vous ? Je répondis : — Voici la figure qui se « coupe ; et je lui fis avec mon couteau une esta-« filade de dix pouces. Il porta aussitôt les mains à sa « blessure. Son ami dégaîna et marcha sur moi, moi « sur lui, l'épée au poing. Nous nous attaquâmes ; « mais je lui portai dans le flanc gauche un coup de « pointe qui le perça de part en part, et il tomba. Je « me réfugiai aussitôt dans l'église, qui était à deux

« pas ; mais presque aussitôt y entra le corrégidor, « don Mendo de Quiñones, de l'habit d'Alcantara, « qui m'entraîna dehors et me poussa dans la prison, « la première où je me sois vu, et il me fit mettre « des menottes et jeter dans un cachot. »

Urquiza, averti, accourut ; l'évêque réclama le droit de l'église, et le procès suivit son cours. Mais le danger d'être pendue n'était pas le plus grand dont Catalina fût menacée. Pour la tirer d'affaire, son maître imagina un singulier moyen : ce fut de la marier avec cette doña Beatrix qui prenait sans compter dans la boutique et dont Reyes avait épousé la nièce ; il sembla par là vouloir apaiser ce dernier ; mais, en réalité, l'honnête marchand s'assurait du même coup une maîtresse à laquelle il tenait beaucoup et un commis intelligent auquel il ne tenait pas moins. La bonne dame était du complot, et le nouveau Joseph se vit en passe, un beau jour, de lui laisser son manteau dans les mains. Urquiza, n'ayant pu l'amener à ses fins, l'envoya gérer sa maison de Trujillo, pendant que lui-même resterait à Saña. On avait sans doute trouvé quelque moyen d'endormir la justice. Un coupable, à ces rudes époques, la désarmait souvent en s'éloignant.

Mais Reyes n'avait pas pardonné. Un jour, à Trujillo, pendant que Catalina est à ses affaires, un nègre vient lui dire qu'il y a à la porte des gens armés d'épées. Catalina, sans se troubler, envoie avertir un de ses amis, nommé Zerain, qui, en arrivant, recon-

naît Reyes, celui que l'on croyait mort et un troisième. Catalina sort avec son ami et charge le nègre de fermer la porte derrière eux. Assaillis par trois adversaires, ils ripostent intrépidement.

« Mon mauvais sort voulut, dit-elle ici, que d'un « coup de pointe je donnai, je ne sais où, à l'ami « de Reyes, qui tomba. Nous continuâmes à nous « battre deux par deux, en nous blessant de part et « d'autre.

« En ce moment survint le corrégidor, don Ordoño « de Aguirre, avec des exempts, qui mit la main sur « moi. Francisco Zerain prit ses jambes à son cou et « gagna un asile. Le corrégidor, qui me conduisait « lui-même à la prison pendant que les exempts « s'occupaient des autres, me demanda qui j'étais et « d'où je venais ; et apprenant que j'étais Biscayen, il « me dit en basque qu'en passant devant la cathédrale « je n'avais qu'à délier la courroie par où il me tenait « et à me réfugier dans l'église. Je n'eus garde de « ne le faire, et j'entrai dans la cathédrale pendant « qu'il criait de son mieux. »

Urquiza accourut comme la première fois ; mais celle-ci, la justice tint bon, et Catalina ne put s'en tirer qu'à la condition de partir pour Lima, dont elle prit la route, chargée des bienfaits et des présents du généreux Urquiza.

De Trujillo à Lima, il n'y avait pas moins de quatre-vingts lieues, et ce ne fut pas le moindre des exploits de Catalina de franchir une telle distance. A Lima

elle était recommandée à un ami d'Urquiza, qui la prit chez lui et lui fit de magnifiques conditions pour qu'elle se chargeât de sa boutique. Tout alla bien jusqu'au jour où son maître la surprit coquetant avec une de ses nièces. C'est une des singularités de ce caractère, et plus d'une fois encore nous la reverrons faire l'aimable auprès des femmes; mais qu'on ne s'y trompe pas, c'était de sa part une manière de trancher de l'homme et de mieux se cacher. Quoi qu'il en soit, elle rendit ses comptes et s'en fut.

Qu'allait-elle faire? Obéir enfin à sa destinée et se mettre en mesure de devenir la Monja Alferez. Écoutons-la :

« On levait alors à Lima six compagnies pour le « Chili ; j'allai à l'une d'elles, m'y engageai comme « soldat et reçus tout d'abord deux cent quatre-vingts « pesos que l'on me donna de solde. Mon maître, « Diego de Solarte, en eut beaucoup de regret quand « il le sut, n'ayant pas voulu, paraît-il, pousser les « choses aussi loin. Il m'offrit de parler aux officiers « pour faire annuler mon enrôlement et de rendre « l'argent que j'avais reçu ; mais je n'y consentis pas, « disant que c'était mon inclination d'aller devant « moi et de voir le monde. Enfin, ma place prise « dans la compagnie du capitaine Gonzalo Rodriguez, « je partis avec six cents hommes, ayant pour mestre « du camp don Diego Bravo de Sarabia, pour la ville « de la Concepcion, distante de Lima d'environ cinq « cent quarante lieues...

« Le gouverneur, Alonso de Ribera, ayant donné « l'ordre de nous débarquer, cet ordre fut apporté « par son secrétaire, le capitaine Miguel de Erauso. « Dès que j'entendis ce nom, je me réjouis et vis « que c'était mon frère. Je ne le connaissais pas et « ne l'avais jamais vu, parce qu'il était parti de « Saint-Sébastien pour le nouveau monde que j'avais « à peine dix ans ; mais j'avais idée de lui, sinon de « sa résidence. Il prit la note de la troupe et la passa « en revue, demandant à chacun le nom de son pays. « Quand ce fut mon tour et qu'il eut entendu le nom « de mon pays et celui que j'avais, il jeta la plume « et m'embrassa, et me fit mille questions sur son « père, sa mère, ses sœurs et sa petite Catalina, la « religieuse. Je répondis de mon mieux, sans me « découvrir et sans qu'il prît aucun soupçon. Il con- « tinua sa revue, et, l'ayant terminée, il m'emmena « chez lui et me fit mettre à la table. Il me dit que « cette garnison de Paicali où j'allais était de peu de « ressource pour le soldat, et qu'il parlerait au gou- « verneur pour obtenir mon changement. En sortant « de table, il me prit avec lui et monta chez le gou- « verneur. Il lui rendit compte des gens qui venaient, « et lui demanda comme une faveur de faire changer « de compagnie un jeune garçon qui arrivait de son « pays, le premier qu'il eût rencontré depuis qu'il « en était sorti. Le gouverneur me fit entrer, et en « me voyant il dit, je ne sais pourquoi, que ce chan- « gement était impossible. Mon frère en eut du dépit

« et se retira ; mais au bout d'un instant le gouver-
« neur le rappela et lui dit qu'il fût fait suivant son
« désir. »

Elle resta trois ans avec don Miguel, traitée par lui en frère. Mais un jour qu'elle s'avisa de lui causer de la jalousie (on a vu qu'elle prenait plaisir à la galanterie), le capitaine lui donna du plat de son épée. Catalina dégaîna, et il s'ensuivit un scandale qu'elle dut expier par un exil de trois ans au fort de Paicabi. La vie y était moins douce qu'à la Concepcion.

« Il nous fallait avoir constamment les armes à la
« main pour repousser les attaques continuelles des
« Indiens du voisinage. Enfin arriva le gouverneur,
« don Alonso de Sarabia, avec toutes les compagnies
« du Chili. Nous nous joignîmes à lui ce que nous
« étions là, et nous allâmes nous poster dans la plaine
« de Valdivia, en rase campagne, au nombre d'en-
« viron cinq mille, assez mal campés. Les Indiens
« prirent et saccagèrent Valdivia. Nous allâmes à eux
« et engageâmes contre eux trois ou quatre combats,
« d'où ils sortirent toujours maltraités et en déroute.
« Mais la dernière fois, il leur vint du renfort, ils
« eurent le dessus, nous tuèrent beaucoup de monde,
« dont plusieurs capitaines et alferez de ma com-
« pagnie, et enlevèrent le drapeau. Le voyant em-
« porter, nous courûmes après, moi et deux soldats
« à cheval, à travers la grande multitude, renversant
« tout, donnant des coups et en recevant. Bientôt un

« des trois tomba mort ; restés deux, nous poursui-
« vîmes et arrivâmes au drapeau. Mon compagnon « tomba atteint d'un coup de lance ; moi, je reçus « une mauvaise blessure à la jambe, mais je tuai le « cacique qui emportait le drapeau et le lui arrachai ; « puis, poussant mon cheval au travers des ennemis, « renversant, frappant, en blessant un grand nombre, « blessé moi-même grièvement, percé de trois flèches « et d'un coup de lance à l'épaule gauche, dont je « souffrais beaucoup, j'atteignis cependant un gros « des nôtres, et aussitôt je tombai de cheval. Plu- « sieurs accoururent, et dans le nombre mon frère, « que je n'avais pas encore revu ; ce qui fut pour moi « une grande consolation. On me pansa, et nous « restâmes campés là neuf mois. Au bout de ce temps, « mon frère obtint pour moi du gouverneur la ban- « nière que j'avais reprise, et je fus nommé alferez « de la compagnie de don Alonso Moreno, qui peu de « temps après fut donnée au capitaine Gonzalo Rodri- « guez, le premier capitaine que j'avais eu ; ce qui « me fit grand plaisir. »

Voilà donc dans quelles circonstances doña Catalina de Erauso obtint le grade que l'histoire lui a conservé et qui est devenu inséparable du titre de son ancienne profession : la Monja Alferez. Depuis plus de deux siècles, on ne lui donne plus d'autre nom. Après son propre récit de la bataille de Puren, car c'est le nom qu'elle a gardé, écoutons celui de don José Saban y Blanco, dans la suite qu'il a écrite aux

Tables chronologiques de l'histoire d'Espagne. Arrivé à l'année 1608, qui est celle de la bataille, il poursuit ainsi :

« Les Araucaniens se révoltèrent de nouveau dans « le royaume de Chili, et il fallut plusieurs batailles « pour les réduire. La principale se donna dans la « vallée de Puren, pendant laquelle les Indiens, « commandés par Caupelicac, le second du nom, « attaquèrent si intrépidement les Espagnols, qu'ils « les firent reculer et en tuèrent beaucoup, jusqu'à « ce qu'ils eussent été ralliés par Francisco Paez « Navarrete, capitaine d'une grande valeur, qui tua « d'un coup de lance le général des ennemis et leur « arracha la victoire des mains en les mettant en « fuite et en laissant le champ de bataille couvert de « leurs morts. A tous ces combats se trouva Catalina « de Erauso, originaire de Saint-Sébastien, de la pro- « vince de Guipuzcoa, qui faisait la guerre vêtue en « soldat, et arriva au grade d'alferez, puis revint à « Madrid y solliciter celui de capitaine. Elle prouva « par le témoignage des chefs qu'elle s'était toujours « trouvée aux premières rencontres et n'avait jamais « manqué d'attaquer l'ennemi avec la plus grande « intrépidité. Les blessures dont son corps était cou- « vert justifiaient pleinement ces rapports. »

Ce grade de capitaine qu'elle allait prétendre à Madrid, elle le manqua sur le champ de bataille pour s'être un jour trop pressée de faire pendre à un arbre un chef indien qu'elle avait blessé et pris et

que le gouverneur voulait avoir vivant. On la remit alors à la prochaine occasion, mais elle ne s'en battit pas moins bien, et, après bien des marches et contremarches, les hasards du service la ramenèrent à la Concepcion.

« Mais la fortune, dit-elle, opposa toujours quelque « fatale chance à ma destinée. J'étais tranquillement « à la Concepcion, et, un jour que je me trouvai au « corps de garde, j'entrai à dix pas dans une maison « de jeu avec un ami, alferez comme moi. Nous « nous mîmes à jouer; le jeu s'échauffa, et, dans une « discussion qui s'éleva entre nous, il me dit, devant « tous ceux qui se trouvaient là autour de la table, « que je mentais comme un cornard. Je tirai mon « épée et la lui enfonçai dans la poitrine. Tant de « gens se jetèrent sur moi et tant d'autres entrèrent « au bruit, que je ne pus me dégager. Il y avait là « surtout un adjudant qui me retenait, outre l'audi« teur général, don Francisco de Parraga, qui me « saisit aussi fortement. Il me secouait, en me fai« sant certaines questions, à quoi je répondais que je « m'expliquerais devant le gouverneur. Sur ce, entre « mon frère, qui me dit en basque qu'il fallait « d'abord sauver ma vie. L'auditeur me prit par le « collet de mon pourpoint; et moi, la dague à la « main, je lui dis de me lâcher. Il me secoua de nou« veau; je lui portai un coup qui traversa les joues. « Il me tenait toujours; je lui en portai un autre, et « il me lâcha. Je tirai mon épée, et me vis assailli de

«partout. Je battis en retraite du côté de la porte. «Il y avait là quelques bancs; je sortis néanmoins et «entrai à San Francisco, qui est à deux pas, et où «j'appris que l'alferez et l'auditeur étaient morts. «Le gouverneur, don Alonso Garcia Remon, accourut «aussitôt, entoura l'église de soldats, et la tint six «mois assiégée. Il fit un ordre du jour, promettant «récompense à qui me livrerait, et défendant qu'on «me laissât embarquer dans aucun port. Il en donna «avis dans les présides et les places, et prit encore «d'autres mesures, jusqu'à ce qu'avec le temps, «qui guérit tout, toute cette rigueur alla s'apaisant; «les intercessions devinrent plus pressantes, les sol- «dats furent retirés; j'eus moins à craindre les sur- «prises, et je fis mieux que respirer : je trouvai des «amis qui me visitèrent, et l'on finit par reconnaître «qu'il y avait eu au début provocation évidente, d'où «avait suivi tout le reste.

«Un jour entre autres, à cette époque, vint me «voir l'alferez don Juan de Silva, mon ami, qui me «dit qu'il avait eu des paroles avec don Francisco «de Rojas, de l'ordre de Santiago, qui l'avait défié «pour cette nuit à onze heures, chacun devant «amener un ami, et que lui n'en avait d'autre que «moi pour cette affaire. J'hésitai un moment, dans «la crainte que ce ne fût un stratagème imaginé pour «me surprendre. Il s'en aperçut et me dit : —Si vous «ne croyez pas devoir accepter, n'en parlons plus; «j'irai seul, car je ne confierai mon côté à nul

« autre. Je lui répondis : — A quoi voyez-vous que « j'hésite? Et j'acceptai.

« A l'*Angelus*, je sortis du couvent et m'en allai « chez lui. Nous soupâmes et restâmes à causer jus- « qu'à dix heures. Quand elles sonnèrent, nous prîmes « nos épées et nos manteaux, et nous nous rendîmes « aussitôt au lieu désigné. L'obscurité était telle, que « nous ne nous voyions pas les mains; je convins « avec mon ami que, pour ne pas nous méconnaître, « en cas d'événements, chacun de nous attacherait « son mouchoir à son bras.

« Les deux autres arrivèrent, et l'un deux, que « nous reconnûmes à la voix pour Francisco de Rivas, « dit : — Don Juan de Silva? Don Juan répondit : « — Me voici. Ils portèrent la main aux épées et en- « gagèrent le fer, pendant que l'autre et moi nous « les regardions tranquillement faire. Ils ferraillèrent « quelque temps, et bientôt je m'aperçus que mon « ami s'était senti atteint d'un coup de pointe. Je me « mis aussitôt à son côté, et l'autre, au même mo- « ment, à côté de don Francisco. Nous nous battions « ainsi deux à deux, et bientôt tombèrent don Fran- « cisco et don Juan. Nous continuâmes à nous battre, « mon adversaire et moi. Je lui portai sous le teton « gauche, comme on le vit plus tard, un coup de « pointe qui traversa son double justaucorps, et il « tomba. — Ah! traître, s'écria-t-il, tu m'as tué! « Ne le reconnaissant pas à la voix, je lui démandai « qui il était. Il répondit : — Le capitaine Miguel de

«Erauso. Je demeurai stupéfait. Il demandait un «confesseur à grands cris. Autant en faisaient les «autres. Je courus à San Francisco, d'où j'envoyai «des religieux qui les confessèrent tous. Les deux «autres expirèrent bientôt. On porta mon frère dans «la maison du gouverneur dont il était le secrétaire «militaire. On amena, pour le panser, un médecin «et un chirurgien, qui firent tout ce qui était pos-«sible. On commença une enquête sommaire, lui «demandant le nom du meurtrier. Il réclamait à «toute force un peu de vin que le docteur Robledo «lui refusait, disant que le vin ne convenait pas. «Il insista, le docteur refusait toujours. Il dit alors : «—Vous êtes plus cruel pour moi que l'alferez Diaz; «et presque aussitôt il rendit l'âme.

« Le gouverneur ne perdit pas un moment pour «faire entourer le couvent, et il s'y porta même avec «sa garde. Les moines résistèrent avec leur pro-«vincial, fray Francisco de Otalora, qui vit encore «à Lima. On s'échauffa beaucoup de part et d'autre, «et quelques moines résolus allèrent jusqu'à lui dire «qu'il y regardât à deux fois; que, s'il entrait, il ne «sortirait plus; ce qui lui donna à réfléchir; et il se «retira, laissant les gardes. Le capitaine Miguel de «Erauso étant mort, on l'enterra dans ce même cou-«vent de San Francisco, ce que je voyais du chœur, «Dieu sait avec quelle angoisse ! Je demeurai là huit «mois, la justice poursuivant toujours le procès en «rébellion, sans que l'état de l'affaire me permît de

« me présenter. Mais, avec l'aide de don Juan Ponce « de Léon, qui me donna un cheval et des armes et « ce qu'il fallait pour sortir de la Concepcion, je « trouvai une issue et partis pour Valdivia et Tucu- « man. »

Tout le récit de ce voyage à travers la Cordillère est d'un vif intérêt, et nous y reviendrons tout à l'heure. Je tenais à ne rien retrancher de ce qui précède, non-seulement à cause de ce qu'il y a de saisissant dans la catastrophe, mais parce que je ne connais pas de peinture qui mette plus vivement sous les yeux, y compris la catastrophe même, les mœurs corrompues de cette époque et cette fièvre du jeu et de l'épée qui est encore la double passion et qui sera peut-être éternellement la perte de l'Amérique du Sud.

Rejoignons Catalina dans sa fuite :

« Je commençai à cheminer tout le long de la côte « avec de grandes fatigues et manquant d'eau, car je « n'en trouvais point dans tous ces parages. Je ren- « contrai en route deux autres soldats, fugitifs comme « moi, et nous continuâmes ensemble, résolus à nous « faire tuer plutôt que de nous laisser prendre. Nous « avions des chevaux, des armes blanches et des armes « à feu, et la haute providence de Dieu. Nous gravîmes « la Cordillère sur une pente de plus de trente lieues « sans trouver, dans cet espace, ni pendant trois cents « autres lieues que nous fîmes, une bouchée de pain, « rien autre chose qu'un peu d'eau, parfois quelques

« maigres herbes, de chétifs animaux, de misérables « racines pour nous sustenter, et un ou deux Indiens « qui fuyaient. Il nous fallut tuer un de nos chevaux « pour en dépecer des morceaux; mais nous ne lui « trouvâmes que la peau et les os. De la même ma- « nière, et en avançant peu à peu, nous en fîmes de « même des autres. Restant à pied et ne pouvant « nous soutenir, nous entrâmes dans une terre froide, « si froide que nous gelions. Nous aperçûmes deux « hommes adossés à un rocher, et cette rencontre « nous réjouit d'abord. Nous allons à eux, les saluant « avant d'arriver et leur demandant ce qu'ils faisaient « là, sans recevoir aucune réponse; nous les joi- « gnîmes : ils étaient morts, gelés, la bouche ouverte, « comme s'ils riaient, ce qui nous fit une grande « peur.

« Nous passâmes outre, et, la troisième nuit « après, nous étant appuyés contre un rocher, l'un « de nous ne put aller plus loin et expira. Les deux « survivants continuèrent; mais vers quatre heures « de l'après-midi, mon compagnon se laissa choir en « pleurant, ne pouvant marcher davantage, et rendit « l'âme. Je trouvai huit piastres dans sa poche, et je « continuai à marcher au hasard, chargé de mon « arquebuse et d'une tranche de cheval qui me restait, « et attendant le même sort que mes compagnons. « Qu'on juge de mon désespoir! Épuisé de fatigue, « les pieds nus et déchirés, je m'assis contre un « arbre et pleurai, je crois, pour la première fois de

« ma vie. Je récitai le rosaire, me recommandant à « la très-sainte Vierge et au glorieux saint Joseph, « son époux. Je pris un peu de repos; je me relevai « ensuite et me remis en marche; et ce fut alors, ce « me semble, que je sortis du royaume du Chili pour « entrer dans celui de Tucuman, comme je le recon- « nus à la température.

« Je continuai ma route, et le lendemain matin, « rendu à terre de fatigue et de faim, je vis venir à « moi deux cavaliers. J'ignorais si je devais m'affliger « ou me réjouir, ne sachant si c'étaient des Caraïbes « ou des gens inoffensifs. J'essayai d'apprêter mon « arquebuse sans pouvoir en venir à bout. Ils s'appro- « chèrent et me demandèrent où j'allais par un che- « min si peu fréquenté. Je reconnus que j'avais affaire « à des chrétiens et vis le ciel ouvert. Je leur dis que « j'étais égaré et ne savais où j'étais, que j'étais rendu « et mort de faim et hors d'état de me relever. Ils « eurent pitié de me voir ainsi, me donnèrent à « manger de ce qu'ils se trouvaient avoir, me his- « sèrent sur un cheval et me menèrent à une ha- « cienda à trois lieues de là, où ils me dirent qu'était « leur maîtresse, et où nous arrivâmes sur les cinq « heures. »

La voilà établie dans cette hacienda, bien soignée par une bonne veuve de sang mêlé, à qui elle ne trouve qu'un défaut, mais impardonnable, celui de vouloir la marier à sa fille, laide et noire comme le diable, dit-elle. L'intrépide religieuse ne semble pas

y voir d'autre empêchement. La maison était confortable, et Catalina, ne voulant pas se brouiller avec la mère, fait bon visage à la fille, qui prend, elle, l'affaire au sérieux. On se rendit même à Tucuman pour procéder au mariage. Mais là, pendant que Catalina traîne les choses en longueur, un chanoine de la cathédrale la prend en passion et veut absolument la marier avec sa nièce. Celle-ci était plus à son gré et la comblait de présents. Catalina soutint le jeu pendant quelque temps; puis un beau matin elle disparaît, laissant la mulâtresse et la nièce du chanoine se consoler ensemble.

Nous la retrouvons dans la direction de Potosi, qui n'est guère qu'à cinq cent cinquante lieues de Tucuman. En chemin, elle rencontre un soldat qui allait du même côté, et elle fait route avec lui. Attaqués par des bandits, ils se défendent courageusement et finissent par leur échapper; après trois mois de marche, ils arrivent au Potosi, où chacun tire de son côté. Catalina devint le valet de chambre et le majordome d'un habitant de la Plata, qui la charge de mener aux Charcos un convoi de douze mille moutons de somme et de quatre-vingts Indiens. En Amérique, à cette époque, ces moutons de taille énorme étaient d'un usage journalier pour les transports du commerce : c'était le chameau de l'Amérique. « Le mouton du pays, dit « ici Ferrer, est le lama, quadrupède indigène de « l'Amérique méridionale, très-semblable au cha- « meau, quoique beaucoup plus petit et couvert d'une

« espèce de laine très-longue. C'est une bête de « somme très-douce, et la seule que les naturels du « Pérou eussent réduite à l'état de domesticité avant « la conquête. L'aspérité des montagnes du Pérou et « le manque de pâturages rendent nécessaire pour le « transport cet animal patient et frugal, quoiqu'il « ne porte guère au delà de trois arrobes (soixante-« quinze livres) et que ses journées soient très-« courtes et peu régulières. »

Tomber du grade d'officier au métier de conducteur de chameaux, Catalina dut trouver la chute profonde et un peu humiliante ; mais elle avait, je crois, moins d'ambition encore que de goût pour les aventures, et de tels voyages devaient en être semés.

Catalina ne renonçait pas pour toujours à l'état militaire. Mais plus tard encore, sur la fin de sa vie, quand elle aura obtenu du roi la permission de toucher en Amérique sa pension d'alferez, reprise de passion pour le métier d'arriero, nous la verrons revenir à ses hasardeuses caravanes.

Mais à l'époque où nous voici, la guerre avait encore plus de saveur pour son génie aventureux ; et revenue des Charcos au Potosi, elle reprit gaiement le havre-sac. Il s'agissait d'étouffer une révolte. Elle prit à la répression une part énergique et y gagna l'emploi d'adjudant de sergent-major, qu'elle exerça pendant deux ans. Sur ces entrefaites, on organisa une compagnie et une expédition contre les Indiens

du pays des Chuncos, à quelque cinq cents lieues du Potosi. Catalina se mit de la partie, sous les ordres du mestre de camp don Bartolomé de Alba.

Ces campagnes lointaines ont toutes l'attrait du roman, et l'on va voir par le commencement du récit que je reprends ici que, dans l'Amérique espagnole, au dix-septième siècle, les soldats étaient les maîtres, comme dans les premiers temps de la découverte.

« En avançant dans l'intérieur, nous découvrîmes « des plaines remplies, comme en Europe, d'une « infinité d'amandiers, d'oliviers, d'arbres à fruit. « Le gouverneur voulut que l'on ensemençât ces « terres pour suppléer aux provisions dont nous « étions assez mal pourvus ; mais les soldats n'y con- « sentirent pas, disant que nous n'étions pas venus « semer, mais conquérir et amasser de l'or, et que « la nourriture, on la chercherait. On passa outre, et « le troisième jour nous découvrîmes un village d'In- « diens qui firent aussitôt mine de se défendre. Nous « arrivâmes, mais aux premiers coups d'arquebuse « ils se débandèrent, laissant quelques morts ; nous « entrâmes dans le pays sans pouvoir prendre un seul « Indien pour nous montrer le chemin.

« En partant, le mestre de camp, don Bartolomé « de Alba, fatigué de son casque, l'ôta pour s'essuyer « le front, et un démon d'enfant d'environ douze ans « qui se trouvait en face, perché dans un arbre, à la « sortie du village, lui lança une flèche qui lui entra

« dans l'œil et le renversa, si grièvement blessé qu'il « expira le troisième jour. Nous mîmes le drôle en « mille morceaux.

« Cependant les Indiens étaient revenus au village « au nombre de plus de dix mille; nous les char- « geâmes avec une telle furie et en fîmes un tel car- « nage, qu'un ruisseau de sang coula sur la place « comme une rivière, et nous continuâmes à les pour- « suivre et à les égorger jusqu'au delà du fleuve « Dorado. Le gouverneur ordonna alors la retraite, « à quoi nous obéîmes de mauvaise grâce, parce que, « dans les maisons du village, quelques-uns de nous « avaient découvert plus de soixante mille piastres en « poudre d'or. D'autres en trouvèrent une quantité « énorme sur les berges du fleuve, dont ils remplirent « leurs chapeaux, et nous apprîmes depuis que le re- « flux en laisse habituellement plus de trois doigts sur « la rive. C'est pourquoi plus tard nous demandâmes « en grand nombre la permission de conquérir cette « contrée ; et comme, par des raisons qu'il avait sans « doute, le gouverneur nous la refusa, beaucoup « d'entre nous, et je fus de ceux-là, s'échappèrent « de nuit, et arrivés en pays chrétien, chacun tira de « son côté. Je m'en allai à Cenihago et de là à la pro- « vince de las Charcas, avec une certaine somme de « réaux qui, l'un après l'autre, et en peu de temps, « me glissèrent dans les doigts. »

Il est permis de rabattre un peu des merveilles de ce fleuve Dorado que les géographes auraient quelque

peine à retrouver sur la carte, sans qu'il faille absolument révoquer ici en doute le récit de Catalina, habituellement exact, sauf l'exagération dans les détails. Enfin elle gagne la Plata et y trouve provisoirement asile dans la maison d'une dame noble et riche, appelée doña Catalina de Chavez. Mais les querelles semblaient chercher notre héroïne, qui, quand elle en manquait, prenait volontiers celles des autres à son compte.

« Un jeudi saint, comme cette dame faisait ses « stations, elle rencontra à San Francisco doña Fran- « cisca Marmolejo, femme de don Pedro de Andrade, « neveu du comte de Lemos, et à propos de places, « ces dames se prirent de bec, et doña Francisca s'em- « porta jusqu'à frapper doña Catalina de sa pantoufle, « d'où il résulta du bruit et un grand attroupement. « Doña Catalina retourna chez elle. Amis et parents « y accoururent, et l'on discuta l'affaire chaudement. « L'autre dame resta dans l'église, s'entoura d'autant « des siens, sans oser se hasarder à sortir, jusqu'à « ce que, à la nuit close, arriva don Pedro, son mari, « accompagné du corrégidor don Raphael Ortiz de « Sotomayor, chevalier de Malte, qui maintenant « habite Madrid, et les alcades ordinaires avec leurs « exempts, armés de torches allumées, et tous en- « semble reconduisirent doña Francisca à sa maison.

« En suivant la rue qui va de San Francisco à la « place, on ouït un bruit d'épées, auquel coururent « le corrégidor, les alcades et les exempts, laissant

« la dame seule avec son mari. En ce moment passe « un Indien, qui courait du côté où l'on entendait le « cliquetis des épées, et en frisant doña Francisca « Marmolejo, il lui porta au visage un coup de cou- « teau ou de rasoir, qui le lui fendit du haut en bas, « et il continua sa course. La chose fut si soudaine « que le mari, don Pedro, ne s'en aperçut pas sur « l'heure; mais aussitôt après, ce fut un bruit, un « tumulte, une confusion, une foule, de nouveaux « coups d'épée, des arrestations, et tout cela sans « qu'on parvînt à s'entendre.

« Pendant le vacarme, l'Indien atteignit la maison « de doña Catalina, entra et lui dit : « C'est fait. » « L'inquiétude augmenta, et l'on craignit de grands « malheurs. Des investigations de la justice il dut « résulter quelque chose; car, le troisième jour, le « corrégidor se présenta chez doña Catalina, qu'il « trouva assise dans la salle des réceptions; il lui fit « prêter serment et lui demanda si elle savait qui « avait coupé la figure à doña Francisca Marmolejo. « Doña Catalina répondit que oui; il demanda qui « c'était, elle répondit : — Un rasoir et cette main. « Sur quoi le corrégidor sortit, en lui laissant des « gardes.

« De là il passa à l'interrogatoire des gens de la « maison. Il arriva à un Indien qu'il intimida en le « menaçant de la question, et le misérable déclara « qu'il m'avait vu sortir avec un couteau et une che- « velure d'Indien que m'avait donnée sa maîtresse;

«que le rasoir avait été apporté par Francisco « Ciguren, barbier biscayen; qu'il m'avait vu rentrer « et m'avait entendu dire : — C'est fait. On m'ar- « rêta, ainsi que le barbier, et l'on nous garda étroi- « tement, bien séparés et éloignés l'un de l'autre. « Quelques jours s'étaient passés ainsi, quand, une « nuit, un alcade de l'audience royale, qui avait in- « struit l'affaire et fait arrêter les exempts, je ne sais « pourquoi, entra dans la prison et fit donner la « question au barbier, qui aussitôt parla pour lui et « pour les autres. Sur quoi l'alcade vint à moi et me « somma d'avouer. Je niais absolument que je susse « rien de l'affaire. Il me fit alors déshabiller et hisser « sur le « potro ». Un procureur entra, déclara que « j'étais Biscayen, et qu'en vertu des priviléges de « mon pays je ne pouvais être mis à la question. « L'alcade n'en tint compte et passa outre. Les tours « de corde commencèrent, je restai ferme comme « un chêne. Les interrogations et les tours de corde « allaient leur train, quand on lui apporta un papier, « que je sus depuis venir de doña Catalina de Chavez. « On le lui mit dans la main, et il l'ouvrit, le lut, « s'arrêta un instant à me regarder, et dit : « Qu'on « ôte ce garçon de là. » On m'ôta, en effet, on me « ramena dans ma prison, et l'alcade s'en retourna « chez lui.

« Le procès continua, je ne saurais dire comment; « mais je finis par être condamné à dix ans de ban- « nissement au Chili, sans solde, et le barbier à deux

« cents coups de fouet et six ans de galères. Nous « appelâmes de ce jugement, aidés de quelques com- « patriotes, et le procès reprit son cours je ne sais « de quelle manière, jusqu'à ce que l'audience rendît « un arrêt qui me renvoyait libre, le barbier aussi, « et condamnait doña Francisca aux frais. Ce sont de « ces miracles qui arrivent assez souvent en pareil « cas, surtout aux Indes, grâce à la belle in- « dustrie. »

Cette belle industrie, on voit assez par ce qui vient d'être raconté ce qu'elle était. Si l'on aime à apprendre, dans certains récits de Catalina, comment on guerroyait alors dans l'Amérique espagnole, il est assez piquant de voir, par des épisodes comme celui-ci, comment la justice y était administrée. Le juge ne s'était pas arrêté devant les sacrés priviléges de la Biscaye : l'Espagne et la Biscaye étaient si loin! Mais le style de doña Catalina avait sans doute ce genre d'éloquence auquel, un siècle et demi plus tard, l'honnête Basile se montrait si sensible.

Notre alferez recommença cependant à s'ennuyer de cette vie périlleuse. Il y avait d'ailleurs intérêt pour lui à s'éloigner un peu du ressort de cette audience, si débonnaire qu'elle se fût montrée en cette occasion. Don Juan Lopez de Arquijo se trouva là tout à point pour lui confier dix mille têtes de moutons avec une centaine d'Indiens pour les conduire. Il s'agissait d'aller prendre du blé à Cochabamba pour le faire moudre à Guilcomayo et en vendre la farine

au Potosi. Le gain fut si considérable, et l'intrépide arriero rapporta si fidèlement l'argent à son maître, que celui-ci n'hésita pas à le charger d'une nouvelle opération dans des conditions analogues.

Mais, entre ces deux campagnes, le diable se glissa dans ses affaires; il eut une querelle de jeu chez le neveu de l'évêque. Son adversaire l'attendit à la porte, et il eut le malheur de le tuer. Mais il y avait alors un si grand nombre d'églises dans l'Amérique espagnole, que Catalina s'arrangeait toujours pour en trouver une ouverte. Elle n'en sortit que pour prendre, par une belle nuit, la route de Pomabamba; mais on jouait à Pomabamba, hélas! tout comme à la Plata, et le jeu amène toujours des disputes. Cette fois encore Catalina tua son adversaire. Il est à noter que, dans ces dernières occasions, c'est son visage imberbe qui lui attire certaines injures qu'un soldat ne pouvait pas endurer.

En dernier lieu, elle fut, sur de faux témoignages, condamnée à être pendue. Il faut voir sa fière contenance en face du gibet, sous le gibet même. On pourra s'en scandaliser, en se souvenant qu'après tout c'est là une novice. Mais c'est une étude que j'écris et non une page des Bollandistes.

« Condamné à mort (en parlant d'elle, Catalina em- « ploie le masculin), j'en appelai, ce qui n'arrêta pas « l'ordre d'exécuter la sentence. J'étais furieux. Un « moine entra pour me confesser, je refusai; il in- « sista, je tins bon. Il me pleuvait des moines, j'en

« étais submergé, j'étais un vrai Luther. On me mit « un habit de taffetas, on me jucha sur un cheval, le « corrégidor ayant pris son parti et répondu aux « moines qui le pressaient, que si je voulais aller « en enfer, c'était mon affaire et non la sienne. On « me tira de la prison, on me fit passer par des rues « inconnues, et qui n'étaient pas celles qu'on prenait « habituellement, de peur des moines. J'arrivai à la « potence ; les moines me faisaient perdre la tête par « leurs cris et leurs poussées. Ils me firent monter « ainsi quatre échelons, et celui qui me talonnait le « plus était un dominicain, fray Andres de San Pablo, « que j'ai revu à Madrid, il y a un an, et à qui je « parlai au collége d'Atocha. Il me fallut monter en- « core. On me jeta autour du cou le volatin, c'est- « à-dire la corde fine avec laquelle on étrangle, et « comme le bourreau me le passait mal, je lui dis : « Mets-le-moi bien, ivrogne, sinon ôte-le-moi, ces « bons pères suffisent. »

La charité des bons pères était peut-être un peu brusque ; ils ne voyaient là qu'une âme en péril qu'il fallait sauver à tout prix, se croyant d'ailleurs dispensés d'user de belles manières envers un garnement chez qui rien ne pouvait faire soupçonner une novice.

Quoi qu'il en soit, il était temps qu'il arrivât un contre-ordre expédié de la Plata. Les faux témoins, condamnés eux-mêmes à être pendus, avaient fait l'aveu de leur mensonge. Ramenée à la Plata, Cata-

lina est rendue à la liberté. Elle se hâte de terminer ses affaires et de partir. Mais le diable ne la quittait pas. Pour sortir de la ville, il fallait passer devant le logis d'un certain Chavarria, avec lequel elle avait eu des comptes à régler pour don Juan Lopez de Arquijo, son maître.

« Comme je passais, je vis du monde dans le « zaguan, et j'entendis du bruit dans la maison. Je « m'arrêtai pour savoir ce que c'était, quand doña « Maria Davalos (c'était la femme de ce Chavarria) « me dit d'une fenêtre : — Seigneur capitaine, emme- « nez-moi avec vous, car mon mari veut me tuer ; « et en achevant ces mots, elle s'élance dans la rue. « En ce moment, deux moines s'approchèrent et me « dirent : — Emmenez-la, son mari l'a surprise avec « don Antonio Calderon, neveu de l'évêque, qu'il a « tué ; il veut la tuer aussi. En parlant ainsi, ils me « la mirent en croupe, et je partis avec ma mule.

« Je ne m'arrêtai qu'à minuit, en arrivant au fleuve « de la Plata. J'avais rencontré en chemin un domes- « tique de ce Chavarria, qui venait de la Plata et qui « dut nous reconnaître, malgré tous mes efforts pour « me tenir à l'écart et cacher mon visage, et qui, « sans doute, avertit son maître. Arrivé au fleuve, je « fut fort en peine, car les eaux étaient hautes, et « il paraissait impossible de passer à gué. Elle me « dit : — En avant, passons, il n'y a pas d'autre re- « mède, et que Dieu nous soit en aide ! Je mis pied à « terre, je cherchai à découvrir un gué, et me décidai

« à passer où il me sembla le mieux. Je me remis « donc en selle avec ma belle affligée en croupe, et « j'entrai dans l'eau. Nous avançâmes. Dieu nous vint « en aide, et nous passâmes. J'atteignis une venta qui « se trouvait près de là, j'éveillai les hôtes stupéfaits « de nous voir à pareille heure et ayant traversé le « fleuve. Je pris soin de ma mule qui avait besoin de « repos. On nous servit des œufs, du pain et des fruits. « Nous nous occupâmes d'étendre et de sécher nos « vêtements. De nouveau nous nous mîmes en route, « et au point du jour, au bout d'environ cinq lieues, « nous découvrîmes la ville de la Plata.

« Cette vue nous consolait un peu, quand tout à « coup doña Maria se serre plus fort contre moi, en « disant : — Ah! seigneur, mon mari! Je tournai « la tête, et l'aperçus qui arrivait sur un cheval en « apparence fatigué. Je ne sais, et je m'en étonne en- « core, comment il pouvait être là. J'étais parti avant « lui de Cochabamba, le laissant dans sa maison, et, « sans perdre un instant, j'avais atteint le fleuve, je « l'avais franchi, j'étais arrivé à la venta, où je m'étais « peut-être arrêté une heure, et d'où j'étais reparti « aussitôt. En outre, ce domestique que j'avais ren- « contré en chemin, et qui dut le prévenir, mit sans « doute quelque temps à arriver; il en mit lui-même « à monter à cheval et à partir. Comment fit-il donc « pour me rattraper? Ne connaissant pas la route, « je fis peut-être plus de détours et lui moins. « Enfin, à trente pas environ, il nous tira un coup de

« mousquet et nous manqua; mais les balles pa:
« sèrent si près de nous que nous les entendîm(
« siffler. Je donnai de l'éperon à ma mule, je descend
« le revers d'une colline couverte de broussailles, (
« ne le revis plus. Je présume que son cheval ne pı
« le porter plus loin. Je courus encore quatre grand(
« lieues, et arrivai à la Plata rendu de fatigue. J'all:
« cependant au couvent de Saint-Augustin, où je lai:
« sai doña Maria Davalos au parloir, entre les bras (
« sa mère.

« Je retournais prendre ma mule, quand je m
« trouvai nez à nez avec Pedro Chavarria, qui se je
« sur moi, l'épée à la main, sans me laisser le temps d
« m'expliquer. Cette brusque attaque me mit en gran
« souci, et à cause de l'état de fatigue où elle m
« surprenait, et parce que j'avais pitié de le voir :
« méprendre, en croyant que je l'avais offensé.
« fallut bien cependant tirer l'épée et me mettre e
« défense. Toujours ferraillant, nous entrâmes dar
« l'église. Là il me porta deux coups de pointe dar
« la poitrine sans que je l'eusse blessé, car il éta
« plus habile que moi. Je me piquai au jeu, le serr:
« de près et le fis reculer jusqu'à l'autel; là il m
« porta un grand coup à la tête, que je parai avec m
« dague, et je lui mis une palme de fer dans l(
« côtes. Il arriva tant de monde qu'il n'y eut pa
« moyen de continuer. Arriva aussi la justice, qı
« voulut nous arracher de l'église; mais deux moine
« de San Francisco, couvent qui est en face, m'

« firent entrer, aidés en cela, sans qu'il y parût, par « don Pedro Beltran, alguazil mayor, beau-frère de « mon maître, don Juan Lopez de Arquijo. Charita- « blement accueilli à San Francisco et assisté par ces « bons pères qui soignèrent mes blessures, je demeu- « rai cinq mois dans cet asile.

« Chavarria ne mit pas moins de temps à guérir de « sa blessure, ne cessant de crier qu'on lui livrât sa « femme, ce qui donna lieu à une foule d'actes et de « mesures judiciaires, la femme comprenant qu'il y « allait de sa vie et se défendant de son mieux. L'ar- « chevêque et le président intervinrent alors avec « d'autres personnages, et il fut convenu que le mari « et la femme entreraient en religion, elle où elle « était, lui où il voudrait. »

Chavarria et sa femme étant hors de cause, Catalina eut peu de peine à se tirer d'affaire, et ceux qu'elle avait servis dans cette occasion la servirent si bien elle-même que le président même de l'audience lui donna une mission judiciaire. Au lieu d'être pendue, elle fut chargée d'aller plus loin en faire pendre d'autres. Elle s'en acquitta, à la satisfaction du président, et l'on ne peut s'étonner assez de voir un magistrat s'en reposer sur elle d'une mission où, s'il fallait de la fermeté, il fallait aussi un grand tact; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est de voir une aventurière se tirer des difficultés de la charge en juriste consommé. C'est que dans cette société violente, et où les forts se mettaient si aisément au-dessus de la loi,

ce dont il était besoin surtout, c'était de ce vigoureux bon sens des Turcs, que notre la Fontaine regrette quelque part.

Elle s'en va à la Paz, où, recevant un démenti, à la porte même du corrégidor, elle tue son adversaire d'un coup de dague. La voilà prise, jugée, condamnée, mais cette fois se laissant confesser, parce qu'elle avait son dessein. Elle se servit en effet d'un bien étrange stratagème, suggéré, à l'entendre, par son confesseur même. Après avoir reçu la communion, elle crache l'hostie, la garde dans sa main et se réclame de l'Église. On crie à l'hérésie ; l'évêque accourt ; on entoure la condamnée, on allume des cierges, et on la conduit en procession dans une église voisine. Là, un prêtre, en habits sacerdotaux, vient, au milieu de l'assistance, recueillir la sainte hostie ; puis on lui râpe la main à genoux, on la lave, on l'essuie, et la voilà en sûreté dans l'église. Au bout d'un mois, la surveillance se relâcha ; « un saint prêtre, ajoute ici « Catalina, ayant par ordre de l'évêque, je le crus du « moins, reconnu le chemin, me donna une mule, de « l'argent, et je partis pour Cuzco. »

A Cuzco, le malheur voulut que, le corrégidor ayant été tué, on en accusât Catalina. Reconnue innocente au bout de six mois, elle quitta une ville où l'air ne lui valait rien, et s'en fut à Lima, dont le vice-roi était alors don Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montes Claros. La Hollande, en ce moment, bloquait avec huit bâtiments le port du Callao, dont il

a été tant parlé, à l'honneur de l'Espagne en ces derniers temps. Le vice-roi mit cinq navires en mer pour le débloquer. A bord du vaisseau amiral se trouvait Catalina. Le vaisseau est attaqué, coulé bas, et notre aventurière s'échappe, elle troisième, à la nage; les deux autres étaient un soldat et un carme déchaussé. Après les avoir gardés vingt-huit jours, les Hollandais les jetèrent sur la côte, à cent lieues de Lima, où ils revinrent comme ils purent, quand déjà on les croyait morts.

Mais il ne pouvait se passer longtemps sans que l'on parlât de l'alferez Diaz. Il y avait alors à Cuzco un bravache que sa mine hautaine et ses façons tranchantes avaient fait surnommer « le nouveau Cid ». Nos deux héros devaient chercher l'occasion de mesurer leurs épées; le jeu ne pouvait manquer de la leur fournir. Ce ne fut pas un duel, mais un carnage, où ils tombèrent chacun de leur côté, le Cid pour ne plus se relever, Diaz ne valant guère mieux.

« Des gens compatissants me portèrent dans la « maison du trésorier, où je logeais. On me mit au « lit; mais aucun chirurgien n'osa me panser que je « ne me fusse confessé, de peur de me voir expirer. « On fit entrer le père fray Luis Ferrer, de Valence, « un saint homme, qui me confessa; et me voyant « mourir, je lui déclarai mon état. Il s'émerveilla, « me donna l'absolution et tâcha de me consoler et « de ranimer mon courage. On m'apporta le viatique;

« je le reçus, et depuis ce moment il me sembla que « je revenais à la vie. »

Elle y revenait si bien que cinq jours après, elle était en état d'être transportée dans un couvent ; la justice pouvait se mettre en campagne, ce qu'elle fit en effet ; aussi dès qu'elle se retrouva debout, Catalina reçut de ses amis de l'argent, des mules, des esclaves, et sortit de Cuzco. Elle avait pris le chemin de Guamanga ; mais on avait eu vent de sa fuite, et, à la tête d'un pont par où il lui fallait passer, elle trouva une troupe en armes qui l'attendait. Elle passa outre, laissant trois hommes sur le carreau. Plus loin, on essaya de la prendre par ruse ; mais attaquée par derrière, elle se défendit rudement, et cette fois encore il en coûta la vie à plus d'un. Au milieu de tout ce sang répandu, elle avait parfois le mot pour rire. Écoutons le récit de sa dernière aventure :

« Après avoir passé la rivière de Balsa, je mis « pied à terre pour laisser un peu de repos à mon « cheval. En ce moment, je vois arriver au bord de la « rivière trois hommes à cheval qui entrent dans l'eau « et s'arrêtent au milieu. Je ne sus ce que me dit « mon cœur. Je leur demandai : — Où allez-vous, « caballeros ? L'un deux me répond : — Vous pren- « dre, seigneur capitaine. J'apprêtai mes armes, « armai des pistolets et leur dis : — Me prendre vivant ? « Vous ne le ferez pas. Vous me tuerez d'abord et me « prendrez ensuite. Et je m'approchai du bord. Un « autre dit : — Seigneur capitaine, nous avons nos

« ordres et n'avons pu nous dispenser de venir;
« mais pour vous, nous ne voulons que vous servir.
« Et tout cela arrêtés au beau milieu de l'eau. Je les
« remerciai de leur courtoisie, et, laissant pour eux
« trois doublons sur une pierre, je remontai à cheval,
« et, après force révérences de leur part, je repris le
« chemin de Guamanga. »

A Guamanga, elle vend son cheval et se divertit à voir la ville qu'elle trouve à son gré; mais le bruit de ses aventures l'y avait précédée ou suivie, et plus d'une fois, se voyant entourée d'alguazils, elle dut mettre l'épée à la main pour se faire passage. Là aussi, comme ailleurs, elle retrouvait de fidèles compatriotes, qui d'abord se rangeaient de son côté et la tiraient d'affaire; mais revenons à son récit:

« Décidé à partir, je sortis une nuit; mais bientôt
« le malheur veut que je rencontre deux alguazils. Ils
« me crient : — Qui vive? Je réponds : — Ami. Ils
« demandent mon nom, et je dis : — Le diable. J'eus
« grand tort de parler ainsi. Ils s'avancent pour mettre
« la main sur moi; je dégaîne, et le tapage commence.
« Mes alguazils crient au secours et à la justice. Le
« monde arrive; le corrégidor sort de chez l'évêque,
« où il était; de nouveaux alguazils prêtent main-forte
« aux premiers. Me voyant accablé, je lâche un coup
« de pistolet, et un homme tombe. La mêlée devient
« plus vive, et je vois à mes côtés un Biscayen de
« mes amis et avec lui d'autres de mes compatriotes.
« Le corrégidor criait que l'on me tuât. Les coups de

« feu se multipliaient de part et d'autre. L'évêque « sortit avec quatre torches et entra dans la « bagarre. Son secrétaire, Juan Batista Artéaga, le « conduisit de mon côté. Il arrive et me dit : — Sei- « gneur Alferez, donnez-moi vos armes. Je lui « répondis : — Seigneur, j'ai ici bien des ennemis. « Il reprit : — Donnez toujours, vous êtes en sûreté « avec moi, et je jure de vous tirer d'affaire, dût-il « m'en coûter tout au monde. Je répondis : — Sei- « gneur Illustrissime, quand je serai dans l'église, je « baiserai les pieds de Votre Seigneurie Illustrissime. « En ce moment même, quatre esclaves du corrégidor « m'assaillent, me pressent, tirent sur moi avec bar- « barie, sans égard à la présence de Sa Seigneurie « Illustrissime ; de sorte que, pour me défendre, il « me fallut allonger la main et en abattre un. Le « secrétaire de l'évêque accourut à moi avec une épée « et un écu, suivi d'autres gens de la maison, criant « tous et se plaignant de cette irrévérence en présence « de Sa Seigneurie Illustrissime, et le combat fut un « instant suspendu. Sa Seigneurie Illustrissime me « prit par un bras, m'ôta mes armes, me mit à son « côté et m'emmena dans sa maison. Elle fit d'abord « panser une légère blessure que j'avais reçue, puis « me fit donner à souper et à coucher, et m'enferma « dans une chambre dont elle emporta la clef. Le « corrégidor ne se fit pas attendre. L'évêque eut avec « lui une longue conférence et une altercation à mon « sujet, comme je le sus vaguement plus tard.

« Le lendemain matin, sur les dix heures, Sa Sei-
« gneurie Illustrissime me fit amener en sa présence « et me demanda qui j'étais, d'où j'étais, de quelle « famille, et me fit raconter tous les incidents de ma « vie, comment et par où j'étais venu jusqu'à elle, et « elle entra dans mille détails, mêlant à propos les « bons conseils, me dépeignant les dangers de cette « vie, les transes de la mort et ses suites, et me fai- « sant peur de l'autre si elle me surprenait mal pré- « paré, cherchant ensuite à me tranquilliser et à « m'amener aux pieds de Dieu. Il fit si bien que je « perdis toute assurance; et le voyant un si saint « homme, et me croyant comme en présence de Dieu « même, je me découvre à lui et lui dis : — Seigneur, « tout ce que j'ai dit à Votre Seigneurie Illustrissime « n'est pas la vérité; la vérité, la voici : je suis « femme; je suis née en tel endroit, fille de tel et de « telle. On me mit dans un couvent à tel âge avec « une tante que j'y avais. J'y fus élevée; j'y pris « l'habit; j'y fis mon noviciat. Au moment de prendre « le voile, je sortis pour telle raison. Je fus à tel en- « droit, je me déshabillai, je me vêtis en homme, je « me coupai les cheveux, j'allai de côté et d'autre, je « m'embarquai, je débarquai, je tuai, je blessai, je « fis de tout un peu. Je courus le monde; je fis le « métier d'arriero, jusqu'à venir où j'en suis actuelle- « ment, et aux pieds de Votre Seigneurie Illustris- « sime.

« Tout le temps que dura ce récit, le saint homme

« était interdit et m'écoutait sans parler et sans sour-
« ciller ; quand j'eus fini, il continua à garder le
« silence, pleurant à chaudes larmes ; puis il m'en-
« voya reposer et dîner. Il sonna, fit appeler un vieux
« chapelain et me fit conduire à son oratoire, où l'on
« me dressa une table et un lit de sangle. On m'en-
« ferma ; je me couchai et m'endormis. Dans l'après-
« midi, sur les quatre heures, le saint évêque me fit
« rappeler et me parla avec une grande bonté de
« cœur, m'exhortant à remercier Dieu vivement de la
« grâce qu'il m'avait faite de me montrer le chemin
« perdu qui menait droit aux peines éternelles.
« Il me pressa de repasser ma vie entière et de faire
« une bonne confession, qui serait facile, étant déjà
« faite aux trois quarts, et qu'ensuite Dieu nous aide-
« rait à trouver ce qu'il y avait à faire. La soirée se
« passa en ces conversations. Je me retirai, je soupai
« très-bien et je me couchai. »

Cet aveu fut une crise dans la vie de Catalina, et c'est pour cela que je n'ai omis aucun détail ; mais on voit que le bon évêque est en grand souci et ne sait trop encore quel parti prendre avec une si étrange pénitente. Il la met volontiers de moitié dans ses délibérations, et, gardant un reste de doute, il revient à la charge. Il faut que Catalina elle-même le mette sur la voie et tranche la difficulté en lui proposant de se faire examiner par des matrones. Le candide prélat s'empare aussitôt de cette idée, qui sans doute lui était venue à l'esprit, mais qu'il ne savait

comment exprimer. Les matrones sont appelées, et leur témoignage est tout à l'honneur de la novice, qui n'éprouve aucun embarras à traduire leur rapport en termes nets et concis. Elle en avait trop vu pour s'effrayer de quelques mots.

« L'évêque s'attendrit, reprend notre novice, qui « paraît avoir mieux gardé son sang-froid, congédia « les commères, me fit paraître devant lui, et, devant « le chapelain qui m'amena, m'embrassa tout ému et « debout, puis me dit : — Maintenant; ma fille, je « crois tout ce que vous m'avez dit et croirai désor- « mais tout ce que vous me direz, et je vous respecte « comme une des personnes notables de ce monde, « et je vous promets de vous assister, autant qu'il dé- « pendra de moi, en tout ce qui pourra vous être « utile et au service de Dieu. Il me fit donner une « chambre convenable, où je restai à préparer ma « confession, dont je m'acquittai de mon mieux; « puis Sa Seigneurie Illustrissime m'administra la « communion. Le bruit de l'aventure se divulgua et « attira à l'évêché un concours immense de person- « nages, quelques-uns dans le nombre auxquels il « était difficile de refuser la porte, quelle que fût ma « répugnance et celle de l'évêque. »

L'aventure ne pouvait avoir qu'un dénoûment, le bon évêque n'avait qu'un parti à prendre : faire rentrer au bercail la brebis égarée. Elle fut menée en procession au couvent de Santa-Clara, le seul qu'il y eût à Guamanga. Les nonnes lui firent fête; mais en

la recevant, elles s'engagèrent par écrit à la représenter à l'évêque ou à son successeur chaque fois qu'ils pourraient la réclamer.

II

L'aventure de Catalina fit grand bruit dans toute l'Amérique, où tant de gens avaient connu l'alferez Diaz Ramirez. On lui ôta le nom; mais trop de gens avaient été témoins de ses bons coups d'épée pour lui retirer aussi le grade. On ne l'appela plus que la Monja Alferez, la Nonne-Enseigne, et aujourd'hui encore, je l'ai dit, on ne l'appelle plus autrement.

Si le bon évêque eût vécu, les portes de Santa Clara se fussent sans doute refermées à jamais sur cette singulière et orageuse destinée; mais, au bout de cinq mois, en 1620, il mourut subitement, « et me fit grande faute », dit la pauvre Catalina, qui peut-être, à cette époque, ne demandait pas mieux que de reprendre, où elle l'avait laissée à Saint-Sébastien, la vie paisible du couvent.

Mais l'archevêque de Lima, dont l'évêque de Guamanga était un suffragant, la fit réclamer, et au grand regret des bonnes sœurs de Sainte-Claire elle partit pour Lima dans une litière, accompagnée de six ecclésiastiques, de quatre moines et de six hommes d'épée. Quoiqu'elle arrivât de nuit dans la capitale du Pérou, l'affluence des curieux fut immense. Tout

le monde voulait voir la Monja Alferez. L'archevêque lui fit un accueil fort distingué, la présenta au vice-roi, lequel était alors le prince d'Esquilache, qui lui donna à dîner chez lui. L'archevêque ne l'avait mandée que pour la mettre au couvent ; mais il lui laissait le choix entre tous ceux de Lima, où ils étaient en grand nombre ; en attendant, il lui fut permis de les visiter tous. Elle passa quinze jours dans chacun, et se décida enfin pour l'un des plus considérables, celui de la Sainte-Trinité, de l'ordre de Saint-Bernard. Ce qui put déterminer son choix, c'est que l'on y vivait avec une certaine liberté, chacune des nonnes ayant dans l'établissement une petite maison à elle, avec une servante. Doña Catalina y séjourna deux ans et demi.

Cependant il restait sur sa position professionnelle un doute qu'il importait de résoudre, et d'où allait dépendre le reste de sa vie. Catalina avait-elle ou non fait ses vœux ? Elle avait écrit en Espagne ; la réponse, un peu lente à venir, prouva catégoriquement qu'elle n'avait jamais professé. Cette réponse, c'était pour elle la liberté. On voit par le ton de son récit qu'elle la reprit sans trop de peine. L'usage violent qu'elle en avait fait pendant vingt ans aurait pu lui en ôter le goût. Il n'y parut pas, à l'empressement qu'elle mit à préparer son retour en Espagne. Les religieuses de la Sainte-Trinité ne la virent point partir sans regret. Elle voulut revoir celles de Sainte-Claire, qui s'étaient séparées d'elle avec tant de peine

quand elle partit pour Lima, et se rendit d'abord à Guamanca, où elle passa huit jours dans son premier couvent, au milieu des caresses et des gâteries de toutes ses compagnes.

Il fallut partir cependant, mais c'était encore une grande aventure que de traverser l'Océan. Catalina faillit y mourir. Elle eut la bonne fortune de rencontrer en chemin la flotte espagnole, revenant sous le commandement du général Tomas de Larraspuru, qui la reçut avec toutes sortes de bonnes grâces à bord de la capitane. Mais parmi tous ces gens de guerre, le naturel reprit le dessus, et la religieuse redevint l'alferez. Ce fut encore le jeu qui la perdit. Elle eut une querelle, à la suite de laquelle elle égratigna quelque peu de visage de son partenaire, et le général fut forcé de l'envoyer sur un autre bâtiment, et de celui-ci sur un troisième, l'aviso *San Telmo*, qui fit eau et faillit sombrer; enfin, le 1er novembre 1624, elle rentrait dans le port de Cadix, où le général de la flotte, don Fabrique de Toledo, l'accueillit admirablement. A Cadix, elle rencontra deux de ses frères, qu'elle présenta au général, lequel lui promit pour eux sa protection.

Après huit jours passés à Cadix, elle se rendit à Séville, où l'empressement de la foule finit par lui devenir importun. Pour y échapper, elle se rendit à Madrid, où d'abord elle se tint cachée ; mais le vicaire ecclésiastique eut vent de son arrivée et la fit arrêter. Elle dut sa liberté au comte d'Olivarès, et s'en alla à

Pampelune à la suite d'un nouveau maître. Là, elle entend parler d'un grand jubilé qui, cette année même, doit être célébré à Rome, et la voilà qui part pour Rome. Elle avait gardé, il faut le croire, trop bonne mémoire des remontrances du saint évêque de Guamanga pour s'imaginer qu'une conscience comme la sienne pouvait se contenter d'un juge ordinaire. Il dut lui sembler que le regard du pape pouvait seul pénétrer jusqu'au fond de cette âme troublée. Elle part donc; mais à Turin elle est arrêtée par un parti de cavalerie, dépouillée de son argent et de ses papiers, et retenue comme espion pendant quatorze jours. Son récit dit cinquante, mais il y a erreur évidente. On la relâcha enfin, et on lui permit de continuer son voyage. Découragée par ce premier essai, elle y renonce et retourne en Espagne, à pied et mendiant sur la route. Elle arriva ainsi à Toulouse, puis à Pau, où elle retrouve, heureusement pour elle, le fils de la belle Corisandre, le comte de Gramont, qu'elle appelle naïvement le comte d'Agramont, et qui était vice-roi de Pau. Elle avait eu pour lui en venant des lettres de recommandation. Il eut pitié d'elle et lui donna un cheval et cent écus.

De retour à Pampelune, l'alferez Antonio de Erauso (c'était le nom qu'elle avait pris en revenant d'Amérique, et sous lequel elle était partie pour Rome) se présente devant le tribunal de la justice militaire et demande qu'il soit informé sur ce qui lui est arrivé. Ce même jour, 28 juillet 1625, l'alcade des gardes

et gens de guerre, on dirait aujourd'hui en Espagne l'« auditeur de guerre », fait droit à sa requête, et l'alferez produit ses témoins. Les déclarations de plusieurs d'entre eux, d'ailleurs fort respectables, ne reposent que sur les récits de l'intéressé lui-même. Ils l'ont vu partir pour Rome, puis revenir dépouillé, voilà tout. Mais il y a le témoignage direct de trois pèlerins espagnols, qui, étant eux-mêmes partis pour Rome, l'ont rencontré en chemin, ont fait route avec lui depuis la France, ont vu tout ce qu'il raconte, et, relâchés avant lui, l'ont laissé dans les prisons du Piémont.

Quel était le but de cette enquête? Catalina ne le dit pas; mais elle voulait sans doute qu'elle lui tînt lieu jusqu'à un certain point des papiers qui lui avaient été enlevés. Plus tard, sans doute, ayant retrouvé à Madrid plusieurs de ses chefs, dont les déclarations écrites devaient suppléer aux documents égarés en Piémont, elle ne se mit plus en peine de ceux-ci, et prit son parti de cette aventure comme de tant d'autres.

Étant en effet revenue à Madrid, elle y retrouva plusieurs de ses anciens capitaines devenus des personnages en mesure de la servir, et ayant la volonté de le faire. Il s'agissait pour l'alferez Antonio de Erauso d'obtenir du roi le prix de dix-huit ans de services militaires. Ce roi était Philippe IV, celui qui tint un certain rang parmi les poëtes de son règne, et qui a, dit-on, mis la main à cette comédie du

Comte d'Essex, qui n'en est pour cela ni meilleure ni pire. Un poëte, fût-il roi, a toujours un peu d'imagination. Le poëte couronné dut voir avec un intérêt particulier ce singulier personnage, qui avait mis dans sa vie plus de mouvement dramatique qu'il n'y en avait dans pas une des comédies de l'époque. Le poëte l'écouta; le roi lui fit justice.

« Je me présentai à Sa Majesté et la suppliai de « récompenser mes services énumérés dans une sup- « plique que je déposai entre ses mains royales. Le « roi me renvoya au conseil des Indes. J'y eus re- « cours et y présentai les papiers qui m'étaient restés « de la traversée. Ces seigneurs me reçurent avec « bonté, et le roi, sur leur avis favorable, m'accorda « ma vie durant une pension de huit cents écus, un « peu moins que je n'avais demandé. » Cela se passait en août 1625.

Cette requête et les documents annexés sont encore à Séville, à l'archive des Indes, où Joaquin Maria Ferrer en fit prendre copie, et où j'ai tenu moi-même les originaux dans mes mains. La supplique est d'une écriture nette et fine, trop régulière pour qu'il soit permis de supposer que c'est celle de Catalina; mais à coup sûr c'est elle qui a dicté, et l'on est touché de voir que, parlant au roi, elle insiste moins sur ses services, ceux de son père et de ses frères, que sur le mérite qu'elle a eu de garder son secret et sa chasteté parmi tant de gens dissolus et à travers tant d'aventures, « surtout, dit-elle, pour

« la singulière et rare chasteté avec laquelle elle a « vécu et vit encore ». C'est ce que confirme, en particulier, l'un des témoins, don Juan Recio de Léon, capitaine général et grand justicier, à l'époque où il écrit, des provinces de Tipoan et de Chancos, récemment découvertes et colonisées par lui, et qui, ayant sous ses ordres l'alferez Alonzo Diaz, l'a employé plus d'une fois, tantôt à des missions délicates, tantôt à des coups de main : il n'a jamais eu qu'à se louer de lui. Il ajoute : « J'appris depuis qu'il était « resté dans la ville de Guamanga, où, par des causes « de lui connues, il découvrit à l'évêque qu'il était « femme et se nommait doña Catalina de Erauso, ce « qui jusqu'alors n'était jamais venu à ma connais- « sance, et ce qui me causa et à tout le royaume un « étrange étonnement, surtout parce que je l'avais vu « exécuter avec une intrépidité toute virile toutes les « missions qui lui avaient été données en campagne, « et supporter toutes les rigueurs du métier, et « parce que je l'avais vu vivre avec autant de chasteté « que de vertu, n'ayant jamais rien ouï contre lui à « cet égard. » Le même témoin avait dit auparavant : « J'ai connu ledit alferez dans les guerres du « Chili, faisant son devoir comme le plus vaillant sol- « dat et le plus résistant à toutes les incommodités « de la milice, comme l'homme le plus robuste. « Vivant en compagnie de l'alferez Miguel de Erauso, « son frère, il ne se fit pas connaître à lui, ce qui est « encore un de ces actes de fermeté comme on en

« rencontre dans sa vie prodigieuse. » Les autres certificats ne sont pas moins expressifs.

Le 19 février 1626, le conseil accordait, en la diminuant, comme on l'a dit, la pension demandée. Quoique la requête n'en dît rien, le conseil ajoutait que le roi aurait à examiner si l'alferez reprendrait ou non les habits de son sexe, et s'en remettait sur ce point au bon plaisir de Sa Majesté. Le roi ne paraît pas y avoir donné grande attention. Mais Catalina avait pris les devants, et, avant comme après, elle prit l'uniforme de son grade et garda le nom d'Antonio de Erauso.

Cependant elle tenait plus que jamais à ce voyage de Rome, si fâcheusement interrompu. On a vu qu'elle savait peu reculer; bientôt donc elle quitta Madrid pour aller s'embarquer à Barcelone; elle ne devait pas y arriver aisément. Comme elle voyageait à cheval avec trois amis, le soir du jeudi saint de l'année 1626, à quelques lieues de Lérida, neuf hommes embusqués dans un bois, se jetant sur eux, les dépouillent et ne leur laissent que leurs papiers. Le samedi saint, ils entrent presque nus à Barcelone. Là, chacun tire de son côté; l'alferez va de porte en porte quêtant quelque vêtement, dont il s'habille comme il peut.

« A la nuit, dit-il, je cherchai un abri sous un por-« tail, où je trouvai d'autres malheureux étendus, et « où j'ouïs dire que le roi était à Barcelone. Il y avait « à son service le marquis de Montes-Claros, bon et

« charitable seigneur que j'avais connu et à qui j'avais « parlé à Madrid. Le lendemain matin j'allai chez lui « et lui racontai mes mésaventures. Il eut pitié de « me voir ainsi, me fit habiller et m'introduisit chez « le roi, en ayant, l'excellent homme! fait naître « l'occasion.

« J'entrai et racontai la chose à Sa Majesté comme « elle s'était passée. Le roi écouta et me dit : —Com- « ment vous êtes-vous laissé voler? Je répon- « dis : — Seigneur, j'y fis de mon mieux. Il me de- « manda : — Combien étaient-ils? Je répondis : « — Neuf, seigneur, avec leurs mousquets, le chien « armé, qui nous surprirent inopinément comme « nous traversions un bouquet de bois. Le roi avança « sa main comme pour prendre mon mémoire; « je la lui baisai, en le lui remettant, et Sa Majesté « me dit : — Je le verrai. Le roi était alors debout, « et il s'en fut. Je me retirai de mon côté, et j'eus « bientôt la réponse à mon placet. Sa Majesté ordon- « nait que l'on me donnât quatre rations d'alferez et « trente ducats de gratification. »

Ferrer s'étonne ici, non sans raison, que Catalina n'ait pas l'air de se souvenir qu'elle avait connu à Lima le marquis de Montes-Claros. Il est permis en effet de croire que ce fut en souvenir de son aventure au Callao que l'ancien vice-roi du Pérou lui ménagea ce bon accueil auprès de Philippe IV; mais on peut répondre que le titre avait déjà peut-être passé à un autre, outre qu'elle avait pu servir sous

les ordres du vice-roi, sans avoir été personnellement connue de lui.

De Barcelone, notre Antonio de Erauso se rendit à Gênes, où, devant le palais Doria, il eut, sans le chercher, à tirer l'épée contre un bravache italien, à côté duquel vinrent aussitôt se ranger deux ou trois drôles de même espèce. Forcé de battre en retraite, il se réfugia à bord de la galère qui l'avait amené.

« J'allai de Gênes à Rome. Je baisai les pieds à « S. S. le pape Urbain VIII, et lui racontai en peu de « mots et le mieux que je pus ma vie et mes aven- « tures, mon sexe et ma virginité. Le pape parut « fort étonné d'entendre une pareille histoire, et « m'accorda avec bonté la permission de continuer « à porter des habits d'homme, me recommandant « de persévérer dans la chasteté et de m'abstenir « d'offenser le prochain, si je ne voulais encourir la « vengeance de Dieu au sujet de son commande- « ment : *Ne occides;* et je m'en allai. Mais l'his- « toire se répandit, et je me vis bientôt entouré « d'une foule de personnages, princes, évêques, « cardinaux, et toutes les maisons me furent ou- « vertes; de sorte que pendant un mois et demi que « je restai à Rome, il se passa peu de jours que je « ne fusse invité et choyé par quelque prince. Un « vendredi particulièrement, je fus invité et régalé « par des gentilshommes qui me traitèrent par ordre « spécial et au nom du Sénat de Rome, et m'inscri- « virent sur un livre comme citoyen romain; et

« le 29 juin 1626, fête de saint Pierre, on me fit « entrer dans la chapelle de l'apôtre, où je vis les « cardinaux et assistai aux cérémonies qui sont « d'usage ce jour-là. Presque tous me firent beau- « coup d'accueil et de caresses, et la plupart m'a- « dressèrent la parole. Vers le soir, me trouvant en « compagnie de trois cardinaux, l'un d'eux, qui « était le cardinal Magelon, me dit que je n'avais « qu'un défaut, qui était d'être Espagnol ; à quoi je « répondis : — Il me semble, seigneur, sauf le res- « pect que je dois à Votre Seigneurie Illustrissime, « qu'il n'y a en moi que cela de bon. »

Ici s'arrête, si l'on y ajoute quelques lignes sur Naples, où se raconte une anecdote intraduisible dans les mots, et dans laquelle se retrouve l'alferez tout entier, le récit de Catalina. Il est regrettable qu'il donne si peu de détails sur son séjour à Rome, mais l'essentiel y est. On était curieux de voir quel accueil ferait le pape à cette novice portant l'épée. Le pape, comme le roi d'Espagne, lui tint compte de la chasteté gardée au milieu de tant de périls, et la traita comme une âme à qui Dieu ne demandera que ce qui lui a été donné. Évidemment la nature s'était trompée et avait mis l'âme d'un homme dans le corps d'une femme.

Mais si la nonne a trop peu parlé de sa vie à Rome, le hasard y amena à la même époque quelqu'un pour suppléer à son silence et rectifier ses dires.

Il y avait alors à Rome un autre pèlerin, appelé

Pedro del Valle, lequel écrivait ses voyages en Italie sous forme de lettres familières adressées à un ami, Mario Schipano. Il avait aussi voyagé en Amérique, où il avait beaucoup entendu parler de la Monja Alferez. Se trouvant à Rome en même temps qu'elle, il éprouva le désir de la voir, et un ami la lui amena. Je détache ce qui suit d'une lettre datée de Rome, le 11 juillet 1626 :

« Le 5 juin 1626 (et non le 5 juillet, comme l'a « imprimé Ferrer), se présenta chez moi pour la pre- « mière fois l'alferez Catalina de Erauso, Biscayenne « venue à Rome et arrivée la veille.

« C'était une fille qui pouvait avoir alors de trente- « cinq à quarante ans, qui, tout enfant, dans son « pays de Biscaye, où elle appartenait à une famille « honorable, avait été élevée dans un monastère, et, « devenue grande, y avait pris, je crois, l'habit de « religieuse. Mais avant de prononcer ses vœux, « dégoûtée de cette vie de prison, et ayant la fan- « taisie de vivre en homme, elle se sauva travestie « de la maison de son père et s'en fut à la cour « d'Espagne, où, en habit de garçon, elle servit « quelques jours comme page, etc. »

Et l'écrivain résume ici en quelques pages tout ce que nous avons longuement raconté, résumé qui, à part quelques erreurs, est le fond même du récit de Catalina. Avant d'écrire sa vie, elle avait dû la raconter bien des fois, à Rome comme à Madrid, comme en Amérique, comme partout.

Pedro del Valle reprend : « A mon arrivée à « Rome, mon ami, le père Rodrigo de San Miguel, « augustin déchaussé, dont j'ai souvent parlé, qui « savait mon désir de la voir, et qui se trouvait à « Rome, où il était venu par Venise, bien avant moi, « et à qui elle avait eu recours en débarquant « comme à son compatriote, me l'amena aussitôt, et « alors, dans une longue conversation que nous « eûmes ensemble, elle me conta bien des choses et « d'étranges épisodes de sa vie, dont je n'ai rapporté « ici que les plus notables et les plus certains, « comme d'une personne assez rare à notre époque.

« Depuis, j'eus l'occasion à Rome de la faire con- « naître à plusieurs dames et à plusieurs seigneurs, « dont elle préfère la conversation à celle des « femmes. Le seigneur don Francesco Crescencio a « fait son portrait de sa main.

« Elle est d'assez haute stature, la taille un peu « épaisse pour une femme, et cela même aide à la « faire prendre pour un homme. Elle n'a pas de « gorge. Elle me dit à ce sujet que, dès sa pre- « mière jeunesse, elle avait pris quelque remède « pour la faire sécher et l'aplatir, et elle y a réussi. « Ce fut un emplâtre que lui donna un Italien, et « qui lui causa de vives douleurs, quand elle se « l'appliqua, mais qui depuis, sans lui faire autre- « ment mal, produisit l'effet qu'elle en attendait.

« De visage elle n'est pas désagréable, sans être « belle non plus, et l'on voit qu'elle n'est pas vieille,

« quoique déjà un peu éprouvée par l'âge. Ses « cheveux sont noirs, coupés à la manière des « hommes, et rabattus sur le front, à la mode d'au-« jourd'hui. Elle a plutôt l'air, en effet, d'un castrat « que d'une femme. Elle s'habille en homme, à « l'espagnole ; elle porte l'épée avec l'aisance de « sa profession, elle tient la tête un peu basse, « affaissée, mais en brave soldat fatigué, plutôt qu'en « courtisan usé par les plaisirs. A la main seule, on « voit qu'elle est une femme ; car elle l'a potelée et « charnue, bien que forte et robuste, et elle s'en sert « à la manière des femmes. »

On a vu que de Rome Catalina se rendit à Naples. Là que devint-elle? On perd sa trace, mais il est constant qu'elle revint en Espagne. En Espagne, quelle fut sa vie? Elle dut se lasser bientôt de la curiosité qu'elle excitait partout et qui l'importunait en la flattant. Une Jeanne d'Arc, jeune, belle, inspirée et douce jusque dans la bataille, eût éveillé l'enthousiasme, et volontiers on l'eût prise pour la sainte Vierge descendue sur la terre. Mais une religieuse défroquée, habillée en soldat, déjà sur le retour et qui n'avait jamais dû être belle, devait malaisément se faire place dans cette société espagnole détrompée déjà à demi de son propre héroïsme, et où depuis vingt ans la génération nouvelle apprenait à lire dans le *Don Quichotte*. Il est donc assez probable que Catalina de Erauso eut de bonne heure et de nouveau les yeux tournés vers sa chère Amérique ;

c'était sa vraie patrie. En Espagne, elle n'était tout au plus que Catalina de Erauso, c'est-à-dire une fille échappée du couvent et qui avait mieux aimé porter l'épée que le bréviaire. Aux Indes, c'est-à-dire au Pérou, au Chili, partout en Amérique, c'était l'alferez Alonso Diaz Ramirez, un vaillant homme de guerre. Elle-même devait se sentir attirée vers cette terre de ses exploits, où, si le goût des coups d'épée lui était passé, elle devait penser avec un regret mélancolique à ces longues caravanes à travers ces royaumes sans fin, à la tête de ses lamas et de ses nègres. On verra plus loin que c'était justement là ce qui la tentait.

Donc, au mois de juillet 1628, elle sollicita du roi son passage gratuit à bord d'un navire de l'État, et, dès le 12, cette faveur lui fut accordée. Pourquoi n'en profita-t-elle pas alors? On ne saurait le dire. Peut-être se flattait-elle de trouver, sans aller si loin, un établissement à son gré. Deux ans après, ayant perdu tout espoir de ce côté, elle redemanda la même faveur, croyant sans doute périmée la permission de 1628. Au mois d'avril 1630, elle sollicita de nouveau la faveur de prendre passage avec deux domestiques sur la flotte qui va mettre à la voile, pour aller vivre en Amérique de la rente que le roi lui avait accordée. J'ai été assez heureux pour rencontrer ce précieux document échappé à Martin de Navarrette. Ce ne sont que quelques lignes d'un style assez fier, et signées d'une main ferme : *El alferez doña Catalina de Erauso*. Cette signature prouverait que, dans les

occasions difficiles, l'alferez Antonio croyait devoir reprendre son sexe et redevenait l'alferez doña Catalina de Erauso.

Quoi qu'il en soit, le 28 avril 1630, cette nouvelle permission lui fut accordée, mais avec un seul domestique. La flotte partit de Cadix le 21 juillet de la même année. Que devint dans l'intervalle la Monja Alferez?

Le 4 juillet, elle était à Séville. On lit, en effet, dans une relation manuscrite des faits journaliers de Séville, ajoutée au récit même de la nonne par Candido Maria Trigueros, ce poëte du siècle dernier qui a refondu tant de pièces de Lope de Vega, dont le public ne voulait plus que sous cette forme régulière et aplatie, on y lit à la date de cette même année 1630 :

« Jeudi, 4 juillet, la Monja Alferez fut à la cathé-« drale. Cette femme fut religieuse à Saint-Sébas-« tien, se sauva et passa aux Indes en habit d'homme, « en 1603. Elle servit vingt ans comme soldat et « était tenue pour castrat. Elle revint en Espagne, « fut à Rome, et le pape Urbain VIII lui donna dis-« pense avec permission d'aller en habits d'homme. « Le roi lui accorda le titre d'alferez, l'appelant « l'Alferez doña Catalina de Erauso, et le même « nom lui fut donné dans les dispenses qu'elle obtint « à Rome. Le capitaine Miguel de Echazarreta l'a-« vait conduite aux Indes, il y a longues années, « comme garçon à son service, et maintenant il y

« retourne en qualité de général de la flotte et l'em-
« mène comme alferez. »

Trigueros, en sa qualité de poëte, si peu qu'il le fût, se prit d'une certaine passion pour cet être singulier. Il le suit à la piste, et trouvant dans ce manuscrit qu'il copie que Catalina devait partir sur la flotte aux ordres d'Echazarreta, il voulut savoir si cette fois elle avait profité de la permission du roi. A cet effet, don Manuel Fernandez Pardo, trésorier de l'Audience commerciale des Indes à Séville, lui donna un certificat attestant comme quoi, « dans le registre
« des passagers, au feuillet 160, il apparaît que sur
« la flotte qui fut expédiée à la province de la Nou-
« velle-Espagne, l'année 1630, sous le commande-
« ment du général Miguel de Echazarreta, le 25 juil-
« let fut embarquée pour la province de la Nouvelle-
« Espagne l'alferez doña Catalina de Erauso, qui
« était venue des provinces du Pérou par cédule de
« Sa Majesté ».

Ce fut certainement dans les jours qui précédèrent son embarquement que la religieuse, se trouvant à Séville, permit au peintre Pacheco de faire son portrait. Ce peintre, on le sait, ne manquait jamais aucune occasion de reproduire les traits des personnages célèbres qui se rencontraient sur son chemin, et de là est sortie cette admirable collection dont j'ai ailleurs raconté l'histoire, et qui, longtemps perdue, a été retrouvée en partie dans un village de l'Estramadure. La Monja Alferez était

une bonne fortune pour un pareil recueil. Le portrait porte précisément cette date de 1630 et remplace avantageusement, je suppose, celui de Crescencio, que Ferrer a inutilement recherché; il méritait de trouver celui-ci. Mais avant d'y revenir, achevons notre histoire.

Doña Catalina débarquée en Amérique, on perd de nouveau sa trace. Elle ne se retrouve que quinze jours plus tard, à la Vera Cruz. Dans ce vieux couvent des capucins de Séville, où Murillo peignit quelques-unes de ses belles toiles et qui tombe aujourd'hui en ruine, un vieux moine, le père fray Nicolas de Renteria, racontait, en 1693, à ses compagnons, dont l'un, le père fray Diego de Séville, écrivait sous sa dictée, ce que je vais traduire :

« Qu'en l'année 1645, étant séculier, il passa « sur les galions du général don Pedro de Ursua, et « que, à la Vera Cruz, il rencontra et vit plusieurs « fois la Monja Alferez, doña Catalina Erauso (qui s'y « faisait appeler « don Antonio de Erauso ») ; « qu'elle avait un équipage de mules et de nègres « dont elle se servait pour transporter de côté et « d'autre les bagages qu'on lui confiait; que ce fut « elle qui, avec ses mules et ses nègres, transporta « à Mexico le bagage qu'il avait; qu'on la tenait « dans le pays pour une personne de grand cœur et « de beaucoup de dextérité; qu'elle allait vêtue en « homme et portait la dague et l'épée avec des gar- « nitures d'argent ; et il lui semble qu'elle pouvait

« avoir alors cinquante ans; qu'elle avait le corps « robuste, point maigre, le teint basané et quelques « brins de moustache sur la lèvre. »

Depuis cette époque, la Monja Alferez disparaît complétement de l'histoire : c'est pauvrement finir. Une seule chose à relever ici, c'est qu'en Amérique elle avait repris le nom d'Antonio. Était-ce calcul et mesure de prudence dans sa vie d'aventures, ou si jusqu'au bout elle devait rougir de sa qualité de femme? L'un et l'autre peut-être.

Que de réflexions provoquerait cette singulière existence, si l'on voulait s'arrêter à l'approfondir au point de vue moral! Qu'il nous suffise d'avoir donné, en la racontant, le type de bien des existences à cette époque et dans ces lointaines contrées. L'histoire de la Monja Alferez éclaire d'un jour mélancolique et sombre le tableau des maux de l'Amérique espagnole au dix-septième siècle; et il n'est même pas besoin d'en retrancher ce qu'elle offre d'accidentellement romanesque, pour qu'elle reste une fidèle peinture du temps et du pays.

Mais à cette singulière relation il manque un épisode digne d'intéresser ceux qui se dévouent à la solution des problèmes de l'histoire : c'est la suite de tous les efforts, de toutes les recherches de Joachin Maria Ferrer pour arriver au complet éclaircissement de toutes les difficultés de cette étrange biographie.

L'histoire de la Monja Alferez fut sans doute une des légendes dont on berça son enfance en Biscaye et dont

sa jeunesse fut amusée au Pérou. Un jour, il rencontre chez un ami un manuscrit en tout pareil à celui dans lequel j'ai lu moi-même pour la première fois les aventures de Catalina. Il le lit comme un roman, et sans se mettre en peine de faire dans ce récit la part de la réalité. Mais, un beau matin, il trouve, dans une histoire écrite à une époque où la religieuse vivait encore, le résumé de cette relation. Tout à coup il se souvient du manuscrit, il se prend de passion pour le personnage qui l'avait diverti en passant, sans le convaincre de son existence; et comme pour se punir de ne l'avoir pas d'abord assez pris au sérieux, il se met en quête de tout ce qui témoigne de sa vie et de ses aventures. Il appelle à son aide tous ses souvenirs du Pérou, il poursuit partout ses traces, dans les livres, dans les archives du royaume, dans les registres des paroisses. De partout les preuves abondent, les témoignages s'accumulent, les documents élèvent la voix, et de la poudre de tous les dépôts sort vivante et hardie l'insolente figure. Le portrait seul lui manque. Celui de Crescencio ne se trouve pas en Italie. Patience! le hasard, un de ces hasards où Dieu met le doigt, lui ménage une surprise; c'était en 1828. Ces choses-là, on ne les raconte bien que soi-même.

« Me trouvant, l'été dernier, dans la ville d'Aix en « Allemagne, pour y rétablir ma santé délabrée, par « le secours de ses eaux minérales, parmi les pas- « sants qui me témoignèrent de la bienveillance, je

« rencontrai M. le colonel Berthold Schepeler, qui « avait servi en Espagne pendant la guerre de l'in- « dépendance, dont il écrit actuellement l'histoire, « et qui fut, depuis et jusqu'à l'année 1823, chargé « d'affaires de S. M. le roi de Prusse auprès de notre « cour. Il m'avait invité, un jour, à voir sa galerie « de tableaux, une des plus complètes peut-être qui « existent dans ce pays, en ce qui est de l'école espa- « gnole du bon temps. Et après avoir admiré beau- « coup d'excellents tableaux de nos maîtres les plus « illustres, j'avais déjà pris congé de lui pour retour- « ner chez moi, lorsqu'il eut l'idée de me rappeler « du seuil de la porte pour me faire voir le portrait « de la fameuse héroïne espagnole doña Catalina de « Erauso. Le lecteur peut imaginer l'agréable sur- « prise que dut me causer cette offre. Je rentrai, et le « tableau ayant été placé devant moi, je remarquai « avec une indicible satisfaction que le célèbre Pa- « checo, qui en est l'auteur, avait écrit à la partie « supérieure de la toile, en lettres majuscules couleur « d'or, d'un demi-pouce de hauteur :

« EL ALFEREZ DONA CATALINA DE ERAUSO
« NATURAL DE SAN SEBASTIAN.

« et plus bas en écriture cursive, à droite :

« *Ætatis suæ* 52 *anno*,

« et à gauche :

« *Anno* 1630. »

L'excellent colonel ajouta encore à l'indicible

satisfaction de Ferrer en lui offrant ce portrait, qu'il avait eu à très-bon marché, à Madrid, d'un commissaire des guerres de Séville, et Ferrer se hâta de le donner à graver à Fauchery, pour le mettre en tête du volume qu'il se proposait de publier.

Le tableau avait 22 pouces de haut sur 18 de large. Qui sait aujourd'hui ce qu'il est devenu? Mais qu'il soit perdu ou non, la Monja Alferez revit dans l'expressive gravure. Elle répond admirablement à ce que l'on a dit de la figure de l'original, à ce qu'on sait de son histoire. L'expression de la physionomie est plus forte que fine, plus énergique qu'intelligente. Les traits sont réguliers, mais accentués; et si l'on veut absolument que ce soit là une femme, ce sera l'une de ces duègnes robustes et rébarbatives, qui, gardant la porte des anciennes reines d'Espagne, auraient pu se coucher en travers tout aussi bien qu'un Montero de Espinosa.

Mais si ce document, à coup sûr le plus précieux de tous, confirmait à ne laisser aucun doute tous les exploits de l'héroïque nonne, il y en eut d'autres qui troublèrent singulièrement le pauvre Ferrer dans ses scrupules de rigoureuse exactitude.

Il n'y avait pas à douter de l'existence de cette femme extraordinaire, et l'histoire ne lui aurait pas fait sa place qu'elle l'eût prise d'assaut, si l'on peut le dire, par ce récit plein de relief où l'on ne saurait voir le jeu d'une imagination romanesque. D'ailleurs il avait sous les yeux les documents irrécusables tirés

pour lui de l'archive des Indes par Martin de Navarrete qu'il n'osait nommer sur la terre d'exil, et que nous avons minutieusement compulsés nous-même à Séville. Mais ces témoignages ne lui avaient pas suffi, et Joaquin Ferrer avait chargé un honnête dominicain de ses amis d'interroger les divers registres baptismaux des paroisses de Saint-Sébastien, de 1585 à 1595. Inutile de chercher ceux de la paroisse principale : Santa-Maria avait péri dans l'incendie auquel les Anglais livrèrent la ville en 1813, après l'avoir reprise sur les Français. Heureusement San-Vicente existait encore, et le dominicain, arrivé à 1592, y lut ce qui suit : « A été baptisée, le 10 février de cette année, Catalina de Erauso, fille légitime de Miguel de Erauso et de Maria Perez de Galarraga; parrains, Pedro de Galarraga et Maria Velez de Aranelde; prêtre administrant, le vicaire Alvisua. » Née en 1592, Catalina, en 1630, aurait donc eu trente-huit ans. Pourquoi s'en attribuer cinquante-deux, si l'on en croit l'inscription du portrait, quand d'ailleurs le capucin qui la rencontre quinze ans plus tard à la Vera-Cruz ne lui en donne guère que cinquante? Mais Pacheco avait pu être mal renseigné ou se laisser abuser lui-même par ce visage basané et qui porta de bonne heure la trace de tant de glorieuses campagnes; les archives du couvent de Saint-Sébastien le Vieux aideront peut-être à rectifier les dates. Le dominicain les feuilleta attentivement et y retrouva plusieurs documents attestant que

Miguel de Erauso avait eu quatre filles au couvent. On y apprend qu'il a payé très-exactement d'abord la pension, puis la dot de trois d'entre elles qui y prirent le voile. La quatrième était précisément doña Catalina qui paraissait n'y être restée que deux ans, du mois de mars 1605 au mois de mars 1607. A cette époque Catalina aurait donc eu quinze ans, et c'est juste l'âge qu'elle se donne dans son récit. Elle ne se serait donc enfuie qu'en 1607; mais alors comment aurait-elle assisté à la bataille de Valdivia, antérieure à cette date, et où une action d'éclat lui valut le grade d'alferez, et deux ans plus tard à celle de Puren, après laquelle, son capitaine ayant été tué, elle prit et garda six mois le commandement de la compagnie? Rien de brutal comme les dates, et Ferrer, ébranlé par le rapprochement de celles-ci, convaincu d'une part que rien n'est mieux prouvé que la vie et les principaux exploits de la Monja Alferez, et de l'autre reconnaissant qu'elle ne pouvait se trouver le même jour au couvent de Saint-Sébastien le Vieux, où son père payait sa pension en cidre, et recevoir trois flèches dans les plaines de Valdivia, fut bien tenté de croire que cette créature jetée en Amérique par une aventure quelconque dissimulait son nom, et, trouvant à son gré celui de la sœur de son capitaine Miguel de Erauso, prit hardiment un rôle dont elle avait trouvé le costume et tous les éléments dans les récits d'un commensal qui, étant mort (et de sa main, si on l'en croit), ne viendrait pas lui

arracher ce masque d'emprunt. Je ne suivrai pas Ferrer dans toutes les suppositions dont il a l'esprit tourmenté, et auxquelles son imagination s'irrite de ne trouver aucune issue. J'ajouterai même volontiers à tous les arguments dont il autorise ses doutes une preuve morale qu'il semble avoir entrevue, mais sur laquelle il n'insiste pas assez à mon gré. Il s'étonne, en effet, que, revenue en Espagne, doña Catalina n'ait jamais été tentée de revoir sa ville natale et ne laisse rien apercevoir de cette passion innée chez tous les habitants du pays basque, en qui l'esprit de retour survit tellement au goût des aventures, qu'aujourd'hui encore il est rare que ceux d'entre eux qui ont fait fortune en Amérique ne reviennent pas jouir tranquillement en Biscaye du fruit de leurs travaux. Et il en conclut que Catalina craignait sans doute que, dans un pays où pouvait vivre encore quelque membre de la famille Erauso, sa fourberie ne fût découverte. Ce qui m'étonne, moi, c'est qu'après tout le bruit qu'avaient fait ses aventures, il ne se soit rencontré personne de cette famille pour désavouer un personnage qui, sous certain rapport, semblait lui faire si peu d'honneur. Il faudrait donc en conclure qu'il y eut bien, en effet, une Catalina de Erauso qui s'enfuit du couvent et dont la trace se perdit. Et en effet, dans les registres du couvent, justement à cette date de 1607, après le dernier payement fait par le père, le nom de Catalina ne reparaît nulle part. Mais, pour en revenir aux étonnements de Ferrer,

ce qui m'étonne, moi, bien autrement que la discordance des dates, c'est l'étrange insensibilité que laisse voir la prétendue Catalina dans toutes les occasions où quelque circonstance semblerait devoir remuer en elle les sentiments de la nature. On a vu ce retour à Saint-Sébastien où, rencontrant sa mère à l'église, elle affronte son regard et se détourne; on se souvient comment, à Valladolid, en se retrouvant tout à coup en présence de son père, elle l'entend raconter à un ami sa fuite et ses inutiles recherches, et au lieu de se jeter dans ses bras et de s'écrier : « *Me, me « adsum qui feci* », elle court à sa chambre, fait sa malle et prend la clef des champs, sans un mot de regret pour cette maison paternelle qu'elle semble déserter pour la seconde fois. Ce n'est plus fuir le couvent, c'est courir au-devant des aventures. Plus tard, en débarquant en Amérique, un heureux hasard l'amène à son frère, qui, par cela seul qu'elle vient de son pays, l'adopte pour ainsi dire et la garde près de lui. Elle demeure trois ans sous le même toit, et pas une fois elle ne paraît tentée de s'ouvrir, même lorsque, dans les épanchements de son cœur, il lui parle de cette chère petite Catalina qu'il a laissée tout enfant au couvent. Plus tard enfin, dans un duel malheureux, où elle sert de témoin à un ami, elle croise le fer avec son frère, et quand il tombe, la voix du sang ne l'avertit pas, et quand elle l'a reconnu : « Je demeurai interdite », dit-elle, et c'est tout; et si elle court au couvent voisin, c'est moins pour lui

envoyer un confesseur que pour se mettre à couvert. Et elle laissera mourir sans le revoir celui qui, sans la connaître, a été pour elle pendant trois ans un véritable frère, et qui, sollicité de nommer son meurtrier, ne laisse échapper son nom que par une surprise de la douleur. Il est vrai que, voyant tout du chœur et à l'abri de tout danger, elle dira : « J'assistai à ses funérailles, Dieu sait avec quelle « douleur! » Quelque dure que la nature ait fait une âme, l'humanité se retrouve toujours par quelque côté, et dans cette âme de bronze j'aurais peine à la retrouver, si je ne me souvenais de son entrevue avec le bon évêque de Guamanga et de l'affection qu'elle semble témoigner aux religieuses de Sainte-Claire. Il y a un point encore auquel Ferrer ne me paraît pas avoir assez pris garde, c'est ce voyage à Rome et cette persistance que Catalina met à l'accomplir. Allait-elle chercher là une absolution pour laquelle elle craignait que l'évêque lui-même n'eût pas assez de pouvoirs? Croyait-elle que le pape seul pouvait dénouer le lien qui l'avait un moment attachée à la vie religieuse, ou ne faisait-elle qu'obéir à l'instinct de ses croyances se réveillant en elle après une existence si orageuse? Tout cela m'a fait douter avec Ferrer, et cependant je trouve en cette étrange créature une telle unité de caractère, des allures si décidées, une impétuosité si spontanée, que je ne parviens pas à m'expliquer chez elle une fourberie si savamment ourdie, si patiemment, si effrontément soutenue pen-

dant plus de vingt ans d'une vie livrée à tous les regards. Rien chez elle, rien au dehors ne vient donner un démenti à ce qu'elle dit d'elle, et ne fait naître le moindre soupçon. Ne pourrait-elle s'être trompée elle-même ou même avoir menti dans ce qu'elle raconte des premiers temps de sa vie, et au lieu de perdre deux ou trois ans de sa jeunesse en Espagne, être arrivée plus tôt et plus jeune en Amérique? Et si d'autre part nous remarquons que les historiens ont pu, de leur côté, avancer ou reculer les dates de certains combats de médiocre importance, serait-il absolument impossible que Catalina y eût assisté? Ferrer lui-même a résisté à ses doutes, et malgré les dates, il ne peut s'empêcher de croire que la Monja Alferez est bien Catalina de Erauso. Tirons donc hardiment les conclusions qu'il semble adopter sans oser les formuler lui-même, et convaincus que nous avons devant les yeux un être parfaitement réel, et qui ne saurait être un autre que la fille du capitaine Miguel de Erauso, laissons, comme ils pourront, s'accorder ensemble les faits et la chronologie.

Un an avant l'époque où la Monja Alferez se montrait à Madrid pour la première fois et y excitait l'étonnement universel, un jeune écrivain de vingt-deux ans y éveillait une attention plus modeste par un recueil de nouvelles que, à l'imitation de Cervantes, il osait appeler « exemplaires », et commençait une réputation qui, à demi perdue dans celle de Lope de Vega, dont il se déclara toute sa vie l'admirateur et

le disciple, mérite cependant d'avoir sa place dans l'histoire des lettres espagnoles au dix-septième siècle. C'était le docteur Juan Perez de Montalvan.

Né à Madrid en 1602 et fils du libraire du roi, il suivit les cours de l'université d'Alcala, où, de grade en grade, il s'éleva jusqu'à celui de docteur; il y prit même l'habit sacerdotal à l'âge de vingt-trois ans. Nommé plus tard notaire apostolique de l'inquisition et pourvu d'autres emplois, il fut surtout un homme d'étude et un écrivain dramatique. Il ne composa pas moins, dans le cours de sa vie, qui fut courte, de soixante pièces de théâtre, dont plusieurs se sont soutenues sur la scène et se lisent encore avec plaisir. Je me souviens moi-même d'avoir vu représenter de lui à Séville, et avec un grand charme, la *Toquera Vizcaina*.

A l'âge de treize ans, comme Calderon lui-même, Montalvan écrivait déjà. Cette précocité de son talent lui attire la protection d'un riche commerçant de Lima, qui, sans l'avoir jamais vu, ne connaissant de lui que ses écrits, et ayant à disposer d'un bénéfice, le lui donne, ce qui le met en état de recevoir les ordres sacrés.

Le plus inoffensif des hommes, le plus bienveillant des critiques eut pourtant des ennemis, au nombre desquels on regrette de rencontrer Quevedo. Montalvan dut peut-être à ses ennemis d'obtenir des succès un peu supérieurs à la mesure de son vrai mérite. La préoccupation de ces inimitiés, venant s'ajouter à

des excès de travail, lui causa une maladie de cerveau qui, dégénérant en frénésie, amena sa mort en 1638, quand il n'avait encore que trente-six ans.

A ces rapides détails, empruntés à une notice publiée par l'un des écrivains les mieux informés de l'Espagne moderne, ajoutons l'opinion que cet excellent juge à exprimée sur l'œuvre dramatique de Montalvan :

« L'intrigue de ces comédies, dit don Ramon « Mesonero Romanos, est, en général, très-ingé« nieuse. Elle se noue et se dénoue avec une singulière « adresse. Les caractères, spécialement ceux des « amoureux, sont habituellement chevaleresques et « sympathiques. Les femmes, chez lui, auraient « plutôt quelque chose de l'espièglerie de celles de « Tirso que de l'élévation et la tendresse de celles de « Lope de Vega. Son style est généralemeut vigou« reux, nourri de fortes pensées, épigrammatique à « la fois, plein de correction et de verve comique, « et sauf Tirso de Molina et Moreto, il n'y a peut-être, « dans notre théâtre, aucun auteur dont on puisse « extraire autant de morceaux brillants, de pensées « nettes, sentimentales ou satiriques, contenues dans « des vers corrects, inspirés et colorés de la plus « belle poésie. »

Montalvan, qui, en 1625, venait de publier ses nouvelles et qui préparait d'autres ouvrages, eut sans doute l'occasion de rencontrer à Madrid la Monja Alferez ; s'il ne la vit pas, il dut lire une histoire de ses

aventures publiée cette même année, et l'idée lui vint d'en faire l'héroïne d'une de ses comédies. A quelle époque réalisa-t-il cette idée? On ne sait pas, et en général rien de plus difficile, même pour les critiques les plus exercés, d'établir en Espagne un ordre chronologique entre les diverses pièces d'un auteur, et à plus forte raison de fixer la date précise de chacune d'elles. Hartzembush et don Cayetano Alberto de la Barrera y perdent souvent eux-mêmes leur érudition sans fond et leurs veilles. Mesonero Romanos a relégué la *Monja Alferez* de Montalvan parmi celles de ses comédies qui ne laissent rien à désirer au mauvais goût du temps en fait d'extravagances. Ce jugement sévère, et que j'ose trouver parfaitement injuste, me ferait soupçonner deux choses : la première, c'est que le docte critique n'a jamais lu la comédie de Montalvan ; la seconde, c'est qu'il ne s'est jamais occupé de la Monja Alferez. S'il eût connu l'héroïne, il eût recherché ou lu le drame avec plus de soin, et il se fût aperçu, dès la première scène, que ces extravagances dont il parle sont tout simplement de l'histoire, et une fois réconcilié avec le sujet par la vérité du fait, il n'eût pas manqué de reconnaître que Montalvan, dans cette composition, avait fait preuve de la plupart des qualités qu'il lui reconnaît volontiers.

Ce qui m'a frappé, au contraire, dans cette comédie, c'est que le poëte l'a prise tout entière au plus vif de son sujet, et que ce qu'il y a ajouté reste

vraisemblable, étant dans le caractère du personnage. C'est sans doute cette fidélité dans la peinture du caractère, à défaut d'une complète et inutile exactitude dans le détail des événements, qui a donné à Ferrer la bonne pensée qu'une réimpression de cette comédie, devenue très-rare, tiendrait heureusement sa place à la suite du récit même attribué à la nonne.

Cette « comédie fameuse » est divisée en trois journées, comme d'habitude, et l'action se passe à Lima. Au commencement, Alonso de Guzman, qui n'est autre que la Monja Alferez, prend congé de doña Ana, qui n'a pu lui dissimuler son amour, pour aller prendre du service au Callao. Elle le supplie de lui garder le secret, mais de revenir la voir, maintenant qu'il sait le balcon, l'heure et le signal. Le galant soldat, que cette intrigue semble embarrasser, et qui se préoccupe plus que doña Ana elle-même de voir le secret bien gardé, craint déjà d'avoir été aperçu par son ami don Diego, qui arrive. Sachant d'ailleurs que celui-ci aime doña Ana, il ne voudrait pas, sachant ce qu'il est, se mettre en travers de ses projets; il lui annonce son départ pour le Callao, et les deux amis se séparent, après avoir échangé des présents. Au belliqueux Guzman don Diego offre un brillant panache, et au galant don Diego Guzman une paire de gants parfumés, tout fraîchement arrivés d'Espagne.

La scène suivante est au Callao même, ce port de

Lima. Deux lieues, c'est peu pour un dramaturge espagnol. Don Miguel de Erauso, qui n'est pas capitaine, mais alferez, vient de recevoir une lettre d'Espagne, où son père mourant lui apprend que sa sœur Catalina s'est enfuie du couvent, et qu'ayant su qu'elle a pris la route du nouveau monde, il l'en avertit et lui envoie son portrait pour l'aider à la retrouver. Il y a déjà treize ans qu'il garde ce fatal secret; et remarquez que la lettre était datée de 1618; ce serait donc en 1605 que la novice se serait échappée, et que Montalvan ici se rapproche plus que le récit original des registres de la paroisse et de et de ceux du couvent.

Après le premier cri de l'honneur indigné, Miguel de Erauso remarque judicieusement qu'il lui sera difficile, après tant d'années, de retrouver les traces de la fugitive. « Sous un vêtement différent, dit-il, « et quand déjà les années, la chaleur, le froid ont dû « changer ses traits, et dans ces vastes contrées de « l'Amérique, ce serait folie de la vouloir chercher et « de me promettre qu'à force de soins, d'industrie ou « d'investigations, je pourrais la découvrir. J'en laisse « le soin au temps et à la fortune. »

Sur ces paroles, entre Guzman, accompagné du nouveau Cid, ce rude batailleur avec lequel nous avons déjà fait connaissance, et d'un soldat. Guzman se refuse à payer la bienvenue à ses camarades, et le Cid l'amène devant Miguel, qui est pris pour juge. La scène est vive et dramatique, parce que Miguel,

frappé des traits de Guzman, qui, de son côté, se voit observé, ne prête qu'une attention distraite à la querelle même.

MIGUEL (*à part*). « On dit que le berger, quand il « a perdu une brebis, comme il ne songe qu'à la « retrouver, croit entendre dans chaque voix le bêle- « ment de sa brebis. Avec le souci que me cause ma « sœur égarée, je crois la reconnaître dans chaque « jeune garçon que je vois, et que la barbe n'a point « marqué du sceau de la virilité : et c'est déjà ce que je « fais avec celui qui vient d'entrer. Sa voix, sa figure, « sa taille me paraissent celles du portrait. Je veux les « revoir et les comparer. Mais à qui persuaderai-je une « telle folie ? Celui-ci est Alonso de Guzman. Sa valeur « ne détruit-elle pas d'avance toutes mes con- « jectures ? »

GUZMAN (*à part*). « Si cette observation n'est pas « l'effet de mes craintes, mon frère me regarde « étonné, attentif, soucieux, muet. Mais quand il sau- « rait mon histoire, il ne peut, après une aussi longue « séparation, garder le souvenir de mon visage ; « surtout quand l'âge, l'habit, la tournure et l'état « ont apporté chez moi un tel changement. J'ai tort « de m'inquiéter. »

MIGUEL. « Si c'est elle, elle se tiendra sur ses « gardes en me voyant pensif. Il faut dissimuler, si « je veux qu'elle se livre. Avec le temps, et pour peu « que j'y mette de prudence, ses actes me fourniront

« l'occasion de changer mes soupçons en certitude. » (*Il s'approche du jeune homme. Une querelle s'élève entre Miguel et le Cid, qui n'est pas moins effronté dans la pièce que dans les Mémoires, et Guzman, ne pouvant entendre de sang-froid un démenti donné à son frère, se jette sur le bravache.*)

Le Cid. « Je vaux mieux que vous. »

Guzman. « Tu en as menti, vilain! » (*Et de sa dague il le frappe à la tête. Tous les assistants dégaînent.*)

Le Cid. « Je vous couperai la langue et la main. »

Miguel. « N'ai-je pas une épée, Guzman? Quoi « donc? Ne voyez-vous pas que c'est me faire injure « que de me venger, quand je puis le faire moi- « même? »

Guzman. « Quand on insulte où je suis, je prends « toujours l'insulte à mon compte. »

Machin (*c'est le valet de Guzman et le gracioso de la pièce*). « Voilà qui est fait, la biscaïenne est au « vent. Elle ne rentre jamais au fourreau sans avoir « taillé quelque chose. »

Le gouverneur vient en personne mettre le holà dans la dispute. On trouvera peut-être que c'est un bien grand pacificateur pour une si petite querelle; mais on a vu par le récit même le pêle-mêle qui, après un grand siècle, régnait encore dans les royaumes d'Amérique; et pour peu que l'on veuille s'en

souvenir, l'intervention du gouverneur paraîtra ici moins invraisemblable.

On regrette que le poëte ait cru devoir s'en tenir à ce coin de réalité historique que l'on vient d'entrevoir; mais ces franches peintures de l'histoire tiennent toujours très-peu de place dans l'ancien théâtre de l'Espagne. Le poëte laisse donc l'histoire au Callao, pour courir après le roman de Lima. Le roman, c'est doña Ana. Doña Ana aime passionnément Guzman; mais plus préoccupée de l'apparence de sa bonne renommée que du soin de la mériter, elle prend son parti de se donner secrètement à celui qu'elle aime plutôt que d'épouser ouvertement un aventurier qui n'a que son épée et le renom qu'il tient d'elle. On sent ici qu'en donnant son cœur et le reste à Guzman, doña Ana n'aurait pas mieux demandé que de pouvoir donner sa main à don Diego. La passion et l'honneur se livrent volontiers de ces batailles dans les pays où l'humeur est aussi fière que le sang est chaud et le cœur tendre. Quoi qu'il en soit, Montalvan prépare habilement par là le nœud de son intrigue et le dénoûment de sa comédie, comme on le verra bientôt.

Tout semble favoriser le rendez-vous, où doña Ana court moins de risque qu'elle ne le croit. Guzman, pour qui l'amour n'est qu'un jeu dont il se sert pour mieux dissimuler son sexe, ne voudrait cependant pour rien au monde compromettre celle qui se fie à lui; au moindre bruit il se jette l'écart, et la main qui

dans les ténèbres vient lui ouvrir la porte tombe dans celle de don Diego. Ce qu'il en résulte, chacun est maître de le supposer, et à ceux qui seraient trop prompts à se scandaliser, je rappellerais que ces libres scènes ont été écrites par un grave docteur de l'Université d'Alcala, par un prêtre, notaire apostolique de l'inquisition. C'étaient les mœurs de l'époque. Mais revenons au Callao.

Miguel est toujours en proie à la même incertitude, et, abordé par Guzman, il veut profiter de l'occasion qui les rapproche pour éclaircir enfin ses soupçons. Cette nouvelle lutte donne lieu à une scène par instants assez gauche et qui finit mal. Convaincu enfin qu'il ne se trompe pas, Miguel somme Catalina de se découvrir à lui et de choisir entre le couvent ou la mort. Guzman, poussé à bout, met l'épée à la main; ils se battent, et Miguel tombe. Dans la réalité, les choses ne se passent pas tout à fait de la sorte : c'est dans une rencontre de nuit et sans se reconnaître que le frère et la sœur croisent le fer l'un contre l'autre. Évidemment la chose est plus dramatique sous la plume de Montalvan, et l'on comprend que le soldat énergique qui, le cou dans la corde, se laissait pendre plutôt que de dire son secret au bourreau, n'hésitera pas à tirer l'épée même contre son frère, quand celui-ci prétend le ramener dans une prison quittée depuis treize ans déjà. La première journée finit sur ce tragique incident. Ajoutons qu'une foule d'heureux détails sont répandus sur

cette scène, où tout n'est pas également à louer. Ainsi, quand Miguel s'excite à ne plus douter, il dit : « Mais si dans les histoires anciennnes ou modernes « il est parlé de tant de généreuses matrones que des « forces humaines n'ont pu réduire, qu'il y a-t-il « d'étrange à ce que les égale une femme de Biscaye « engendrée dans les âpres montagnes qui pro- « duisent le fer? »

Cependant Guzman a dû prendre la fuite après le meurtre de don Miguel de Erauso; il reste absent pendant trois ans, au bout desquels il revient à Lima. Un peu curieux, sinon bien inquiet, de savoir ce qu'est devenue doña Ana, il se rend chez elle. L'explication était difficile, la scène scabreuse. Ana raconte en détail sa mésaventure avec cette liberté de langage que voilent à peine d'ingénieuses métaphores et qui justifie complétement ce que dit Mesonero Romanos de la parenté des femmes de Montalvan avec celles de Tirso de Molina. Cependant si Ana, telle que nous la connaissons, a pu se taire par prudence, par précaution aussi elle a dérobé à l'inconnu un gage qui doit un jour l'aider à le reconnaître. Ce sont ces gants parfumés que Guzman venait ce jour-là même d'offrir à son ami, en se séparant de lui. Ana les remet à Guzman pour lui servir à découvrir le larron de son honneur. Guzman, en les voyant, ne sera pas en peine de savoir où le retrouver.

En attendant, plus amoureux que jamais, don Diego rôde autour de doña Ana. Guzman, qui le cherche,

ne tarde pas à le rencontrer. La scène était délicate à faire. Montalvan s'en tire avec adresse; elle commence vivement :

GUZMAN. « Seigneur don Diego ! »

DON DIEGO. « C'est vous que je vois, Guzman? »

GUZMAN. « J'arrive à peine, et je vous cherche. »

DON DIEGO. « Je ne saurais vous rendre le désir « que j'avais de vous revoir. »

GUZMAN. « Croyez, don Diego, que dans cette « absence, ce que mon amitié a le plus regretté, c'est « vous. »

DON DIEGO. « Vous avez beau renchérir, vous « serez en reste avec moi, croyez-le bien. »

GUZMAN. « S'il nous faut lutter de courtoisie, dites-« moi, je vous prie, ce que vous avez fait de ces gants « que, au moment de faire campagne, je vous donnai « en souvenir et comme gage de mon amitié. »

DON DIEGO. « Importe-t-il à l'affaire que je vous « en rende compte? »

GUZMAN. « Oui; car, vous voyant exalter si fort votre « amitié, je veux savoir l'estime que vous avez faite « des gages de la mienne; car ceux de la vôtre ont « été mis par moi à si haut prix, que ni les années ni « les combats les plus acharnés, les plus sanglants, « contre un ennemi barbare, n'ont jamais pu faire « que je n'aie défendu ce panache plus chèrement « que ma vie. »

Vous croyez peut-être que ce commencement va

aboutir à un duel à mort? Pour peu que Guzman en eût l'envie, cela allait de soi; mais, au fond, il ne pouvait en vouloir beaucoup à cet honnête Diego qui l'avait tiré d'un pas difficile; et s'il a une réparation à demander, c'est pour celle qui l'a aimé au point de se résoudre à lui tout sacrifier. De son côté, chatouilleux à sa manière sur le point d'honneur, don Diego hésite à épouser une femme qui lui a tout donné en croyant tout permettre à un autre. Je reprends plus loin la scène commencée :

GUZMAN. « Je veux, don Diego, vous avertir de trois « points importants, pour que vous preniez un parti : « le premier, c'est que, n'ignorant pas que je sais « tout, vous cacher de moi et nier le cas, c'est m'ôter « l'obligation de me taire. Au contraire, me confier « votre secret, c'est m'obliger à le garder, et je « vous donne ma parole de le faire. Le second, sur « lequel je me fonde surtout pour obtenir ce que je « vous demande, c'est que l'offensé sait que vous « avez été le larron de l'occasion qu'il a perdue, qu'il « est déterminé à vous tuer, et que vous ne lui en « ôterez pas aisément le moyen, car il vous connaît et « vous ne le connaissez pas. Le troisième, c'est que « je suis le médiateur forcé de l'affaire, et vous indi« querai la manière d'en sortir, car je suis votre ami. « Ouvrez-vous à moi, et, en échange, je vous promets « de vous dire, sous le sceau du secret, le nom de « votre ennemi. »

Don Diego. « Ce que vous venez de dire, c'est la vérité, je le confesse ; et le confesser, c'est le raconter, « puisque vous savez toute l'histoire. Et maintenant « que je m'en suis fié à vous, il vous reste à tenir « votre parole et à me dire quel est mon adversaire, « et quel moyen vous prétendez m'offrir pour m'assurer contre lui. »

Guzman. « Votre ennemi, c'est moi. »

Don Diego. « Que dites-vous, Guzman ? »

Guzman. « Que c'est à moi que vous avez dérobé « l'occasion ; que c'était moi qui était dans la rue, « attendant le bonheur dont vous avez joui ; que « voyant arriver du monde, si je me retirai pour « l'honneur et la bonne renommée de la dame, ce « fut amour de ma part et non lâcheté. Car la première condition qu'elle m'imposa, et à laquelle je « me soumis quand je lui offris mon âme, fut de mettre « avant tout sa réputation à couvert ; et comme vous « connaissez mon courage, je puis compter que vous « n'imaginerez jamais que j'aie agi par peur. Et « maintenant que c'est à moi que vous l'avez enlevée, « la réparation est d'épouser celle à qui vous avez « pris l'honneur. »

Ici s'ouvre entre les deux amis une discussion fort subtile et où il se trouve que chacun d'eux a raison, l'un de vouloir réparer la brèche faite à l'honneur d'Ana, l'autre de craindre pour le sien en donnant son nom à une femme qui ouvrait à un autre, quand

il est entré chez elle. Il n'y a qu'un moyen de résoudre l'inextricable difficulté.

GUZMAN. « Eh! si c'est impossible, faisons un « contrat pour arranger l'affaire. Si je ne parviens à « vous satisfaire, je m'engage à vous déclarer libre de « l'obligation d'épouser, à la condition, si je vous « satisfais, que vous épouserez et garderez un secret « que je confie à votre honneur. Le garderez-vous « comme mien? »

DON DIEGO. « Par qui je suis, je vous le promets. »

GUZMAN. « Sachez-le donc, ami don Diego : je suis « femme. »

DON DIEGO. « Femme! »

Et il s'étonne qu'une femme ait donné tant de marques d'un courage signalé. Guzman alors lui raconte toute son histoire, en termes parfois énergiques, trop souvent maniérés ou ampoulés.

Don Diego reconnaît qu'il a donné sa parole; mais un dernier scrupule le fait hésiter : les valets de doña Ana et de Guzman ont su ce qui s'est passé, il faut qu'ils sachent le secret de Catalina. Celle-ci, comme on peut croire, s'y refuse obstinément.

GUZMAN. « Je ne le nie pas, et le bonheur de doña « Ana le voudrait ainsi. Mais publier que je suis « femme, don Diego, je mourrai plutôt que de le « faire. »

DON DIEGO. « Que faire alors? »

GUZMAN. « Gardez la clef du secret que je vous « livre. Le temps lève bien des obstacles, et la raison « humaine n'a pas toujours le remède sous la main. « Laissez-moi y songer. L'essentiel est fait, puisque, « grâce à mon récit, vous êtes tranquille sur le sort « de doña Ana et rassuré contre vos soupçons. »

DON DIEGO. « Votre secret mourra dans mon cœur. « Je garde l'espoir que votre amitié voudra bien ne « pas obliger doña Ana aux dépens de mon honneur. »

GUZMAN. « Je prends à mon compte son honneur « et le vôtre. »

Un bon coup d'épée ne viendra pas mal pour relever notre héros au moment où l'amitié vient de le contraindre à faire un aveu dont il se sent humilié. Je plains celui qui le surprendra dans ce premier moment. C'est le nouveau Cid, qui porte encore la marque du coup de dague reçu il y a trois ans. La scène n'a que neuf vers, mais toute l'Espagne d'alors revit dans ces neuf vers.

Il fait nuit.

LE CID (*à part*). « C'est lui, et il vient seul. Puisque après tant d'années la fortune m'offre enfin cette « occasion de le châtier, je le tuerai pour venger « mon injure... Meurs, ennemi. » (*Ils dégaînent, croisent le fer et se battent.*)

GUZMAN. « Ah ! vil traître ! »

LE CID. « Tâche de te défendre. »

GUZMAN. « Sais-tu que c'est Guzman qui mesure « avec toi son épée? »

LE CID. « Je suis mort, arrête; laisse-moi me con« fesser avant de mourir. »

Un moment après, deux soldats se rencontrent.

MONROY. « Qu'est-ce, Motril? »

MOTRIL. « Ce n'est rien. Guzman a tué le nouveau « Cid, on l'a arrêté, et sans qu'on ait eu besoin de « toucher l'instrument, il a chanté comme un sa« cristain. »

MONROY. « Je parierais que le pauvre diable aura « bientôt son compte; car le vice-roi est las des délits « qu'il commet et voudra en finir avec lui. »

Il n'y a qu'un moyen de sauver son secret, et c'est ce que don Diego se propose de faire :

« Voilà l'occasion ou jamais de déclarer au vice-roi « qu'elle est femme. Le fait est trop prodigieux pour « ne pas émouvoir sa pitié. Quand elle devrait le nier, « je dirai qu'elle est religieuse professe, et le pouvoir « séculier s'arrêtera devant l'obstacle : car si elle est « nonne, le tribunal religieux peut seul connaître de « sa cause. Par un moyen si facile, j'atteins deux buts « importants : je lui sauve la vie en ami véritable, et, « par la même occasion, Machin, Inez et don Juan « apprennent qu'elle est femme. Je vois s'évanouir « ainsi tous les scrupules qui m'empêchent d'acquitter

« envers doña Ana une dette sacrée et de jouir dans « un paisible et heureux hymen de sa beauté suprême. « Viens, don Juan. »

DON JUAN. « Où allons-nous? »

DON DIEGO. « Révéler un secret qui doit sauver « Guzman. »

Cependant Guzman est conduit au gibet, accompagné de son valet Machin, d'un alcade et d'un religieux.

L'ALCADE. « Mettez cette robe, mon ami. »

GUZMAN. « Quelle robe? Je suis soldat, et c'est « dans mon habit qu'on doit m'emmener. »

LE RELIGIEUX. « Ne regardez pas à si peu de chose, « mon frère ; vous allez mourir, et vous êtes « chrétien. »

GUZMAN (*à part*). « Quand je me laisse ôter la vie « pour ne pas dire que je suis femme et prendre des « jupes, il me faudrait en prendre pour mourir! »

LE RELIGIEUX. « Prenez garde que vous allez « perdre les indulgences attachées à l'habit de « l'ordre. »

GUZMAN. « On a les messes, et ce ne sera jamais « qu'un an de plus à rôtir. »

LE RELIGIEUX. « Quel terrible entêtement! »

GUZMAN (*à part*). « Pour ne pas paraître femme, je « consens à tout perdre, excepté mon âme. »

PLUSIEURS VOIX AU DEHORS. « La grâce! la grâce! »

MACHIN. « Ne l'avais-je pas dit ? »

DON JUAN (*arrivant*). « Le vice-roi a suspendu la « sentence, ayant su de votre ami Diego que vous « êtes femme. »

GUZMAN. « Moi, femme! Il ment; que Son Excel- « lence fasse exécuter la sentence. Don Diego l'a « trompé pour me sauver de la mort. »

MACHIN. « Vive Dieu ! Quand tu ne le voudrais pas, « tu seras femme, et l'on te sauvera. Demain qui « vivra verra. »

LE RELIGIEUX. « Si vous le prenez pour offense, « niez-le à présent tant que vous voudrez, la chose « est déjà publique. »

DON DIEGO. « Et de tous les maux, après tout, le « pire est de mourir. »

GUZMAN. « A quoi bon vivre, si l'on sait que je suis « femme ? »

Ici finit la seconde journée, laissant à l'imagination l'aiguillon de la curiosité. Que fera, en effet, Guzman sauvé de la corde, mais irrité ? Comment s'y prendra don Diego pour amener Doña Ana à l'épouser? Celle-ci, au fond, ne demande pas mieux, informée de tout par don Diego et prévenue pour lui, on l'a vu, d'une secrète inclination. Mais Guzman, à qui elle va raconter le bonheur dont elle lui est redevable, revient de tous ses dires. Il confesse à son ami qu'il l'a trompé par amitié pour doña Ana, mais que, lui devant la vie, il lui doit aussi la vérité entière, et

que ce n'est pas lui que doña Ana attendait à Lima le soir du fatal rendez-vous. Don Diego, à ce récit, sent renaître toutes ses incertitudes. Il s'efforce de douter encore, et quelque chose lui dit que Guzman a quelque nouveau motif pour le tromper encore. Mais le trait est enfoncé dans la blessure; et se refusant désormais à épouser doña Ana, il retourne en Europe et à Madrid, où doña Ana le suit pour obtenir de lui cette réparation tour à tour offerte et déniée. Sur ces entrefaites, don Diego apprend que Guzman est lui-même à Madrid, ayant forcé les portes du couvent où on l'avait enfermé, après l'éclat de sa dernière aventure. Il y a là un récit assez comique de la vie du couvent. On sait par le récit de Catalina que, dans les deux monastères où elle vécut quelques années, elle mena une vie paisible et régulière, se faisant aimer de toutes ses compagnes : l'ancienne novice s'était retrouvée. Montalvan n'a pas voulu croire que l'alferez eût si vite dépouillé, dirai-je le vieil homme, et il raconte les choses à sa manière. Il fallait bien faire rire le public de Madrid. Lope de Vega, en pareille occasion, n'y eût pas manqué. D'après son fidèle disciple, la Monja Alferez serait sortie du couvent parce qu'elle s'était mis en tête, dans l'élection d'une prieure, de faire nommer une nonne qui lui agréait, et y aurait employé les procédés de son ancien métier, se servant du bâton, à défaut de l'épée. Pour se débarrasser d'un électeur si incommode, il avait bien fallu le prier de reprendre

cette liberté, l'unique et véritable objet de son ambition.

Quoi qu'il en soit, Catalina ou Guzman est à Madrid, et don Diego travaille à obtenir de lui, par l'intermédiaire d'un ami de son hôte, qu'il veuille bien cesser de mettre des empêchements à son union avec doña Ana, puisqu'il désire ce mariage autant que l'un et que l'autre.

L'ami promet et convient avec l'honnête don Sebastian de Illumbe que celui-ci lui amènera la Monja Alferez.-Suivons le poëte chez Illumbe.

GUZMAN (*déchirant des cartes*). « Ah ! maudit valet! « qu'avais-je à faire de jouer ? mordieu ! »

MACHIN. « Tu as beau jurer et blasphémer, la faute « en est à celui qui joue. Le valet n'y est pour « rien. »

GUZMAN. « J'ai perdu. Qu'y faire ? où est le re- « mède ? »

MACHIN. « Tu peux du moins garder ce qu'il te « reste à perdre. »

GUZMAN. « Bien dit. »

MACHIN. « Mais tu ne sais pas que j'ai rencontré « don Diego ? »

GUZMAN. « Don Diego ? Et que t'a-t-il dit ? »

MACHIN. « De lui raconter tes aventures, depuis son « départ de Lima jusqu'à notre arrivée à Madrid; « et, de tout informé, ainsi que de la maison où

« tu demeures, il m'a quitté, disant qu'il te verrait. »

GUZMAN. « Et de la méprise de doña Ana, il ne t'en « a point parlé ? »

MACHIN. « Je mourais d'envie d'avoir des nou- « velles d'Inez. Mais il sait que je suis muet comme « le marbre. Depuis le jour où, à Lima, comme tu « m'avais donné l'ordre de taire les amours de doña « Ana, il ne trouva chez moi que les coutumes de « Biscaye, bouche close et porte murée, il n'a pas « touché ce point. Mais si nous le touchons ensemble, « si le changement des temps et des climats en a « amené un autre dans tes secrètes intentions, me « diras-tu enfin jusques à quand tu te proposes de « mettre de si cruelles entraves au bonheur de don « Diego et de doña Ana ? »

GUZMAN. « Je m'entends. »

MACHIN. « Quel est ton but ? »

GUZMAN. « Je m'entends. »

MACHIN. « Tu prépares sans doute quelque grand « œuvre, puisque tu mets tant de soin à me le cacher, « à moi qui fus toujours le secrétaire des archives « de ton cœur. »

GUZMAN. « Je te dis que je m'entends. Quand je « verrai don Diego, il sera temps de déclarer le se- « cret de mon silence et de ma tromperie. Prends « patience, et ne me presse pas. J'ai de graves rai- « sons pour me taire. »

MACHIN. « Voici Sebastian de Illumbe. »

GUZMAN. « Ne lui dis pas que j'ai joué. »

MACHIN. « Tu crains ses remontrances ? »

GUZMAN. « Oui, il est sage, et a pris avec le vicaire « l'engagement de corriger mes habitudes et ma « tenue. »

MACHIN. « Je me tairai cette fois; mais si tu joues « encore, je chante. » (*Entrent Sebastian de Illumbe et un domestique avec un paquet de vêtements de femme qu'il dépose sur une table.*)

SEBASTIAN. « Laisse ces vêtements sur cette table, « et cours au logis du vicomte de Zolina lui dire que « j'attends le carrosse que je lui ai demandé. » (*Le domestique sort.*)

« Apprenez, Alferez Erauso, qu'un conseiller du « roi, à qui la renommée a porté de vos nouvelles, « désire vous voir. »

GUZMAN. « Me voir ? Et pourquoi ? Suis-je donc « quelque monstre encore inconnu, ou la bête ima- « ginaire qui s'est montrée en Pologne avec des armes « et des inscriptions ? N'a-t-on jamais vu un homme « sans barbe ? »

SEBASTIAN. « Une femme soldat et une religieuse « alferez est assurément le plus étrange prodige que « l'on ait vu de nos jours. Et d'ailleurs, quand un « conseiller commande, il faut obéir. »

GUZMAN. « Il le faut sans doute, puisque vous in- « sistez. »

SEBASTIAN. « Attendez, c'est que je voudrais vous « y mener en habits de femme. »

MACHIN. « Voilà le diable ! »

GUZMAN. « Seigneur Sebastian de Illumbe, sans le « respect que j'ai pour vous, j'aurais déjà châtié cette « idée comme une offense. »

SEBASTIAN. « J'étais si loin de croire vous offenser « et de m'attendre à un refus, que, sans vous avoir « consulté, je vous apporte ces habits de chez une « dame, et que j'ai retenu un carrosse pour vous « conduire. »

MACHIN. « Madame l'Alferez Catalina ! » (*Machin s'approche avec une mantille, et Guzman lui donne une taloche.*)

GUZMAN. « Arrière, maître fou ! »

MACHIN. « Mauvaise année pour la gouvernante « d'Hercule ! »

GUZMAN. « J'étouffe de colère. »

MACHIN. « A la condition de rouler carrosse, com- « bien de barbes dans Madrid qui se mettraient un « masque ! »

SEBASTIAN. « Décidez-vous, Alferez, c'est affaire « sérieuse. »

GUZMAN. « Si je vous ai dit, si toute ma vie vous « dit combien je déteste mon sexe ; si j'ai pu échanger « la douce présence de mes parents, de mes frères « et de mes sœurs, contre l'Arauco indompté ; si j'ai « reçu mille blessures ; si, emmené sur le lieu du « dernier supplice, je me laissais donner la mort sur « un tréteau infâme, le tout pour ne pas déclarer que « je suis femme, est-il sensé de vouloir que je prenne « des vêtements que j'ai si fort en horreur ? »

SEBASTIAN. « C'est pour obéir à votre caprice que « vous avez commis des excès si condamnables, et « peut-être parce que vous n'aviez personne pour « vous donner de sages avis. Mais puisque je suis là, « et que vous me donnez le nom d'ami, je veux voir, « alferez, si j'aurai sur vous plus de pouvoir que « votre inclination, et si vous voulez, pour éviter une « heure d'ennui, que le conseiller me regarde comme « un homme mal élevé, quand je vous amènerai de« vant lui, à qui tant de respect est dû, dans un cos« tume si peu convenable. »

GUZMAN. « Mais en quoi, je vous prie, serait-ce « manquer à son autorité, lorsque déjà le vicaire de « Madrid m'a fait arrêter pour cette cause et, informé « de mes exploits, m'a rendu la liberté ? »

SEBASTIAN. « Mais quand par là tout le monde a su « que vous étiez femme, que perdrez-vous à en re« prendre l'habit pour deux heures ? »

GUZMAN. « Deux heures sont deux siècles, et ne « pouvant le nier, je veux du moins ne pas le pa« raître ; sans compter que l'auditeur voudra me voir « sous le costume que je porte. C'est la nouveauté de « la chose qui le fait désirer de voir ce costume. « Qu'est-ce que l'autre a de curieux ? Est-ce par « hasard un miracle que de voir une femme habillée « en femme ? »

SEBASTIAN. « Oui, quand vous avez donné par tant « de hauts faits une telle pâture à la renommée. Ce « sont eux, et non votre déguisement, qui lui font

« désirer de vous voir et de vous parler. Il faut que « cela soit, et par cela seul que vous me résistez, « dépité de voir le peu de crédit que j'ai près de « vous, il faut que je l'obtienne, ou de ma vie je ne « vous parlerai. »

MACHIN. « Ah ! que vous êtes bien, l'un et l'autre, « des Biscayens têtus ! Voyons par quel côté le fil cas- « sera. Mais toi qui refuses de paraître femme, et « qui le parais si bien en ceci, tu dois être le plus « menu. »

GUZMAN. « Il est clair que je le dois être, quand un « ami pour qui j'ai tant de respect s'y entête à ce « point. » (*Il ôte sa cape avec fureur, et dit à Machin :* « Passe-moi cette mantille. »

SEBASTIAN. « C'est maintenant que je t'appartiens « corps et âme. »)

GUZMAN. « Finissons-en. »

SEBASTIAN. « Veux-tu donc mettre ce jupon par- « dessus ton épée ? »

GUZMAN. « Je suis si accoutumé... » (*Il ôte son épée et met le jupon à l'envers.*)

MACHIN. « Accoutumée. »

GUZMAN. « Je ne le suis pas moins de parler de moi « au masculin. »

MACHIN. « Passe maintenant ce jupon, qui est char- « mant. »

GUZMAN. « Le plus charmant jupon ne vaut pas le « plus simple haut-de-chausses. »

MACHIN. « Tu ne trouves pas l'emmanchure ?... »

GUZMAN. « Où la trouver ? C'est le diable qui a in-« venté ces menottes. »

MACHIN. « Tourne-le de l'autre côté. »

GUZMAN. « Par où le prendre? Ne vois-tu pas, « sangdieu ! que c'est trop long pour moi ? »

MACHIN. « A présent, enfile les pantoufles. »

GUZMAN. « Des pantoufles ! Es-tu ivre ? »

(*On entend au dehors un cliquetis d'épées, une voix crie :*)

« Arrêtez, cavaliers ! »

UNE AUTRE VOIX. « Vive Dieu ! il faut que je vous « tue. »

GUZMAN. « Qu'est ceci ? »

MACHIN. « Des coups d'épée. »

GUZMAN. « Au diable les jupes ! » (*Il jette sa robe, prend son épée et la tire du fourreau.*)

MACHIN. « Nous y voilà. »

SEBASTIAN. « Attendez ! »

GUZMAN. « Attendre quoi? C'est prendre, vous et « moi, une peine inutile. Quand je ne puis obtenir « quelque chose de moi-même, il est absurde qu'un « autre l'essaye. »

SEBASTIAN. « Où vas-tu ? »

MACHIN. « Belle demande ! On ferraille là-bas, et « c'est tout ce qu'il aime. »

SEBASTIAN. « Il est inutile de vouloir le réduire, il « n'a de la femme que l'entêtement. » (*Ils sortent.*)

Doña Ana a vainement poursuivi jusqu'ici la répa-

ration de l'injure qu'elle a reçue. Tant que Guzman s'obstinera dans son silence, don Diego demeurera inflexible. Doña Ana supplie l'Alferez de se rétracter, mais sans rien obtenir de lui. Quelle condition mettra-t-il à son aveu ? C'est peut-être ce que nous allons voir :

Don Juan, don Diego, doña Ana attendent l'Alferez.

Don Diego (*à part*). « J'aperçois enfin, brûlant de « colère, la cause de tant de tourments ; mais le ciel « a voulu qu'elle fût femme, pour que je ne puisse « me venger. Doña Ana est ici, et je m'en réjouis, « si je puis parvenir à la satisfaire. »

Machin (*à part*). « Ils pâlissent tous deux. Qu'est-ce « ceci ? »

Don Diego. « Le vicomte m'ayant dit que vous « aviez à me parler, je suis prêt à vous entendre, « Alferez. »

Guzman. « Je regretterais dans l'âme de partir sans « vous avoir vu. »

Don Diego. « Parlez donc, je vous écoute. »

Guzman. « Vous vous souvenez, don Diego, que, « pour vous révéler que j'étais femme, je vous ai « demandé le secret sur votre foi de gentilhomme ? »

Don Diego. « Je le promis, je me le rappelle très-« bien. »

Guzman. « Pourquoi alors ne l'avoir pas gardé ? »

Don Diego. « Pour vous sauver la vie. »

GUZMAN. « Il ne suffisait pas du désir de me sauver « pour trahir un secret, quand je vous avais dit qu'il « m'en coûtait cent fois moins de mourir que de « divulguer que j'étais femme ; en voyant que vous « n'aviez manqué à votre parole que par l'envie de « vous marier, je voulus, par ce mensonge, empêcher « l'effet de votre déclaration et vous ôter le fruit que « vous attendiez de votre indiscrétion jusqu'au mo- « ment où, libre de mes chaînes et reprenant l'habit « d'homme, et de nouveau ceignant l'épée, je pour- « rais me venger enfin de tous les reproches, de « toutes les injures, de tous les affronts, de toutes les « avanies que depuis lors j'ai endurées et endure « encore, parce que vous n'avez pas gardé le secret « promis, et vous donner, comme je le fais, la leçon « que vous méritez. » (*Il frappe Diego de son bâton, et tous deux tirent l'épée.*)

DON DIEGO. « Ah! misérable! »

MACHIN. « Bon! qu'est-ce que je disais? »

DONA ANA. « Pauvre de moi! »

(*Don Juan se jette entre les combattants.*)

DON JUAN. « Qu'allez-vous faire, don Diego? »

DON DIEGO. « Châtier une femme insolente. »

DON JUAN. « Mais vous dites vous-même que c'est « une femme. Quelle injure une femme vous peut- « elle faire? »

GUZMAN. « Vous mentez. Je ne suis pas femme « quand je tiens ce fer qui a vaincu tant d'hommes. »

DON DIEGO. « Éloignez-vous, don Juan. »

(*Entrent le vicomte de Zolina et don Sebastian de Illumbe.*)

LE VICOMTE. « Qu'est-ce donc ? Attendez, seigneur « don Diego. Êtes-vous homme ? êtes-vous gentil-« homme ? Tirer l'épée contre une femme ! »

DON DIEGO. « Je ne saurais mieux l'employer qu'à « punir une femme qui me manque de respect. »

LE VICOMTE. « Cédez et montrez plus de prudence. « Elle aura beau vous outrager, je vous avertis que, « si vous vous tenez pour offensé, vous n'en tirerez « jamais raison, même en lui donnant la mort ; car « elle est femme, et ce serait une honte plutôt qu'un « exploit de souiller votre épée dans son sang. »

GUZMAN. « Elle est femme ! toujours femme !... « Vicomte, traitez-moi un peu moins de femme. « Quand j'entends ce mot, je perdrais le respect en-« vers le monde entier. »

LE VICOMTE. « Si tu l'es, en effet, où est l'of-« fense ? »

GUZMAN. « Oui, je le suis ; mais je n'en conviens « pas et ne veux souffrir que personne m'appelle de « ce nom. Pour vous, don Diego, puisque c'est à vous « que je dois tous ces affronts, je n'ai regret à rien « de ce que j'ai fait, et s'il vous faut une satisfaction, « je suis votre homme. »

SEBASTIAN. « Voit-on un caractère plus étrange ? »

DONA ANA. « Quel tigre t'a nourri de son lait, pour « que tu accables de tant de maux celui à qui tu dois « tant, cruel ? »

Guzman. « Écoute, doña Ana. Le soin de ton hon-
« neur et la reconnaissance eurent assez d'empire sur
« mon cœur pour me faire révéler que j'étais femme,
« ce secret que je gardais si bien, uniquement pour
« écarter les soupçons de don Diego. A présent, doña
« Ana, que la chose est publique, et que j'ai satisfait
« mon ressentiment, en empêchant ton mariage par
« un mensonge, il n'y a plus lieu à feindre davan-
« tage, je recommencerai cet aveu pour te restituer
« l'honneur, et pour n'avoir pas fait en pure perte
« un sacrifice qui m'a tant coûté. Oui, don Diego, il
« est juste de rendre à doña Ana ce qui lui est dû,
« en déclarant qu'elle n'a jamais eu que moi dans le
« cœur ; et maintenant que vous savez pourquoi je le
« niais, donnez-lui la main, car il ne faut que cela
« pour vous faire oublier l'injure que je vous ai faite.
« Et pour que vous l'épousiez sans le moindre regret,
« je confesse une seconde fois que je suis femme, et
« par cet aveu j'efface votre injure ; car dire que je
« suis femme, c'est convenir que je n'ai pu ni vous
« blesser ni vous offenser. Et si vous n'êtes pas en-
« core satisfait, que ma reconnaissance fasse plus que
« n'eût fait la mort dans ce cœur invincible. »

(*Elle se met à genoux.*)

« Me voici à vos pieds. Je me confesse vaincue et
« déclare que c'est grâce à vous que je vis, et par là
« vous devez être beaucoup plus content et satisfait
« que si vous m'aviez tuée. »

Don Diego. « Lève-toi et viens m'embrasser. Je

« suis satisfait, mais vaincu, et je t'envie l'exemple « que tu donnes d'un cœur reconnaissant. J'aimerais « mieux avoir fait cet exploit que tous ceux que « célèbre la renommée. »

Le Vicomte. « Jamais tu n'avais mieux montré « qu'aujourd'hui la valeur de ton âme. »

Sebastian. « En triomphant de toi-même, tu as « fait plus que si tu avais vaincu des armées d'en-« nemis. »

Le Vicomte. « Achevons ici, en demandant pardon, « cette aventure véritable. Où s'arrête la comédie, là « s'arrête en ce moment l'histoire. La Monja Alferez « est maintenant à Rome, et si de nouveaux événe-« ments viennent s'offrir au poëte, je vous promets « une seconde partie. »

Cette seconde partie ne fut jamais écrite ; mais que vous semble de cette étude sur le vivant et de cet appel en plein théâtre au spectateur du lendemain? L'héroïne de la première partie revint de Rome, comme on sait ; mais le reste de sa vie ne fournit pas matière à nouveau drame. Les dernières paroles du vicomte, adressées au public, suivant l'usage espagnol, semblent marquer l'époque de l'œuvre, qui, selon les dates, serait de la première jeunesse de Montalvan. Il est permis de croire que Catalina était, en effet, à Rome pendant que la scène s'emparait de ses propres récits. Une histoire de sa vie avait été publiée l'année précédente, c'est-à-dire en 1625, et

il est évident que Montalvan en eut connaissance, ainsi que des documents qui accompagnaient sa supplique au roi. Un de ces certificats, celui de don Luis Cespedes de Xerias, est cité textuellement, un peu abrégé seulement, mais avec la date positive, dans l'une des dernières scènes de la comédie.

Montalvan ne se fit aucun scrupule, et aucun de ses contemporains n'en eût eu davantage, de produire sur la scène un personnage qui vivait encore. Rome alors était si loin de Madrid, quoique les bandes de Charles-Quint en eussent assez aisément trouvé le chemin, un siècle environ auparavant, et le poëte pensa sans doute que l'éloignement des lieux suffisait à défaut de celui des temps. Racine ne dit-il pas quelque chose comme cela dans la préface de *Bajazet*, pour expliquer le choix d'un sujet contemporain ?

La comédie de Montalvan met en évidence deux choses : d'abord le vif talent du poëte, qui n'était pas un imitateur si servile de Lope de Vega qu'il ne gardât bien une bonne part d'originalité; elle démontre en second lieu comment travaillaient les maîtres de l'ancien théâtre espagnol. Le premier sujet qui leur tombait sous la main, histoire ou roman, aventure d'hier ou d'aujourd'hui, se transformait de lui-même en drame. Aux personnages que donnait l'anecdote, l'imagination du poëte ajoutait les siens. Au milieu de faits réels ou qui avaient cours, on mêlait une intrigue d'amour, et à travers

tout cela circulait la flamme héroïque ou passionnée de cette généreuse Espagne, tantôt éclatante et vive, tantôt obscurcie d'une fumée quelque peu épaisse, et poëte et public en arrivaient au dénoûment, contents l'un de l'autre. L'amour propre national avait été flatté, l'âme s'était élevée, l'imagination s'était exaltée, le cœur avait battu. Dans la bagarre, Aristote et les règles devenaient ce qu'ils pouvaient. On ne s'étonnait pas le moins du monde de voir un prêtre écrire des scènes d'amour. Qui pensait à l'auteur devant son œuvre ? Le roi, le prêtre, le soldat, le magistrat, le vieillard et le jeune homme, la jeune fille et la duègne, le maître et le valet, tout cela ne faisait qu'un et se confondait dans cette même ardeur d'un patriotisme que Cervantes, en écrivant *Don Quichotte*, ne cherchait pas à détruire, mais à détourner d'une voie chimérique. Tout ce qu'il reprenait au faux héroïsme, il le rendait au véritable. Tout ce qu'il y a de vrai dans Don Quichotte se retrouve vivant dans les héros de Lope de Vega, de Calderon, d'Alarcon, de Tirso et de Rojas.

LES BATUÉCAS

On lit dans la *Vie* de George Sand, qui n'est pas, à coup sûr, le moins intéressant de ses romans :

« Il existe de madame de Genlis un roman publié « sous la Restauration, un des derniers, je crois, « qu'elle ait écrits, et dont je n'ai jamais entendu « parler depuis cette époque. J'avais seize ou dix-« sept ans quand je le lus, et je ne saurais dire s'il « eut du succès ; je ne me le rappelle pas bien, mais « il m'a vivement impressionnée, et il a produit son « effet sur toute ma vie. Ce roman est intitulé : *les* « *Batuécas*, et il est éminemment socialiste. Les « Batuécas sont une petite tribu qui a existé, en réa-« lité ou en imagination, dans une vallée espagnole, « cernée de montagnes inaccessibles. A la suite de « je ne sais quel événement, cette tribu s'est ren-« fermée volontairement en un lieu où la nature « lui offre toutes les ressources imaginables, et où, « depuis plusieurs siècles, elle se perpétue, sans « avoir aucun contact avec la civilisation ordinaire. »

Dans ce roman dédié à mon vieil ami, le comte

Anatole de Montesquiou, que madame de Genlis appelait alors *mon jeune ami*, l'auteur va chercher aux Batuécas un jeune homme qu'elle amène à Madrid, et à l'aide duquel elle recommence quelque chose qui ressemble un peu aux *Lettres persanes*, avec un grain de socialisme, socialisme innocent, du reste, on s'en doute bien, assez assaisonné cependant, pour que George Sand ait pu faire remarquer au lecteur, avec une malice qui n'est pas sans grâce, qu'elle avait reçu ses premières leçons de philosophie sociale de l'ancienne institutrice du roi Louis-Philippe.

C'était en Espagne que je lisais ce curieux passage de ses Mémoires, et, précisément à cette époque, ce même mot de Batuécas m'avait arrêté plusieurs fois dans un roman de Fernan Caballero, intitulé *Lágrimas*. Fernan Caballero, personne ne l'ignore, est le premier romancier de l'Espagne contemporaine. Est-ce pour cela qu'on le regarde comme le George Sand de son pays, et aussi parce que ce nom de Fernan en cache un autre qui est celui d'une femme? Fernan lui-même, très-flatté au fond de la comparaison, s'y dérobe pourtant volontiers, un peu parce que, homme ou femme, c'est le plus modeste des écrivains, beaucoup surtout parce qu'il en est le plus espagnol, c'est-à-dire le plus catholique[1].

Dans ce roman de *Lágrimas*, qui a été cité tout à

[1] A l'époque ou ceci était écrit, Fernan Caballero vivait encore. V. la dédicace. — Ant. de L.

l'heure, Fernan fait souvent allusion aux Batuécas. Il interrompt son récit pour adresser la parole à un lecteur naïf qu'il aime à se supposer dans la lointaine et bienheureuse vallée que George Sand ne paraissait pas trop éloigné de regarder comme une création fantastique de madame de Genlis. Quand il arrive à Fernan de se servir d'un mot un peu trop moderne, il s'arrête pour le définir à son bon lecteur des Batuécas. S'il s'agit de quelque mode nouvelle, de quelque habitude un peu étrange de la vie contemporaine, il les explique à sa manière à un honnête lecteur qui aurait peine à le comprendre du premier coup, et il le fait avec une ironie pleine de finesse et de grâce; il lui dira, pour ne citer qu'un exemple : « Lecteur des Batuécas, mon bon ami, tu ne sais pas, « et pour cause, ce que c'est qu'être *fashionable* « (prononce *fashonable*); console-toi, car nous con« naissons bien des gens qui se servent beaucoup de « ce mot, et qui ne le savent pas mieux que toi. »

Je me figurai au premier abord que Fernan, qui a vu la France, qui aime nos écrivains, et qui se nourrit de leurs ouvrages, avait lu, comme George Sand, ce roman de la comtesse de Genlis; mais tout le monde, en Espagne, n'a pas lu les ouvrages de madame de Genlis, et souvent, dans la conversation, j'entendais revenir ce mot de *Batuécas* sous cette forme de proverbe, aussi familière aujourd'hui aux compatriotes de Sancho qu'à l'époque où écrivait Cervantes; et chaque fois je me demandais s'il y avait, en effet,

des Batuécas... où étaient les Batuécas. J'avais un moyen bien simple de sortir d'embarras : c'était d'ouvrir le premier dictionnaire venu de géographie. Mais le meilleur moyen est-il toujours le premier auquel on songe? Je me trouvais alors dans la patrie adoptive de Christophe Colomb, où, à chaque instant, on a l'occasion d'expliquer et d'appliquer, vraie ou fausse, la célèbre anecdote de l'œuf.

J'avais cependant alors sous la main le dictionnaire en treize ou quatorze volumes grand in-8° de l'excellent Madoz, que le gouvernement s'avisa un beau jour de donner à tous ses employés, en déduction de l'arriéré de leurs appointements, admirable recette dont on pourrait si bien tirer parti chez nous, où tant d'économistes écrivent des livres qu'on n'achète guère. J'avais donc à ma portée cet excellent dictionnaire; mais au lieu de l'ouvrir à la lettre B, je fis d'abord ce que je ne manque jamais de faire chaque fois que je me trouve dans une perplexité de ce genre. Je commençai par chercher autour de moi quelque dictionnaire vivant, et cette fois ce fut à Fernan lui-même que je m'adressai.

Fernan, dont la plume est aussi prompte que le cœur et l'esprit, eut la bonté de me répondre :

« Ah! ah! vous m'interrogez au sujet des Batuécas!
« C'est mon idéal et mon sphinx; on dit que c'est
« un Éden. Mais voici bien des années que je de-
« mande à des militaires, à des pèlerins, à des *ar-*
« *rieros*, enfin à tout ce qui voyage, s'ils ont vu les

« Batuécas, et tout le monde me répond que non; —
« je crois que les oiseaux seuls pourraient me ré-
« pondre, et ils ne le veulent pas. Si j'étais homme,
« ou si j'en avais le courage, je me serais déjà lancée
« par ce monde à la recherche des Batuécas, comme
« Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique.
« Il paraît que la parenthèse où ils se cachent a
« toujours existé, car il y a un proverbe qui dit, en
« parlant d'une personne distraite et ignorante de ce
« qui se passe dans ce monde : Elle a l'air de revenir
« des Batuécas. Il est donc certain que ce coin existe;
« et comme je crois que les idées révolutionnaires
« et antireligieuses n'y sont pas encore parvenues,
« j'éprouverais un singulier bonheur à y passer ce
« printemps. Il faut croire que l'absence de chemins
« et de communications, et l'éloignement où les
« Batuécas se trouvent des grands centres de popu-
« lation, ont été la cause de ce bienheureux isole-
« ment. Quant au dicton *Revenir des Batuécas*, il
« date de loin et est aussi familier aux gens instruits
« qu'aux gens du peuple. »

Mais vous remarquerez que Fernan, pas plus que moi, n'avait songé à ouvrir le dictionnaire de Madoz.

Quoi qu'il en soit, Fernan ne partit pas pour les Batuécas, et le printemps durant lequel il eut l'obligeance de m'écrire ce que l'on vient de lire, il le passa, comme les précédents, dans sa tour de l'Alcazar de Séville. Après tout, que serait-il allé faire aux Batuécas? Chercher quelque nouveau sujet de roman?

Mais les romanciers trouvent toujours les sujets à leur porte ; ces infatigables navigateurs de l'océan de l'âme, ces hardis explorateurs du monde moral, sont rarement enclins à courir les continents nouveaux, et celui qui a découvert le plus de terres inconnues dans les profondeurs du cœur humain n'a jamais ajouté la plus petite île aux domaines de l'univers visible. Je raconterai un peu plus loin qui, à défaut de Fernan Caballero, eut enfin l'audace, et de cela il y a quelques années à peine, d'aller planter sa bannière au cœur des Batuécas. Il paraît qu'il n'y fallait pas moins qu'une arrière-petite-fille du conquérant du Pérou.

Je finis cependant par où j'aurais dû commencer et par dire ce que j'appris dans le dictionnaire de Madoz.

Les Batuécas sont une vallée de la province de Salamanque, dans le district de l'Alberca, relevant du tribunal de première instance de Segueros. Le territoire de l'Alberca, qui comprend environ dix lieues carrées, est âpre et inculte, coupé de ravins dans toutes les directions, hérissé de bruyères et de chênes-lièges. A quelque distance du bourg, deux chemins étroits s'enfoncent dans la vallée des Batuécas, l'un praticable aux piétons, mais dangereux aux cavaliers que le moindre écart pourrait précipiter dans des précipices ouverts de tous côtés ; par l'autre, on arrive plus lentement, mais plus sûrement, et à mesure que l'on descend, l'horizon

s'ouvre et présente au regard d'admirables points de vue. A mi-côte, on rencontre une croix, la Cruz de San-Jose, d'où l'œil embrasse le fond de la vallée, fertilisée par une rivière formée de tous les affluents de la montagne. Le long de la rivière, une magnifique allée de cèdres gigantesques et de cyprès séculaires conduit à un couvent autrefois superbe, aujourd'hui en ruine, sans autres habitants que la famille d'un garde préposé à la surveillance des bâtiments encore debout, et qui vit du produit de ses ruches. On aperçoit encore dans ce désert les vestiges d'une quinzaine d'ermitages qui étaient comme les postes avancés de l'édifice principal. C'était là, dit-on, que, dans un temps, l'évêque de Salamanque envoyait expier leurs faiblesses ceux de ses prêtres qui avaient donné quelque scandale public. Mais le couvent démantelé et ses ermitages en ruine ont cessé d'être même un pénitencier ecclésiastique.

Je n'ai fait que résumer ici les deux ou trois colonnes du dictionnaire de Madoz. Sûr de mon fait, après les avoir lues, je ne craignis plus de faire rire à mes dépens, en demandant aux uns et aux autres des nouvelles des Batuécas, et de m'entendre dire à moi-même que j'avais l'air d'en revenir. J'amenai donc volontiers la conversation sur ce sujet délicat, et j'acquis ainsi la certitude que le proverbe était ancien en Espagne. Quelqu'un même, pour me prouver qu'il remontait plus haut que Charles III, me raconta l'anecdote suivante : « Ce roi venait de rendre une

« ordonnance contre le duel. Mis en demeure de se « battre, un officier se retrancha derrière l'édit « royal; il en résulta pour lui les désagréments que « tous les édits du monde ne sauraient empêcher « d'arriver en pareil cas. Il alla s'en plaindre au roi, « qui le loua fort d'avoir respecté son édit, mais qui « ajouta : — Va, mon brave, tu étais digne de servir « aux Batuécas. »

Le couvent était une fondation des ducs d'Albe, dans les *États* desquels se trouvait comprise l'Alberca. Mais qui, le premier, découvrit la vallée d'où naquit le dicton populaire? Il en est déjà question dans une comédie de Lope de Vega, jouée et imprimée en 1633, sous ce titre : *les Batuécas du duc d'Albe.* Mais le sujet de sa comédie, Lope de Vega, qui prenait partout et de toute main, ne l'avait certainement pas trouvé dans son imagination. Il pouvait avoir recueilli le fait de la bouche même du duc d'Albe dont il était le client, ou l'avoir lu dans un ouvrage dont je demande la permission de dire ici quelque chose.

On lit, en effet, au livre VII, chap. v, d'un volume imprimé à Alcala de Henarez en 1633, sous ce titre latin *De rebus Hispaniæ,* et à la page 368, où il est traité des Batuécas, l'anecdote que voici :

« Un homme et une femme de la domesticité du « duc d'Albe étaient tombés amoureux l'un de l'autre « et voulaient se soustraire au courroux de leur « maître. L'Espagne ne leur paraissant pas assez

« sûre, ils s'étaient enfuis dans des montagnes éloi-
« gnées de Salamanque d'environ une douzaine de
« lieues et trop escarpées pour qu'aucun habitant
« des contrées voisines y eût jamais pénétré. Les
« fugitifs, ayant escaladé ces montagnes, se croyaient
« arrivés au ciel, quand ils découvrirent à leurs
« pieds une vallée profonde, et dans cette vallée des
« hommes sans culte aucun, à peine vêtus, parlant
« une langue inconnue, sauf quelques mots qui sem-
« blaient appartenir à celle des Goths, encore ido-
« lâtres, comme les Indiens. Ils avaient pourtant
« rencontré çà et là quelques croix, mais un peu dé-
« naturées dans leur forme. Ils racontèrent dans le
« pays ce qu'ils avaient découvert, et un certain
« nombre de gens, surtout de la maison du duc
« d'Albe, s'étant réunis en armes, pénétrèrent dans
« ces montagnes et dévastèrent la vallée. »

Voilà ce que raconte, dans le beau latin de l'université d'Alcala, maître Alonzo Sanchez, et ce que traite de fiction poétique un autre écrivain, un autre prêtre, originaire de l'Alberca même, et qui, en 1693, imprimait, à Madrid, une *Relation véritable* et un *Manifeste apologétique de l'antiquité des Batuécas et de leur découverte*. Mais s'il traite de fable le récit de Sanchez, le bachelier don Tomas Gonzalez de Manuel en substituerait volontiers une autre à celle-là. Écoutez-le : « Un étudiant de Salamanque a raconté qu'il
« s'était trouvé dans ce *pueblo* de l'Alberca, il y
« a environ vingt-deux ans, lorsqu'il y avait encore

« fort peu de temps que les Batuécas avaient été « découvertes; et comme je lui conseillais de ne rien « croire de ce qu'on en rapportait que sur le témoi- « gnage de ses yeux et de sa propre expérience; qu'il « allât plutôt y voir et y regarder, ou qu'il me citât ses « auteurs, il me répondit avoir lu cela dans le livre « d'un certain Cabrera; et un autre étudiant qui « l'accompagnait ajouta que la chose était certaine et « qu'il avait vu la comédie intitulée : *Un nouveau* « *monde en Espagne.* Je lui dis alors que moi aussi « je l'avais vue, une comédie composée par le doc- « teur Juan de Montalvan (en quoi le bon bachelier « se trompe lui-même, comme nous le verrons plus « loin); et que s'il ajoutait foi à des fables, je n'avais « rien à dire. Et comme plus tard je rapportais le « fait, en manière de plaisanterie, au révérend père « fray Francisco Pies del Castillo, vicaire provincial « de la province d'Estrémadure, de l'ordre de notre « père San Francisco de l'Observance, qualificateur « du saint office et originaire du même lieu : — Cela « vous étonne? me dit-il; ce sont de ces choses qui « courent le monde. Lisez seulement Eusebio Nirem- « berg, et vous verrez que, traitant du paradis ter- « restre, sur la question de savoir si on l'avait décou- « vert ou non, il dit que les Batuécas étaient au « cœur de l'Espagne, et que c'était là qu'il devait « être; qu'il y avait quarante ans qu'on les avait dé- « couvertes, et qu'elles étaient habitées par des « Arabes; qu'il le tenait de deux étudiants d'Alcala

« qui y étaient allés, et qu'ils n'avaient dû qu'à la
« vitesse de leurs montures d'échapper à ces Arabes
« qui les poursuivaient. Je n'ai pas vu ces auteurs, et
« je raconte ce que j'ai entendu. »

Ce que j'admire, c'est que le bon bachelier originaire de l'Alberca, qui se moque si bien des autres, ne paraît pas s'être donné la peine d'aller voir lui-même les Batuécas, lui qui y renvoie si dédaigneusement les deux étudiants de Salamanque. Ce qui résulte de tous ces récits divers, c'est que, dès 1633, il se disait bien des choses sur la mystérieuse vallée, et qu'en 1693 on en parlait plus que jamais ; seulement, où les uns avaient vu des Goths, les autres ont vu des Arabes.

Quoi qu'il en soit de la vallée en elle-même et de ses problématiques habitants, on ne peut guère douter que, née de tous ces bruits ou de la tradition, la comédie de Lope de Vega dut les répandre davantage.

Cette comédie figure dans la vingt-troisième partie de la collection du poëte, imprimée à Madrid en 1638, et dont l'approbation remonte à deux ans auparavant, au 8 juillet 1636. Don Eugenio Hartzembush, le célèbre auteur des *Amants de Teruel*, dont l'érudition en matière de théâtre fait autorité en Espagne, conjecture que la pièce de Lope de Vega pourrait bien avoir été écrite pour le duc d'Albe et représentée chez lui, à Alba de Tormes, la ville principale de ses domaines, où, dès 1594, Lope de Vega avait déjà

composé et fait jouer une autre de ses comédies : *le Maître de danse*. Celle qui nous occupe ici a tous les caractères d'un de ces ouvrages de circonstance improvisés, mais Lope improvisait toujours, pour solenniser quelque date dans l'histoire d'une grande famille.

Lope de Vega suppose que dans la vallée des Batuécas vivait une tribu d'environ deux cents individus ne se doutant pas qu'il pût y avoir dans le monde un autre pays que le leur. Un personnage nommé Tirso jouissait d'un certain crédit parmi eux et cherchait à leur persuader de se donner un roi. Sur ces entrefaites, une découverte eut lieu qui jeta ces bonnes gens dans une grande perplexité. Le hasard leur fit trouver une riche épée, et dans une grotte un cadavre avec une lance et un bouclier. Comme aucun des habitants des Batuécas n'était capable de forger de pareilles armes, on en conclut naturellement qu'elles avaient dû être apportées d'ailleurs ; mais d'où ? Il existait donc une autre contrée que les Batuécas et d'autres hommes que ses habitants? Il valait la peine de s'en assurer, et la couronne des Batuécas fut promise à qui apporterait des nouvelles positives de cet autre monde.

Précisément à la même époque, un domestique du duc d'Albe, nommé don Juan de Arce, enlevait du palais de son maître une jeune fille appelée Brianda, dont il était éperdument épris. Accompagnés d'un autre serviteur du nom de Mendo, nos deux

amoureux s'enfuient d'Alba, s'égarent en route, se séparent, et chacun, de son côté, tombe entre les mains d'un Batuéco qui retourne à la vallée avec sa capture. Brianda arrive la première, et comme, pour mieux échapper aux poursuites, elle avait pris des habits d'homme, les Batuécos, émerveillés de sa beauté et de sa sagesse, l'élisent pour roi. La fidèle suivante, peu éblouie de cette royauté de hasard, n'y cherche qu'un moyen de rentrer en grâce auprès de son maître, en persuadant à ses nouveaux sujets que leur pays relève des domaines du duc d'Albe et en tâchant de les amener à le reconnaître pour seigneur. De telle sorte que, quand le duc arrive pour s'emparer des fugitifs, les choses s'arrangent le mieux du monde. Tout s'explique, et l'on reprend ensemble, charmés les uns des autres, le chemin d'Alba de Tormes.

Rien de plus simple, comme on le voit, que l'intrigue de cette pièce. Avec Lope de Vega, on n'en est pas quitte habituellement à si peu de frais. Mais sur ce canevas assez nu, le poëte a semé une foule de morceaux charmants, de mots heureux, quelques scènes même d'un vrai comique. Permettez-moi de vous en traduire le dénoûment.

Les premiers vers disent tout d'abord à quelle époque Lope de Vega a placé l'action de sa comédie; c'est celle des rois catholiques et du siége de Grenade.

Au fort de la poursuite, don Juan de Arce, que le

duc ne reconnait pas sous le costume batuéco, se jette aux pieds de son seigneur :

Don Juan de Arce. « Laisse-moi embrasser tes « genoux, duc invincible. »

Le duc d'Albe. « Arrêtez ! Ne lui faites pas « de mal. »

Don Juan. « Et ce sera justice, car je viens te livrer « de nombreux vassaux. »

Le duc. « Le pourras-tu faire ? »

Don Juan. « Je m'offre à te les livrer, car tu ne « saurais les conquérir par force. Ne crois pas que je « veuille te surfaire le service. Dans cette vallée « profonde, ni hommes ni chevaux ne pourraient « descendre, et, en ignorant les sentiers, il est « inutile que tu cherches à t'en emparer. Les deux « rois peuvent prendre Grenade, ravager sa *véga* et « dompter ses Maures ; mais cette vallée abritée de « montagnes, quiconque la voudra conquérir ne verra « jamais la fin de l'entreprise. Moi seul, par la ruse « autant que par l'épée, je puis faire qu'elle se lasse « de sa résistance. Je te livrerai ce peuple vaincu, si « tu fais pour moi une chose qui n'a rien de « malaisé. »

Le duc. « Homme, qui que tu sois, si tu me livres « la race qui est enfermée dans ces rochers, je ferai « tout ce que tu me demanderas. »

Don Juan. « Si je puis compter sur cette clémence « que tu as héritée des rois tes aïeux, promets-moi

« seulement le pardon d'une faute, et je te livrerai « les fiers descendants de cette race qui a perdu le « souvenir de ses premières lois dans la longue « habitude de ses mœurs sauvages. »

LE DUC. « Une faute ! Quelle faute ? »

DON JUAN. « Jure d'abord par tout ce que tu aimes « le mieux. »

LE DUC. « Par la vie de la duchesse. »

DON JUAN. « Rappelle donc, si tu le peux, tes soldats « dispersés. J'ai bon espoir, assuré sur ta promesse, « d'amener à tes pieds les hommes et les femmes qui « habitent cette vallée. »

LE DUC. « Hâte-toi de partir. »

DON JUAN. « Je vais leur parler en ton nom. » (*Exit.*)

LE DUC. « Qu'est ceci ? de quelle offense me parle « cet homme ? »

LE MAJORDOME. « Il aura tué quelque habitant du « pays. »

(*Entre Ramiro de Lara avec le bouclier trouvé sur le cadavre.*)

RAMIRO DE LARA. « Tu ne diras pas que j'ai tardé « longtemps. »

LE DUC. « J'attends, Lara, l'heureuse fin de « cette guerre. »

RAMIRO. « Et pour donner plus d'autorité à tes « armes, et que tu saches bien ce que cette vallée « enserre, voici éclaircie l'énigme de ce bouclier. Il y « a six cents ans qu'il fut peint. »

LE DUC. « Chose notable, certes ! »

RAMIRO. « Plusieurs savants de Salamanque l'ont « examiné, etc. »

On ne s'attendait guère, il faut en convenir, à voir un conseil de guerre converti en une séance académique pour déchiffrer une devise, encore moins à apprendre, par les initiales gravées sur le bouclier, qu'il a appartenu à un neveu de don Rodrigue, le dernier roi des Goths en Espagne, et que les simples habitants des Batuécas ne sont ni plus ni moins qu'un reste de la nation détruite par les Maures, aù bord du Guadalete. Mais revenons à Lope de Vega et à ses personnages.

LE MAJORDOME. « Mais voici venir à tes pieds tous « ces barbares. »

On voit s'avancer, en effet, don Juan, suivi des Batuécos, hommes et femmes, de Mendo et de Brianda avec un enfant dans ses bras, qui tous se précipitent aux pieds du duc d'Albe.

DON JUAN. « Si j'ai tenu ma parole, seigneur, c'est « à ton tour de tenir la tienne. Tu vois rassemblé ici « tout ce qui reste des Goths en Espagne. Ceux-ci « sont les descendants de ceux qui l'habitaient quand « Rodrigue la perdit par ses amours avec la Cava. »

LE DUC. « Tu m'as rendu un grand service. Ne

« craignez rien, braves gens ; venez tous et embras-
« sez-moi. »

TRISO. « Tous t'embrassent, grand duc, et ce n'est « que justice, si celui-ci dit vrai, et simple devoir, « puisque tu es notre seigneur, cette montagne étant « ton domaine. »

GIROTO. « Nous sommes tous heureux de gagner « un seigneur d'un si noble sang. »

LE DUC. « Amis, ce titre de *votre seigneur* ajoute « plus à l'éclat de mon nom que tout ce que j'ai « hérité des illustres ancêtres en qui commença ma « maison. Je vous donnerai à tous le baptême, et « nous allons nous rendre à la Peña de Francia. »

DON JUAN. « Seigneur, j'attends les effets de ta « parole. »

LE DUC. « Quelle faute as-tu donc commise envers « moi ? »

DON JUAN. « Je suis... »

LE DUC. « Que crains-tu ? Achève. »

DON JUAN. « Je suis don Juan de Arce, seigneur, « et celle-ci, qui m'accompagne, avec cet enfant « dans les bras, est Brianda. »

LE DUC. « Qui ? »

DON JUAN. « Brianda. »

LE DUC. « Brianda et don Juan ? »

RAMIRO. « O ciel ! Seigneur, voici mon épée. »

LE DUC. « Ramiro, j'ai donné ma foi. »

DON JUAN. « Tout beau, Ramiro ! je suis gentil-« homme. »

Le duc. « Ramiro, l'amour t'égare. Ce n'est pas « toi que l'affaire regarde, c'est affaire de ma maison. « Comment avez-vous vécu ici? »

Brianda. « Seigneur, dans ces montagnes où nous « cherchions un refuge contre ta colère, l'amour nous « a donné un asile et un toit. »

Le duc. « Je vous pardonne et vous offre de nou« veau ma faveur et ma maison, où je vous donnerai « de quoi vivre. Je fonderai ici des villages dont les « hautes églises, les juges et les alcades auront en « garde cette noble race. Le voulez-vous ainsi? »

Tous. « Oui, nous le voulons, et nul ne dira plus « haut que nous : Vive le seigneur qui nous gou« verne! »

Don Juan. « Et ainsi finit, illustres spectateurs, « l'histoire des Batuécas, événement mémorable en « Espagne. »

Telle est la comédie de Lope de Vega, qui, on le voit, avait, avant madame de Genlis, trouvé quelque poésie dans ce sujet. Il faut croire que cette œuvre avait laissé un bon souvenir, car, trente-cinq ans plus tard, un autre poëte dramatique, qui n'est pas sans mérite et qui occupe une place assez distinguée dans l'histoire du théâtre espagnol, Juan de Matos Fragoso, reprit la comédie en sous-œuvre et lui fit subir cette mutilation que le premier venu en Espagne se permet encore envers les plus grands écrivains et qu'on appelle une *refundicion*. Cela se fait sans

mystère comme sans vergogne. On prend une comédie de Lope de Vega, de Tirso, de Calderon ; on en change le titre, sans en changer le plan ni même les personnages, on la remanie, on la récrit de nouveau d'un bout à l'autre, et le public trouve cela tout naturel et a l'air de croire que l'œuvre du vieux poëte appartient par droit d'épave à celui qui aujourd'hui s'en empare.

Matos Fragoso *refondit* donc, vers 1671, la comédie des *Batuécas du duc d'Albe* sous ce titre : *Un nouveau monde en Espagne*, et n'en déplaise au bon étudiant de Salamanque et à l'honnête bachelier de l'Alberca, ce n'était ni la pièce de Lope ni telle autre de Montalvan qu'ils avaient vu représenter, c'était celle de Fragoso.

Je tiens la plupart de ces détails de l'excellent poëte, de l'ingénieux érudit dont je parlais tout à l'heure. Don Eugenio Hartzembush ajoutait en me les transmettant :

« J'empruntai moi-même quelque chose de l'idée
« originale de Lope de Vega, lorsqu'en 1843 je
« composai, pour mes péchés, une très-mauvaise
« comédie de magie, sous ce titre : *les Batuécas*. »

Ne l'en croyons pas. Hartzembush est très-modeste, quoique poëte, n'étant pas d'ailleurs d'origine méridionale. Il y a dans sa pièce de très-amusantes, inventions et de charmantes scènes, mais les Batuécas n'y figurent guère que pour mémoire. Le poëte y amène, en commençant, les deux amants fugitifs de la maison du duc d'Albe, mais c'est tout. Il les y

amène et les laisse devenir ce qu'ils peuvent, à travers une foule d'aventures aussi vraisemblables, disons mieux, aussi invraisemblables, qu'elles le seraient ailleurs.

Allons-y donc enfin une bonne fois, si l'on veut bien m'y suivre, dans cette poétique vallée où nous aura précédé Lope de Vega, et où Fernan Caballero passerait si volontiers le printemps. Mais que pensera-t-on de moi, si je dis qu'invité par une belle Espagnole à l'y accompagner, je l'y laissai aller seule, quand je n'avais guère qu'une centaine de lieues à faire pour la rejoindre et partir avec elle? Oui, je résistai à la tentation de suivre dans cette aventure l'arrière-petite-fille de Pizarre, madame la comtesse de Las Navas, propriétaire aujourd'hui, par droit d'héritage, de l'introuvable vallée, et qui n'était pas bien sûre d'y croire elle-même avant d'y être allée. Comment s'expliquer que j'aie pu résister au séduisant appel qui m'était fait d'aller, sous cette bannière si hardiment portée par la main gracieuse d'une femme, à la découverte des Batuécas?

Quoi qu'il en soit, madame la comtesse de Las Navas ne m'en voulut pas de ne l'avoir point suivie; et pour me le prouver, elle eut la bonté de rédiger à mon intention un long récit de son voyage. Qui sait cependant? Si elle n'était la meilleure des femmes, je pourrais croire que c'était un manière indirecte de se venger, en m'exposant ainsi à mourir de honte, d'envie et de regret.

Voici de quelle manière commence ce récit :

« Je me propose d'écrire une courte relation « de l'excursion que j'ai faite à une vallée dont « l'existence est encore douteuse pour beaucoup « de gens et passe aux yeux de plusieurs pour une « pure fable. On verra du moins par mon témoi-« gnage qu'elle existe véritablement, si je ne par-« viens à faire passer sur le papier qu'une légère par-« tie des émotions qui m'assaillirent, quand je foulai « ces lieux solitaires. Mon récit ne sera ni élégant, ni « même correct, parce que j'écris ces lignes au cou-« rant de la plume, sans m'y être préparée à l'a-« vance, au milieu d'une *tertulia* nombreuse, ayant « sans cesse à me défendre de distractions de tout « genre, d'interruptions inévitables, parfois au mo-« ment même où me reviennent à l'esprit les souve-« nirs les plus intéressants, les idées qui mériteraient « le mieux peut-être qu'on s'y arrêtât. »

On le voit, la comtesse de Las Navas n'est pas du métier; mais sa relation n'en aura peut-être qu'une saveur plus vraie, un accent plus sincère.

On était au milieu de novembre, dans une partie de la Castille ordinairement très-froide dès l'automne, et il s'agissait de pénétrer dans des montagnes où l'on pouvait craindre que l'hiver eût déjà commencé.

La comtesse avait parlé, à Salamanque, de l'expédition qu'elle projetait, et un parent s'était empressé de lui offrir pour guide un vieux serviteur, familier

avec les sentiers les moins fréquentés de la contrée. On devait partir de Béjar, petite ville de la province, au centre des domaine de la comtesse. Une journée de marche devait aisément conduire la caravane au *pueblo* de l'Alberca, d'où l'on n'aurait plus qu'à descendre dans la vallée par l'un des deux chemins dont a parlé Madoz.

La veille du jour fixé pour le départ, c'est-à-dire le 20 novembre 1866, l'on discutait en famille et l'on réglait à l'amiable les détails de la journée du lendemain, quand un grand bruit de voix se fit entendre à la porte de la maison. On criait, on riait, on menaçait, et quelqu'un s'était déjà levé pour aller s'informer de la cause de tout ce tapage, lorsque tout à coup fit irruption dans le salon, écartant des coudes valets et servantes qui cherchaient en vain à lui barrer le passage, un robuste vieillard d'environ soixante-cinq ans, vêtu à la mode du pays. Grand, droit, le nez aquilin, le teint un peu aviné, des yeux qui lançaient des éclairs, c'était le guide annoncé par le parent de Salamanque. Le *tio* Rojas, bon marcheur et meilleur buveur, ne se mettait jamais en route sans une outre arrondie, gonflée de vin vieux, et à laquelle, chemin faisant, il donnait de fréquentes accolades.

Après force révérences à faire mourir de rire toute la compagnie, il remit à la comtesse ses lettres de créance; puis s'étant assis sur les instances de toutes ces dames qui savaient trop bien leur Don Quichotte par cœur pour laisser échapper l'occasion de se diver-

tir sans malice d'un personnage que Cervantes eût crayonné au passage, il prit rondement part à la discussion, et, entre les deux chemins dont chacun avait ses partisans, celui du Soto et celui de Miranda, il gagna la majorité au dernier. C'était à la fois le plus ouvert, le moins rude, et celui où l'on se connaissait le plus d'amis dans les pueblos que l'on aurait à traverser. On verra que cet argument n'était pas à dédaigner.

Sur ce, tout le monde alla se coucher et se préparer, en passant une bonne nuit, aux fatigues du lendemain. Mais il paraît que le tio Rojas avait compté sans son hôte, s'il avait espéré dormir. C'était un peu l'épisode de Sancho dans le pays du duc. La race des suivantes espiègles ne se perdra jamais en Espagne. Le tio Rojas avait espéré que son outre lui tiendrait, cette nuit, fidèle compagnie. Mais il avait bien été obligé de la déposer à la porte du salon, avant d'entrer. De quoi s'avisèrent les Altisidores de Béjar? Elles vidèrent l'outre et remplacèrent le vin par du vent. Vous voyez d'ici la figure du bonhomme quand il mit les lèvres au goulot. Il se rendit pourtant d'assez bonne grâce et passa même une partie de la nuit à raconter à l'office les plaisantes coutumes de son pays. Elles mériteraient d'êtres décrites, si je n'avais hâte d'arriver à ces Batuécas qui semblent toujours reculer devant nous.

Le lendemain, d'assez bon matin, on se mit en route, non sans s'être lesté l'estomac d'un bonne tasse

de chocolat. Quand je dis qu'on se mit en route, j'en parle bien à mon aise, et l'on dirait que je n'ai de ma vie assisté en Espagne ou ailleurs à un départ de ce genre. Une caravane comme celle-ci ne prend pas le trot plus aisément qu'une autre. On avait réuni de tout, des chevaux pour les hommes, des ânes pour les dames et des mules pour les provisions. Il y avait là, en effet, d'autres dames que la comtesse de Las Navas, d'abord une de ses sœurs, puis la belle-mère de la femme de l'administrateur de ses domaines. Ces dernières tenaient-elles beaucoup à savoir s'il y avait ou non des Batuécas, il est permis d'en douter. Mais elles avaient reçu la comtesse dans leur maison, et l'hospitalité espagnole leur faisait un devoir de l'accompagner partout. Ce noble sentiment vaut bien une futile curiosité. Cela faisait en tout une douzaine de personnes, en y comprenant les domestiques placés sous le commandement d'un ancien volontaire de Luchana, brave de sa personne, chasseur accompli et d'un caractère jovial. Ce vieux camarade d'Espartero avait été baptisé jadis sous le nom de *Ramon Rejidor;* mais il s'était battu à Luchana, et le nom lui en était resté. Qui a jamais su, en Afrique, le vrai nom de notre brave colonel Marengo?

Il eût manqué quelque chose au caractère espagnol de l'expédition, si la bande n'avait pas eu son chapelain. Elle s'était adjoint un jeune prêtre appelé don Juan Manuel, et nous verrons que, même dans une partie de plaisir, un aumônier peut être bon à quelque chose.

Le premier endroit que l'on eut à traverser fut Navalmoral, un petit hameau à une lieue de Béjar. En le laissant à droite, on tombe bientôt dans une vallée pittoresque, à laquelle on arrive en coupant une voie romaine encore reconnaissable à ses bornes milliaires. Au sortir de la vallée, on eut à franchir un ruisseau, et, par un bois de chênes, on atteignit Valdefuentes, autre pueblo plus important que Navalmoral, qui n'est pourtant remarquable que par sa belle église en pierre de taille. Après Valdefuentes vient Santibañez, situé à l'extrémité occidentale du premier versant de la sierra où se cachent les Batuécas. Avant d'arriver à Santibañez, le regard était ébloui par la fleur blanche et le fruit éclatant de l'arbousier, très-commun dans cette région, et en se rapprochant de la ville, par de vastes plantations de vignes et d'oliviers dont notre aimable Andalouse comparait les maigres olives à celles de son pays, les appelant avec un peu de dédain les nains de l'espèce.

Santibañez, qui paraît avoir quelques centaines d'âmes, est le premier lieu habité que l'on rencontre sur les premiers versants de la sierra de Francia. D'où est venu ce nom à cette sierra, à une petite rivière que nous trouverons plus loin et à cette peña qui se dresse plus loin encore, et où le duc d'Albe se promet, dans la comédie de Lope de Vega, de faire baptiser ses nouveaux sujets? On ne peut que faire des conjectures à cet égard; mais peut-être en découvrirons-nous la véritable cause, quand nous accom-

pagnerons nos pèlerins au célèbre sanctuaire qui couronne le rocher de ce nom.

« De Santibañez, dit notre aimable guide qui aimait « mieux porter ses regards sur le magnifique horizon « qui s'ouvrait devant elle que les abaisser sur le « pueblo misérable qu'elle avait à ses pieds, nous dé- « couvrions l'immense chaîne de montagnes qu'il nous « fallait franchir pour atteindre celle qui les domine « toutes, fière sans doute du trésor qu'elle garde et « qui forme sa couronne.

« Attirée par cette vue qui la fascine, la caravane « se hâte de passer, sur un pont moderne de deux « arches, l'Alagon, dont le cours est formé de tous « les petits affluents des sierras voisines, et le lais- « sant courir à gauche entre deux rangées d'aunes « magnifiques et un certain nombre de petites îles « qui entravent son cours en l'embellissant, elle com- « mence à gravir la haute sierra.

« Il était deux heures de l'après-midi, lorsque nous « perdîmes de vue la rivière, et comme il y avait « plus de six mortelles heures que nous avions pris le « chocolat à Béjar, le Padrecito nous parla d'une « petite fontaine qu'il connaissait à une demi-lieue de « là, et où nous pourrions dîner et nous reposer « agréablement. Nous y fûmes bientôt rendus, et cha- « cun mit pied à terre. En un clin d'œil, on débarrassa « les mules de leurs paniers, et les provisions qu'elles « portaient commencèrent à disparaître rapidement.

« Dans cette source, dont l'eau était claire et sa-

« pide, je remarquai qu'il y avait des salamandres, « et l'horreur que m'ont toujours inspirée ces reptiles « fut sans doute pour quelque chose dans l'incident « dont je parlerai plus tard. Le repas fut court, le « chef de l'expédition nous ayant avertis qu'il était « déjà trois heures et que nous avions encore quatre « lieues à faire pour arriver à l'Alberca où nous de- « vions passer la nuit. Au moment de se remettre en « route, le chapelain fut prié, et, en conséquence, « on lui fit donner la mule du convoi, de nous pré- « céder à l'Alberca pour y faire les logements, car « nous ne comptions pas y arriver avant la nuit close. « Quant à nous, nous continuâmes à cheminer du « même pas, nous dirigeant vers Miranda del Cas- « tañar. »

Cette ville, où siégeait autrefois le tribunal chargé de rendre la justice à tous les habitants de la sierra, méritait qu'on s'y arrêtât, et il fut convenu qu'on le ferait au retour. On se contenta donc de saluer, en effleurant un ses faubourgs, un petit fortin féodal qui la couvre à l'orient. Là, on eut à descendre une côte rapide et mal empierrée, au bas de laquelle coule, dans une ornière profonde, le rio de Francia, dont les deux rives sont semées plus ou moins d'endroits importants : Segueros, où siége aujourd'hui le tribunal; Casas del Conde, Villanueva; sur la droite, la Virgen de Rebolledo; sur la gauche, la Virgen de la Cuesta, deux vierges qui se tendent la main d'un bord à l'autre. Pendant que les voyageurs comptaient les

oliviers, les vignes, les châtaigniers, qui sont la richesse du pays, ils ne s'apercevaient pas que la comtesse était restée en arrière. A un cri qu'ils entendirent, ils se retournèrent et la virent tombée plutôt que descendue de cheval et évanouie dans les bras de Luchana. Toute la caravane revint sur ses pas. L'accident était un effet de la grande fatigue, peut-être aussi, la malade en convint la première, de l'impression produite par la salamandre entrevue dans les limpides eaux de la fontaine. L'embarras fut grand pour tout le monde. La nuit qui venait y ajoutait encore. Elle rendait dangereux un chemin qui devenait plus étroit et se rapprochait toujours davantage de la rivière. Il n'y manquait que des taureaux arrivant en sens contraire; les taureaux arrivèrent, mais le tio Rojas était leur homme, et il sut adroitement les détourner.

Cependant on parvint à remettre la comtesse en selle, mais il ne fallait plus compter cette nuit pousser jusqu'à l'Alberca. On serait bienheureux d'atteindre Mogarraz, dût-on ne pas y trouver un lit pour la malade. On y arriva vers six heures et demie, et le lit se trouva. Si pauvre que soit un pueblo en Espagne, il a presque toujours un curé. Le hasard voulut que Mogarraz en eût un et que le curé de Mogarraz fût précisément un ami de nos amis de Salamanque. Un nom, au désert, est quelquefois un talisman. Au bout de peu d'instants, on vit accourir un beau vieillard d'environ soixante-dix ans, grand,

robuste, portant sur son visage l'expression d'une rare bonté, et dont l'accent marqué annonçait qu'il était né en Galice. Le presbytère était une maison passablement commode, avec une belle *huerta*, plantée de toute sorte d'arbres fruitiers, et de buis si beaux, si gros, si touffus, qu'on les eût pris pour des châtaigniers. Quelques-uns avaient plus de trente pieds de hauteur.

Le jeune chapelain, après s'être acquitté de ses fonctions de maréchal des logis, ne voyant arriver personne, soupçonna un accident et reprit le chemin de Mogarraz, où il arriva vers huit heures.

« Le jour suivant » (je rends ici la parole à la chère malade, heureusement rétablie par une nuit de repos), « il faisait un soleil magnifique, et comme je me « trouvais en parfaite disposition de continuer le « voyage, nous reprîmes la route de l'Alberca. Pen- « dant que l'on gravissait un joli coteau planté de « chênes et de châtaigniers, qui touche encore à « Mogarraz, nous entendîmes dans le lointain une « chanson du pays que chantaient des voix de fem- « mes, fraîches et sonores, et qui nous ravit. Nous « n'apercevions pas d'abord les chanteuses et ne com- « prenions pas d'où sortaient les voix; mais bientôt « nous rencontrâmes tout en haut de la côte un groupe « de sept ou huit jeunes filles; elles achevèrent leur « chanson, puis nous souhaitèrent bon voyage. Nous « les perdîmes de vue, et toute notre admiration se « concentra sur le beau bois de châtaigniers qui enve-

« loppe l'Alberca et la cache si bien qu'on ne la voit « qu'en donnant du nez contre les premières mai- « sons... Mais quel admirable pays pour y passer les « mois de l'été, à l'ombre de ces arbres séculaires, « au milieu de sources abondantes qui offrent au « voyageur une eau glacée, légère et très-douce !... »

Nous voici donc à l'Alberca, et tout à l'heure, sans aucun doute, après un déjeuner pris à la hâte, nous allons nous précipiter dans le sentier de l'insaisissable vallée. Le lecteur n'en croira rien, pour peu qu'il connaisse les Espagnols.

Tous les notables de l'endroit, réunis à l'entrée de l'Alberca, attendaient les voyageurs, et chacun s'empressa de leur offrir ce qu'il avait de mieux, tous les trésors naïfs de l'hospitalité antique. Tout fut accepté, mais pour le soir seulement.

Le lecteur et moi nous eussions couru aux Batuécas, impatients de résoudre enfin une de ces énigmes dont le mot, qu'elles soient grandes ou petites, tente toujours l'amour-propre humain. Mais par delà ce point de vue, qu'eussent infailliblement cherché nos regards, nos pèlerins, ils l'étaient surtout en ce moment, apercevaient dans les nuages le vénérable sanctuaire qui couronne la peña de Francia, et leur première pensée, le premier besoin de leur cœur, fut d'aller y rendre grâce d'avoir mené à bonne fin cette longue et pénible chevauchée.

Cependant un frère du jeune chapelain, homme pratique, et qui connaissait bien le passage, s'était

adjoint à la caravane, à la grande joie de tous : c'était l'organiste de l'Alberca.

Sur la route qui mène à la peña de Francia, le pays prend un aspect sauvage, égayé une seule fois par la fraîche et ombreuse vallée de *Séra;* pressée de montagnes arides qui, pour toute végétation, ne produisent guère que la pierre et l'ardoise, la route fait mille détours pour atteindre cette peña qui les domine majestueusement. Il est peu d'ascensions des Alpes ou des Pyrénées qui offrent plus de difficultés, sinon de dangers.

« Il était midi quand nous gravîmes les dernières « assises de l'imposante montagne. Le soleil s'était « caché ; un brouillard frais et humide tombait sur « nos têtes ; mais, en arrivant à la première enceinte « qui entoure le bâtiment, le soleil reparut dans toute « sa spendeur, éclairant de sa lumière un immense « et merveilleux panorama. De l'est au midi Béjar et « ses sierras s'étendaient par delà celle de Piedra « Hita, jusqu'à Avila et aux sommets du Guadarrama ; « au nord, les plaines de Salamanque, où se dessine, « par une traînée de brouillards, le cours sinueux du « torrent, jusqu'aux dernières limites de la province ; « à l'occident, la chaîne des montagnes qui viennent « se rattacher à la peña elle-même, et dont les ramifications irrégulières vont se perdre, en s'abaissant « par degrés, dans les capricieuses rives du Tage. Du « haut de notre observatoire, nous découvrions dans « toutes les directions une multitude de pueblos ; et

« presque à nos pieds, nos yeux se reposaient sur le « couvent d'hiver des dominicains qui n'habitaient « que l'été le sanctuaire de la peña...

« Mais d'abord il s'agissait d'entendre la messe; « elle fut célébrée par notre jeune chapelain et « chantée par nous tous dans l'étroit ermitage où se « trouve l'image de la Vierge, et qui n'a de remar- « quable que la petite grotte où, selon la tradition, « un moine d'origine française, appelé Simon Bela, « découvrit cette image. »

N'aimerait-on pas à conjecturer avec moi que ce nom de *peña de Francia* a pu venir au rocher de ce pauvre moine français, emporté si loin par le hasard de la vie religieuse et par cet abandon de soi-même, signe irrécusable des vraies vocations? Mais il faudrait prouver d'abord, et j'y renonce, que la peña de Francia, que le rio de Francia, que la sierra de Francia ne portaient pas cette dénomination avant le 18 mai 1434, époque à laquelle la Vierge elle-même, apparaissant au Bienheureux pour lui révéler où il trouverait son image, avec celle de plusieurs saints, posa son pied divin sur la pierre que l'on montre encore dans la grotte.

Pendant que l'on préparait le dîner de nos pèlerins, ils visitèrent dévotement les vastes ruines du couvent démantelé. Un dernier dominicain, resté pour la garde et pour veiller aux pieds de la sainte madone, leur fit les honneurs de l'édifice. Une foire annuelle y attire un nombreux concours des popula-

tions voisines, qui viennent se recommander à la sainte Vierge et faire leurs provisions pour l'hiver. Je n'oserais assurer que l'auteur de ce récit, dont le père fut un très-honorable, mais très-rude progressiste, regrette beaucoup, toute excellente catholique qu'elle se montre ici et que je la connais, les couvents que la main des révolutions a jetés par terre, et dont la neige, la pluie et le vent précipitent la chute, maintenant que les moines ne sont plus là pour lutter contre les tempêtes et les ravages du temps; mais je m'indigne volontiers avec elle contre ce vandalisme qui, où il suffisait de fermer une porte et de changer la destination d'un édifice, n'a su que faire sauter des murailles. Mais, dira le poëte, que deviendrait, avec ces sages tempéraments, la poésie des ruines? Hélas! quand est-ce donc que le bon sens et le respect de tous les droits auront aussi leur poésie?

A trois heures, il fallut songer à descendre, ce qui n'était guère moins fatigant et plus facile que de monter. Les meilleures maisons de l'Alberca se partagèrent nos voyageurs. Le soin et l'honneur d'héberger la comtesse revenaient de droit au curé, l'excellent don Gregorio Gonzalez, qui, par l'expression sympathique de son visage, sa foi naïve, la candeur de sa conversation, la simplicité de ses manières et de son costume, offrait le véritable type du curé de village.

Enfin le grand jour se leva, et chacun se trouva

debout de bon matin. Pendant que les uns apprêtaient les montures et les provisions, les autres visitaient l'église, assez bien pourvue d'objets de sainteté, de tableaux et de sculptures, entre autres un christ colossal. Les Espagnols n'aiment pas médiocrement, on le sait, les choses démesurées. Parmi ces richesses, quelques-unes avaient été apportées du couvent des Batuécas. Ce n'était plus le moment de douter de leur existence; mais à l'Alberca, je l'espère du moins, personne n'en avait jamais douté.

Le départ fut solennel. A une demi-lieue de l'Alberca, on atteignit un endroit élevé appelé la *Cruz del Portillo,* la croix, sans doute, dont parle Madoz, d'où les regards commencèrent à plonger dans la profondeur où se cachait le couvent, et que rendait encore plus sombre le cercle des montagnes, celles-ci couvertes d'une riche végétation, celles-là entièrement pelées; les unes déjà éclairées des rayons du soleil, les autres encore endormies dans l'ombre. Au plus profond de la vallée, si l'on entrevoit quelque chose, ce sont les Batuécas, *Italiam! Italiam!* Ce quelque chose se distingue à grand'peine à travers les épaisses couronnes des cèdres et les vertes cimes des cyprès, quand jusque-là, sur toute la route, on n'avait guère rencontré que des arbousiers et des bruyères; mais les cèdres et les cyprès, c'étaient déjà les Batuécas elles-mêmes.

Cependant, à mesure qu'on avançait sur la pente rapide, bordée de précipices, le sentier devenait si

peu sûr pour le pied du cheval, et par ses brusques détours donnait un tel vertige au cavalier, que les dames se décidèrent à mettre pied à terre. Ce sentier fait soixante coudes avant d'aboutir à la petite rivière qui sort des Batuécas. Tout au fond de la vallée, le chemin tourne à l'est et suit une berge étroite, mais unie, sur la gauche du cours d'eau. Ce ruisseau est une des richesses de la vallée par la limpidité de ses eaux, courant sur des pierres polies et formant de petits bassins qui laissent voir un lit de sable fin et brillant. En approchant du couvent, la végétation devient plus riche, les bruyères et les arbousiers disparaissent timidement à l'ombre de chênes énormes, auxquels succèdent bientôt des cèdres et des cyprès gigantesques.

Pendant que l'on se montrait avec admiration ce saisissant paysage, une voix partie de la tête de la colonne s'écria tout à coup : « Le mur d'enceinte, la « porte ! » On n'en était plus, en effet, qu'à quelques pas.

Le padrecito courut aussitôt à la cloche destinée à avertir de la présence des voyageurs. On vint leur ouvrir, et quelle que fût leur impatience de visiter l'édifice, le chapelain étant encore à jeun, quoiqu'il fût déjà midi, on commença par aller entendre la messe dans l'église du couvent. Je n'omets aucun de ces détails, parce que, même en racontant une simple partie de campagne, j'aime à relever, partout où je les rencontre, les moindres traits qui font connaître

une nation, et qu'ici le petit groupe que je suis, c'est l'Espagne même.

On entra dans l'église par la porte du chœur; le chœur, en Espagne, est habituellement au bas de l'église. Celui du couvent faisait face à l'autel principal, consacré à saint Joseph. Il y en a deux autres sur chaque côté : le premier, à droite, dédié à sainte Thérèse; le second, à gauche, sous l'invocation de Notre-Dame du Mont-Carmel. Le couvent appartenait à l'ordre des Carmes.

Une porte percée, à droite, donnait entrée dans une pièce appelée la *Chapelle de la Reine*, où l'on gardait autrefois un riche reliquaire. Il n'y est plus, mais c'est toujours la Chapelle de la Reine. D'où lui venait ce nom? sans doute de celle qui avait offert le reliquaire. On eût appris cela dans les archives. Mais que sont devenues les archives du pauvre couvent? Par la fenêtre d'une autre chapelle fermée, on aperçut entassés, à demi pourris et tombant en lambeaux, tous les tableaux de l'église et du monastère. Ils représentaient les divers moments de la passion du Christ. Là gisaient encore, profanés et souillés, quelques reliquaires apportés sans doute de la Chapelle de la Reine.

Cependant le chapelain était monté à l'autel et son frère à l'orgue. Après une messe, telle que la pauvre église n'en entendait plus depuis bien des années, nos pèlerins se mirent sous la protection de saint Joseph et de sainte Thérèse, et allèrent s'agenouiller, derrière

le chœur, sur la sépulture d'un moine, mort en odeur de sainteté, le Père Acebedo, plus connu sous le nom du Père *Cadete*. Ayant soulevé la planche qui couvrait ses restes, il leur parut qu'il s'en exhalait une odeur suave, et déjà, peut-être, une piété indiscrète allait les entraîner à remuer cette humide poussière, pour chercher à y découvrir quelque relique, quand le respect de la mort les retint; et après avoir remarqué un beau christ en croix et plusieurs tableaux représentant des traits de la vie de quelques-uns des saints de l'ordre, ils entrérent dans le cloître, où, les bénitiers mêmes ayant disparu, ils ne trouvèrent d'eau bénite que dans un pot grossier. Là on tint conseil, et, d'une commune voix, il fut décidé qu'on irait visiter la cellule, ou, pour mieux dire, le tronc d'arbre dans lequel avait vécu, dans lequel était mort le Père Cadete.

« Par les restes d'une avenue autrefois plantée de « beaux arbres, de pins, de cèdres, d'ifs, d'arbou- « siers, de chênes-liéges, de genévriers, nous nous « dirigeâmes vers deux cèdres d'une hauteur im- « mense, appelés le *Rouet* et le *Fuseau de la Reine*. « Le Fuseau est maintenant desséché. A l'entrée du « chêne-liége qui servait de cellule au saint anacho- « rète, et avant de pénétrer dans le tronc de l'arbre, « il y a deux marches de pierre, maçonnées sans art, « trois croix brisées, une toiture en planches recou- « verte d'ardoises. On entrait par là dans le tronc « évidé, que fermait une porte grossièrement travail-

« lée et revêtue de liége, et sur laquelle on voit
« encore accrochées de petites tablettes, où de sa
« main l'ermite avait écrit : *Morituro satis ;* au-
« dessus est une tête de mort avec deux os en
« croix. »

Le tronc du chêne est comme le vestibule de l'ermitage. Ce dernier, suivant l'usage, se composait de trois pièces, l'une servant à l'ermite, une autre où il disait la messe sur un autel revêtu de ces briques vernissées qu'on appelle *azulejos*, et dont il ne reste plus que la table. En soulevant une planche qui recouvre le sol, on découvre un souterrain, où la légende, légende qui est d'hier, raconte que le Père Cadete s'étendait quelquefois et demeurait comme enseveli pendant vingt-quatre heures de suite. Il arrivait souvent alors que les Frères lais, chargés de porter quelques aliments à ceux des Pères du couvent qui, pour expier leurs péchés, s'étaient retirés dans les ermitages, trouvaient le Père Cadete évanoui au fond de sa fosse, et n'obtenaient pas de lui sans peine qu'il prît un peu de nourriture.

L'avenue qui mène à cette cellule suit le cours du ruisseau qui traverse le désert, et le ruisseau lui-même en effleure les fondations. Les Pères y pêchaient de belles truites.

Cette première visite mit les pèlerins en goût de continuer à fouiller le désert, et l'on décida qu'on y emploierait trois jours. Pas une pierre, pas un arbre ne devait échapper à ce pieux examen.

« Nous redescendimes au couvent, où nous dinâ-
« mes, dans le réfectoire des moines, sur la table même
« où ils prenaient leurs repas, pieusement impres-
« sionnés par la religieuse obscurité qui règne dans
« cette salle, la noble pauvreté de son plafond revêtu
« de liége, les deux croix de bois qui se dressent à
« la porte et au chevet de la table, la niche, mainte-
« nant vide, où l'on plaçait les livres, à côté de la
« chaire, et où ces livres ont été remplacés par une
« tête de mort, autant d'emblèmes qui parlent à
« l'âme plus haut que la momie que les Égyptiens
« promenaient autour de la table du festin. »

L'humble ménage préposé à la garde de ces ruines pouvait à peine offrir des lits à nos voyageurs ; mais ils s'arrangeaient d'avance de tout ce que prévoyait leur pensée; on ne vient pas aux Batuécas pour y trouver ses aises ; et si là, en effet, comme l'avait dit le vieil auteur, avait été le paradis terrestre, nos pèlerins devaient se souvenir qu'Adam et Ève y étaient encore plus mal couchés. D'ailleurs, quand on apporte dans un vieux couvent des cœurs émus et pieux, on doit trouver tout simple de se transformer en moine pour une nuit ou deux.

Mais en attendant la nuit, que faire de l'après-midi ? On résolut d'aller voir l'ermitage du Père Martin, accroché à un rocher et suspendu sur l'abîme, comme un nid de vautour. Cet ermitage a été le dernier habité. C'était le Père Martin qui avait fait la remise des Batuécas au comte de Las Navas,

devenu acquéreur du désert. On se mit donc en route, la femme du garde servant de guide. Mais ce n'était pas une petite entreprise que d'arriver à cette cellule dont le chemin était perdu depuis trente ans, et à travers des fourrés inextricables, accessibles aujourd'hui seulement aux cerfs et aux sangliers, derniers hôtes, par droit de conquête, de ces halliers abandonnés. Aussi bientôt une partie de la colonne demeura en arrière, et se décida même à reprendre le chemin du couvent. Mais ceux et celles qui tinrent bon n'eurent pas à s'en repentir. De temps à autre pourtant on s'arrêtait pour prendre haleine sur quelque tronc écroulé, ou pour se rafraîchir la bouche avec les baies de l'arbousier. D'étape en étape, on atteignit enfin le rocher qui sert de base à l'ermitage.

A la droite, comme de coutume, se dressait un magnifique cyprès. « Quel spectacle, s'écrie ici notre « courageuse comtesse, s'offrit à notre vue, lorsque, « assis sur une sorte de parapet de pierre à demi « détruit, il nous fut donné d'embrasser d'un seul « regard cette grandiose et silencieuse vallée, dont les « cèdres énormes se pressaient à nos pieds ! Mais il « fallait se hâter, la nuit approchait. Nous entrâmes « dans l'ermitage en ruine, dont nous visitâmes les « trois pièces. L'autel, recouvert d'azulejos, était seul « debout. Cet ermitage avait, comme l'autre, son petit « souterrain, dont la porte était enfoncée, et qui « servait de refuge aux daims et aux chevreuils.

« Luchana, en sa qualité de chasseur, y reconnut « des traces non équivoques de leur passage. »

Cette découverte fit surgir une idée lumineuse. Pourquoi ne pas faire avertir à l'Alberca quelques chasseurs qui, sous la direction de Luchana, donneraient à ces dames le spectacle d'une chasse? On y assisterait du pied de l'ermitage, comme du balcon d'un palais; rien ne serait plus pittoresque.

Mais, en attendant cette fête promise au lendemain, il fallait redescendre au couvent et retrouver dans les ténèbres ce sentier déjà si difficile à démêler le jour. On suivit comme on put les guides qui allaient eux-mêmes à tâtons. Chemin faisant, on rencontra un autre ermitage; mais, à le visiter, on pouvait craindre de s'égarer dans le bois; par une prudence d'un autre genre, on passa sans s'y désaltérer devant une trop fraîche source, qui portait le nom de Sainte-Thèrèse.

Ceux qui, dès l'origine, étaient retournés au couvent ne voulaient pas croire que l'on eût, en si peu de temps, mené à fin une telle aventure. Le projet du jour suivant les étonna bien autrement encore. L'organiste devait aller à l'Alberca pour y chercher des vivres; on le chargea d'en ramener les chasseurs; avec huit on en aurait assez, mais il fallait les bien choisir.

On prit le chocolat dans la sombre cuisine du couvent; puis on alla tous ensemble chanter, à l'église, l'office des morts. Vous vous souviendrez qu'on était au mois de novembre, qui est le mois consacré aux

âmes du purgatoire. Ce chant funèbre semblait ranimer les froides murailles depuis tant d'années désaccoutumées de l'entendre. Quand les dernières notes se furent perdues sous les voûtes, on retourna silencieusement s'asseoir autour de l'âtre enfumé, où l'on acheva la soirée à s'entretenir de ce qu'on avait fait le jour, de ce qu'on verrait le lendemain. Nul n'était pressé d'aller retrouver son maigre grabat. Toutes les dames se réunirent dans une même cellule, et, grâce à la fatigue, la nuit se passa bien.

Le lendemain, de grand matin, ces dames se vêtirent à la hâte, et allèrent se laver, comme des princesses de l'*Odyssée*, dans le clair ruisseau qui baigne l'enceinte du couvent. Il fut heureux que l'on eût apporté un peu de linge, car la femme du garde leur raconta que, parmi les simples habitantes de la sierra voisine, il y en avait peu qui eussent lavé leurs enfants depuis qu'elles les avaient mis au monde. Des bords du ruisseau, on entendait déjà dans les halliers les cris des chasseurs qui arrivaient et les aboiements des chiens.

Mais c'était le jour de saint Jean de la Croix, un des patrons du Carmel, et, après avoir pris le chocolat dans un petit patio qui sépare le couvent de l'église, on voulut entendre la messe que célébra le chapelain et que chanta son frère l'organiste. En Espagne, les devoirs de la religion sont de toutes les fêtes, et un chapelain a naturellement sa place marquée même dans une partie de plaisir. La vie y est

encore faite, comme partout autrefois, des pratiques les plus austères et des divertissements les plus gais.

« Nous sortîmes du couvent par une petite porte « percée, au nord, dans le mur d'enceinte, et, en nous « cramponnant aux bruyères et aux buissons de tout « genre, nous atteignîmes à grand'peine à une sorte « d'observatoire, œuvre du Créateur, d'où nous pou- « vions assister à la chasse sans courir aucun danger.

« Quelle fut notre émotion, quand nous venions « à peine d'arriver, de voir courir les chasseurs der- « rière un cerf blessé, que nous perdîmes bientôt de « vue et dont nous espérions que les chasseurs « avaient aussi perdu la trace! Mais comme, au bout « de cinq ou six minutes, nous ouïmes un grand bruit « de chiens et de chasseurs, puis le son du cor et « presque aussitôt des coups de fusil, nous redescen- « dîmes tout ahuries. Rentrées dans l'enceinte, nous « en fîmes le tour jusqu'à l'ermitage du Père gar- « dien que nous visitâmes. C'est le mieux conservé; « le toit a gardé son plafond de liége, l'autel est « debout, et sur cet autel il y avait un pupitre, où je « commençais à écrire à ma fille, quand tout à coup « entre un pauvre chien blessé. Nous pensions le « porter au couvent pour l'y donner à soigner; mais « en sortant nous rencontrâmes le fils du garde qui « cherchait le pauvre animal. Il s'en chargea, et nous « nous dirigeâmes vers l'ermitage du Père Cadete, où « nos pas nous ramenaient toujours d'eux-mêmes.

« Antonio, le frère du padrecito, voulut entrer

« dans le souterrain où l'anachorète avait coutume « de s'ensevelir. Comme il soulevait la planche, « il s'en échappa un papillon tout noir au pre- « mier abord, mais qui, en ouvrant ses ailes, « nous laissa admirer les plus riches couleurs. Nous le « piquions déjà sur une feuille, lorsque Antonio, qui « avait continué à fouiller la terre où s'étendait le « bienheureux, y trouva un talon de liége, qui avait « sans doute appartenu à quelqu'une de ces sandales « que les anachorètes faisaient eux-mêmes, et qui « devait avoir été une de celles du saint homme. Nous « y piquâmes le papillon et le gardâmes avec d'autres « reliques; puis on retourna au couvent, où chacun « raconta ses découvertes, et où nous revîmes le « pauvre chien blessé. C'était un sanglier qui, d'un « coup de boutoir, l'avait mis dans cet état.

« Nous résolûmes ensuite de visiter l'intérieur du « couvent, et ainsi fîmes-nous. Les cellules, pour la « plupart, sont en ruine. Elles se composaient « chacune de deux pièces : l'une où dormait le reli- « gieux, l'autre où il travaillait. Il y était annexé un « petit jardin, avec des arbres fruitiers et des plantes « médicinales, arrosés par une rigole qui allait d'un « jardin à l'autre. Ce qui nous étonna le plus, ce fut « d'y voir des orangers touffus et couverts de fruits.

« Nous parcourûmes aussi la bibliothèque, qui « devait avoir été très-riche, à en juger par les ar- « moires, mais où l'on ne rencontre aujourd'hui que « quelques feuilles détachées et pourries. Que sont

« devenus les livres? Quelques-uns existent encore,
« dit-on, à l'Alberca, mais on ne sait où a passé le
« plus grand nombre.

« Nous n'avons rien dit encore des quatre cha-
« pelles qui occupent les quatre angles des cloîtres.
« Chacune a son autel, surmonté de l'image de trois
« saints des anachorètes, et dans le nombre sainte
« Thérèse et saint Jean de la Croix. »

La visite était achevée, quand nos voyageuses virent arriver celles de leurs amies de l'Alberca qui, se décourageant à mi-route, étaient revenues sur leurs pas. Le bruit d'un coup de fusil coupa court aux compliments échangés de part et d'autre : c'était le signal du bruyant retour des chasseurs. On s'attendait bien à les revoir chargés du cerf blessé qu'on avait vu poursuivi par les chiens. Mais avec le cerf ils rapportaient un énorme sanglier pesant plus de deux cents livres. On rentra tous ensemble pour dépecer les deux pauvres bêtes, dont chacun eut sa part. Les bois et les défenses furent mis en réserve pour les amis absents.

Et de nouveau l'on se réunit dans la cuisine pour entendre les récits des chasseurs, cette éternelle scène des *Fâcheux* de Molière, qui se joue aux Batuécas comme dans le reste du monde.

Ici se termine le récit de madame la comtesse de Las Navas. On a vu cependant qu'elle avait parlé de passer trois jours aux Batuécas; mais n'ayant plus rien de nouveau à y voir, dès la fin du second,

elle se laissa tenter sans doute par le récit du Père Rojas, et alla visiter les Jurdy, autres Batuécas, qui ont aussi leur physionomie, mais où nous n'avons que faire aujourd'hui.

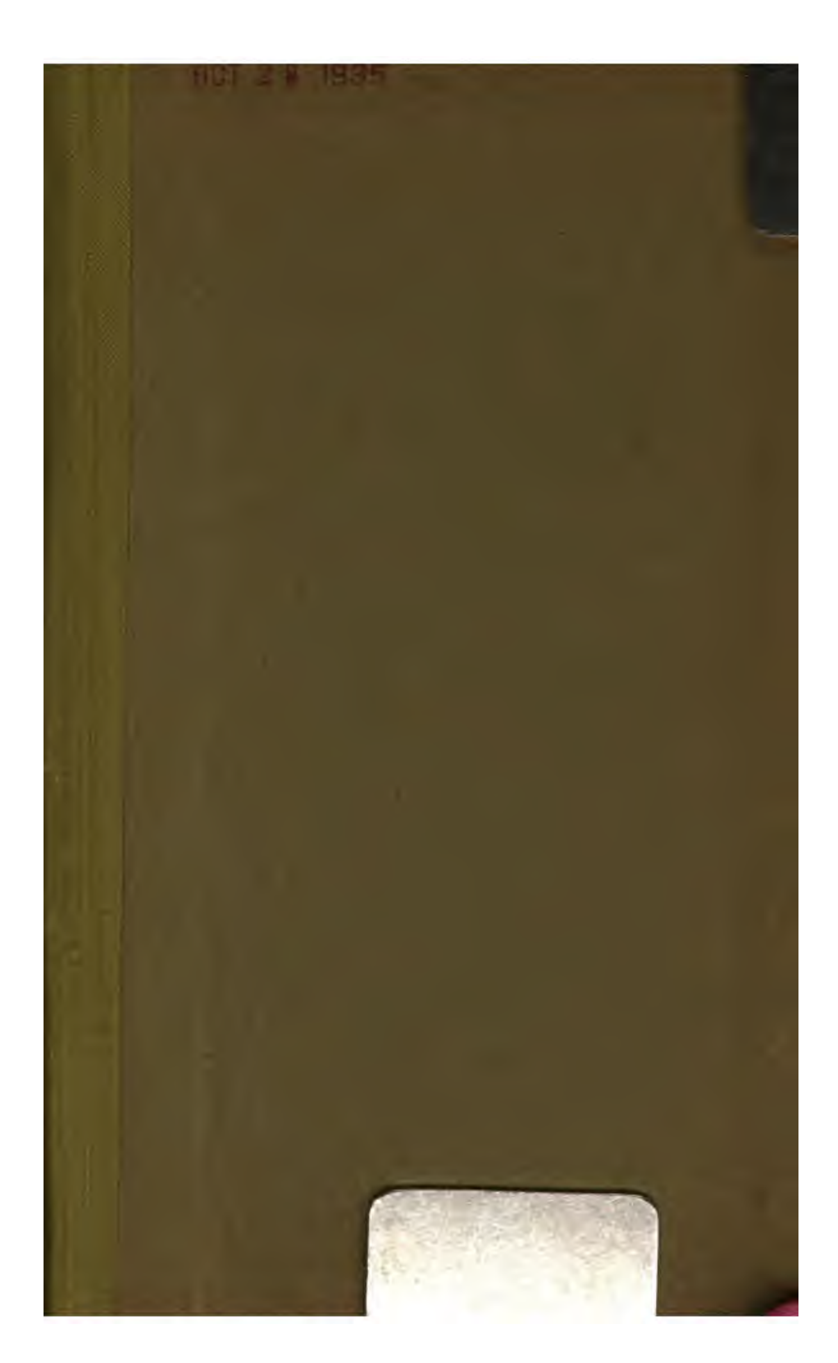
On trouvera peut-être que c'est là un bien long commentaire pour arriver à expliquer une expression proverbiale ; mais, à part l'intérêt même du récit et de son origine, il s'y rattachait tant de noms illustres que je n'ai pas su résister à la tentation de les étaler ici. Convenons cependant que si l'on voulait écrire seulement l'histoire des proverbes qui sont dans le *Don Quichotte*, on en ferait un livre plus gros que le *Don Quichotte* lui-même.

TABLE DES MATIÈRES

FIN.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE H. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.




OCT 24 1935